L'ART

DE PERFECTIONNER

L'HOMME.

L'ART

DE PERFECTIONNER

L'HOMME,

OU

DE LA MÉDECINE

SPIRITUELLE ET MORALE;

PAR J. J. VIREY,

Officier de Santé en chef, à l'Hôpital Militaire de Paris.

Quid verum atque decens curo et rogo et omnis in hoc sum.

HORAT.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ DETERVILLE, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE, n° 8.

M. DCCC. VIII.

PRÉFACE.

Bien que cet ouvrage ait été entrepris par goût, je sens combien il est difficile de se produire avec succès dans un semblable sujet, et même quelles préventions sont à vaincre. Si je ne puis me flatter d'en avoir évité tous les écueils, j'ai du moins l'avantage, en venant l'un des derniers, de l'avoir pu rendre plus complet. J'ai pensé que le public accueilleroit peut-être le travail d'un homme qui a consacré ses soins et une partie de sa vie à cette étude, sans parti, sans systême, et sans autre intérêt que celui de l'avancement des sciences et la recherche de la vérité.

En effet, quoi de plus intéressant pour nous que de pénétrer dans notre propre nature, d'observer le principe de nos actions, de nos facultés, la diversité des mœurs, des instincts et des sentimens, ou par quels ressorts on peut augmenter son intelligence et perfectionner ses qualités naturelles?

Quoi de plus capable de nous élever au-dessus des autres êtres, en nous montrant notre vraie noblesse, de nous affranchir des foiblesses et des peines morales; ou de faire oublier les maux et les injustices de cette vie?

Il est dans notre nature d'aspirer à tout ce qui peut nous rendre heureux, ou du moins, dignes de l'être. L'homme civilisé, que son rang place au-dessus des animaux, veut acquérir encore parmi ses semblables de la considération, ou un degré de supériorité morale. Il n'est point satisfait des seuls biens extérieurs que le hasard distribue si souvent, et qui, par cela même, ne procurent point une gloire personnelle; il cherche une satisfaction plus noble et plus durable dans les qualités qui le distinguent du vulgaire. Sans ce sentiment qui l'élève, l'homme traîneroit une vie indolente et inutile, à se nourrir et à dormir; il croupiroit, comme les bêtes, dans une stupide uniformité; il passeroit comme s'il ne fût point né, et tel que ces herbes sauvages qui éclosent, chaque printemps, pour périr ensuite

sans laisser de traces de leur existence. Mais celui-là mérite la louange, qui vivant partout irréprochable, ne craint ni fatigue ni travail, s'adonne, suivant ses goûts et sa vocation, à quelque art que ce soit, se rend utile à ses semblables et ne fonde sa fortune ou sa renommée que sur sa propre industrie.

En effet, le maître et le directeur de cette vie est sur-tout le bon-sens et l'esprit. Sans cette essence immortelle, source de notre grandeur, les avantages corporels, la beauté, la puissance, où les richesses et les rangs se perdent bientôt. Autant nous voyons plongés dans la barbarie, les peuples qui négligent l'usage des facultés du cœur et de l'intelligence, autant les nations policées, chez lesquelles cette culture morale est en honneur, deviennent florissantes et glorieuses. L'histoire nous montre que la vraie force des Etats réside moins dans leur opulence et le grand nombre de leurs habitans, que dans leur industrie, leur courage et les autres bonnes qualités morales. Plus on développera ces facultés, plus on accroîtra la

puissance de l'homme dans la nature; et c'est peut-être moins le défaut de circonstances favorables, que celui de la volonté, qui nous empêche de devenir tout ce que nous pouvons être.

La force du corps distingue les bêtes brutes entr'elles: la force de l'ame est le premier titre de l'homme et sa noblesse originelle. Et de même que nous surpassons les animaux par la raison, plus nous augmenterons cette faculté, plus nous serons capables de surpasser aussi les autres hommes; c'est par-là que le blanc domine le nègre; l'homme civilisé, le sauvage; l'Européen, les autres peuples, et que l'habileté, le génie emportent toujours l'avantage, à la longue, sur les obstacles contre lesquels la force est impuissante.

Que l'homme considère le monde, dans tous les temps et tous les lieux; qu'il s'estime son vrai prix, non par les biens extérieurs: ils sont autour de nous, non pas dans nous, et peuvent être ravis; mais par ceux de l'ame, qui sont notre possession incontestable, et

qui subsistent lorsque tous les autres s'altèrent. Notre principale occupation, hors celles que la société ou la nécessité de vivre impose, doit donc avoir pour but de rendre meilleure la partie la plus divine et la plus honorable de nous-mêmes; et cette étude nous soutiendra jusque dans l'infortune.

Sans ces facultés qui nous séparent des autres êtres, que serions-nous dans la nature? Foibles, abjects, méprisables, réduits au sort du simple animal. L'homme n'est, sans doute, qu'un atôme par son corps, par ses forces, par sa durée; mais c'est un atôme pensant; il sait mesurer les cieux et commander à la terre. Il est grand, puisqu'il connoît sa petitesse; il est élevé, lors même qu'il se ravale; il est d'une nature plus noble que le monde, puisqu'il peut le rejeter; il est libre et supérieur à tout, puisqu'il est capable de dédaigner sa vie. Placé entre l'éternité qui s'enfuit et celle qui s'avance, quel que soit son état, il s'efforce de remplir dignement le rôle qui lui a été attribué; il montre quel il est; il n'accuse

point l'infirmité de la condition mortelle, qui ne peut lui ravir sa propre estime et les dons excellens de l'ame. La fortune peut bien ôter le moyen d'exécuter de bonnes actions, mais non celui d'avoir de bonnes pensées. S'il y a, dans les rangs ordinaires, peu d'espérance de gloire en pratiquant la vertu, il y a d'autant plus de mérite à le faire, et sa récompense est dans elle-même.

L'on a contesté à l'art la faculté de rendre les hommes capables de grandes choses. Sans doute, le plus précieux avantage est de naître heureusement formé d'esprit et de corps; mais il ne dépend pas de nous. Il faut donc chercher dans ce qui en dépend, les moyens d'employer le mieux possible nos qualités naturelles, quelles qu'elles soient. Si le sauvageon produit, par la culture et la taille, des fruits savoureux, tandis que l'arbre fruitier abandonné retombe à l'état de sauvageon, de même un esprit médiocre se développe souvent si bien, par une hygiène convenable, qu'il surpasse les plus forts génies, qui la négligent. La nature donne sans

doute les éminentes qualités de l'ame; mais elles peuvent se perdre, ou produire de très-méchans effets, si elles sont livrées à elles seules; car les plus vigoureux caractères sont aussi les plus capables de grands vices comme de grandes vertus. L'on voit bien naître des génies pleins de sève et de force; mais pour former de vrais héros, ou de grands hommes, il y faut encore ajouter ces vertus, ces talens en honneur chez toutes les nations civilisées. Il ne suffit pas que l'arbre pousse des branches avec vigueur; c'est du fruit qu'on en exige.

Les gens du monde, qui affectent le plus de dédain pour ces études, leur doivent d'ordinaire leur propre mérite: ce sont des enfans gâtés qui frappent leur nourrice. Tel fut Caton le censeur, qui se piqua néanmoins de tout savoir, qui étudia le grec dans sa vieillesse, et qui écrivit une foule de traités. Il apprit combien il étoit plus aisé de mépriser les hautes connoissances que de les acquérir.

Quand on considère qu'elles contribuent

à former les plus grandes ames, on doit les estimer comme un des principaux biens de l'espèce humaine. Tout le monde sait combien dûrent à la science Moyse, que l'Écriture appelle *un homme instruit dans toute la sagesse des Egyptiens*, et Salomon, qui connut depuis le cèdre jusqu'à la mousse. Non-seulement les sages de la Grèce étoient des savans illustres, mais encore des législateurs, des hommes d'Etat, de vaillans capitaines. Les plus fameux philosophes, soit anciens, soit modernes, n'avoient pas moins d'élévation dans les sentimens que dans l'esprit, parce que les hautes pensées agrandissent et fortifient aussi le cœur. Un poëte, un orateur, un historien, ne retraceroient pas dignement de belles actions, s'ils ne se mettoient point, par la pensée, au niveau des hommes qui les ont exécutées; l'héroïsme et le génie naissant toujours de la même source, d'une vigueur interne de l'ame. C'est pourquoi Homère sait si bien inspirer les vertus guerrières. Cette noble alliance est la marque des grands personnages. Epaminon-

das, qui le premier dompta Sparte, étoit un sage, duquel on a dit que nul homme ne parla moins et ne sut davantage. Périclès sut réunir le génie de l'homme d'Etat à celui des arts et de l'éloquence. Xénophon sortoit de l'école de Socrate, lorsqu'il fit cette fameuse retraite des dix mille Grecs, dont il a laissé l'histoire. Alexandre puisa dans la philosophie, sous Aristote, ces vertus qui le rendirent le maître du monde. Scipion l'Africain mit, dit-on, la main aux comédies de Térence, et Scipion Numantin étoit l'ami de l'historien Polybe, l'admirateur de Xénophon. Les lettres instruisirent Lucullus à vaincre. Jules César fut le rival de Cicéron dans l'éloquence et l'art d'écrire. Trajan, instruit par Plutarque, devint le meilleur des Princes. Charlemagne aima les sciences. Louis-le-Grand, persuadé qu'elles n'étendent pas moins la renommée des nations, que les armes, les honora dignement; et nous voyons aujourd'hui sur le trône un de ces exemples éclatans du génie guidé par les connoissances.

Il m'a paru qu'il existoit un *art de perfectionner l'homme* (1), une médecine par rapport à l'ame, comme une autre par rapport au corps. S'il est vrai de dire que ni les études, ni les maîtres, ni les livres n'ouvrent par eux seuls l'esprit et les facultés morales, quand la nature s'y oppose; il n'est pas moins certain que celle-ci, *bien préparée*, tient quelquefois lieu de tout le reste, jusqu'à créer par ses propres forces, les hommes les plus distingués, et allumer en eux le flambeau du génie.

Comme avant de se présenter au combat, l'on aiguise, l'on fourbit ses armes, et l'on en essaie la trempe, de même il faut étudier les moyens et les ressources qui sont en nous, pour vaincre dans le combat de la vie. Le précepte de *se connoître* fut attribué à un Dieu, tant il est nécessaire aux hommes, et le peuple le plus ingénieux de la terre l'inscrivit au frontispice de son principal temple. S'il

---

(1) C'est ce que Bacon nommoit *les Géorgiques de l'ame*.

est quelque moyen d'atteindre cette divine élévation de génie à laquelle les anciens sont parvenus, c'est de prendre la même route qu'ils ont suivie. Quelqu'œuvre qu'on entreprenne, comme on desire d'y réussir, celui-là y fera des progrès d'autant plus éclatans, sans comparaison, qu'il saura mieux disposer son esprit et son corps pour les fonctions qu'elle exige.

L'homme est ainsi l'étude propre de l'homme. Cette science nous montre ce que nous sommes et ce que nous pouvons être par nous-mêmes, qu'elles sont nos forces, nos dispositions, nos qualités bonnes ou mauvaises, et les relations entre l'ame et le corps. Elle enseigne comment il faut s'y prendre pour développer nos facultés intellectuelles et morales, pour remédier à nos défauts; elle forme notre caractère et nous inspire la force d'ame ou la vertu, sans laquelle l'esprit ne produit rien de grand, rien de solide. Aussi nous voyons les meilleurs esprits portés naturellement à se rendre plus parfaits et plus habiles.

Il n'est pas seulement agréable de savoir par quel art on augmente la vivacité, la pénétration, la capacité de son esprit, on échauffe ou refroidit, selon le besoin, son imagination, on fortifie sa mémoire, on excite ou calme les passions dans soi et dans les autres; il est encore nécessaire de reconnoître les caractères des hommes, soit pour s'unir aux bons, soit pour se garantir des méchans. A mesure que la société se police, les hommes composent davantage leur extérieur: il est plus difficile et par-là plus important de les pénétrer. S'il faut attendre cette instruction seulement du temps et de l'expérience, nous ne serons jamais habiles qu'à nos dépens. De plus, les dérangemens d'esprit, les divers genres de folie, le délire, l'ivresse, l'imbécillité et plusieurs dépravations morales, nous touchent plus directement que les autres maladies, parce qu'elles changent l'état de l'ame par le corps. Leurs causes et les moyens de les guérir nous éclairent sur la manière de gouverner nos facultés.

La morale perd souvent de son utilité par ses formes. On nous la représente comme un pédant qui, le reproche à la bouche, prêche sans cesse la raison; il semble qu'elle s'ingère dans nos actions et nous régente en écoliers. L'amour-propre est sensible à la moindre piqûre. Sénèque n'a point adouci Néron par ses doctes préceptes sur la clémence; mais s'il avoit pu mitiger par des habitudes de douceur, par la nourriture et les autres moyens de l'hygiène, les penchans féroces de ce jeune prince, il les auroit domptés bien plus sûrement. Quoique très-utile en elle-même, une réprimande n'évacuera pas la bile qui tourmente le colérique; le timide chassera plus facilement encore ses frayeurs, un jour de bataille, par des alimens toniques et des boissons fortifiantes que par des exhortations, bien qu'elles ne soient nullement à négliger. Lorsque le philosophe Carnéade vouloit avoir plus de netteté dans l'esprit, il ne se contentoit pas de l'exercer, il prenoit de l'hellébore. S'il n'est pas donné d'atteindre à la force de Milon de Crotone,

il n'est pourtant pas inutile de diminuer sa foiblesse par des exercices. Si nous ne pouvons pas refondre entièrement notre caractère essentiel et nous rendre parfaits, cependant l'homme idiot deviendra plus capable d'intelligence et de prudence, le dépravé pourra réformer ses vicieuses habitudes, le fou reprendra sa raison bien plus heureusement, à l'aide de la médecine appropriée à leur tempérament, que par les seules maximes de la plus sublime sagesse.

L'Église n'a pas dédaigné elle-même les pratiques d'hygiène avec celles de la religion, soit pour tempérer la barbarie des mœurs, soit afin de mieux disposer les hommes à la vie spirituelle et civilisée. Elle institue des jours maigres avant ses fêtes, des jeûnes solennels comme le carême; elle prescrit dans les ordres religieux une vie austère, chaste, sobre; des veilles, des macérations, pour atténuer le corps, pour réfréner les sens et les passions; elle recommande la méditation, afin d'exercer l'ame aux pensées élevées et aux vertus pour lesquelles la seule

volonté eût été insuffisante. Pythagore avoit mis autrefois en usage plusieurs de ces pratiques.

Certainement nous voyons des complexions beaucoup plus capables que les autres, d'esprit, de passions, de bonté ou de malignité naturelles. S'il ne faut souvent que quelques verres de vin pour échauffer l'imagination, si certains alimens subtils dégagent les esprits les plus pesans, si l'émulation, l'amour ou plusieurs affections aiguisent quelquefois les génies les plus obtus, quiconque sauroit faire un bon usage de toutes les autres ressources qu'on peut trouver, augmenteroit l'industrie et les facultés de l'homme bien au-delà de ce qu'elles ont été jusqu'à ce jour. Le musicien qui veut exécuter un air sur son instrument, a soin de tendre ou détendre les cordes pour les mettre à l'unisson; de même notre ame doit examiner si le corps, son instrument, est bien préparé, et se servir des moyens qu'indique une saine médecine pour mettre tous nos organes dans l'harmonie la plus

favorable au genre de travail que nous avons en vue. Les défauts de l'instrument n'accusent point l'habileté du musicien; pareillement les affections qui sont du corps et se guérissent par le corps, ne prouvent point que l'ame soit altérable et matérielle; mais comme le luthier raccommode la harpe, de même le médecin rétablit l'intégrité de nos fonctions.

Il nous reste à parler de cet ouvrage (1).

Ce seroit connoître imparfaitement l'homme, si l'on voyoit en lui seulement des ressorts organiques à remonter et une machine très-compliquée, capable de divers équilibres. La partie la plus essentielle, ou pour mieux dire, l'homme même, nous paroît autre que son corps; mais elle a une telle correspondance avec celui-ci, qu'on ne peut modifier l'un sans l'autre. Le moral dirige et combat quelquefois le physique; le physique réagit sur le moral, bien

(1) La table des chapitres en présente l'ordre et la distribution.

que chacun d'eux ait aussi des fonctions séparées et particulières.

Notre intention est que chacun puisse découvrir en ce livre, son tempérament et son caractère. On y cherchera ensuite quelle espèce de culture ou de direction morale convient au genre de vie qu'on embrasse, comment nous pourrons augmenter notre intelligence, notre prudence ou nos forces et nos autres bonnes qualités ou nous défaire des nuisibles. Il a été nécessaire, pour cet effet, d'examiner notre nature. Nous pouvons dire qu'en recherchant ce qui étoit bien, nous parvenions peu à peu à découvrir en nous-mêmes une partie de ce qui étoit mal. Cette expérience nous autorise à penser que cet ouvrage rachetera ses imperfections, par quelques avantages, et que ce champ, long-temps cultivé, ne restera pas entièrement stérile.

Dans ces derniers temps, on s'est beaucoup livré à l'étude de l'homme; elle a été envisagée sous toutes ses faces. Naturalistes, médecins, moralistes, métaphysiciens, cha-

cun d'eux a traité cet objet avec plus ou moins de profondeur. Nous n'aurions pu, sans injustice, les frustrer des louanges que leurs travaux méritent, lorsque l'occasion s'en est présentée. Si nous entreprenons cet ouvrage après eux, c'est que notre goût nous intéressant vivement à cette étude, nous espérons d'y ajouter de nouvelles lumières, que le progrès des sciences physiologiques et naturelles reflète toujours sur elle. Nous pensons qu'un tel sujet est loin de se trouver jamais épuisé; parce que la nature a couvert d'un voile mystérieux les facultés les plus étonnantes de notre être. Si l'on en considère les immenses difficultés, l'on se convaincra qu'il en faut chercher des causes d'un ordre très-élevé. Il nous semble que l'application trop étendue des lois mécaniques et chimiques, détourne souvent de la bonne route dans l'observation des phénomènes de l'économie animale. Mais nous devons vivifier au contraire, la matière par l'esprit, et la médecine corporelle par la médecine intellectuelle.

Pour nous, que le sort assied au simple parterre, dans le spectacle de la vie, nous nous contentons d'une existence innocente et retirée, en nous livrant aux occupations et aux études qui nous ont charmés dès l'enfance. Persuadés que le devoir d'un homme est de se rendre digne de ce titre, et de connoître l'excellence de sa nature, nous rendons graces au ciel d'être nés civilisés plutôt que barbares. Nous ne demandons point, dans ce travail, qu'on nous croie sur parole, ayant pu nous tromper, mais qu'on n'acquiesce qu'aux seules choses qui paroîtront certaines. Le public discernera bien, d'ailleurs, ce qu'il renfermera de neuf et de bon. Si nous ne pensons qu'à mériter des louanges personnelles, notre ouvrage manque son but; mais si nous desirons une gloire plus solide, nous ne l'obtiendrons qu'en aspirant à la vérité, et en devenant réellement utiles.

Nous rendons ici un témoignage public de reconnoissance aux personnes qui s'intéressent à nous, qui nous honorent de leur

amitié, et auxquelles nous devons différens conseils. Nous pourrions même citer, parmi ce nombre, quelques-uns de ces noms illustres dans la France et dans toute l'Europe. Mais ce seroit moins faire pour leur gloire que pour la nôtre, et c'est par nous-mêmes que nous devons la mériter.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

LIVRE PREMIER.

SECTION PREMIÈRE.

SECTION II.

Des élémens qui constituent nos corps.

SECTION III.

PREMIÈRE PARTIE.

De la séméiotique morale.

DEUXIÈME PARTIE.

De l'hygiène morale.

LIVRE II.

SECTION PREMIÈRE.

Correspondance de l'homme avec la nature universelle.

SECTION II.

Du mouvement vital en particulier.

SECTION III.

Du principe sensitif sous le rapport physiologique.

SECTION IV.

Des sens et de leurs diverses facultés.

SECTION V.

Des plaisirs et des douleurs.

LIVRE III.

SECTION PREMIÈRE.

Des passions et des affections de l'ame.

FIN DE LA TABLE.

L'ART
DE
PERFECTIONNER L'HOMME,
OU
DE LA MÉDECINE
SPIRITUELLE ET MORALE.

LIVRE PREMIER.

SECTION PREMIÈRE.

Des principes de la vie et des facultés naturelles.

Nous allons chercher d'abord quel être pense dans l'homme, quelle nature donne aux animaux les facultés de sentir et de se mouvoir. On appelle *ame* et *vie* cette puissance qui, animant les créatures organisées, en fait des individus naissant, s'accroissant, se reprodui-

sant et mourant; ce qui ne se remarque point dans les matières minérales.

Des philosophes avoient pensé que les fonctions de la vie étant le résultat d'un mécanisme très-ingénieux, un animal pouvoit se comparer à une montre dont le grand ressort étoit le cœur, sans qu'il fût nécessaire de recourir à un principe particulier. Mais il faut montrer que les simples loix de la mécanique sont insuffisantes, et qu'il existe dans nous une ame, une force propre qui nous anime. Une machine, de quelque travail achevé qu'on la suppose faite, et avec un art au-dessus de celui de l'homme, ne pourra jamais éprouver des passions, ni agir ou s'arrêter par pure volonté; ni être émue par aucun motif de besoin, car elle n'a point de libre arbitre. L'instrument est mu nécessairement par l'impulsion aveugle d'un ressort; on ne peut supposer qu'il puisse redouter sa destruction, qu'il cherche son bien-être, comme le fait le moindre moucheron, ou qu'il veuille quelque chose, et qu'il ait du plaisir ou de la douleur. Il ne peut pas même s'alimenter, s'accroître, encore moins se propager de lui-même; l'animal et le végétal le peuvent; ils tombent malades, ils meurent, ou cet agent intérieur les guérit; une machine ne peut être sujette à la mort ni à la guérison, car elle n'a

pas un principe de vie. Tout, dans l'animal, vient du dedans, instinct, facultés, passions, volonté; tout se dispose et s'arrange de soi-même; un automate n'a rien en propre, il reçoit sa forme, ses mouvemens, sa structure des mains de l'artisan; il en dépend tout entier, ses forces lui viennent d'ailleurs et agissent par dehors. Rien dans une montre ou un moulin, ne peut ressembler à de la colère ou de l'amour, de la folie ou de la raison.

Si l'ame étoit une propriété de la matière organisée, il faudroit qu'elle s'accrût à proportion de la quantité de cette matière, comme on voit s'accroître ses autres propriétés en raison des masses. Mais, au contraire, comme le dit Pline, la nature ne se montre nulle part plus entière que dans les plus petits animaux; ainsi un chien a beaucoup plus de facultés intellectuelles qu'un bœuf ou un cheval, et l'homme plus que l'éléphant, tandis que la baleine en montre moins que de petits poissons, et les grosses bêtes moins que de minces insectes. Si l'on prétend que cette faculté résulte plutôt de la proportion du cerveau à la masse du corps, je demanderai pourquoi un stupide n'a pas moins de cervelle qu'un habile, pourquoi les sapajous (le *saïmiri*, par exemple,) en ont proportionnellement plus que l'homme, ou le rat

plus que le renard, l'âne plus que le cheval, et celui-ci plus que l'éléphant. Mais peut-être qu'on attribuera cette supériorité d'intelligence à la perfection et à la complication des organes ; cependant un quadrupède ou un oiseau qui appartiennent aux classes d'animaux le mieux organisées, ont à proportion moins d'industrie et d'habileté qu'un fourmilion, une abeille, une chenille ou quelque autre insecte d'une structure encore plus simple. La loutre, quoique aussi bien organisée que le castor, ne sait point, comme celui-ci, bâtir sur les eaux; et bien que le singe ressemble extrêmement à l'homme par sa structure tant extérieure qu'intérieure, il est fort éloigné de l'égaler au moral. Enfin, si la perfection de l'ame étoit en rapport avec la durée de la vie, les oiseaux, et sur-tout les poissons qui en ont une bien plus longue que les quadrupèdes, devroient avoir aussi plus d'intelligence ; ce qui n'est pas. La force qui meut chaque individu a donc ses facultés particulières indépendamment de l'organisation du corps.

En effet, l'animal sent un agent intérieur qui le dispose à une chose ou l'en dégoûte ; il a des desirs, des appétits, des répugnances ; il met du choix dans l'aliment ; il sent par instinct ce qui lui est convenable ou nuisible.

Lors même que nous sommeillons, l'ame veille: elle s'affecte dans les songes, elle travaille sans cesse dans le corps; tantôt elle l'augmente, le répare, l'excite ou l'apaise; tantôt elle le tourmente et le rend malade, ou bien le purge, le guérit; elle produit ou suspend tout-à-coup l'écoulement du sang, du lait ou d'autres humeurs; elle fait frissonner, elle échauffe, elle craint ou elle s'irrite, elle aime ou elle hait. Enfin cet agent invisible est celui de tous que nous devons connoître le plus, puisque c'est par lui que nous avons toute connoissance; il compose lui seul notre véritable être, car notre corps se détruisant par ses mouvemens et se réparant continuellement par la nourriture, il n'est qu'une matière qui passe et se renouvelle sans cesse, et qui appartient à la nature plus qu'à nous-mêmes.

CHAPITRE PREMIER.

Division des fonctions et des opérations dans les corps vivans.

A considérer en général la terre couverte de végétaux, peuplée d'une infinité d'animaux, la mer nourrissant une multitude de poissons, les airs traversés par mille bandes d'oiseaux

ou chargés de nuées d'insectes, on peut se demander quel principe anime toutes ces créatures. Sans doute c'est la puissance souveraine, car *si Dieu retire son souffle du monde, tous les êtres tombent en défaillance et retournent en poudre ; mais s'il leur renvoie son esprit, ils sont créés, et la face de la terre est renouvelée* (1). Ce sentiment a été adopté par la plus saine philosophie, et l'on a reconnu que nous avions en Dieu, la vie, le mouvement et l'être (2).

Mais tout ce qui existe dépendant également de cette cause suprême dont la continuelle action soutient l'Univers, étudier particulièrement le principe qui nous anime, c'est remonter à cette source. L'homme est formé de

---

(1) Psalm. 103, ℣. 29.

(2) Il n'en faudroit pas conclure que notre ame fût une portion même de la Divinité, selon le sentiment de plusieurs anciens philosophes (Plutarq. *quæst. platon.*) et des poètes, comme le dit saint Jérôme dans sa lettre *ad Marcellinum.* Cette opinion suivie par les Carpocratiens, selon saint Irénée, *liv. 1, advers. Hæres. c. 24*, par les Cerdoniens, suivant Théodoret, *lib. de divin. Decretis*, par les Gnostiques, les Manichéens et les Priscillianistes, au rapport de saint Augustin, *lib. de Hæres. c. 46 et 70*, par Philon, juif (*lib. quod deterius potiori insidietur*), a été condamnée par l'Eglise. Voyez *Concil. Bracharense prim. c. 5*, et Leo 1,

trois sortes de principes : 1°. d'une ame immatérielle ou intellectuelle ; 2°. d'une faculté ou vie sensitive, commune aux animaux; 3°. d'élémens matériels, ou solides ou fluides, dont la mixtion et les diverses proportions font la santé, le tempérament, le sexe, l'âge, &c. Ainsi nous vivons en trois manières ; nous sommes par l'intelligence *hommes ;* par les sens, *animaux ;* par les organes, *êtres vivans*. La plante vit, l'animal vit et sent, l'homme vit, sent et pense. L'ame raisonnable se rapporte à un Dieu dont elle est l'image ; la faculté de sentir, à la chaleur, ou bien à un être subtil, quel qu'il soit, dans nos nerfs ; la matière de nos corps, aux élémens et aux nourritures dont nous faisons usage. Pour agir sur la masse de notre corps, l'ame intellectuelle se sert d'un principe

---

Epist. 91, *c. 5;* saint Chrysost. *Homel. 13, c. 2;* Athanas. *l. de qu. cap. de Animâ.* Aussi saint Thomas d'Aq. *I part. quæst. 90*, *art. 1*, et saint Augustin, *lib. de Origine animæ*, *c. 2*, la réfutent en montrant que c'est rendre Dieu divisible, et que l'esprit de l'homme étant sujet au changement, à l'ignorance, à la méchanceté, il seroit faux et impie d'attribuer ces défauts à Dieu ; notre ame est même si inférieure à ce grand Etre, que des Pères de l'Eglise, saint Basile, saint Jérôme, saint Athanase, Damascène, Méthodius ont dit qu'elle étoit comme corporelle par rapport à un Dieu, mais un pur esprit par rapport au corps.

vital ou d'un fluide nerveux secrété du sang artériel chaud par le cerveau, et qui est capable d'imprimer le sentiment et le mouvement à nos organes (1).

La faculté de se nourrir, de s'accroître et de se reproduire, dont les plantes sont pourvues, est la vie végétative. La puissance de sentir et de se mouvoir existe dans les animaux et s'unit à la vie végétative; enfin une ame intellectuelle et raisonnable, apanage particulier de l'homme, se joint aux facultés de la plante et de l'animal. Dans un homme profondément endormi, la circulation, la respiration, la nutrition s'opèrent très-bien spontanément sans le concours de la pensée et du sentiment; et dans le sein maternel, le fœtus ne subsiste que par cette force purement végétative qui agit sans relâche pendant toute l'existence; elle en est la base. Au contraire, la fonction sensitive n'exécute ses actes que dans l'état de

---

(1) Van Helmont regardoit ce principe comme l'enveloppe de l'esprit immortel qui est en nous, *siliqua mentis immortalis*. Quoique ce principe vital, qui suffit pour animer la brute, ait peut-être plus de ténuité, de vivacité, de subtilité que le feu et la lumière, il paroît être une substance corporelle, capable de s'accumuler, de se consommer, et de passer même d'un corps dans un autre, comme nous l'exposerons plus loin.

veille et chez les animaux; d'elle dépendent les sens, le plaisir et la douleur, les passions et les mouvemens extérieurs; elle a besoin de chaleur pour s'exercer, se consomme et se répare au moyen de la faculté végétative sans laquelle elle ne subsiste pas. Enfin l'ame intelligente consiste dans la faculté de raisonner, dans l'usage de la pensée, du jugement et de la réflexion abstraite, qui surpassent les simples facultés de la bête. La force végétative domine dans l'enfance, qui n'aspire qu'à s'accroître, manger, dormir et suivre une vie toute matérielle. Dans la jeunesse, la fonction sensitive acquiert la supériorité; elle inspire les passions ardentes, les voluptés, la colère; d'elle sortent la sensibilité, la vigueur, l'activité des membres, la chaleur du sang, l'amour et l'ivresse de la vie. Dans l'âge fait, l'ame intelligente prend l'ascendant sur toutes les autres, et par cette lumière intérieure, nous pouvons étendre nos pensées dans l'infini. Ainsi l'enfant commence à vivre en plante, puis en animal, enfin en homme.

Ces trois principes occupent chacun le rang qui leur convient. La *puissance végétative* étant la plus matérielle et la plus inférieure, établit son centre dans les viscères de la digestion et dans le systême veineux et hépatique,

qui nourrissent et réparent toute l'économie; les parties de la reproduction sont aussi de son domaine. La *faculté sensitive* fixe son siége au cœur, ou vers le centre phrénique, et répand dans tous les membres sa chaleur vitale avec le sang. C'est vers ce centre que s'engendrent les passions et le sentiment. L'*ame raisonnable* étant toute spirituelle, est la plus élevée, et réside principalement dans le cerveau, origine des nerfs, par lesquels elle envoie des esprits animaux dans tout le corps. Destinée à tout connoître, près d'elle ont été placés les sens les plus nobles; la vue, l'ouïe qui portent au loin leur action. L'ame spirituelle aspire toujours à s'élever, l'ame végétative ou matérielle tend à descendre; l'ame intermédiaire ou sensitive, qui semble tenir des deux autres, est d'une nature ignée et subtile.

Si l'ame intellectuelle exerce ses fonctions par un fluide dans le cerveau et les nerfs, l'ame sensitive agit par la chaleur du sang dans les artères et le cœur, source des esprits animaux, et l'ame végétative par la lymphe et les humeurs réparatoires du système nutritif et veineux. La région intellectuelle est séparée de la sensitive par le col, et la sensitive de la végétative par le diaphragme; la première a sa place marquée par les cheveux de la tête, la seconde

par les villosités de la poitrine, et la troisième par les poils du bas-ventre. Ceux dans lesquels domine une de ces facultés, acquièrent aussi plus de développement dans son organe; l'homme de génie a une forte tête; l'homme de courage une large poitrine; l'homme vorace un grand estomac et la femme un spacieux bassin; aussi le premier est disposé à la méditation, le second à la colère et à la domination, les derniers aux plaisirs des organes de nutrition et de reproduction. Dans l'âge mûr on vit plus par la tête, car l'on devient réfléchi et raisonnable; dans la jeunesse l'on agit surtout par le cœur et le sentiment; mais l'enfance s'adonne plutôt aux penchans matériels. De-là viennent trois principaux genres de vie dans la société. Pâris, nous disent les poètes, avoit le choix entre trois Déesses; Minerve, sortie du cerveau de Jupiter, lui offroit la sagesse; Junon, la gloire et l'empire; mais il préféra Vénus ou le plaisir. Pythagore ou Platon eussent adjugé la pomme à Minerve, Achille ou Alexandre à Junon.

Par son humidité, l'ame végétative est favorable à la mémoire dans les femmes et les enfans où elle domine; l'ame sensitive augmente l'imagination par la chaleur qu'elle communique à la jeunesse, mais l'ame raisonnable perfec-

tionne le jugement dans les hommes faits. De même qu'une charge très-pesante placée soit vers la poupe, soit à la proue d'un vaisseau, le fait pencher vers cette extrémité; ainsi lorsque la tête ou les viscères inférieurs ont plus d'activité que la partie opposée, elles entraînent toutes les forces vitales en leur sens. Mais comme pour mettre plus d'équilibre dans le navire, on place vers le milieu la principale charge, ainsi en fortifiant le cœur de l'homme, on lui donne plus de vigueur d'ame et plus d'équilibre vital.

CHAPITRE II.

Différence de l'esprit et du corps.

Ce n'est pas qu'il existe en nous plusieurs ames, bien que nous y remarquions plusieurs centres d'action; il ne s'y trouve qu'une seule substance immatérielle, qui est la pensée; sa nature est distincte et essentiellement différente de la vie végétative et sensitive qui dépendent des principes corporels. Elles émanent des élémens, tandis que notre ame raisonnable émane de Dieu et participe à ses attributs.

L'homme n'est pas cette matière composée de membres et formant un corps organisé

qui s'accroît par des substances élémentaires; celles-ci appartiennent à la nature, et y retournent à la mort. Un cadavre n'est plus un homme, mais la puissance qui faisoit raisonner et penser ce cadavre est principalement l'homme. Nous ne sommes qu'usufruitiers du corps et n'en avons point la propriété : c'est un vêtement qui s'use. Et encore, cette faculté qui engendre, nourrit, fait accroître nos membres n'est pas le principe essentiel de l'homme, puisque la plus imparfaite des plantes exerce les mêmes fonctions; ce n'est pas même la faculté d'éprouver du plaisir ou de la douleur, de se mouvoir, d'être affecté de passions, qui constitue l'essence de notre ame; car les animaux les plus vils possèdent ces avantages; mais ce qui constitue véritablement l'homme, c'est l'usage de la raison et du jugement, l'exercice de la pensée, qui nous distinguent de tous les êtres.

Nous regardons comme inférieur, tout ce qui est terrestre, matériel, tandis que les pensées les plus sublimes remontent vers les objets célestes; le corps gravite vers la terre, et l'ame, comme le feu, tend à s'exhaler dans l'infinité. Mais la lumière étant matière, se meut bien plus lentement encore que la pensée; car lorsqu'il faut, suivant les approximations

des astronomes, près de six ans pour que le rayon d'une étoile fixe parvienne jusqu'à nous, notre pensée parcourt sur-le-champ les espaces des cieux ; elle est ainsi d'une nature immense ; aucun corps, dans l'Univers ne peut avoir la rapidité de l'esprit, qui, remontant dans les âges écoulés comme dans ceux qui doivent suivre, peut remplir également les lieux et les temps.

On ne sera point surpris que l'ame embrasse les objets les plus vastes et les plus éloignés, ou pénètre par la pensée dans les masses les plus dures ; qu'elle puisse même être unie d'affection avec une autre ame séparée d'elle par les barrières des mers ; il faut considérer que n'étant pas corps, elle ne peut être circonscrite par rien, qu'elle est libre dans ces cachots et ces hautes tours, où l'on croyoit emprisonner aussi la pensée en y confinant le corps et la charger des mêmes fers qui pèsent sur les membres. Mais étant le miroir du Dieu qui remplit l'Univers, et qui est tout en tout lieu, elle participe en quelque manière à cette immensité ; elle puise dans lui sa splendeur et sa force. Dieu a son centre par-tout, l'ame a seulement le sien dans l'homme. S'il n'existoit pas un être universel, elle ne pourroit rien connoître au-dehors d'elle; aucun de nos sens ne s'ouvriroit sur la nature. Elle vivroit isolée

et concentrée en un point sans pouvoir communiquer avec tout ce qui ne seroit pas elle-même ; l'Univers seroit un livre fermé pour nous, et l'ame, sans Dieu, resteroit comme un miroir dans l'obscurité. En effet, étant d'une nature toute différente de la matière, l'esprit ne connoît rien que par l'esprit; il ne peut avoir de liaison avec tous les corps que par le moyen de la Divinité dont ils sont empreints; il ne les apperçoit, les entend, les sent, les goûte ou les touche que parce que cet être s'y trouve toujours présent et les met à la portée de notre compréhension. Notre connoissance est même la démonstration la plus évidente de son existence, et par-là même qu'un homme raisonneroit pour prouver que Dieu n'est pas, ce pouvoir qu'il a de raisonner seroit la preuve la plus manifeste et la plus lumineuse du contraire. Car s'il n'y a point de Dieu, comment possède-t-on la raison? Une fleur ne peut se former sans germe, ni l'homme avoir une ame sans Dieu.

Cependant notre esprit a besoin du corps pour agir, de même que la lumière nous seroit inutile sans les yeux. Notre ame s'unit au corps par la même correspondance qui rattache la créature à son créateur, et l'effet à sa cause. Quoique toutes les substances naturelles soient

pareilles par rapport à la Divinité, toutefois les matières les plus déliées sont, à notre égard, plus propres à l'action de l'esprit, parce que tous les corps agissent d'autant mieux qu'ils sont plus atténués. Par exemple, le métal, la pierre sont des corps presque inertes; l'eau qui est plus divisée et mobile, produit plus de changemens dans les matières; l'air encore plus subtil, engendre beaucoup d'altérations dans toute la nature terrestre; le feu, la lumière, l'électricité, sont doués d'une activité et d'une énergie incomparables. Enfin, s'il existe dans les intervalles des astres un fluide excessivement rare et subtil, qu'on a nommé *Ether*, il doit posséder les qualités les plus vives et les plus impétueuses. Il sera même capable de produire les effets les plus merveilleux, tels que les attractions, les répulsions, les combinaisons spontanées, les cristallisations des minéraux, et peut-être l'accroissement des plantes et la vie des animaux (1). Cette substance éthérée pouvant s'insinuer dans les matières les plus compactes, doit y produire des effets différens, suivant la nature des corps, les modifications qu'elle subit dans leurs filières et par la structure de leurs pores, ou par le mode

(1) Comme l'ont pensé Newton et Euler.

de combinaison de leurs molécules. C'est ainsi que la même sève d'un arbre forme ici du bois, plus loin de l'écorce, ailleurs une gomme ou la chair d'un fruit, une huile, un suc, &c. selon les organes du végétal.

CHAPITRE III.

Du principe vital dans les animaux ; en quoi il diffère de l'ame humaine.

On peut établir, d'après l'expérience, que le principe qui excite la vie dans l'œuf de l'animal, dans la graine de la plante, n'est autre chose qu'une chaleur, ou un feu subtil aidé de l'humidité. Cet élément actif se rencontre non-seulement dans les matières indispensables à la vie, mais il paroît être répandu par tout l'Univers, et imprimer le mouvement, la génération, l'être aux corps organisés, et former cette *nature* productrice, selon les loix de la suprême intelligence. L'homme étant le lien entre les êtres matériels et la Divinité, possède ces deux principes; une ame immatérielle et immortelle, et des facultés corporelles; savoir, la faculté végétative, qui n'est que le mouvement organique émané d'un agent universel, et la fonction sensitive dépendant de l'élément du

feu. Si le sentiment étoit de la nature de l'ame immortelle, les animaux étant sensibles, devroient en posséder de telles. Mais, au contraire, il n'y a point de sensibilité ni même de facultés vitales sans la chaleur, qui en est la source; plus celle-ci est intense, sans être assez violente pour détruire l'organisation, plus le sentiment et les fonctions végétatives acquièrent d'activité dans tous les êtres; et nous voyons que tout germe, tout pullule dans les saisons et sous les zônes chaudes, tandis que tout languit et tout meurt dans les saisons et les terres glacées.

En effet, le sentiment peut même se consommer, se partager; dans l'acte reproductif il passe du mâle à la femelle et dans un nouvel être. Quelques restes de chaleur et de mouvement spontanés subsistent encore dans le membre séparé d'un animal; le cœur d'une grenouille, arraché, palpite long-temps, surtout lorsqu'on le pique : preuve que toute irritabilité n'étant pas éteinte, le sentiment est divisible, et par-là d'une nature très-différente de l'intelligence et de la pensée, qui étant incorporelles, ne se peuvent point partager. Le principe végétatif des plantes et des zoophytes se multiplie, au contraire, par la division.

Si l'intelligence suppose la faculté sensitive, celle-ci ne suppose pas toujours l'intelligence. Qu'on enseigne un perroquet à répéter fidèlement le son et l'articulation des paroles ; il n'en comprendra ni le sens ni la valeur, et ne les récitera qu'au hasard ou à tout propos. Les bêtes n'agissent que par l'impression du moment, comme font aussi les imbécilles et les enfans en qui les facultés animales dominent. Ils n'apperçoivent que des objets particuliers, sans pouvoir comprendre ou abstraire des principes universels ; aussi les personnes les plus sensibles et les plus mobiles sont le moins propres au raisonnement. Les émotions du cœur troublent l'esprit ; où le fou s'agite, là le sage est tranquille, et la raison s'aide de froideur, comme le sentiment, de chaleur. Comme nos passions, nos affections, nos mouvemens sont accompagnés de pensées et de raisonnemens, nous sommes portés à supposer les mêmes effets dans les bêtes ; cependant l'exemple des fous, des gens ivres, des frénétiques et des imbécilles nous montre qu'on peut sentir, se mouvoir, être affecté sans avoir l'usage de l'ame raisonnable.

Nos trois principes de vie peuvent même se séparer dans l'ordre opposé à celui de leur développement. Qu'un homme plein de sens,

boive beaucoup de vin, il suspendra les fonctions de son ame raisonnable; il balbutiera, s'échauffera, deviendra ou joyeux ou violent et emporté, selon son caractère; il parlera sans réfléchir, chantera, criera ou pleurera. En cet état, son imagination troublée lui fait perdre la connoissance; il ne se conduit plus que par des affections d'amour, de haine, de colère; il suit son instinct et ses sens comme l'animal qui n'écoute que ses facultés sensitives. Lorsque l'ivresse augmente encore, il tombe dans l'assoupissement et rentre dans l'existence végétative. De même, l'homme qui s'endort, éprouve dans le passage de la vie intellectuelle à la vie végétative, un moment de délire ou de demi-sommeil qui brise toute la chaîne de ses idées et ne lui laisse que des sensations, effet que l'on observe encore au moment du réveil. Il n'entre aucune volonté, aucune idée dans les fonctions végétatives qui réparent nos organes, ou dans les mouvemens du sang et des humeurs; elles nous composent, ou nous détruisent malgré nous dans les maladies. Pareillement la raison n'acquiesce pas à toutes nos passions; elle les combat, et trop souvent elle en est vaincue : tant de discordances pourroient-elles naître d'un sujet simple?

L'origine des disputes entre les Platoniciens et les Epicuriens vient de la confusion que l'on à faite entre ces principes qui sont en nous. Les premiers comprennent avec l'esprit pur, cet élément sensitif ou ce fluide nerveux dont l'ame se sert pour agir sur les corps; et les seconds ne considérant que ce principe sensitif, nient toute ame incorporelle, bien que l'esprit n'ait en effet aucune propriété de la matière (1). Si la différence entre l'entendement de l'homme et les sensations simples de la bête, n'étoit que du plus au moins (2), il

(1) Des théologiens admettent dans l'ame humaine une partie inférieure et l'autre supérieure. L'opinion de deux ames immatérielles en nous, telles que les supposoient les Platoniciens, les Manichéens et les Averroïstes, est condamnée par les Pères de l'Eglise et les conciles; car il n'y a, en effet, qu'une seule ame immatérielle, les facultés sensitives et végétatives dépendant d'élémens corporels. L'ame immatérielle et intelligente étant unique, ne peut pas avoir de parties inférieure ou supérieure, ni renfermer en elle-même des contradictions et une opposition perpétuelles, comme celles du cœur à l'égard de l'esprit. Si le sentiment étoit de même nature que notre pensée, il ne devroit pas la combattre ni la renverser; c'est pourquoi l'un est de la nature corporelle, et l'autre une essence spirituelle.

(2) Condillac, *Traité des animaux, chap. IV,* a soutenu cette proposition, ainsi que d'autres métaphysiciens, parce qu'ils n'ont pas distingué le sentiment de la connoissance.

faudroit ou supposer en celle-ci un principe immatériel et immortel comme le croyoient les Platoniciens; ou prétendre que l'ame humaine ressemble au principe vital des animaux, propositions également rejetées par l'expérience et la raison. Nous dirons plus loin comment l'ame ayant pour attribut essentiel, la pensée, l'homme est capable de réfléchir, de méditer sans l'intervention de ses sens; il peut vivre mentalement, sans songer à son corps; de plus, nos communications avec les animaux domestiques ne sont point d'esprit à esprit, mais bien du corps à d'autres corps (1).

Mais l'ame a, comme nous le montrerons, des facultés propres, indépendantes des sens, et l'axiome : *Nihil est in intellectu quod non fuerit in sensu*, n'est réel que pour les connoissances relatives à nos sens ou acquises.

(1) L'on a formé trois hypothèses principales au sujet de l'ame des bêtes : 1°. celle de Descartes, qui, ne leur accordant aucune ame et aucun sentiment, les regarde comme de pures machines; 2°. celle qui suppose en elles une ame de nature semblable à la nôtre, mais moindre quant à son degré de perfection; 3°. enfin celle qui ne leur attribue qu'un principe vital sensitif, différent de notre ame raisonnable. L'expérience contredit trop ouvertement la première opinion, et nous montre que les animaux sentent; la seconde n'est pas probable, comme nous l'avons dit. Dans la troisième opinion, l'on objecte qu'on distingue la faculté de sentir de celle de penser pour attribuer la première au

Ainsi le sentiment diffère de l'intelligence, ou le cœur de l'esprit; le premier est agité par la douleur, la volupté, les passions, le second est impassible et réfléchit de sang froid. Moins on est ému, mieux on raisonne. C'est par le cœur que nous aimons, haïssons, craignons, ou nous irritons :

Hìc exultat enim pavor et metus, hæc loca circùm
Lætitiæ mulcent.

LUCRET. Rer. nat. l. 3.

C'est par la tête que nous connoissons et nous pensons. La femme écoute plus souvent le

---

corps organique vivant, la seconde à l'esprit de l'homme seulement. Cette objection se résout par les faits; car il suffit de reconnoître que la pensée étant un être immatériel et comme une force pure, elle diffère du principe sensitif qui parcourt les nerfs, qui s'accumule dans le cerveau, et qu'on nomme *esprits vitaux*. Le sentiment des plus célèbres théologiens catholiques à cet égard, et en particulier du savant espagnol J. Louis Vivès, *de Animâ, lib. 1, c. ult.* est que l'ame végétative a la même nature que la chaleur ou le principe igné; et que les ames des animaux plus parfaits tiennent de la nature des astres. « C'est pour cela, dit- » il, qu'elles ont une sorte de connoissance du cours des » saisons et suivent la marche du temps; car cette faculté » de connoître est une puissance céleste, et non celle des » élémens matériels; mais l'homme remonte au-delà des » cieux jusqu'à Dieu même; aussi notre ame est d'une » source divine ».

cœur que l'esprit, l'homme s'attache plus à la raison qu'à la passion, parce que les fonctions sensitives dominent dans la première et l'ame intelligente dans le second. S'il n'existoit en nous qu'un seul principe, le même individu ne pourroit pas réunir à une mauvaise tête un cœur plein de bonté et de vertus ; car il faudroit que ses affections morales suivissent le caractère de son esprit, ou réciproquement, si tout se tenoit. Au contraire, l'homme pense d'autant plus qu'il est moins sensitif, comme dans ses méditations les plus profondes, au lieu que l'animal sent beaucoup et ne raisonne point. La raison et le sentiment naissent donc de deux sources distinctes.

De même, notre ame est opposée à notre corps; la vie de l'un fait la mort de l'autre. Trop de pensées nous affoiblissent; notre ame s'obscurcit et s'éteint en quelque sorte par une vie toute animale. En diminuant notre sensibilité, en domptant nos appétits par la tempérance, en nous soumettant à une discipline continue, notre esprit acquiert une meilleure disposition. La brute a des sens bien plus exquis que l'homme, à l'exception du tact; cependant elle ne réfléchit point, et les hommes doués d'un tact très-délicat, sont plutôt sensuels qu'intelligens. Au contraire, on n'acquiert

plus d'esprit et de sagesse qu'en réfrénant ses sens et en mortifiant ses passions. Il y a donc en nous l'homme intérieur ou spirituel, et l'homme extérieur ou animal; par l'un nous sommes l'image de la Divinité, l'autre nous assimile aux bêtes; ce qui faisoit dire à saint Paul : *Lorsque je voudrois faire ce qui est bien, je trouve en moi une loi qui s'y oppose* (1). Corneille dit de César, lorsque la tête de Pompée lui étant offerte, il s'efforçoit de verser des larmes sur le sort de son rival :

Que par un mouvement commun à la nature,
Quelque maligne joie en son cœur s'élevoit,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvoit.

Ce combat éternel que l'homme sent en lui-même n'est-il pas la preuve qu'il est composé de deux natures, l'une corporelle, qui l'entraîne vers les objets des sens; l'autre que son essence immatérielle attire vers un plus noble principe? Si l'homme étoit tout matériel et d'une nature unique, pourquoi s'exposeroit-il à mourir par vertu? L'animal, avant tout, cherche sa conservation propre; mais quelque

---

(1) *Epist. ad Romanos, c. VII.* Virgile peignant la fermeté stoïque d'un héros, dit :

Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes.

chose peut nous faire mépriser le tombeau et aspirer à des biens autres que le plaisir corporel. L'ame peut agir contre le corps chez l'homme, non chez l'animal, et nous faire préférer la mort à la vie; si elle étoit corps, elle n'attaqueroit point sa propre existence et ne se détruiroit pas elle-même. Dans l'animal, rien ne combat contre lui-même, parce qu'il est un; on ne le voit ni chercher à vaincre ses appétits, ni résister à ses passions, ni courir à des actes pénibles de vertu; il n'a point de libre arbitre, mais il est entraîné par ses sens. Il ne montre point cette confiance dans la mort, qui annonce une autre vie; il ne cherche pas volontairement les travaux, la douleur, pour acquérir de la gloire. L'homme prête aux actions des bêtes ce noble motif de vertu qui accompagne quelquefois les siennes; il explique leurs mœurs par ses propres pensées; il se suppose en elles avec son ame; mais lui seul connoissant le bien et le mal, ne place point toute sa félicité dans son corps; l'homme possède quelque chose au-desus de l'homme, et meurt même pour conserver son honneur et son nom. Il n'est pas son tout; car il comprend qu'il y a dans lui un principe incompréhensible et infiniment supérieur à lui-même. L'esprit consistant dans la connoissance

pourroit se créer, s'il pouvoit se connoître. Or nul être ne se peut créer, puisqu'il seroit contradictoire de dire qu'une chose existe avant d'exister. Un être qui ne trouve point sa source en lui-même, ne peut se concevoir que dans son principe et son centre; la créature ne se doit chercher que dans son créateur. Le point mathématique ne pouvant être compris que dans l'infinité, et l'instant que comme une particule de l'éternité, il faut de même que l'ame se perde dans les abîmes de la Divinité, pour se retrouver, parce que la raison est insuffisante à cet égard. L'homme traite dans un langage mortel, des objets immortels, et leur communique une partie de sa propre caducité; mais il lui est plus important de s'élever à des choses universelles, quoique difficiles à comprendre, que de s'attacher à des sujets moins nobles, quelle que soit leur facilité; parce qu'il doit aspirer à son origine, et chercher sa perfection.

CHAPITRE IV.

De la nature de l'ame intellectuelle; qu'elle est un esprit pur, immortel.

DANS un sujet aussi abstrait, j'aurai besoin de réclamer de l'attention, afin que le lecteur

n'acquiesce qu'à ce qui lui paroîtra raisonnable; et de la bienveillance, afin qu'il n'impute qu'à la foiblesse de mon esprit, ce qu'il pourra rejeter.

Un principe dont l'attribut consiste à connoître, ne peut pas pénétrer lui-même dans sa nature ; parce qu'être connu suppose un état passif, et l'ame est au contraire la source de toute activité. L'esprit se transformant, pour ainsi dire, en tous les objets, son essence n'est rien de particulier, mais un être universel. Il répand toute sa lumière au-dehors, et notre science s'exerçant sur des choses étrangères à l'ame, rien ne se réfléchit au-dedans, et rien ne peut agir sur un être qui agit sur tout. L'ame est donc comme un centre rayonnant qui fait jaillir sa lumière sur tous les objets et éblouit les regards fixés sur elle ; c'est le soleil de l'homme ou du petit monde (1).

---

(1) L'*ame humaine*, selon la croyance de l'Eglise catholique, les conciles et les Pères, *est une substance incorporelle, immortelle, qui n'est point extraite de la divine essence ou d'un domicile céleste, antérieurement à la vie, mais qui est créée de rien et multipliée selon le nombre des corps ; que de plus, elle est véritablement, par elle-même, et essentiellement une forme.* Concil. Brachar. I, Lateran. sub Innocent. III, Viennens. sub Clement. V, Lateran. 3, sub Leone X, &c. Descartes a très-bien établi la distinction

Pour comprendre ainsi toutes choses, il faut que notre esprit ne soit aucune matière ; car quelque subtile et modifiable qu'on suppose celle-ci, elle a nécessairement des qualités positives qui excluent leurs contraires. Comme il faut que le cristal soit parfaitement incolore pour transmettre avec fidélité toutes les couleurs, de même l'ame doit être une absence de

---

entre la pensée et les fonctions sensitives et végétatives que les théologiens attribuoient à la partie inférieure de l'ame. Qu'elle soit *informante*, selon l'opinion d'Aristote, adoptée par l'Eglise et suivie par le médecin Stahl, ou *assistante*, suivant Platon et Léibnitz, l'exemple des animaux privés de l'ame intellectuelle montre qu'elle n'est pas nécessairement la forme du corps ou le moule de ses organes ; c'est plutôt la faculté végétative qui organise aussi les plantes en chaque espèce. Dans les monstruosités de naissance, tels que les boiteux, les bossus et d'autres difformités, l'ame intellectuelle n'est point la cause de ces irrégularités, mais bien l'imperfection des fonctions végétatives et sensitives, comme le pense Caietan, *part.* 1, *quæst.* 76, *art.* 1, *in respons. ad* 1, et d'autres théologiens catholiques. A cet égard, les savans jésuites du collége de Coimbre, *Comment. in lib.* 1, *Aristotel. de generat. et corrupt. cap.* IV, *quæst.* 21, *art.* 2, remarquent fort bien que dans les recherches de philosophie naturelle, la foi permet de s'en rapporter aux observations physiques. L'article 8e du Synode général, qu'on pourroit opposer à l'opinion qui admet plusieurs principes dans l'homme, ne condamne, selon eux et selon Gassendi, *Philosoph. tom.* II, que l'erreur du manichéisme.

toute matière, ou un pur esprit, pour comprendre tout objet matériel. En effet, les choses semblables se confondent parce qu'elles ne sont qu'un ; ce n'est que par l'absence de l'amertume que nous sentons l'amer, et par le froid, la chaleur ; l'ame est donc le contraire de tout ce qu'elle peut connoître, et si elle ne peut pas sonder la nature spirituelle, c'est parce qu'elle est un esprit elle-même. Dieu, source de tout esprit, est aussi l'être incompréhensible par excellence : on ne le connoît qu'en l'ignorant : *Posuit tenebras latibulum suum ;* et si l'ame pouvoit l'embrasser, elle s'uniroit à son auteur même.

La principale objection contre la spiritualité de l'ame, c'est qu'elle semble croître, languir et vieillir avec le corps, comme Lucrèce l'a dit, et qu'une longue méditation épuise la faculté de penser. Mais comme un excellent musicien ne perd point de son habileté, lorsque les cordes de son instrument s'usent, se désaccordent ou se relâchent, ainsi notre esprit ne cesse point d'être toujours essentiellement le même, bien qu'il agisse plus ou moins parfaitement selon l'état des organes. Et quand les matérialistes prétendent que les corps ne peuvent être mus que par des corps, on peut démontrer le contraire par l'expérience de la

chute des graves dans le vide, car la gravitation qui attire une pierre vers le centre de la terre n'est rien de matériel, et quand nous lançons un caillou, il devroit s'arrêter en quittant la main, si nous ne lui attachions pas une puissance immatérielle qui le poursuit dans les airs jusqu'à ce qu'il cède à une plus grande force. De même qu'on peut concevoir une matière privée de mouvement; on peut également concevoir une force vive et se mouvant sans matière.

La connoissance, la volonté montrent que notre ame est un principe actif et qu'elle se meut d'elle seule. Mais aucun mouvement spontané ne peut être rectiligne, car il auroit un commencement et une fin; il changeroit incessamment de lieu, comme font les corps; de-là vient que ce mouvement se communiquant et se perdant par le choc, n'est pas essentiel aux corps; il faut toujours remonter à un premier mobile. Un être se mouvant de lui seul ne peut donc avoir d'autre mouvement que celui de révolution; ainsi en retournant sans cesse sur lui-même, il est tout en lui et s'engendre toujours parce qu'il possède son principe d'action. En se maintenant dans l'équilibre en tout sens, il se rend perpétuel (ce que les Grecs ont nommé αὐτονίκητος). C'est même une

propriété de ce mouvement d'être semblable à l'immobilité, comme il paroît dans ces rouages mus avec une excessive rapidité. D'ailleurs, dépendant seulement du point central, il ne suppose aucune étendue nécessaire, il est indivisible, et comme un principe immatériel, il consiste dans une force pure. C'est un être unique, subsistant par lui-même, privé de tout nombre, de toute quantité, sans terme et sans fin comme un cercle. Il renferme donc en un point les propriétés de l'infinité. Tous ces caractères sont propres à l'ame qui se mouvant perpétuellement d'elle-même, demeure dans son centre, immobile, indivisible, parce qu'elle n'est pas corps. Si la rotation spontanée rentrant continuellement dans elle-même, subsiste parce qu'elle se pénètre toujours, la matière qui est essentiellement impénétrable, ne peut posséder cette faculté spontanée, mais seulement un mouvement extérieur ou communiqué. Aussi ne peut-on établir aucun mouvement perpétuel dans les corps; le tournoiement qu'on leur imprime s'échappe sans cesse par leur circonférence, à cause de l'impénétrabilité des corps : d'ailleurs la matière, toujours attirée vers le centre de la terre, ne peut conserver aucun mouvement communiqué, l'impulsion se perdant comme elle a été reçue.

Si l'homme périssable pouvoit produire un mouvement perpétuel, par quelque moyen autre que la génération, il animeroit des êtres et donneroit l'immortalité ; mais ne pouvant communiquer que des impulsions en lignes droites, ou un mouvement circulaire qui se perd par les tangentes, tout tend en dernier effort vers le centre de la terre ; tout s'amortit dans la révolution du monde d'où ces actes émanent.

La substance première, le principe de toutes choses, DIEU est la sphère qui contient toutes les sphères, le cercle qui embrasse tous les cercles, un orbe infini, éternel, immobile dans son immense mobilité, et source de tous les mouvemens de l'Univers. L'on ne peut concevoir l'éternité que comme un cercle, un moment toujours présent et ne sortant jamais hors de lui-même. L'immensité embrassant tout, *est*, comme a dit Pascal, *une sphère infinie dont le centre est par-tout et la circonférence nulle part*. Notre ame a rapport à l'infinité, attribut propre aux êtres spirituels : tout ce qui est mu par un esprit, partage le mouvement éternel, et émane d'une source divine, l'ouvrage participant de l'ouvrier. Je ne fais nul doute que le centre de notre Univers, le soleil ne soit mu par quelque principe divin,

d'où dépend la rotation qu'il imprime aux planètes ; de-là vient qu'elles roulent toutes dans le même sens d'occident en orient, dans le plan du zodiaque, et d'autant plus rapidement qu'elles sont plus rapprochées de cet astre central. L'attraction et la répulsion n'agissent sur les corps que dans la ligne droite ou perpendiculaire, mais le mouvement circulaire ne peut être imprimé que par un principe de rotation, et par une sphère immense, image de l'orbe infini de la Divinité.

Nos ames paroissent être une empreinte de cette puissance sans bornes, une ombre de Dieu. Elles ne sont point, sans doute, de même nature que le mouvement ou le principe mobile des astres, qui ne paroît consister que dans une révolution perpétuelle, ni extraites de la substance divine, infiniment supérieure à tout ce que notre esprit peut imaginer de plus parfait. Mais l'ame consiste dans la pensée, centre rayonnant, qui, semblable à une lampe éternelle, illumine l'homme dans les sentiers ténébreux de la vie.

Qu'on examine les pensées les plus puissantes ou les plus sublimes qu'on puisse former, par exemple, celles d'un Dieu, de l'éternité, de l'infinité, on ne se les représentera guère que sous la spacieuse image d'une sphère, ou

de cercles immenses, incompréhensibles. Ainsi la plus grande capacité dont on s'efforce d'enfler ses conceptions est dans l'ame un orbe; une sorte de mouvement circulaire, capable même de causer un vertige ou un tournoiement aux esprits qui tentent de s'enfoncer dans ces profondeurs. L'imagination grossissant sans mesure la même idée, en retournant sans cesse sur elle-même, s'absorbe à la fin dans cet abîme sans fond; et peut-être qu'à la mort, notre ame se sent entraînée dans ce tourbillon éternel.

CHAPITRE V.

De l'origine et des attributs de l'ame intellectuelle.

Nous dirons que le principe de son immortalité dépend du premier Etre, car rien que la vie ne peut sortir de cette source infinie de vie; et comme il n'appartient qu'à Dieu de créer, il a seul la puissance d'anéantir. D'ailleurs, l'unité et la simplicité de l'ame rendent sa substance incorruptible; étant partout également pénétrable, rien ne peut agir sur elle, et elle reste inaltérable; n'ayant pas de parties, elle est un point universel ou qui

s'étend dans l'infini. De-là vient qu'elle n'est pas tant en nous-mêmes que nous ne sommes en elle, parce que participant de l'immensité, elle peut se répandre par-tout. Par la même raison, elle n'occupe point d'espace; si elle étoit fixée quelque part, elle occuperoit un lieu comme la matière, qualité contraire à un être de la nature de l'infini. Lui assigner un siége déterminé, soit au cerveau, soit au cœur, comme aux facultés végétative et sensitive, seroit donc lui supposer une qualité corporelle; mais un esprit intelligent n'ayant ni lieu ni temps, rien ne le contient ou le borne; s'il agit principalement dans le cerveau, c'est parce qu'il y trouve le commun réservoir des sensations avec lesquelles il entre en communication.

Toute substance sortie hors de son lieu naturel est toujours inconstante, vague, et ne s'attache à rien; aussi l'ame ne trouve son repos que dans le centre divin d'où elle est émanée, et comme les objets mortels ne sont pas de sa nature, elle se meut d'une inquiétude perpétuelle. Les voluptés même du monde ne la fixent pas long-temps. Toujours la même dans des corps toujours divers, elle n'a ni jeunesse ni vieillesse, et demeure inaltérable, quoique unie à un corps qui s'altère sans cesse.

L'ivresse, la folie sont corporelles et guérissables ; mais une ame altérable seroit corps et non pensée. Quoique la flamme prenne divers éclat et couleur, selon les matières qu'elle consume, le feu est toujours de même nature. Ainsi toutes les ames étant des unités, sont pareilles, quelque différens que soient les corps, à cause de leurs élémens multiples et composés. Quelque variées que paroissent être les pensées et les actions des hommes en particulier, ils pensent et agissent pourtant au total de la même manière qu'ils ont agi et pensé dans tous les temps. Cette uniformité montre une certaine ressemblance dans les ames et un niveau général.

Puisque l'homme a dans lui un esprit, il faut bien qu'il existe quelque substance spirituelle dans l'Univers ; car d'où pourroit venir notre intelligence, sinon d'une cause intelligente? Si le monde étoit l'effet du hasard, notre raison en résulteroit, elle agiroit au hasard, et pourroit le connoître. Le propre témoignage de l'homme suffit pour le confondre ; car s'il n'a pas d'ame, d'où lui vient sa raison? et s'il a une ame, il existe donc un principe intellectuel dans lui comme dans l'Univers. Nous ne pouvons rien connoître de plus certain que l'existence de notre ame, puisque toutes choses

ne nous sont connues que par son action. La même raison qui a présidé à l'organisation des animaux et des plantes, à l'ordonnance admirable des astres qui circulent dans les cieux, a formé la pensée de l'homme. Combien est insensé celui qui ne sent pas en lui-même quelque chose de divin !

Il étoit nécessaire que l'homme participât de l'esprit qui dirige la nature, afin qu'il pût comprendre et imiter ses œuvres. Nos travaux ne sont qu'une imitation des ouvrages naturels, et la seule différence qui les distingue, c'est que la nature étant gouvernée par la toute-puissance de Dieu, elle opère des choses bien plus grandes et plus parfaites que n'en peut produire un être borné et mortel ; d'ailleurs, l'homme étant un être terrestre, ne peut guère comprendre que des choses relatives à la terre. Ce seroit bien en vain qu'il prétendroit ne devoir sa science qu'à lui-même, puisque la nature divine l'a éclairé d'un rayon de son intelligence. Il n'apperçoit rien que selon la lumière qui lui a été départie ; il n'invente et ne perfectionne rien que selon la mesure du don qu'il a reçu. Il n'eût pas su, de lui seul, fabriquer le vaisseau qui, parcourant l'orient et l'occident du monde, reviendra chargé des trésors d'un nouvel hémisphère ; il n'eût pas

tenté de s'élever dans un ballon, à des hauteurs où l'aigle n'ose s'enfoncer, ni descendre sous la cloche du plongeur, dans l'abîme des mers, dompter le fer par la main laborieuse du forgeron, ni assujétir les animaux, les plantes, inventer le langage et l'écriture, et mesurer les cieux.

On peut même montrer que toute l'habileté des animaux émane de la nature, et qu'elle seule est savante. Un ver-à-soie qui file sa coque, une abeille qui forme ses gâteaux de miel, un castor qui construit ses bâtimens aquatiques, ne font nullement ces choses par une science d'acquisition ; ils n'ont été instruits par personne ; ils les savent seuls, et dès leur naissance. La même intelligence qui a disposé leurs membres, s'en sert comme autant d'instrumens vivans pour exécuter ces ouvrages, de sorte que les bêtes sont portées à les faire, sans en connoître elles-mêmes ni la cause, ni les moyens, ni les motifs ; aussi le principe vital opère tout en eux par l'instinct, et rien de semblable n'a lieu lorsqu'il les abandonne.

Qu'est-ce qui remplit donc l'homme du germe de ses inventions et de ses connoissances, si ce n'est une lumière divine ? Semblable à une douce chaleur, elle développe et fait fleurir en

nous des pensées inconnues. L'homme a certainement des rapports plus immédiats avec la puissance créatrice que les autres animaux; elle l'admet dans son intimité, en lui faisant part de sa grandeur et de son intelligence. En effet, chaque substance recherchant ce qui lui est analogue, l'ame se complaît à remonter vers son principe; elle trouve sa félicité dans l'admiration des plus sublimes vérités, et la puissance divine l'attirant à elle, se communique en quelque manière à notre espèce. Aussi ce n'est pas sans cause que l'on reconnoît dans les plus grands hommes, et parmi tous ceux qu'une haute vertu appelle à des œuvres extraordinaires, quelque chose de supérieur à l'humanité.

CHAPITRE VI.

Comment l'ame se rattache à son principe.

Notre ame étant comme une image du premier mobile du monde, ne reçoit que de lui sa perfection, et parce que l'essence de l'esprit consiste à connoître, plus il connoît, plus il est parfait et s'assimile à son principe. Les contemplations les plus élevées le ramenant vers sa source, causent cette volupté intellectuelle

ou cette admiration qui est une concentration de l'ame, et produit son souverain bien. Nous serions même incapables de remonter à la connoissance d'un Dieu, si nous n'avions pas avec lui quelques rapports, chose manifeste dans les animaux qui, étant dépourvus de l'ame intellectuelle, ne peuvent correspondre avec le premier être; ainsi le fer est attiré vers l'aimant qui est de semblable nature, tandis que des métaux d'une nature différente n'éprouvent aucune émotion sensible. L'on ne remarque point que ceux qui ont ravalé la nature humaine à la condition des bêtes, qui ont tourné toutes leurs affections vers les choses corporelles, aient éprouvé cette attraction qui reporte l'homme vers son principe; mais ils se sont contentés de suivre la vie sensitive et végétative, et n'ont songé qu'à jouir des dons de la terre. Ce penchant à l'animalité montroit bien qu'ils étoient abandonnés par la Divinité qu'ils méconnoissoient, puisque l'on ne peut relever la condition humaine qu'en la rapportant à la suprême intelligence. Il s'est trouvé d'illustres personnages remplis de cette puissance immortelle, qui a même perpétué leur nom parmi les peuples; les anciens, qui se connoissoient si bien en grandes ames, les croyoient émanées de la nature première du

monde. Leurs héros étoient des êtres divins ; c'est ainsi que la religion a sanctifié ses plus grands hommes. La ferme croyance qu'on est soutenu par une puissance surnaturelle, inspire la confiance au foible, la science à l'ignorant, fait oublier toute peine, toute misère et même courir à la mort avec ardeur ; mais l'idée qu'on n'est qu'un pur animal, destiné à manger, dormir, engendrer et pourrir ensuite dans la terre, ne donne que des sentimens bas, et qui énervant le cœur, le ramènent vers les plaisirs des sens, comme à son unique félicité. De-là vient qu'on perd tout ce qui étoit divin en nous ; tout devient terrestre et mortel. Accoutumée à cette vie sensuelle, l'ame se rend incapable de remonter vers la Divinité ; ne pouvant plus y atteindre, elle demeure sans la connoître. L'exemple même du chien à la chasse, du cheval à la guerre nous fait voir combien ces animaux acquièrent d'énergie et de vigueur, lorsqu'ils se sentent dirigés et soutenus par l'intelligence de leurs maîtres. Ainsi les cœurs foibles des enfans et des femmes participent, par la confiance, à la force d'un père ou d'un époux.

Tous les êtres inférieurs se fortifient ainsi en s'attachant à leur principe, et cette faculté d'exalter son ame, de la répandre dans la nature

des choses pour y admirer les modèles d'une suprême sagesse, est le plus noble attribut de l'esprit humain, et la preuve qu'il participe à l'immortalité. Comme le feu s'élève vers les astres d'où il émane, ainsi toute chose est attirée vers son élément par similitude de nature.

L'esprit suit deux voies principales; plus il se répand dans le corps et les sens, en se rabaissant, plus il s'écoule vers les choses de la terre et s'éloigne de son principe. Mais plus il abandonne les objets extérieurs, plus il se fortifie en se concentrant. Ainsi la bouteille électrique de Leyde se charge d'autant plus d'électricité à l'intérieur, que sa surface extérieure en perd davantage, et elle produit une plus forte explosion; de même, l'expansion de l'ame est d'autant plus impétueuse, qu'elle a été plus concentrée.

« Tant qu'on n'est pas dépouillé, nous disent » les Platoniciens, de toute substance mortelle, » on n'apperçoit le monde qu'au travers de la » matière dont nos sens sont formés. La vie » n'est qu'un véritable songe, et l'ame qui meut » une matière putrescible, tend en vain à s'en » écarter; retirée dans la partie supérieure de » nos corps, elle les soulève, les redresse vers » le ciel, et cherche à s'en exhaler. Le corps,

» au contraire, agravant sans cesse l'ame d'ali-
» mens et de boissons, la fait redescendre dans
» les sens et les parties sexuelles, comme pour
» la fixer sur la terre par autant d'attaches; il
» l'amortit par le sommeil, ou la dépense toute
» à voir, entendre, sentir les choses jour-
» nalières. Distraite et tiraillée de tous côtés,
» les bouillonnemens du sang et des humeurs
» la poussent, la secouent par diverses pas-
» sions; les maladies altèrent ses fonctions,
» jusqu'à ce que la fermentation de la vie dimi-
» nuant avec l'âge, lui laisse reprendre sa direc-
» tion naturelle.

» Cependant, renfermée dans cette sorte de
» boîte corporelle, l'ame communique avec
» d'autres ames et avec le monde par les ouver-
» tures des sens; elles se joignent par des amours
» terrestres, oublient dans ces voluptés leur
» origine céleste, et s'attachant à cette prison
» comme à leur demeure, elles s'appliquent à la
» fortifier. Enfin, s'enfonçant de plus en plus
» dans le sépulcre du corps, amourachées des
» biens matériels, elles rabaissent tous leurs
» regards sur la terre, soit pour arracher l'or
» de ses entrailles, soit pour y enfouir des tré-
» sors. Telles que des bêtes brutes qui courbent
» leurs têtes vers le sol, comme étant leur lieu
» natal, elles gravitent vers le royaume des

» enfers. Quelquefois les ames s'évaporent toutes » au-dehors, les corps se sentent vides au-dedans » d'eux-mêmes ; dans leur abattement, rien ne » peut combler l'abîme de leur cœur, et ils » ressemblent à ces mausolées magnifiques qui » ne contiennent que des cadavres.

» Mais lorsque détrompées de leurs illusions » par les vicissitudes perpétuelles de la terre, » et telles que des prisonniers échappés des » fers, nos ames reprennent la voie sacrée, elles » se replient sur elles-mêmes, ferment toutes » les issues par lesquelles elles se dissipoient, » et se mettent à l'unisson du grand Esprit » qui fait mouvoir toute la nature (1). Sans

(1) Ceux qui ont regardé les ames humaines comme des portions extraites de la substance divine se fondoient sur ce qu'il est écrit dans la Génèse que Dieu souffla l'esprit de vie sur la face d'Adam ; et qu'il est dit dans le Pseaume 81, ℣. 6 : *Vous êtes des Dieux, vous êtes tous enfans du Très-Haut.* Cette opinion, rejettée comme nous l'avons dit, avoit été remplacée par l'hypothèse d'un *intellect agent*, qui, semblable à une lumière, illumine tout esprit venant au monde ; de même que la lumière éclaire tout œil. Cette supposition d'Aristote a donné lieu à Averroës d'imaginer qu'il n'y avoit qu'un seul entendement commun à tous les hommes, chacun selon la capacité de son cerveau. Il expliquoit par-là l'uniformité d'action de tous les soldats d'une armée, mue par un seul mot du général. Mais outre que ce sentiment est condamné, comme privant l'homme d'une

» cesse environnées de la Divinité, elles puisent
» dans cette source d'intelligence les semences
» de toutes leurs pensées. Elles réfléchissent
» comme un miroir la lumière de toute con-
» noissance. Toutefois l'homme ne peut rece-
» voir ces idées que d'une manière déterminée
» par la forme de ses organes ; si leur structure
» est altérée, il reçoit des sensations et des
» images désordonnées en même proportion.
» Pour aspirer dans toute sa pureté cette science
» divine, l'ame bien réglée abandonne les sens;
» elle s'épanouit dans l'étendue céleste, et
» s'échauffe aux rayons de la lumière immor-
» telle; elle ne revoit plus son corps que comme
» un lieu d'exil; elle est sur la terre comme n'y
» étant point; elle en ignore les affaires incon-
» stantes pour s'attacher aux objets immortels
» comme les seuls réels. Tels sont ces hommes
» simples comme des enfans, qui, privés d'es-
» prit dans la société de leurs semblables,
» incapables d'acquérir ou de conserver des
» richesses, indifférens à tout, sans s'affliger
» de l'adversité ni se réjouir de la prospérité,

ame en propre et responsable de la moralité de ses actions, il y a une si grande diversité dans les intelligences humaines, qu'aucune ne ressemble à l'autre entièrement, non plus que les corps. Nous expliquons comment les ames peuvent agir ensemble. *Liv. 3, sect. 2, part. 1, ch. 1.*

» vivent sans inquiétude au travers des dan-
» gers ; car ils savent que le monde passe.
» Soumettant leur corps et le macérant par des
» austérités, ils amincissent le voile au travers
» duquel l'ame n'apperçoit que les ombres pas-
» sagères d'un autre Univers ».

CHAPITRE VII.

De la forme essentielle de l'ame, comment elle connoît naturellement le vrai et le beau.

Dans les sujets indifférens que nous comprenons clairement, comme dans une opération d'arithmétique ou une démonstration de géométrie, nous jugeons tous également bien. Les idées de raison, de rectitude sont naturelles dans tous les esprits qu'aucune passion et aucun intérêt particulier ne font pencher en un sens. Qui donne aux sauvages, aux enfans, des idées de justice si vives, si présentes, que l'injustice les révolte encore plus que nous en qui la vue continuelle du mal affoiblit ce sentiment ? L'ame est ainsi formée que tous les hommes, d'un commun consentement, sans instruction, sans convention, jugent bien d'une pièce de théâtre, d'un discours ou de tout autre ouvrage, s'ils les com-

prennent bien. Le sens commun est, dans tous, une sorte de moule général qui n'admet que les formes qui s'y rapportent. Sans ce germe inné de vérité, nous n'inventerions rien, nous ne saurions que des choses apprises, et resterions toujours au même point comme les animaux. Au contraire, à l'aide de cette lumière naturelle, un géomètre pénètre de lui-même plus profondément dans la science. L'idée d'un Dieu, sans être immédiatement empreinte en nous, est produite par la réflexion de l'esprit sur son origine; l'ouvrage reconnoît l'ouvrier; aussi cette idée se rencontre parmi toutes les nations du monde, bien que diversement modifiée par plusieurs religions locales. De même, quand on tiendroit au fond d'un désert, un jeune homme dans l'ignorance la plus absolue sur l'amour, la nature ne laisseroit pas de parler à son cœur; de nouvelles idées germeroient d'elles-mêmes dans sa tête et lui révéleroient ce qui manque à son état.

Malgré sa dégradation, l'ame ne perd pas tout: un sentiment incorruptible subsiste même dans les scélérats. Néron, monstre accoutumé aux crimes, ne put reposer une seule nuit tranquille après le meurtre de sa mère. La voix terrible du sang redemande le sang; les forfaits se punissent eux-mêmes au défaut d'une autre

justice et les tyrans payent dans leur cœur tous les tourmens qu'ils font éprouver. Mais d'où vient, au contraire, cette assurance dans l'innocent opprimé? La Nature rétablit l'équilibre des ames; afin d'égaler la foiblesse à la force, elle nous détermine sur-le-champ pour la bonne cause dans toute affaire étrangère à nous-mêmes. Pour peu que, dans le silence des passions, nous écoutions la voix obscure de la conscience; elle nous dirigera toujours bien, parmi les choses douteuses. Dieu n'a pas voulu, sans doute, livrer l'homme à la témérité de ses propres conseils. Qu'étoit le génie familier de Socrate, sinon ce sentiment intérieur, plus développé dans une ame aussi réglée?

Jamais les hommes ne pourroient s'entendre et vivre en société, si quelques notions communes ne les rassembloient pas. Leur consentement unanime pour les vérités premières, montre une forme unique dans tous les esprits; de-là vient qu'en des temps et des lieux différens, leurs pensées et leurs actions se rencontrent. Si l'aiguille aimantée éprouve en diverses contrées et à certaines époques des variations, elle tend cependant toujours vers son pôle; ainsi la vérité est le pôle où tous les esprits aspirent, quelle que soit leur diversité.

S'il n'existoit aucun type fondamental, nous manquerions de règle pour juger. Comme une balance ne suffit pas, si l'on n'a encore des poids étalonnés pour reconnoître exactement la pesanteur des objets, de même nous posséderions en vain la faculté de connoître si nous n'avions une mesure, un poids de la vérité qui nous donnât les rapports réels de chaque chose. Si cette règle ou cette mesure dépendoient des hommes, comment seroient-elles uniformes, constantes? Cependant, dans tous les siècles et tous les pays, l'on trouve une raison universelle, un sens commun que nous n'avons pas établi nous-mêmes. Le Hottentot, l'Indien, l'Américain, quoique diversement éclairés, quoique livrés chacun à leurs opinions, se réunissent tous aux mêmes principes d'équité, de vérité, de bon sens, lorsqu'ils suivent leur lumière naturelle. C'est l'essence de notre ame qui naissant avec nous, est la source de toutes nos inventions (1). Toute la nature étant formée suivant certaines règles fixes, au compas du grand Géomètre, les êtres qui en résultent ont entr'eux des rapports nécessaires ou une loi naturelle.

---

(1) Bacon, *novum organum*, §. 122. *Rerum enim inventio, a naturæ luce petenda est.*

Nous ne connoissons point la vérité par la voie matérielle de la vue, du toucher, et des autres sens, puisque nos sensations dépendant de la structure de nos organes, varient suivant toutes leurs altérations ou selon chaque espèce d'animal. La vérité est, au contraire, un principe intérieur, indépendant du corps, et incorruptible, qui émane de la source suprême; aussi ne pouvons-nous la connoître que par la voie intellectuelle, ou par l'aspiration de l'ame à son origine. Le monde n'est que le théâtre des vraisemblances; car si les objets sont l'occasion de manifester notre jugement, c'est notre intelligence qui le prononce selon ce qu'elle croit être vrai. Le juste, le beau, le parfait appartiennent donc essentiellement à l'ame, et émanent de Dieu. Par-tout où ces qualités se montrent, il y a tellement de l'ame et de l'intelligence, que nous sommes d'abord frappés de la lumière d'une vérité nouvelle, et que nous croyons la reconnoître comme étant de notre nature. Si nous pouvions constamment suivre cette direction primitive, nous rendrions notre vie toute héroïque et toute céleste; nous sentirions sans cesse l'impulsion immédiate de la Divinité; nos ouvrages empreints d'une beauté et d'une force immortelles, subjugueroient tous les cœurs. Au con-

traire, ce qui vient de l'homme ou des élémens corporels, est changeant et périssable.

Lés grands personnages exaltant leur esprit plus que les autres hommes sont les plus capables de produire de belles actions; car, en imitant la suprême puissance, ils en deviennent les agens et les interprètes. L'ame se plaît dans tout ce qui est beau, elle le cherche avec affection, elle est émue d'admiration et d'amour lorsqu'elle le rencontre. Notre pensée, en s'élevant à la source des sublimes harmonies de l'univers, purifiée par le détachement de ses intérêts mortels, ne médite que des choses grandes, ou des vertus dignes des modèles éternels qu'elle contemple. Autant le faux est laid et mortel, autant le vrai est beau et immortel. Selon la proportion de ces principes dans les ouvrages des hommes, ils plaisent et subsistent après eux, ou ils déplaisent et se détruisent. Pourquoi, depuis plus de vingt siècles, les poésies d'Homère subsistent-elles toujours belles, toujours admirées? C'est parce qu'il y a de l'ame en elles; la nature, toujours conforme à elle-même, est immortelle. Il faut que l'homme la ramène dans lui, pour y participer.

Ainsi notre ame est comme un modèle d'après lequel elle compare tout ce que les sens lui

présentent. Ce type lui est essentiel, elle seule en est juge; elle trouve beau et vrai tout ce qui s'y rapporte, et rejette comme faux tout ce qui en diffère. Tel qu'un aimant promené dans un mélange de plusieurs substances, y découvre seulement les particules de fer analogues à sa nature, et n'attire qu'elles; de même l'intelligence, dans tous les objets du monde, se joint à ce qui participe comme elle à l'essence divine, et n'a point d'affinité avec le reste. C'est le *criterium* qui sépare les émanations éparses de la divinité, des élémens hétérogènes. Nos sens extraient de l'univers, comme d'une mine riche, cet or de la vérité mêlé à la terre de l'erreur; mais l'esprit comme la coupelle, sépare le métal précieux de ses impuretés. Si nous ne discernons pas toujours le principe divin du vrai d'avec le faux, c'est parce que notre ame, agissant par la voie inférieure, n'est pas dégagée des liens de la chair. Aussi, dans l'enfance, temps de l'accroissement du principe matériel, elle est peu propre à reconnoître l'essence divine. Lorsque le corps domine, nous préférons les objets corporels; ce qui, passant en habitude, laisse ensuite plongés dans l'erreur ceux qui suivent la voie des sens.

Tout ce qui est matériel frappe bien les or-

ganes : ils sentent les impressions, mais sont incapables de les juger. Au contraire, l'esprit discerne l'ouvrage de l'esprit, c'est-à-dire, la disposition, les rapports, l'ordre, dans lesquels consistent la beauté et la vérité des choses ; c'est l'œuvre de l'intelligence qui pénètre seule jusqu'à l'intelligence. L'ame ne peut être touchée que par un principe spirituel. Elle est charmée de le rencontrer ; elle s'y unit par un penchant naturel, comme à sa propre substance ; de-là vient qu'une pensée vraie, une action, une vue sublimes nous émeuvent. Au contraire, tout ce qui est sans vérité, sans beauté, éteint et refroidit tellement notre esprit que le dégoût, l'ennui et même le sommeil en naissent.

CHAPITRE VIII.

Si l'ame peut acquérir quelquefois un développement surnaturel et être inspirée.

Pourquoi un esprit médiocre exécutera-t-il avec une perfection singulière un ouvrage inspiré par goût, tandis que le plus excellent génie avorte lorsqu'il agit à contre-cœur, ou sans un sentiment intérieur ? C'est qu'il ne peut établir l'unité dans ses fonctions intel-

lectuelles, ni les rattacher à leur centre. Que l'esprit erre sur mille objets sans qu'aucun puisse le fixer ; les rayons de la pensée divergent en tout sens : l'ame ne peut réfléchir sur rien ; elle sent une sécheresse intérieure, un vide insupportable. Mais si un sujet l'intéresse, elle tourne vers lui toutes ses forces ; toute entière à son objet, rien d'extérieur ne la distrait ; elle le couve, elle l'échauffe, se sent enceinte, pressée de produire. Comme dans la conception, les forces vitales concourent vers le sein maternel pour y disposer les élémens du nouvel être ; de même pour créer une œuvre de génie, toutes nos puissances doivent converger vers un centre. L'esprit qui se concentre approche du génie ; le génie en se dissipant, n'est plus que de l'esprit. Il n'y a point de moyen plus assuré pour fortifier le génie que de le recueillir dans le grand Être. L'ame, devenue extrêmement simple, semble obscure extérieurement et aux regards du monde à mesure qu'elle est plus illuminée au dedans. Si nous ne recueillons pas nos pensées dans ce foyer de la divinité, elles s'écartent çà et là comme ces bluettes d'esprit qui n'ont aucun éclat durable. Plus nous rapporterons toute chose vers cette fin générale, plus nous deviendrons parfaits.

Je ne fais aucun doute qu'un homme stupide ne puisse être éclairé en fort peu de temps, par une conversion morale et intellectuelle, comme le furent les apôtres. La moindre connoissance du premier être éclaire davantage notre raison que toutes les autres sciences, comme un seul rayon du soleil brille plus que tous les autres feux. Si nous pouvions entièrement comprendre cette cause primitive, nous saisirions le fil de tous les effets qui en dépendent, comme en nous élevant sur une hauteur, nous embrassons sous nos regards une plus vaste étendue.

« Quand on vous livrera entre les mains de » la justice, disoit à ses disciples le législateur des chrétiens, » ne méditez point par avance » ce que vous aurez à dire, mais ce qu'il vous » faudra répondre vous sera inspiré sur l'heure: » car ce n'est point vous qui parlerez, c'est l'es- » prit de Dieu. Il vous mettra dans la bouche » des paroles si pleines de sagesse que vos ad- » versaires n'y pourront résister (1) ». Le génie ne s'acquiert point par l'étude : celle-ci augmente bien l'art, la science, la somme des connoissances, mais non pas le fond de l'in-

---

(1) Evang. selon saint Marc, ch. XIII, v. 11; saint Luc, ch. XXI, v. 14.

telligence qui émane d'une autre source. Tout homme, à force de travail, pourroit donc atteindre à la perfection, cependant il n'en est pas ainsi (1). L'on peut, avec des couleurs, copier exactement un tableau de Raphaël ; on peut rassembler des sons plus ou moins mélodieux ; mais où est ce charme secret du génie, cette grace inimitable qu'on ne peut enseigner? ce sont des traits qui partent de l'ame. Tout ce qui vient de l'homme extérieur, et non de cette vive source, ne forme rien que de mortel, d'insupportable ; et même les meilleurs poètes sont ceux qui ne doivent rien à la volonté, mais qui sont entraînés par une agitation surnaturelle.

Qu'un esprit rassis, raisonnable, épuise sa science à polir un sujet pendant toute sa vie, quand il se tueroit même :

S'il n'a reçu du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd et Pégase rétif.

(1) Saint Pierre dit à Simon le magicien : « Que votre » argent périsse avec vous, vous qui avez cru que le don » de Dieu pouvoit s'acquérir à prix d'argent. Vous n'avez » point de part à ce don, car votre cœur n'est pas droit » devant Dieu ». (Act. des Apôtres, ch. VIII, v. 20.)

mais après une longue méditation, si notre esprit s'échauffe et s'éclaire, s'il s'élève à la source suprême de la vérité, alors chargé des trésors de l'éternité, il ne profère plus rien de mortel; il n'est plus en sa puissance, il ne parle et ne se tait pas au gré de celui qui est ému; il devient l'interprète des siècles et le ministre de la nature. Elle inspire au cœur les pensées magnanimes. L'homme espère-t-il s'élever au-dessus de l'homme sans le secours d'un être supérieur, et l'ame pourroit-elle se fortifier et s'agrandir sans rentrer dans le sein de son auteur? Cette perfection infinie, cette omniscience de Dieu dilatent les limites de la pensée; elles exhaussent l'intelligence qui le contemple. Notre ame aspire à se conformer à son image: elle y gravite comme vers son centre. Elle ne peut imprimer le sceau de l'immortalité à ses œuvres, tant qu'elle est réduite à la vie mortelle.

Qu'est-ce que cette sublimité de génie qu'on demande dans le poète:

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum.

Ou pourquoi le ravissement d'esprit est-il nécessaire, soit pour exceller dans les beaux-arts et les sciences les plus profondes, soit pour

prophétiser ? En effet la saine raison est totalement insuffisante :

.... Et excludit sanos Helicone poetas
Democritus...........

Enfin comment ne devient-on parfaitement habile et sage que par une sorte de folie à l'égard des hommes ? Seroit-il trop difficile de présumer que notre esprit bien préparé puisse recevoir de la Divinité, un surcroît de lumières et de forces, ou qu'elle se communique à nous, comme l'ont pensé les plus illustres philosophes (1) ? Il ne paroît pas possible d'expliquer autrement cette grande supériorité de génie dans des hommes qui, hors de l'inspiration, et à d'autres époques, paroissent insensés ou imbécilles. Ils retombent jusqu'à l'enfance, parce qu'ils se sont élevés au-dessus de l'hu-

---

(1) Platon témoigne que les esprits rassis frappent vainement aux portes de la poésie. *Io, de furore poetico*, et *convivium*. Aristote rapporte l'exemple du poète Syracusain Maracus qui n'étoit jamais plus en verve que dans ses accès de folie; exemple confirmé par celui du Tasse. Cicéron, *de natur. Deor. lib.* 2, assure que nul esprit ne peut s'élever à une hauteur sublime sans quelque divine inspiration. Suivant Sénèque, tous les grands génies correspondent avec Dieu, et ils ont aussi quelque mélange de folie.

manité; leur chute étant proportionnée à leur élévation. C'est ainsi que les eaux de l'Océan soulevées par les astres, retombent au-dessous de leur niveau, mais pour se relever ensuite avec une nouvelle force. Les esprits trop uniformes demeurent, au contraire, dans une médiocrité perpétuelle.

SECTION II.

Des élémens qui constituent nos corps.

CHAPITRE PREMIER.

De la santé et de la maladie en général par rapport au moral.

Si nos corps étoient formés d'une substance unique, telle que l'or ou le diamant, ils seroient inaltérables et sans douleur, puisqu'ils n'auroient aussi ni action, ni plaisir. Mais étant composés d'un mélange divers d'élémens dont chaque degré constitue un tempérament, les rapports de ces substances entr'elles varient sans cesse par les alimens, les températures, l'air, l'âge, etc. Chaque genre de nourritures altère à sa manière l'équilibre de la vie, soit par ses qualités, son excès ou son défaut, soit par son inégale distribution dans les organes. L'homme meurt et se corrompt, parce qu'il se nourrit de substances mortelles et corruptibles qui tendent chacune en leur sens à rentrer dans le règne inorganique.

La santé consiste dans une harmonie par-

faite de tous les organes et de tous les mouvemens, de sorte que chaque partie se met à l'unisson de toutes et se tend au même degré. L'égalité des efforts opposés équivaut à un repos, et tout organe ayant son antagoniste, ils se maintiennent comme les plateaux d'une balance qui se contrepèsent. Chaque partie a donc une quantité de vie égale à celle des autres parties, le pied autant que la tête, puisqu'il ne prend pas plus de force, d'accroissement, d'action qu'il convient au tout. Ainsi les organes correspondent entr'eux par cet équilibre, de telle sorte qu'on n'en peut attaquer un seul sans que tous y compatissent.

Dans les corps parfaitement tempérés, la symétrie étant exacte entre leurs organes, elle établit l'unité et la sympathie dans toute l'économie; car les corps immodérés ou mal équilibrés paroissent démembrés et leurs pièces ne sont pas aussi bien correspondantes. Chaque partie d'un corps dans son parfait unisson, partageant également les forces vitales, elles se soutiennent réciproquement, et jouissent d'une santé régulière, en divisant l'effort des maladies. Dans les corps inégalement tempérés, si une partie est attaquée, les autres y compatissent moins, et ne partageant pas également le mal, il opprime de

toute sa force l'organe où il tombe. Aussi les individus de forme monstrueuse ayant des membres hors d'équilibre, traînent une vie souffrante, ou plutôt achèvent de mourir. Lorsque chaque organe agit uniformément sur tous les autres, et les autres sur lui, le corps a par-tout le même ton de forces; c'est comme un tissu tendu de tous côtés pareillement, et qui se soutient par-tout; mais l'inégalité de tension cause des déchiremens.

Chaque individu a sa santé particulière qui seroit maladie pour tout autre tempérament. Bien que la meilleure santé consiste dans le plus juste équilibre de nos forces, et dans les convenances parfaites de notre corps avec les élémens de la nature qui nous touchent, il est impossible que cet état reste constant et inaltérable; car toute notre vie n'est que changement. Un corps trop également tempéré et dans un tel milieu qu'il ne pencheroit pas plus vers un objet que vers l'autre, demeureroit dans une inaction aussi parfaite que la statue de Polyclète, regardée comme le modèle de nos justes proportions. C'est par le défaut d'un principe que nous penchons vers lui; ainsi nous aspirons après les nourritures et la boisson, lorsque notre corps réclame ces élémens: toute nature tend à se completter et ne peut

trouver le bien-être de la santé qu'en attirant ce qui lui manque et en rejetant ce qui est en excès. La concorde des élémens produit la santé, dans l'ordre physique, comme la concorde des affections et des sens produit la juste raison, dans l'ordre moral.

Les élémens de nos corps n'étant susceptibles que d'une inégalité déterminée et relative au tempérament, chaque individu n'a qu'une certaine capacité pour les maladies. La grosse santé fait aussi les fortes maladies; dans les chétifs, elles sont plus foibles; elles sont vives dans les corps vifs, et lentes lorsque le mouvement organique est languissant comme dans la vieillesse; elles sont nombreuses quand elles sont petites, comme chez les femmes et les tempéramens mous; rares quand elles sont grandes, comme dans les hommes et les complexions robustes.

Lorsqu'une maladie attaque un seul organe, souvent le médecin prudent la répartit sur les autres, ou la rend extérieure et générale, afin qu'elle soit mieux supportée par le concours de tous; sur-tout si la partie attaquée est naturellement foible, les maladies y conspirent d'un effort principal, comme l'eau qui s'écoule vers les lieux bas. Aussi les dérivatifs comme les vésicatoires, les rubéfians, les exutoires

sont indiqués dans le traitement des maladies graves qui ne se guérissent qu'en se généralisant dans tout le corps. Nos organes se tenant entr'eux, leur effort commun surmonte plus aisément le poids du mal. On peut de même faire diversion à l'affection d'une partie, en l'attirant dans son organe antagoniste ; car le corps est composé de contre-poids égaux qui établissent des rapports d'opposition, comme les muscles antagonistes d'un membre le maintiennent en repos lorsqu'ils tirent également en tous sens. Mais si l'un d'eux se contracte plus que son opposé, le membre est fléchi, ou lorsqu'un muscle se relâche plus que son antagoniste, la flexion se fait dans un sens contraire. La nature conserve ainsi sa mobilité et sa vie : les mamelles font le contre-poids de la matrice, les testicules sympathisent avec la gorge, le cerveau avec le foie et l'estomac qui correspond aussi avec les pieds comme dans la goutte, avec les reins, comme dans la colique néphrétique, avec les vaisseaux hémorrhoïdaux, etc. Les organes internes répondent aux externes; de-là vient l'usage des révulsions, car on détourne quelquefois la pulmonie en attirant sur la peau une humeur telle que la gale, et on a vu le flux hémorrhoïdal dissiper la manie. Il y a même des maladies

alternantes qui se remplacent réciproquement; ou plutôt s'il n'est qu'une seule santé qui consiste dans l'équilibre des élémens corporels, il existe autant de maux que d'altérations possibles dans cet unisson.

Dans les corps surabondans en humeurs, en lymphe et en graisse, plusieurs de ces substances sont inertes et concourent peu à la vie générale; c'est pourquoi elles embarrassent le jeu des organes et ralentissent le mouvement vital, comme on l'observe chez les hydropiques et les individus trop gras. Aussi ces individus sont moins habiles dans toutes leurs fonctions, moins intelligens, et plus maladifs. Au contraire, les corps maigres et secs ne sont si mobiles, si allègres, que parce que la marche de la vie est plus dégagée en eux; toutes leurs parties agissent sans obstacle, et rien ne s'oppose à la synergie de leurs facultés.

La médecine est donc l'art de ramener la concorde ou un amour mutuel entre nos parties, et de réduire le corps à son milieu; aussi la guérison est une sorte de rajeunissement, et la convalescence, une nouvelle enfance. Le concours simultané de nos organes fait la force et l'alacrité de leurs fonctions, et cette harmonie corporelle favorise le concert de nos facultés morales et intellectuelles, parce que

l'ame est ordinairement saine lorsque le corps est sain : *mens sana in corpore sano*. Plus l'unisson est parfait dans l'un, plus l'autre exerce facilement toutes ses opérations ; de même que des orgues ou tout autre instrument de musique bien accordés, se trouvent mieux disposés à rendre des sons mélodieux sous la main savante du musicien. Nous verrons de plus par la suite, que comme il y a des tons faux et discordans qui dépendent des seuls instrumens, il existe aussi des vices et des erreurs qui ne résultent que de la mauvaise disposition des organes, par exemple des diverses sortes de folie et de démence. Il s'ensuit encore que quoique l'ame n'opère le plus communément que selon la disposition où elle trouve le corps, tantôt elle agit sur lui, tantôt il agit sur elle; quelquefois ils se combattent, et en d'autres momens ils travaillent de concert, de sorte que l'étude de l'un est inséparable de celle de l'autre.

CHAPITRE II.

Comment on peut conserver l'équilibre de la santé; des altérations corporelles.

Il ne suffit pas pour vivre sain que les parties de notre corps subsistent dans un par-

fait milieu entre l'excès et le défaut de toute chose, si elles ne sont encore en rapport avec les objets extérieurs. L'homme est formé de plusieurs élémens dont chacun conserve une affinité pour son principe. Ainsi les lieux et les saisons humides augmentent en nous les humeurs aqueuses, tandis que les lieux secs et chauds les diminuent et rendent ardent, bilieux. Nos corps deviennent plus légers et plus perspirables où l'air est vif et venteux. Les terreins, les alimens, les boissons agissent à la longue sur nous et y impriment leur caractère; c'est ainsi qu'on peut détremper un tempérament trop sec, dessécher un trop humide, réchauffer un trop froid, etc. Les objets extérieurs ajoutent ou retranchent, accroissent ou diminuent nos élémens, selon qu'il convient à l'équilibre universel; car nous sommes obligés de nous accommoder au climat, à la saison, au lieu, à l'air et aux nourritures au milieu desquels nous vivons; dépendans de toute la nature, elle rétablit ou détruit l'équilibre de nos organes. C'est pourquoi l'homme doit se mettre à l'unisson du monde; le ton, le degré de ses forces, les qualités de ses diverses pièces, forment autant de consonnances avec cet univers; il meurt, lorsque cette harmonie cessant, ses principes

de composition ne sont plus maintenus par sa vie intérieure ; c'est une feuille qui se détache du grand arbre des existences.

Les rapports des élémens variant dans chaque saison, chaque pays, et même chaque jour, notre condition subordonnée nous astreint à ces vicissitudes perpétuelles. Notre santé n'est pas absolue, mais une moindre maladie, une succession d'incommodités qui se détruisent les unes par les autres comme les ondes d'un fleuve; cette courte vie est un long mourir. L'habitude première qui fait la santé n'est qu'une maladie d'origine, puisque tout tempérament ayant quelque inégalité dans ses élémens, est maladif par rapport à une autre complexion; nos âges sont des tempéramens ou des maladies successives que l'accoutumance nous rend supportables. Nous voyons les habitans des lieux marécageux et insalubres, y vivre sains, tandis que les étrangers y sont d'abord incommodés, parce qu'il faut dans leur tempérament un nouvel équilibre capable d'entrer en consonnance avec cette situation. Un Européen ne pourroit pas vivre sainement aux Indes, s'il n'éprouvoit pas la maladie du climat qui, le rendant maigre et plus affoibli, l'habitue à un nouveau rapport entre les parties liquides et solides de son corps.

De même la diminution de transpiration en hiver augmente la pituite et les humeurs muqueuses, d'où viennent tant de rhumes, de catarrhes, de fluxions, etc. Il en est tout autrement de l'été, temps où la chaleur domine et produit des maladies aigues, des fièvres bilieuses, putrides, des frénésies, etc. Le printemps, époque où l'année se lève, est également différent de l'automne, temps où la nature s'assoupit et s'endort; aussi dans la première saison, les corps rajeunis, pleins de sang et de chaleur, éprouvent des éruptions à la peau, des maux de gorge, des ophthalmies, une pléthore universelle; mais dans la saison opposée, toutes les forces se retirent en dedans, de-là viennent les émotions mélancoliques, les fièvres quartes, les douleurs chroniques. Tous les individus ont plus ou moins de disposition à ces maladies selon leur état et leur prédisposition. En nous soustrayant avec trop de soin, dans les villes, aux influences de l'air libre, nous participons moins des forces de la nature, et notre tempérament ne se mettant pas à son unisson, éprouve des révolutions plus fortes pour s'acclimater à de nouvelles saisons. De-là ces ruptures d'équilibre qui se font sentir dans nos corps à la moindre émotion de l'atmosphère,

les cors aux pieds, les migraines, les rhumatismes, etc. semblables au bois des meubles que la sécheresse fait éclater ou que l'humidité fait renfler.

D'ailleurs chaque pays imprime un tempérament général à toutes ses productions, suivant la nature de son terrein dense ou poreux, profond ou élevé, humide ou sec, abrité ou venteux, son atmosphère chaude ou froide, nébuleuse ou pure, légère ou pesante, orageuse ou sereine, ses exhalaisons et ses vapeurs ou terrestres, ou minérales, ou aquatiques, enfin selon la marche régulière ou inconstante des saisons, l'état de l'électricité, etc. En effet nos corps absorbent les particules vaporisées de tout ce qui nous environne. Dans l'air épais des grandes villes, un homme absorbe bien plus de matières étrangères qu'un Arabe-Bédouin au milieu de son aride désert. Dans les contrées froides et humides, les habitans vivent sous l'influence du flegme, comme les Hollandais; les peuples des régions chaudes et sèches sous celle de la bile; ceux des pays marécageux et chauds sous celle de l'atrabile ou du sang noir; ceux des lieux froids et secs sont dominés par l'humeur sanguine, effets qui s'augmentent encore par le concours de la saison correspondante à chaque humeur. Les temps de séche-

resse donnent aux corps une santé plus ferme, mais les temps humides relâchent et ouvrent les pores aux maladies. Aussi les vents froids et secs de l'aquilon rendent les tempéramens robustes, pléthoriques, propres à l'action, les corps de bonne couleur, et dessèchent le ventre. Mais les vents chauds et humides du midi rendent les corps mous, affaissent les membres, appesantissent la tête, causent des vertiges, ralentissent les mouvemens et relâchent le ventre. Les premiers apportent la jeunesse du nord, et les seconds, la vieillesse du midi. Dans les saisons sèches, les maladies, aiguës d'ordinaire, attaquent les parties supérieures du corps comme chez les jeunes gens. Dans les saisons humides, les affections deviennent chroniques et attaquent sur-tout les régions inférieures du corps, comme parmi les vieillards. Les temps qui favorisent le développement des maladies aiguës, guérissent les chroniques, en fortifiant le corps (1), tandis que les saisons favorables aux maladies lentes s'opposent au développement des maladies aiguës, en affoiblissant l'économie animale.

---

(1) L'on a fait l'observation que dans les temps de peste et d'autres maladies très-aiguës, les affections chroniques cessoient.

De même les individus attaqués, comme les vieillards, d'incommodités chroniques, sont exempts des affections aiguës du jeune âge, et celui-ci réciproquement; chacun d'eux n'ayant à craindre qu'un genre de maux. Dans les corps humides tels que celui de la femme, les maux devenant aisément universels, à cause de la flexibilité des organes, ils sont moins durables; mais la rigidité des corps secs et masculins les rend plus tenaces. Les maladies aiguës acquièrent de la violence à proportion de la vigueur des individus attaqués; car dans les pestes et les épidémies, on voit succomber les tempéramens les plus robustes, parce qu'ils résistent au mal, tandis que les plus délicats survivent, parce qu'ils plient comme le roseau.

Si, dans les maladies de langueur, notre économie a besoin d'être rehaussée à l'unisson des élémens universels afin de participer davantage à leur force, il est nécessaire, dans les maladies aiguës, d'affoiblir le corps pour le rabaisser à leur niveau. Quelquefois les disproportions des élémens sont si fortes, que la plupart des corps vivans ne peuvent plus demeurer avec eux en correspondance. Telle est la cause des grandes mortalités d'hommes, d'animaux ou de plantes, à certaines

époques, et nous voyons même que vers l'équinoxe d'automne, moment de trouble dans les airs et les mers, à cause du passage du soleil dans la ligne équinoxiale, il y a plus de mortalité et moins de générations que dans les autres temps de l'année. Lorsqu'il survient ou de grandes chaleurs, des sécheresses, des orages impétueux ou des pluies extraordinaires, toutes les productions terrestres s'en ressentent. On a remarqué qu'en l'an 1447, la constitution de l'année fut telle que les animaux ne produisirent presque pas de petits et que les oiseaux couvèrent dès l'hiver. Mais lorsque les élémens se tempèrent comme dans un printemps doux, les êtres reprennent tous la force de vie, et les générations abondent. Il ne semble point impossible qu'il pénètre dans notre monde quelques principes subtils, ou qu'il s'y développe de secrètes combinaisons, capables d'altérer la vie des animaux et des plantes, ou de faire naître de nouveaux genres de maladies. Ainsi le rachitisme parut pour la première fois vers l'an 1620, la suette anglaise, le scorbut commencèrent leurs ravages vers le milieu du XVI[e] siècle. La peste noire, qui, contre l'ordinaire des autres contagions, venoit du nord de l'Europe, la dévasta au XIII[e] siècle. La petite vérole et le

mal vénérien étoient également inconnus aux anciens. Dans le cours de plusieurs maladies, il survient des émotions extraordinaires, remarquées même par Hippocrate qui les attribue à quelque cause surnaturelle (τὸ θεῖον). D'où viennent ces contagions, ces épizooties qui reviennent et se dissipent dans des périodes irrégulières?

L'impression de tant de maladies peut modifier à la longue la nature du corps humain et le mettre dans un état autre que celui des anciens. Cette différence dans l'état physique devient à son tour la source d'autres altérations morales; car si les maladies graves agissent avec tant de force sur nos corps, il n'est pas douteux qu'elles n'y propagent par la suite leur impression. La transmission héréditaire de père en fils de plusieurs affections chroniques, comme la goutte, le calcul rénal, l'hypochondrie, la démence, l'épilepsie, le flux hémorrhoïdal, etc. montre combien elles s'impriment fortement dans la nature vivante; l'on a vu des enfans développer à un âge avancé le germe des maladies dont leur père n'étoit pas encore visiblement atteint lorsqu'il les engendroit. Ainsi l'espèce humaine s'altère sensiblement à mesure que les générations se succèdent et font vieillir notre souche sur la terre.

Cependant si nos élémens corporels, en se modifiant, peuvent faire naître de nouvelles maladies, des anciennes disparoissent peut-être, soit que la constitution de nos organes ne puisse supporter qu'une quantité bornée de maux ainsi que de biens, soit que les maladies naissantes attirent à elles la violence des anciennes, comme on voit les passions de l'ame ne s'accroître qu'aux dépens les unes des autres, soit que de violentes épidémies absorbent, pour ainsi dire, dans leur tourbillon de moindres maladies, soit enfin que les affections les plus cruelles, la peste, le mal vénérien, la petite vérole s'affoiblissent à mesure qu'elles se délaient en quelque manière dans les peuples. En effet ces dernières sont quelquefois domptées et comme neutralisées par le concours de plusieurs efforts de vie, ou elles altèrent assez le tempérament pour le rendre ensuite insensible à leur action : altération bien manifeste dans la petite vérole qu'on n'éprouve guère une seconde fois. Aussi ces maladies causent-elles des ravages horribles parmi les peuples où elles pénètrent pour la première fois, tandis qu'elles semblent s'éteindre chez ceux qui s'y façonnent, pour ainsi parler. Chaque individu en supportant sa part, le poids du mal devient plus léger ; il circule

librement dans l'économie, lorsque rien n'y fait opposition, et les maladies rendues constitutionnelles passent ensuite pour santé à l'aide de l'habitude. De plus, toute contagion générale, semblable à un grand vent qui entraîne en un seul sens tous les mouvemens particuliers de l'air, fait cesser, ou interrompt ou secoue enfin les autres maladies, qui sont moindres. Comme après un orage, le ciel devient plus serein; de même après une épidémie, il semble que la santé publique soit raffermie. Il existe ainsi certaines périodes irrégulières d'accroissement et de décroissement dans les principes de la vie universelle, et des années de stérilité, comme des époques d'abondance et de fertilité.

Plus les maladies ont d'activité et de mouvement, plus elles se propagent facilement d'un corps dans un autre; aussi les aiguës sont plus contagieuses que les chroniques; les maladies indolentes telles que l'anasarque, l'hydropisie, etc. ne sont nullement susceptibles d'émouvoir en leur consonnance les corps sains. La santé étant un acte régulier et modéré, paroît un repos à l'égard des corps malades et n'y transmigre pas comme les émotions morbifiques. Plus celles-ci sont contraires à la saison, à l'âge, au tempérament et au

sexe d'un individu, plus elles sont dangereuses; car il leur falloit une grande énergie pour surmonter tous ces obstacles et pour se développer dans notre économie ; au contraire, les maladies conformes à ces circonstances se naturalisent facilement dans nos corps et s'y amortissent ou par l'effet de l'habitude, ou bien en se mettant d'accord avec notre unisson vital.

Indépendamment des liaisons entre toutes nos parties et de leurs connexions avec les élémens universels, notre santé se maintient encore par un mouvement mesuré et proportionné de toutes nos fonctions vitales. L'ordre uniforme conservé dans le travail, le sommeil, le manger, dans la distribution de nos forces et leur restauration, maintient la santé ou rétablit celle qu'une action contre nature avoit altérée. Tout mouvement déréglé étant ennemi de la vie, il n'est pas douteux que les maladies ne soient des émotions irrégulières du corps. Notre nature se complaît dans la continuation du mouvement circulaire qui a concouru à notre formation, et les révolutions périodiques sont même tellement innées qu'elles se manifestent jusque dans les maladies, principalement dans les fièvres intermittentes et les affections nerveuses ; on ne

peut dissiper ces émotions uniformément irrégulières que par des secousses en sens opposé. Notre conformation symétrique donne lieu à des actes symétriques, et nos habitudes journalières ont des retours réglés. Comme une foule de peuple circule sans peine lorsqu'elle suit un ordre et un pas uniforme, mais elle se pousse ou se heurte en tumulte, et plusieurs sont froissés ou écrasés, pour peu que la marche soit intervertie ; ainsi lorsque nos mouvemens vitaux s'entrechoquent, nos forces se disjoignent, et s'entr'empêchent réciproquement.

CHAPITRE III.

Des Tempéramens relativement au moral.

« Si j'avois une connoissance parfaite de » tous les tempéramens, disoit Galien, je » m'égalerois au dieu Esculape même ». C'est en effet du tempérament et de ses altérations que dépendent presque toutes les maladies de notre corps et les habitudes morales de notre ame.

En supposant des corps parfaitement équilibrés, ils ne seroient susceptibles que d'une santé complète et d'une maladie générale. De telles complexions toutes semblables entr'elles

dans leurs formes et leurs mouvemens, se maintiendroient entre la sécheresse et l'humidité, la chaleur et le froid, et même entre le sexe mâle et femelle. Ces êtres constamment indifférens, ne seroient ni trop vifs, ni trop lents, ne mangeroient et ne boiroient ni peu ni beaucoup, veilleroient et dormiroient uniformément. Exempts d'excès comme de défaut, ils n'éprouveroient rien d'extrême dans les plaisirs ou les douleurs; ils ne seroient émus d'aucune passion; tous leurs organes possédant une force également partagée, leurs fonctions seroient aussi régulières que les mouvemens d'une horloge qui marque les heures; tout étant exactement contrebalancé, la symétrie, l'unisson seroient presque inaltérables. Cette vie perpétuellement monotone disposant le corps autant à une action qu'à une autre, le rendroit incapable d'en préférer aucune; et parce qu'il seroit propre à toute chose au même degré, il ne feroit rien. Nulle maladie particulière ne pouvant saisir un tel individu par aucune partie, il faudroit qu'elle fût universelle, ou mortelle, ou sans effet: un extrême équilibre tiendroit même immobiles toutes les pièces de notre corps, comme les plateaux d'une balance.

Mais nos complexions sont plus ou moins

éloignées de cet état imaginaire de perfection, laquelle est impossible au milieu de l'inconstance universelle des élémens. Nous sommes jeunes ou vieux, mâles ou femelles, forts ou foibles, secs ou humides, chauds ou froids, vifs ou lents; chacun a ses excès et ses défauts, sa santé propre et ses maladies particulières. Il y a dans nous des principes dominans et d'autres inférieurs, soit dès la naissance, soit par acquisition et par le genre de vie, soit par la révolution naturelle des âges, des saisons, soit enfin par la qualité des nourritures, des climats ou des élémens qui nous environnent.

Cette inégalité est supportée tant qu'elle n'est pas assez forte pour rompre l'équilibre général du système organique. Quoique tout tempérament puisse être considéré comme une maladie constitutionnelle, l'habitude nous y rend insensibles, et nos corps se plaisent mieux dans des maux accoutumés que dans une santé étrangère; aussi le médecin ne doit rétablir dans un malade que le tempérament originel, ou la maladie habituelle qui est pour ce dernier la santé. Dans les corps les plus inégalement tempérés, la machine animale ne se meut pas de cet effort unique et total, si nécessaire à l'intégrité de nos fonc-

tions : au lieu que dans les individus bien tempérés, l'harmonie de la santé est moins facilement altérée, ou se rétablit bientôt. Attaquée par toutes les causes de maladies, elle le seroit foiblement par toutes, les unes compensant les autres, et les contraires se neutralisant par leurs oppositions mutuelles, comme ces mâts de navires qui, retenus de tout côté par des câbles, demeurent droits et immobiles. Au contraire, le corps se trouve d'autant plus foible en un sens, qu'il est plus fort dans le sens opposé ; et si un tempérament sec et chaud devient aisément malade par un excès de chaleur et de sécheresse, il est moins attaquable aussi par le froid et l'humidité ; le contraire se remarque dans un tempérament différent.

Les diverses parties du corps ne se développant pas également, il en est qui prennent de l'ascendant et d'autres qui restent inférieures ; comme la poitrine dans les pulmoniques, le cerveau chez les imbécilles de naissance, les os dans les rachitiques, etc. De plus, les différens degrés d'activité des fonctions dérangent encore la parfaite symétrie du corps ; ainsi l'homme de peine exerce beaucoup ses muscles ; dans un poète, un musicien, l'activité du système nerveux est dominante ; dans

l'incontinent, les organes sexuels acquièrent un surcroît de force; mais nulle partie ne peut acquérir une supériorité marquée, qu'aux dépens des autres fonctions. Ainsi les profondes méditations attirant les forces au cerveau, affoiblissent l'estomac et les muscles; au contraire l'habitude de l'intempérance fortifiant les organes digestifs diminue la vigueur des fonctions cérébrales; c'est pourquoi les moralistes recommandent la tempérance pour conserver la prudence.

Bien que tout individu possède un tempérament général, certains organes en montrent souvent un autre; l'estomac, les parties sexuelles peuvent avoir beaucoup de froideur et d'inaction, tandis que les autres parties du corps sont fortes et actives. Quelques hommes ont une *mauvaise tête*, c'est-à-dire un cerveau mal organisé, ct un *bon cœur*, ou l'intérieur dans une parfaite harmonie. Des maladies, en attaquant un organe, assainissent aussi quelquefois les autres; un cautère, un vésicatoire, un bubon peuvent rétablir une santé universelle, en attirant dans une partie tout l'effort morbifique.

On peut définir le tempérament : une proportion particulière dans les élémens constituans du corps. C'est une légère dissonnance

qui ne trouble point l'harmonie générale, mais qui lui donne un caractère particulier. Tout homme n'a pas toute santé, ni toute maladie, mais les siennes appropriées ; car la santé d'une complexion humide seroit maladie dans la complexion sèche, et réciproquement ; les mouvemens vifs, les passions ardentes qui conservent la santé du bilieux, altéreroient celle du phlegmatique.

En augmentant ou diminuant un ou plusieurs principes dans le systême organique, on change sa complexion. Ainsi la chaleur et la sécheresse de l'été ou des climats chauds faisant exhaler beaucoup d'humidité et accroissant les principes de chaleur du corps, comme la bile, le sperme, font dominer le tempérament bilieux ; le sommeil, le froid, l'humidité de l'hiver ou des régions glaciales, rendent les corps lymphatiques. Des nourritures succulentes et abondantes avec un travail léger, rendent les corps sanguins ; des alimens durs, pris avec épargne, les veilles, une vie laborieuse et soucieuse impriment un caractère mélancolique.

Indépendamment du genre de vie et des circonstances extérieures qui modifient l'équilibre de nos élémens, les sexes et les âges apportent pareillement des disparités entre

les complexions. Les principes bilieux et spermatique dominent dans le sexe mâle ; dans le sexe féminin, la lymphe et le sang surabondent. La révolution des âges n'est qu'une succession de tempéramens qui se transforment les uns dans les autres ; et l'on peut dire que si les âges sont des complexions temporaires, les complexions sont comme des âges spécifiques. En effet, les phlegmatiques restent toujours enfans par le caractère, les sanguins toujours jeunes, les bilieux toujours hommes faits, et les mélancoliques toujours vieux, à quelque âge que ce soit. L'enfance humide, molle, grasse, portée à manger et à dormir, offre les traits d'un tempérament phlegmatique. La jeunesse vive et gaie, a de belles couleurs, un sang abondant ; elle est intempérante, prodigue et portée à l'amour comme les complexions sanguines. L'homme fait a des formes prononcées, la chair ferme, le teint foncé, le caractère irascible, ambitieux, comme le tempérament bilieux. Enfin la vieillesse froide, lente et rigide, est sobre, avare, de mauvaise humeur, dort peu et vit en souci comme les mélancoliques.

Ces constitutions générales des âges agravent le tempérament originaire, lorsqu'elles se trouvent en concordance avec lui, et le

combattent si elles sont en opposition. Il en est de même des saisons ; l'hiver correspond à l'humeur pituiteuse, le printemps au sang, l'été à la bile, l'automne à l'humeur atrabilaire. De même, les climats froids et humides augmentent le phlegme ; les contrées tempérées rendent sanguin ; les lieux chauds et secs accroissent la bile ; et les régions chaudes et humides, la mélancolie. La nature n'a établi que deux tempéramens essentiels : celui des sexes mâle et femelle ; les quatre autres résultent de l'influence répétée des causes précédentes.

Il y a donc six espèces de tempéramens originaires, qu'on peut distinguer en deux ordres : 1°. les tempéramens mâles, athlétiques et secs ; 2°. les tempéramens féminins, à fibres molles et humides. Le bilieux et le mélancolique se rapportent plus au caractère masculin ; la bile et l'atrabile s'augmentent par la chaleur, la sécheresse, le travail, les veilles, les alimens durs et âcres, la sobriété, la colère et les chagrins. Au contraire, le pituiteux et le sanguin correspondent au naturel féminin ; car les humeurs de phlegme et de sang sont favorisées par le sommeil et le repos, les nourritures copieuses, humectantes et succulentes, les affections douces et gaies.

Les individus les plus exposés à toutes ces circonstances, adoptent le tempérament qui en résulte, et le transmettent à leurs descendans. Indépendamment de cette complexion originaire dont chaque enfant hérite de ses père et mère, ceux-ci engendrent dans leur première jeunesse et en hiver sur-tout, des corps pituiteux et des femelles; dans l'âge de la force, et en été principalement, des enfans bilieux et des mâles; si c'est au printemps et dans la fleur de l'âge, des enfans sanguins; si c'est en automne et dans la vieillesse, des individus mélancoliques. Cependant toutes ces dispositions subissent des changemens ultérieurs.

Chacune des fibres de notre corps participe plus ou moins à sa complexion universelle et se met à son unisson. Ainsi les fibres du mélancolique sont dures et rigides, celles du sanguin modérément détendues, spongieuses. Dans le bilieux elles sont fort tendues et irritables; dans le pituiteux, mollasses et très-relâchées. A mesure que nous croissons, elles se tendent davantage; elles s'endurcissent à mesure que nous vieillissons.

Dans le mouvement général de la vie, les organes dont les fonctions dominent le plus, déterminent les mœurs et les propensions na-

turelles de chaque tempérament ; car bien que les ames humaines soient entr'elles de pareille nature, la diverse qualité des instrumens corporels, porte chacune d'elles à des opérations différentes. Le singe imite bien nos mouvemens extérieurs, mais seulement parce que des membres semblables aux nôtres ne peuvent pas agir différemment. Si la complexion reconnue d'un individu nous fait sur-le-champ reconnoître quel est le fond de son caractère et de ses mœurs ; pareillement celles-ci décèlent la complexion et la nature des organes les plus intérieurs des individus qu'on ne peut pas examiner. Il n'y a même point de moyens plus propres pour nous faire découvrir les mélanges les plus secrets des tempéramens.

CHAPITRE IV.

Description comparée des tempéramens simples et de leurs dispositions morales.

Des tempéramens masculins et féminins. L'homme bien constitué est d'une contexture compacte, sèche, musculeuse ; il a les épaules larges, le ventre rentrant, le corps quarré, brun, velu ; ses traits sont fortement marqués ; ses yeux pleins de feu, son regard est

fier; sa voix grave, sa démarche ferme; ses mouvemens assurés et vigoureux. La femme est formée d'un tissu plus délicat, plus spongieux et plus mou : ses contours sont moelleux, ses membres arrondis; elle a le col plus grêle, la poitrine moins développée, les hanches plus larges, le teint plus blanc, une peau lisse et douce, un regard timide, une voix tendre; sa démarche est souple et son maintien plein de graces. Dans le mâle, on observe un pouls dur et fort, une disposition inflammatoire, un naturel chaud, magnanime et amoureux; mais il y a plus de foiblesse, de froideur et de timidité dans la femme. En effet, le premier montre plus de franchise, de confiance, parce qu'il est robuste, et il a d'ordinaire plus d'élévation de cœur; simple, ouvert, généreux, il n'aime ni les détours, ni les tracasseries : son caractère est plus constant dans ses maximes, plus audacieux dans ses entreprises, plus maître de ses passions. Mais on accuse la seconde d'inconstance, à cause de la flexibilité de ses organes, de caprice, par la mobilité extrême de ses fibres; on prétend qu'elle est dissimulée, artificieuse, fine et même fausse, parce qu'elle est la plus foible, qu'elle se défie, parce qu'elle craint, qu'elle desire beaucoup, parce qu'elle ose

peu, qu'elle est envieuse, intéressée, ambitieuse, parce qu'on ne lui laisse que le second rang. Si l'homme est moins vindicatif, c'est qu'il est plus capable de se défendre; s'il est moins vain, moins médisant et moins jaloux, c'est parce qu'il possède les biens plus réellement. La femme est curieuse et indiscrète, parce qu'elle connoît moins; elle aime cacher avec coquetterie ce qu'elle veut qu'on recherche; elle agit par ses sentimens et ses passions, parce qu'elle ne devient forte qu'en se rendant foible. Il y a dans les manières de l'homme quelque chose de rude, de peu engageant, et même une certaine âpreté de mœurs; son cœur est plus dur, et moins capable de soins, de vigilance que celui de la femme. Elle a de plus que nous cette sensibilité vive, compatissante, cette inquiétude soigneuse, ce caractère de sociabilité, de complaisance, cette politesse pleine de graces et cette affabilité qui adoucissent notre vie. Elle a même plus de facilité pour apprendre, de mémoire et de délicatesse dans l'esprit, que l'homme dans lequel la haute raison et le génie dérobent pour l'ordinaire des agrémens à l'imagination. Au reste il y a des femmes douées d'un caractère mâle, et beaucoup d'hommes dont le naturel est efféminé.

Une femme virile est communément d'une taille forte et large ; elle est brune, sa peau ferme et sèche est même un peu velue ; elle a le regard hardi, luxurieux, le maintien libre, la voix aigre, le propos impérieux, hautain : contentieuse et intrigante, elle veut régenter les hommes, s'arroge en tout la supériorité et fait servir l'amour même à l'ambition. Son opiniâtreté invincible la rend furieuse et non désespérée dans les revers de la fortune ; quelquefois docte et pédante, elle s'établit l'arbitre du goût et condamne sévèrement les plus petites erreurs.

Toute dégénération donne plutôt de méchantes que de bonnes qualités ; car l'homme efféminé prend les vices et non les vertus du sexe qu'il imite. On le reconnoît à sa constitution frêle, énervée, souple, à son teint d'un blanc pâle, à sa peau lisse et molle, à un ton affecté, fade et doucereux, à sa voix aiguë, timide, enfin à sa démarche rampante ou nonchalante, et à son regard caressant. Flatteur et faux, parce qu'il est lâche ; le premier à injurier et à fuir comme font tous les craintifs, ami plutôt qu'amoureux des femmes, vain, impudent et satyrique, il épie avec soin les défauts d'autrui, afin de rabaisser ce qu'il ne peut égaler ; toujours plein de petites pas-

sions, d'envie, de jalousie, d'inquiétude et d'ambition, il est avide de nouveautés, médit et se mêle de tout; incapable de travail, il se plaint continuellement de sa santé et exige beaucoup de soin par son excessive délicatesse. Tous les corps dont les fibres sont fort grêles et les membres minces participent de ce tempérament efféminé ou nerveux; mais les corps dont les fibres sont épaisses et les membres musculeux se rapportent à la complexion mâle ou athlétique.

Du tempérament sanguin, et du mélancolique. Comme il est plus facile de saisir les traits des caractères mis en opposition, nous joindrons ainsi les complexions contraires, qui étant l'inverse l'une de l'autre, se dévoilent mutuellement. Dans le sanguin, tout s'ouvre, se dilate et s'exhale au dehors; mais tout se retire au dedans, se resserre et se renferme chez le mélancolique. Le premier a le teint fleuri, le corps plein de suc, la taille belle et droite, la complexion également chaude et humide, la peau lisse et blanche, la figure pleine et régulière; ses fibres sont médiocrement tendues, tous ses mouvemens faciles, son pouls plein et égal. Il a pour l'ordinaire des cheveux blonds ou châtains bouclés, une voix claire, une démarche légère et aisée. Au

contraire, dans le mélancolique, le teint est livide et plombé, la complexion sèche et froide, la taille souvent mal prise et l'attitude courbée, le corps est décharné, avec une poitrine étroite et des hypochondres gonflés, la peau rude et ridée, les traits de la figure maigres et sévères, les fibres rigides et tendues; il a des mouvemens tardifs, roides, un pouls dur et lent; ses cheveux sont noirs et plats, sa voix grave, obscure, et sa marche pesante. L'opposition du caractère moral suit celle du physique; car le sanguin est jovial, toujours content de lui-même et de tout, étourdi, fou dans les plaisirs, il aime la bonne chère, la dissipation; curieux de briller avec magnificence, il se plaît dans l'agitation et le bruit. Il est actif, mais inconstant, léger, superficiel et fort vain. Le mélancolique, bien différent, paroît miné de tristesse; mécontent de tout, rêveur et méditatif, il fuit l'éclat, il évite toute apparence, et se retire en lui-même; solitaire, sobre, ennemi des plaisirs, on le trouve constant, modeste, profond, taciturne; il aspire au repos, à la tranquillité et à la vie contemplative. L'un est, comme les jeunes gens, téméraire à entreprendre, présomptueux dans ses espérances, changeant selon les occasions; peu réfléchi et ne pensant qu'au présent, il

oublie bientôt ses fautes, il est indiscret, peu dévot; il plaisante, parle et rit aisément. L'autre, prudent et défiant, comme les vieillards, songe à l'avenir, prévient les maux et répare les fautes; persévérant et tenace en toutes choses, il recourt d'abord aux expédiens extrêmes, parce qu'il manque d'espérance; il est discret, religieux, toujours sérieux et grave. Le sanguin est libéral, confiant, sensible et bon, franc et sans rancune, peu rusé, brave, bon ami et d'un abord facile; mais le mélancolique est avaricieux, soupçonneux, caché, agissant avec ruse et détours, parce qu'il est poltron; d'ailleurs d'un cœur dur et même impitoyable, qui se lie peu, qui garde sa rancune, et qui rebutant aisément le monde, est morose et misanthrope. Le premier, indulgent et philanthrope, aime la nouveauté, le changement, le joli, les modes, la littérature frivole; plein de mémoire, il prend une teinture des sciences, des arts; il s'exprime avec élégance et recherche les pointes d'esprit; il est flatteur et galant; mais le second, ennemi de toute nouveauté, se tient à l'antiquité, il dédaigne le joli et les fleurs du bel esprit; il a le goût austère, porté au sublime; ses études ont plus de fonds que de superficie; il parle avec force, quoique sans grace; il a peu

de mémoire, et, revêche dans ses accès, n'est ni poli ni flatteur.

Les femmes sanguines ont de l'embonpoint, des couleurs vives, des formes rondes; elles sont coquettes, dissipées, gaies, volages, peu passionnées, mais plutôt dépensières ou joueuses; elles ont un cœur excellent; l'on peut les accuser d'inconséquence, non de malignité. Les femmes mélancoliques sont langoureuses, pâles et minces; toutes extrêmement sensibles et fort dissimulées, elles aiment ou haïssent à l'excès, et long-temps, parce qu'elles ont une ame profonde. Elles deviennent quelquefois dévotes, prudes, acariâtres, et d'autant plus médisantes et vindicatives qu'elles ont beaucoup de finesse d'esprit. Au reste, nous ne prétendons point parler absolument et sans restriction.

Du tempérament bilieux, et du flegmatique. Ils sont également opposés comme les précédens. Le bilieux, comme le feu, aspire toujours à s'élever; le pituiteux tend, ainsi que l'eau, à retomber sans cesse. Le premier, toujours tendu, sec, fibreux, a le teint foncé, olivâtre, tirant sur le jaune, ou une couleur haute; la taille maigre, forte, dégagée; une peau dure et velue; ses mouvemens sont brusques, ardens; son naturel impétueux; sa voix

âpre et résonnante; il boit peu, mange beaucoup et vîte. Ses yeux sont noirs, pleins de feu ; ses cheveux frisés naturellement; ses traits fortement dessinés ; son pouls vif et précipité. Le pituiteux, au contraire, est doué d'une complexion molle, spongieuse et flasque ; son teint est d'un blanc fade ; sa taille épaisse et massive ; ses traits pâteux ; il a des cheveux blonds, des yeux gris, une peau grasse et presque sans poils, une voix basse et sourde ; tous ses mouvemens marquent la nonchalance et la pesanteur, car son tempérament est froid et humide, son pouls lent; il mange lentement et boit beaucoup. Par-tout le bilieux veut dominer, par-tout il heurte de front ce qui lui fait obstacle; violent et emporté, querelleur et audacieux, il se confie dans ses forces ; il est intrépide dans les périls. On le voit fréquemment en colère ; au reste, fier, altier et impatient, il se montre magnifique, généreux, souverainement ambitieux de tous les honneurs et de la louange; il est ennemi du repos, et défend vigoureusement ses droits ou ceux de la justice. Mais rien de plus mou, de plus paresseux, de plus insouciant que le flegmatique ; il se résigne humblement et même bassement aux plus indignes vexations; dominé par tout le monde,

rien ne le stimule, rien n'excite son courage; il est fort peureux, patient dans les maux, économe, ennemi de tout changement, sans desir d'honneur ou de louange; mais il s'applique à un gain sordide, et ne connoît pas d'autre bien que la matière. Cependant le pituiteux est simple, débonnaire, pacifique, et suit la routine du sens commun, tandis que le bilieux, plus méchant, plus adroit, plus turbulent, poursuit sans relâche ses desseins de tout asservir ou réformer à son gré. L'un n'a ni pénétration ni dextérité dans les affaires, il vit content du présent et tranquille dans son obscurité; l'autre, industrieux et remuant, s'entremêle dans les affaires les plus épineuses, il cherche toujours de nouvelles entreprises et de plus grandes occasions de se signaler. Accoutumé aux vives secousses, le défaut de succès ne le rebute pas, il hasarde plutôt le tout pour le tout, il ne refuse jamais le travail et aspire toujours après l'avenir; mais le flegmatique se rebute aisément et craint de hasarder, il aime pardessus tout la sureté et son repos; toute idée de travail lui pèse horriblement, il croupit dans l'apathie et la malpropreté; autant le bilieux est spirituel et instruit, autant celui-ci est sot et ignorant; sans imagination, sans mémoire, son jugement est cependant droit,

sain, raisonnable, tandis que le bilieux, plein d'une imagination ardente, s'égare quelquefois; son jugement trop précipité, son esprit vif et querelleur peuvent le pousser dans les extrêmes ; il est souvent fataliste, ou chef de secte et hérésiarque, tandis que le flegmatique devient crédule, superstitieux et bigot.

Autant les femmes bilieuses sont vives, autant les pituiteuses sont indolentes : les premières sont des brunes piquantes, qui pétillent de feu et d'esprit; les dernières, des blondes d'un caractère doux, plein de candeur et de simplicité ; bonnes mères et bonnes nourrices, faciles même à se laisser tromper, simples, sans opiniâtreté ni malice; mais peu soigneuses, d'une conversation fade, ennuyeuse; elles languissent dans l'oisiveté et acquièrent trop d'embonpoint. La bilieuse, en revanche, est vigilante, hardie, querelleuse, maligne et satyrique, mère dure et emportée; elle est fort passionnée et a beaucoup de penchant à la galanterie.

Ainsi les quatre tempéramens primitifs déterminent dans les deux sexes quatre dispositions principales. Toutes les actions tendent à l'extérieur chez le sanguin, et à l'intérieur dans le mélancolique; elles aspirent à s'élever

dans le bilieux et tendent à retomber chez le flegmatique. Par rapport à l'amour, le sanguin est plutôt galant qu'amoureux, mais le mélancolique est sérieux et jaloux; le bilieux, ardent, luxurieux; enfin, le flegmatique, froid, tranquille et sans jalousie. Par rapport au sentiment interne d'où émane le caractère moral, le mélancolique est, sans contredit, le plus profond; le bilieux vient ensuite, puis le sanguin, et le flegmatique est le dernier. La capacité de l'esprit suit le même ordre; aussi les premiers tempéramens sont les plus susceptibles de grandes vertus et de grands vices. Comme chaque complexion jouit de sa santé particulière, de même chaque caractère a sa vertu principale ou sa santé morale. Dans le bilieux on rencontre d'ordinaire le courage ou la force d'ame; le pituiteux a la modération ou la tempérance dans les passions; le mélancolique est sur-tout prudent, et le sanguin disposé à la justice, à l'humanité: en effet, la force d'ame peut s'aider de colère; la crainte favorise la tempérance; la tristesse rend avisé ou prudent, et une joie douce dispose à l'équité. Les vices familiers sont l'imprudence et l'intempérance chez le sanguin, l'injustice et la ruse dans le mélancolique, la violence et la cruauté dans le bilieux,

la bassesse et la lâcheté dans le flegmatique.

Pareillement chaque complexion tend vers un excès morbifique ; car le système artériel qui domine chez le sanguin, le dispose aux maladies inflammatoires, aux hémorrhagies, à l'hémoptysie, aux affections de la poitrine, de la gorge, des parties supérieures du corps, et aux éruptions de la peau, sur-tout dans les contrées tempérées, les saisons printanières, les lieux exposés aux vents vifs et secs du nord et de l'est. A l'opposite, le système veineux noir, et le système nerveux dominant chez le mélancolique, ils tendent à l'hypocondrie, à la fièvre hectique, et à de lentes consomptions, aux engorgemens, aux varices, à des répercussions d'humeurs, aux maladies des organes inférieurs du corps, telles que les hémorrhoïdes, la goutte, le calcul rénal et vésical, la dyssenterie et les affections intestinales chroniques. Les pays chauds et humides, les constitutions automnales et les lieux exposés aux vents accablans du midi concourent à ces effets. Le système musculaire ou fibreux domine dans les bilieux, et les assujétit aux maladies spasmodiques ou de constriction, aux coliques, au colera morbus, aux convulsions, au tetanos, à l'épilepsie, aux maladies du cerveau comme la frénésie, aux

fièvres ardentes et aigues; surtout dans les contrées sèches et méridionales, les temps d'été, et les lieux exposés à un air brûlant et chargé d'orages. C'est tout le contraire dans les tempéramens pituiteux dominés par le système cellulaire et lymphatique; car ils tombent dans les maladies de relâchement, l'hydropisie, l'anasarque, les diarrhées, les catarres, les rhumes, les écoulemens séreux, enfin le goître, les affections scrophuleuses, surtout dans les régions nébuleuses et froides, l'hiver et les lieux bas où l'air est épais et stagnant (1).

CHAPITRE V.

Des Tempéramens modifiés et des complexions mixtes.

QUAND nous aurions reçu à notre naissance un tempérament pur, il seroit bientôt modifié diversement, soit par celui de l'âge, soit par les nourritures, le climat ou la saison. Cependant le type originel subsisteroit toujours; mais la plupart des complexions se trouvent extrêmement mélangées dès leur principe. Il existe, en outre, des constitutions

(1) Cabanis, *Rapports du physique et du moral*, Mémoires VI et XII, a traité aussi cet objet.

intempérées, par elles-mêmes, comme celle des grands corps alongés, fluets; et son opposée, qui est celle des corps ramassés, courts et rablés. Les phthisiques sont, en quelque sorte, consumés du feu de la vie; et au contraire, la complexion apathique est engourdie et comme étouffée de graisse et de chair.

La complexion rablée ou courte tient de la nature des nains et dépend d'un défaut d'accroissement en longueur, tandis que la *complexion alongée ou grêle* en est l'excès, et tient de la nature des géants. La première se rencontre plus fréquemment parmi les tempéramens secs, mélancoliques, ou bilieux et masculins, dont la fibre est dure et en contraction; la seconde parmi les tempéramens humides, lymphatiques et efféminés, dont la fibre molle est plus extensible. Le rablé a le corps large, trapu, carré, les membres compactes et ramassés, le col musculeux et court, le pouls dur et vif, les muscles glutineux, les cheveux courts et tors, le poil rude, les mouvemens prestes et vigoureux. Au contraire, le grand fluet a le corps efflanqué et comme disloqué, la taille élancée, les membres grêles, alongés, le pouls foible et lent, le col long, les cheveux grands et lisses, les mouvemens mous et énervés. Un courtaud

a d'ordinaire la tête chaude et prompte, le caractère brusque, irascible, l'esprit vif, mais opiniâtre et décisif; au reste, très-actif, mettant la main à tout, zélé, téméraire, orgueilleux et ne croyant que lui-même. Un grand flandrin a la tête foible, lente à s'émouvoir, le caractère langoureux, sot et sans chaleur, un esprit indécis dans ses opinions; on le conduit aisément, car il est mou, paresseux, fort peureux, assez humble et sensible. On remarque cette même différence parmi des animaux; ainsi les chiens doguins sont forts, querelleurs, hargneux et voraces; au lieu que les levrettes, craintives et tremblantes, sont délicates et sobres; les premiers ont une complexion courte et ramassée; ces dernières, une alongée et fluette.

Pour l'ordinaire, les femmes courtes et fortes sont actives, irascibles, capricieuses, fort entêtées et amoureuses; mais les femmes grandes et délicates, toujours en langueur, sont timides, sensibles et très-molles; peu amoureuses, elles ne cèdent que par foiblesse. Autant les maladies chroniques sont fréquentes dans les corps très-alongés, autant les maladies sont aiguës et promptes dans les corps ramassés et courts.

La complexion des phthisiques et des hectiques se reconnoît à leurs fibres maigres, tendues, irritables; à une poitrine décharnée, à des épaules relevées en aile, à un col grêle, penché en devant; ils ont la peau blanche et fine, imprégnée d'une chaleur tantôt sèche et âcre, tantôt moite; ils ont les pommettes des joues rouges, un nez décharné; sujets à de fréquentes hémorrhagies et à des crachemens de sang, leur pouls est vif, serré, fébrile; leurs mouvemens sont impétueux, susceptibles d'accès de fougue, et suivis d'un grand abattement. Ils sont communément blonds, leurs yeux d'un gris cendré et leur teint pâle. *Le tempérament apathique*, opposé au précédent, se caractérise par des membres massifs, charnus et sanguinolens, des chairs froides et gluantes, le teint violet, une peau épaisse, le nez gros et rouge, des pieds et des mains de grandeur disproportionnée avec le corps, une lourde mâchoire, et des fibres flasques; il a le pouls lâche et pénible; une démarche et une action pesantes, rustiques, machinales. Dans la première complexion, le caractère est trop vif, trop ardent, trop passionné en amour pour ne pas être impatient, et inconstant dans ses goûts. Ces phthisiques, minces et légers, sont spirituels, satyriques, portés à

contrefaire les actions d'autrui ; ils aiment le mouvement ; impudens dans les affaires, parlant beaucoup, dormant et mangeant peu, dissipateurs et gais par accès ; ils ont beaucoup de facilité pour apprendre, et brillent dans la littérature frivole ; mais ils deviennent bientôt hectiques et périssent de consomption ou de pulmonie avant trente-cinq ans. Dans la complexion contraire, le naturel est stupide ; très-indolent, ne s'occupe et ne se soucie de rien, peu passionné, peu amoureux, et patient à l'excès. Cependant ces personnes si simples, vivent en bonnes gens, sans malignité et sans esprit ; elles ont le desir de s'instruire, mais elles manquent du sentiment du génie ; d'ailleurs intéressées, aimant le repos, le sommeil et mangeant goulument. Si le phthisique tient de la mobilité, du naturel ardent et pantomime du singe, l'apathique est sot, lourdaud, difficile à émouvoir et à calmer lorsqu'il est ému, comme l'âne. Il faut au phthisique des alimens humectans et rafraîchissans pour modérer l'ardeur qui le consume ; et à l'apathique, des nourritures âcres, échauffantes, pour le stimuler et le faire sortir de son engourdissement.

En général les complexions semblables se

rapprochent et s'ajustent mutuellement, les opposées se fuient ; ainsi le phthisique s'irrite contre l'apathique, le bilieux pousse à bout le flegmatique, le sanguin se moque de l'atrabilaire, le rablé méprise la délicatesse du fluet, chacun d'eux découvrant très-bien les défauts de son contraire.

Selon les proportions du mélange, les tempéramens mixtes participent des qualités des constitutions simples, et ils offrent pareillement leurs oppositions morales. Par exemple, le *bilioso-mélancolique* qui est sec, brun, fibreux et maigre, excelle par l'activité qu'il reçoit de l'humeur bilieuse, et par la pensée que favorise l'humeur mélancolique. Avec un cœur magnanime, capable des plus sublimes vertus, ou d'attentats inouis, un génie solide, vigoureux et d'une incroyable élévation, ces hommes sont roides, infatigables au travail, et invariables dans leurs desseins ; simples, sobres, austères pour la jeunesse, ennemis de tout amusement et de toute molle complaisance, ils sont intègres, incapables de tromper ; marchant droit à leur but, ils ne tentent que des coups décisifs, et ne balancent pas à exposer leur vie ; c'est pourquoi rien ne peut les surmonter. Le caractère opposé est le *pituiteux-sanguin*, qui se reconnoît à une habitude du

corps replette, à la fraîcheur, à l'embonpoint, à un ventre saillant; il a le teint incarnat, de belle couleur; ses mouvemens sont faciles et mous, ses cheveux blonds, sa peau blanche, fort polie. Ces complexions aiment la bonne chère, rendent le cœur vain, efféminé, timide, faux par foiblesse, et aussi incapable de crimes que de grandes actions. Tels sont ces hommes d'un esprit fade, léger, qui effleure tout, qui ne prend rien à cœur; avec beaucoup de prétentions à briller, ils ne sont curieux que de futilités, ne s'amusent que de petits détails, et chargent leur mémoire avec facilité de connoissances superficielles; au reste, dissipés, prodigues, aimant beaucoup toutes leurs aises, oisifs, babillards, très-familiers et plûs soigneux de leur parure que de leur esprit. Inconséquens dans leur conduite, ils se laissent gouverner par les femmes et séduire par tous leurs sens.

Il est des individus délicats, bruns, maigres et élancés, dont le tempérament est un mélange *de l'énervé ou efféminé et du mélancolique*, comme les créoles, les citadins élevés dans l'oisiveté et les plaisirs d'une grande fortune. Pleins d'impétuosité, puis de langueur, tous leurs mouvemens sont souples, tantôt vifs, tantôt abattus; leur caractère sujet aux

boutades, à des volontés contradictoires, quelquefois ivres d'une joie extravagante, ensuite plongés dans une humeur noire, ils sont par momens les plus doux, comme les plus violens des hommes ; ils montrent tantôt l'intrépidité la plus fougueuse, tantôt la lâcheté, la bassesse les plus honteuses. Prodigues, puis avares, méprisans et superbes, ils affectent une hauteur d'autant plus impérieuse avec leurs inférieurs, qu'ils sont plus rampans devant leurs maîtres; ils achètent l'insolence par la soumission, et la domination par la servitude. Orgueilleux et foibles, ils affectent un luxe immodéré ; ardens pour les voluptés, ils desirent avec emportement, ils sont jaloux avec fureur, vindicatifs et irascibles à l'excès; leur amour, aussi mobile que leur haine, n'a de constance que pour l'inconstance. Rien de plus vif, de plus éclatant que leur esprit ; il est tout en saillies, mais superficiel et d'une vanité aveugle. Les spectacles, le jeu, la musique et la pantomime les passionnent à cause de l'extrême mobilité de leurs nerfs. Les femmes de cette complexion sont excessivement vaporeuses, adonnées au luxe et à la mollesse; toujours malades par trop de sensibilité, elles ne vivent que par accès. Au contraire le tempérament mêlé *du flegmatique et du mascu-*

lin, comme dans l'habitant laborieux des campagnes, rend le corps robuste, les membres musculeux et bien nourris, les mouvemens pesans, très-uniformes, le naturel constant et d'une régularité monotone. Il n'a point d'esprit, mais du bon sens; son cœur, droit et simple, est trop rustique et trop froid pour être fort passionné. Peu propres à se courber devant des maîtres et à s'élever au-dessus de leurs inférieurs, ces caractères ne tombent dans aucun extrême, mais ils sont grossiers et brutaux; humbles, peu jaloux, peu curieux de l'éclat, vivant contens, presque sans desirs, ils ne cherchent que le solide et le durable, ils ne portent guère leur pensée au-delà de leur sphère.

L'on observe encore de ces constitutions mêlées *de bilieux et de sanguin* qui forment des corps de moyenne taille, de bonne couleur, avec une peau fine et blanche, des cheveux châtains frisés; leurs mouvemens sont vifs, hardis; ce sont des hommes braques, étourdis, disputeurs, pétulans et impatiens du repos, des caractères aussi téméraires qu'imprévoyans, bourrus et épineux, mais francs, ouverts, ne déguisant rien, généreux et très-sensibles. Toujours mécontens du présent et desireux de l'avenir, ou même heur-

tant tout, séditieux, ennemis de toute autorité, leur cœur excellent répare les fautes de leur tête écervelée. Ils ne manquent ni d'esprit ni de mémoire, mais trop décisifs en jugeant, ils s'engouent facilement ou censurent trop promptement; leur conduite est peu sage et régulière, ils tombent quelquefois dans l'extravagance, sont babillards et veulent tout entreprendre; du reste, bienfaisans et amis sincères. Ils sont fort ennemis, et avec raison, du tempérament mêlé *du mélancolique et du pituiteux*, qui se reconnoît à une taille assez grosse et ramassée, à des chairs flasques, livides, à un teint plombé, noirâtre, car il a des manières basses et hypocrites, un ton de voix mielleux et flatteur, des yeux baissés qui épient les actions d'autrui. Ces derniers, naturellement indolens et timides, se croyant toujours trompés, recourent à la trahison et à la perfidie, parce qu'ils manquent de courage et d'audace pour se défendre ouvertement; aussi deviennent-ils, en apparence, d'autant plus soumis et fidèles à l'autorité, qu'ils en méditent plus la ruine; ils ne heurtent rien de front, ils semblent satisfaits de tout; ils ont l'air humble : toujours réservés, jamais ils ne parlent à cœur ouvert; plus on les pousse, plus ils s'abaissent; aussi fourbes

que cruels, ils ont le cœur d'un monstre; leur rancune implacable se cache sous l'aspect de la bienveillance, et ils ne sont jamais plus à redouter que lorsqu'ils affectent d'aimer davantage. De plus, avares et superstitieux, ils recherchent des voluptés cachées; cependant leur esprit assez éclairé ne manque pas d'habileté, d'adresse, ni d'aptitude pour les arts. Ils ne sont même pas méchans lorsqu'ils ne sont mus ni par la crainte, ni par quelque intérêt.

Enfin les complexions mêlées *de sanguin et de mélancolique* donnent une stature médiocre, une couleur de chair pâle et un peu jaune, avec des membres assez délicats et sveltes. Mais le tempérament mélangé *de bilieux et de flegmatique* rend le corps massif, court, le teint brun, avec de gros traits, des cheveux noirs et durs. Autant le premier est doux, humain, et plein d'une molle condescendance dont on abuse même facilement; autant le second est rude, intraitable, et ne cherche que la contrariété. L'un est simple, modeste, souvent pusillanime; l'éclat et le grand monde le rendent embarrassé, confus; l'autre, plus fier et quelquefois plein d'un orgueil arrogant et présomptueux jusqu'à l'impudence, se présente familièrement. Dans le premier, toutes

les passions sont chroniques, languissantes; son cœur tendre et romanesque, est plus porté à l'amour moral et platonique qu'au physique; dans le second, les passions sont bouillantes et difficiles à calmer; l'amour y est très-puissant et presque tout physique. On reconnoît l'un à sa facilité extrême pour tolérer les injures et le mépris, à son naturel respectueux, même envers ses inférieurs, à son esprit méditatif, paisible et studieux; l'autre se déclare par un caractère despotique et outrageux, faisant parade de son égoïsme, cherchant plutôt à se faire craindre qu'à se faire aimer; son esprit est porté aux entreprises et aux grands mouvemens. Le bilioso-flegmatique fomente les querelles et les divisions; il est incrédule, impitoyable, intolérant, ravisseur, et juge mal de tout le monde; le sanguin mélancolique est pacifique, facile à duper, religieux, sensible; mais trop doux et empêchant peu le mal, car il présume bien de tout le monde; cependant il est boudeur, intéressé, craintif, sujet à de petites affections, tandis que l'autre a plus de courage, de libéralité, et évacue plutôt ses passions. Enfin l'un se rend esclave et l'autre ne veut céder à personne.

Ces caractères suffisent pour qu'on y puisse rapporter tous les mélanges connus des tem-

péramens, ou les humeurs dominantes. Bien que chaque complexion n'ait pas toujours toutes les vertus ou tous les vices que nous lui attribuons, ces qualités sont tellement dans sa nature, que toutes ces descriptions ont pu être faites d'après les observations journalières de la vie.

Comme les corps intempérés rendent les ames intempérées, il est nécessaire de les ramener, dès le jeune âge, à un état moyen, par l'éducation morale et physique, en opposant des contraires aux contraires, en échauffant le flegmatique, en refroidissant le bilieux, en concentrant les esprits évaporés du sanguin et en dilatant ceux du mélancolique qui sont trop concentrés. Par des nourritures sèches, on dessèche les corps humides; par des alimens échauffans, on ramène les corps froids à une douce chaleur, et réciproquement. L'on donne à l'inconstant des études et des exemples de constance, on instruit à la modération un naturel ardent; au timide on présente des actes de courage; l'on enseigne la prudence au téméraire; et des habitudes qui ramolliroient un caractère doux, tempèrent la fougue d'un naturel âpre.

La nature compose quelquefois des tempéramens également tempérés, qui, n'étant

détournés par aucun penchant vicieux, n'ont besoin, pour ainsi dire, d'aucune éducation; aussi la plupart des grands hommes se forment tout seuls. Toujours dans le milieu des choses, toutes leurs voies sont droites; ils découvrent plus aisément la vérité et se portent d'eux-mêmes au bien; car leurs passions se contrebalançant par des affections contraires, elles demeurent dans l'équilibre de la raison. Ayant peu d'excès, ils tombent dans peu de défauts, et se trouvent dans l'état intermédiaire qui est celui des vertus. Ils sont tempérans, vaillans, justes et prudens; leur bonté n'est pas de la foiblesse et leur force ne vient pas de la dureté. Ainsi la philosophie tend à réduire l'homme dans ce centre de perfection qui rend l'ame et le corps pareillement accomplis.

Un homme, pour être parfait, doit donc être doué d'une complexion intermédiaire, mais tenant plus du mélancolique que du sanguin, et du bilieux plus que du flegmatique; il doit avoir une taille moyenne, le corps plutôt sec qu'humide, plutôt chaud que froid, le ton de couleur plutôt foncé que trop blanc, des cheveux qui ne soient ni trop blonds ni trop noirs; un pouls et des mouvemens réglés, médiocres, sans lenteur ni précipitation. Il

doit conserver une humeur égale entre la joie et la tristesse, et une sensibilité modérée; il doit chercher non l'esprit, mais le bon sens, non la volupté, mais l'absence de la douleur. Il faut que toutes choses se proportionnent uniformément dans lui, comme les rayons égaux dans le cercle.

CHAPITRE VI.

De la conversion des âges et de leur effet sur le moral.

L'ON est souvent étonné de rencontrer, après quelques années, un caractère et un esprit tout différens de ceux qu'on avoit observés précédemment dans le même individu. Ce changement qui est le résultat d'une loi générale de la nature, et non l'effet des circonstances particulières où se trouvent certaines personnes, se remarque dans tous les hommes d'une manière plus ou moins prononcée.

Notre vie est à son orient toute autre qu'à son occident; le jeune homme est toujours gai, dissipé, son caractère sanguin et bilieux recherche avec passion les jouissances des sens; il est bouillant, téméraire dans toutes ses actions, imprudent dans ses entreprises, volage

dans ses idées et ses desirs, crédule et imprévoyant pour l'avenir. Le vieillard est triste et pensif; son caractère devient mélancolique; il se dégoûte des plaisirs dont il ne peut plus jouir; sage, prudent, modéré, il est timide dans ses conseils, circonspect dans l'exécution, constant dans ses opinions, soupçonneux en toute chose. Comme la vieillesse est foible, elle rend l'homme craintif; mais afin qu'il ne soit pas opprimé par la force, elle lui fait sentir le besoin de la prudence, le prix de la raison; elle lui enseigne à regagner par l'habileté de l'esprit, ce qu'il perd en vigueur de corps. S'il ne peut pas acquérir des biens comme dans la force de l'âge, il apprend du moins à les conserver; c'est pour cela qu'il devient aussi avare que le jeune homme est prodigue, aussi retenu que celui-ci est emporté, aussi retiré que l'autre est dissipé, aussi renfermé que le second est ouvert. Enfin les deux extrémités de notre vie présentent des caractères physiques et moraux absolument contraires.

Cette différence dépend de deux causes physiques; de la puissance d'accroissement ou de vie, et de celle de décroissement ou de mort. La première produit dans le jeune âge une grande expansion vitale, de la chaleur, de la force et de l'activité : tout s'ouvre et se di-

late ; au contraire, la puissance de mort s'augmentant à mesure que l'homme vieillit, amène ce caractère de concentration de la vie, cette foiblesse, cette raison sobre et retenue, enfin ce chagrin imperceptible qui resserre notre ame et ce dégoût de toutes les joies, commun à tous les vieillards. Le jeune homme vit au dehors, il exhale sa vie autour de lui, il épanche sur tout ce qui l'environne la joie et le plaisir ; mais le vieillard austère se retire en lui-même, se détache du monde, comme le monde se détache de lui ; il se débarrasse peu à peu des liens qui l'y retiennent, et ne voit plus que tristesse et douleur sur la terre. S'il n'existoit dans l'homme aucun germe de mort, sa joie et son bien-être seroient inexprimables ; mais les douleurs, les maladies, les peines de l'ame dont il est souvent la proie, sont des réveils de cet élément de mort déposé dans nous par la nature, et qui nous attire sans cesse vers le tombeau. Aussi, la félicité du jeune âge, sa santé, sa vivacité, ses amours dépendent de la prépondérance de l'élément de la vie.

Autant les facultés corporelles dominent dans la jeunesse, autant les facultés de l'esprit acquièrent la supériorité dans l'âge mûr. La première, satisfaite du présent, cherche le monde ; le second, se cache dans la retraite et

aspire à un meilleur univers. L'une, présente ce mouvement perpétüel, cette sorte d'ivresse et d'extravagance qui résultent d'un excès de vie; l'autre, nous offre l'image du repos, de la méditation, de cette vie intérieure, qui sont autant les fruits de l'affoiblissement corporel, que ceux de la perfection intellectuelle. Il faut au jeune homme de l'action, des passions, des mouvemens tragiques, tandis que le vieillard reprend et moralise : aussi, préfère-t-il la comédie, ou la peinture des mœurs.

Nous marchons par nuances, de l'un à l'autre de ces extrêmes, et il est un point intermédiaire où les joies de la jeunesse finissent et où commencent les graves sollicitudes de la vieillesse. La constitution physique éprouve à cette époque une révolution analogue à celle du moral, et plus ou moins sensible dans chaque homme. Ainsi, notre vie se partage en deux périodes dont chacun a ses âges et ses caractères particuliers. Nous avons une *vie de jeunesse* et *une vie de vieillesse ;* le point de réunion de ces deux modes de l'existence est placé vers son milieu.

Dans la vie de la jeunesse, la fonction nutritive est très-active, le sommeil facile et profond, les liquides prédominent sur les solides, la circulation est forte et rapide, le pouls plein

et vif, les maladies sont aiguës, souvent éruptives, et leurs crises s'opèrent sur-tout par les organes supérieurs du corps, le tissu cellulaire est développé et le tempérament dominant est le sanguin. Cette vie éprouve naturellement plusieurs crises périodiques; la première, qui s'achève à la septième année, lorsque les dents changent et que les premières lueurs de raison commencent à poindre, est l'enfance; la seconde période qui se termine à la puberté, vers la quatorzième année, est l'adolescence; l'époque comprise entre la secrétion de la semence et l'éruption de la barbe, ou le terme de l'accroissement en hauteur, vers vingt-un ans, est à proprement parler, la fleur de la jeunesse; les années suivantes jusqu'à la sortie des dents de sagesse et à l'entière perfection du corps, vers vingt-huit ans, sont l'âge mûr de cette première vie; enfin, les sept autres années qui conduisent jusqu'à trente-cinq ans, sont, en effet, la décrépitude du jeune âge. C'est vers cette époque, à peu-près, que l'homme cesse d'acquérir des forces, parce qu'il est élevé jusqu'au sommet de la vie: il perd ses graces et sa gaîté pour prendre le caractère de la virilité (1).

(1) Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Mém. IV, tom. I.

Quoique la durée de la jeunesse ne soit point fixe dans tous les individus, les uns étant plus précoces et d'autres plus tardifs; quoique ce changement s'opère quelquefois avec une lenteur imperceptible; nous le reconnoissons pourtant dans tous les hommes à beaucoup de marques. Les tempéramens mélancoliques, ceux sur-tout chez lesquels le genre nerveux et le cerveau sont très-exercés, éprouvent cette révolution plus fortement que les complexions flegmatiques ou sanguines. Cette mort de la jeunesse ne s'exécute pas toujours sans de grandes secousses dans l'économie animale. Les tables de mortalité nous montrent effectivement qu'à l'exception de l'enfance et de la décrépitude, qui sont les termes extrêmes de la vie, les hommes sont plus exposés à périr depuis vingt-huit jusqu'à trente-cinq ans, qu'à tout autre âge. Dans l'enfance, l'individu meurt par foiblesse; dans la vieillesse, il périt par défaut; dans l'âge de la force, l'homme meurt souvent par excès, en traversant cette zône torride de la vie. De même que les Européens éprouvent, en passant aux Indes, une maladie de pléthore qui les y acclimate en les affoiblissant; ainsi, l'homme, en passant de la jeunesse à l'âge mûr, a besoin de s'acclimater au vieil âge. Nous voyons, en effet, que la jeu-

nesse est analogue aux habitans du Nord, étant sanguine, robuste, courageuse et mangeant beaucoup comme eux; mais l'âge mûr, conforme à l'habitant de la ligne équinoxiale, est mélancolique, affoibli, prudent et sobre; aussi le froid convient aux jeunes gens et la chaleur aux vieillards.

Notre existence est une espèce de fièvre dont les redoublemens se font sentir aux époques de la dentition, de la puberté et de la menstruation dans les femmes, enfin aux diverses révolutions des âges; les individus dans lesquels ces crises naturelles ne peuvent pas s'opérer, en meurent, ou ne font que traîner une vie languissante. Plus un tempérament a de vigueur vitale, plus ces maladies constitutionnelles l'attaquent fortement, et plus il jouit de la plénitude de son être. Ce sont autant de secousses salutaires qui établissent un nouvel équilibre. On se trouve rajeuni et plus robuste, lorsque l'obstacle qui arrêtoit la marche de la vie, a été renversé. Sans ces crises, l'on ne pourroit pas vivre, et même l'excès de santé, dans l'âge de la force, est un état dangereux, parce que le corps ne pouvant plus augmenter, il faut qu'il retourne en arrière, et qu'il tombe.

A trente ans environ, le jeune homme,

naguère si emporté dans les plaisirs, et si extravagant dans sa conduite, se dégoûte souvent tout-à-coup de la vie qu'il suivoit; il reconnoît le vide de ses folies; il commence à songer à l'avenir, et l'amour fait bientôt place à l'ambition. Devenu plus réfléchi, il médite des projets d'ordre; il cherche à s'avancer; ce n'est plus le même homme; il ne s'inquiète plus autant de sa parure, et on le voit quelquefois regretter avec amertume ses années dépensées dans les plaisirs. Cette conversion morale est le résultat des changemens corporels. A cette même époque le cerveau prend son entier développement, le tempérament devient plus sec, les fibres musculaires se durcissent, le tissu cellulaire se condense, la peau n'a plus le teint fleuri de la jeunesse; elle prend une couleur plus jaune, plus sombre; la circulation du sang est moins impétueuse, le pouls devient abdominal; les maladies qui surviennent ensuite ont un caractère plus chronique, leurs crises s'exécutent plutôt par les organes inférieurs du corps; le système hépatique agit sur l'économie animale et lui communique une sorte d'austérité, un type mélancolique. C'est sur-tout vers l'âge de vingt-huit à trente-cinq ans que se déclarent dans une foule d'individus, l'hypocondrie et les

congestions du sang hémorrhoïdal dans les rameaux de la veine-porte ; de-là cette tristesse, ce dégoût, cette misanthropie, ce caractère rêveur qui se déclarent dans beaucoup de jeunes gens et qui se guérissent ordinairement par le mariage et l'établissement de la fortune. Plutarque témoigne qu'Alexandre revenant de ses expéditions dans l'Inde, à Babylone, fut atteint de terreurs superstitieuses, de tristesse et d'idées sombres de mort; il possédoit tout, et il étoit dégoûté de tout. Ce conquérant arrivoit à l'âge de conversion; il avoit trente-trois ans, et une jeunesse si impétueuse ne pouvoit guère franchir tranquillement cette époque. Il n'y a nul doute que la maladie qui termina sa carrière fût un mouvement atrabilaire déterminé par l'ivresse. Si le flux hémorrhoïdal se fût déclaré, sa santé, en se rétablissant, eût détendu son tempérament; il eût pris plus d'embonpoint; mais devenu désormais plus propre à conserver qu'à conquérir, le héros eût peut-être fait place au législateur.

De tous les âges de l'homme, aucun n'offre autant d'actions grandes et fortes que celui de vingt à trente-cinq ans; cette seule période en renferme plus, pour l'ordinaire, que tout le reste de la vie. C'est aussi l'époque de la

plus grande vigueur du corps et de l'ardeur de l'ame. Passé la moitié de la vie, les facultés cessent de s'accroître, et quoique l'esprit demeure dans sa force, la hardiesse diminue. D'ailleurs, l'acte de la génération affoiblissant le corps, et la plupart des hommes étant mariés alors, ils n'ont plus le même courage pour l'exécution des entreprises périlleuses. Le soin d'une famille et de la fortune sont autant de liens qui les attachent au repos. Aussi le célibat et même la chasteté, sont nécessaires aux hommes appelés à de grandes fonctions, comme l'état militaire et le sacerdoce. Rien ne détermine plus promptement l'époque de la vieillesse, que l'abus des plaisirs du jeune âge, comme ces plantes qui se sèchent bientôt après avoir jeté leurs fleurs et leurs fruits.

Des hommes très-peu dévots dans leur jeunesse ont été, tout-à-coup, s'ensevelir dans des monastères, comme le réformateur des Pères de la Trappe, Bouthillier de Rancé; d'autres qui passoient d'abord pour des esprits médiocres, se sont subitement ouverts et ont étonné tout le monde par cette soudaine vocation; ainsi Pierre Corneille, La Fontaine, J. J. Rousseau et beaucoup d'autres, ignoroient dans leur première jeunesse le génie qui devoit se développer en eux. C'est aussi

vers cet âge que la folie se déclare (1). Les tempéramens mélancoliques sont sur-tout assujettis à ces conversions rapides, à ces vocations remarquables. Zénon cittien, d'abord commerçant, perd ses biens vers l'âge de trente ans, il s'adonne à la philosophie et fonde la secte des stoïciens; de la condition d'athlète, Empédocle devient poète et philosophe célèbre; Diogène, exilé du lieu de sa naissance, embrasse la secte des Cyniques, avec une telle ardeur qu'il surpasse tous ses égaux. Descartes se retire en Hollande dans la solitude vers vingt-neuf ans. L'histoire est pleine de pareils exemples de révolution dans le caractère des hommes atrabilaires. Mahomet, pauvre conducteur de chameaux, se cache à l'âge de vingt-cinq ans dans un désert, et en revient prophète après quinze années.

La plupart des conversions religieuses se sont ainsi opérées. Luther et ensuite Calvin, sortant presque tout-à-coup de leur obscurité, établissent leurs nouvelles opinions. S. Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des

---

(1) Willis, *de animâ brutor. c. XVI, pag. 253*, cite en exemple une famille anglaise dans laquelle les hommes parvenus à l'âge de trente-deux ans s'étoient tués pendant plusieurs générations.

Jésuites, étoit un soldat; enfin, quoiqu'on ne puisse pas tout attribuer aux causes purement physiques, et que des causes d'un ordre moral aient une part principale dans tous ces changemens, l'état corporel a dû concourir à la vocation de S. Paul, qui, de persécuteur des chrétiens, se rend en peu de jours le plus ardent défenseur du christianisme; et à celle de S. Augustin, d'abord débauché Manichéen, qui, appelé soudainement sous les étendards de l'église, devient l'une des lumières de la chrétienté. On voit dans la Bible, des hommes ignorés au sein du peuple hébreu, suscités tout-à-coup pour prophétiser ou pour conduire toute la nation. Sans doute, lorsque la suprême sagesse choisit des hommes pour exécuter les décrets de sa providence, elle leur attribue le tempérament atrabilaire qui est convenable à ces opérations, comme ces exemples nous le font voir; mais ce tempérament destitué de ce secours surnaturel, ne produit le plus souvent que de folles illusions, et des obsessions mentales.

Il est vrai que les complexions apathiques trop adonnées aux plaisirs des sens, et abusant dès leur jeunesse des facultés génératives, rendent imparfaite cette crise physique et morale; mais dans les constitutions les plus

vigoureuses ou les plus ardentes, cette conversion est mieux marquée. Ainsi, dans la jeunesse, le sang artériel et les organes nutritifs sont pourvus d'une grande force vitale; dans l'âge mûr, les systêmes cérébral et hépatique dominent. Si les organes supérieurs reçoivent l'effort des maladies dans le premier âge, les inférieurs le supportent à leur tour dans le dernier âge. Lorsque le cerveau est peu actif, comme chez les enfans, l'estomac et les viscères nutritifs remplissent mieux leurs fonctions; ce qui est le contraire dans les vieillards, qui pensent beaucoup, dorment et mangent fort peu. Dans les premiers, l'incarnat de la peau indique l'abondance du sang, tandis que le teint jaune et olivâtre des derniers annonce un excès de l'humeur que les anciens nommoient l'*atrabile*. Aussi les hommes célèbres sont, d'ordinaire, attaqués de maladies du foie, et des autres viscères abdominaux, qui les rendent quinteux, hypocondriaques; état qui se développe surtout à l'époque de la conversion des forces vitales. Plusieurs individus ne demeurent même sains et spirituels qu'autant qu'ils sont atteints de continuelles incommodités, ou qu'autant qu'ils se rendent un peu malades pour éviter cette pléthore de santé nuisible

aux fonctions du corps et de l'esprit. L'homme ne pourroit même pas exister sans quelques maux ; ils sont le lest qui charge le vaisseau de la vie et qui l'empêche d'être emporté par la mâture et les voiles, c'est-à-dire par la violence de ses plaisirs et de ses passions.

Cet âge de trouble étant appaisé, après trente-cinq ans, la vie humaine affermie prend plus de consistance ; les maladies sont moins fréquentes, et le corps semble se rajeunir ; il commence une seconde carrière. Plusieurs hommes prennent alors de la corpulence ; leur ventre s'épaissit, leur visage se remplit ; leur teint devient plus frais ; chez les femmes, sur-tout, ce rajeunissement très-marqué se nomme l'*âge du retour ;* elles deviennent potelées, leur taille acquiert plus d'embonpoint ; elles retrouvent encore quelques agrémens dans ces débris de leur première jeunesse. Si elles n'en ont pas la fraîcheur et les graces virginales, elles ont un port plus noble, une démarche plus majestueuse.

Il faut avouer que cette augmentation de la graisse ne semble rajeunir que par l'affoiblissement de la faculté génératice ; car l'embonpoint diminue beaucoup la secrétion du sperme, de sorte que cette seconde jeunesse se rapproche par-là de l'enfance. Au contraire,

certains hommes, quoïque fort âgés, redeviennent amoureux, et il se trouve plusieurs vieillards libertins. Comme il y a deux jeunesses dans la vie, il y a, pour ainsi dire, deux pubertés ; et les femmes, vers l'époque de la cessation entière de leurs règles, deviennent quelquefois plus sujettes aux affections hystériques que dans les années précédentes ; cet effet est si marqué chez les vieilles filles, que plusieurs cherchent alors à se marier. Au reste, ces amours surannés ne sont que les derniers rayons d'une flamme qui s'éteint ; et si l'on s'abandonne à ces trompeuses amorces du plaisir, on ne tarde point à en être puni de mort.

Lorsque, dans l'adolescence, l'on montre un esprit trop réfléchi et trop sage, c'est la marque d'une vieillesse prématurée. Cette marche étant contre nature, il est rare que ces jeunes Catons ne deviennent pas plus tard des hommes sots et étourdis, parce qu'il faut enfin, selon le proverbe, *que jeunesse se passe* (1). Néanmoins l'on ne peut pas espérer

---

(1) Quintilien, *instit. orat.*, l. 2, c. 4. *Illa mihi in pueris natura minimum spei dabit in quâ ingenium judicio præsumitur.* De même, les plantes d'une texture spongieuse portent des fleurs précoces et leurs fruits avortent ; trop d'esprit dans l'enfance est autant à diminuer sur l'avenir.

de rester long-temps jeune, si l'on ne conserve pas dans le caractère cette sorte de gaîté, de puérilité même si propres à ramener le corps usé et l'esprit austère des vieillards vers la vive santé du jeune âge. Notre éducation n'est qu'un *vieillissement* des esprits trop jeunes, par l'application des esprits plus mûrs; elle tend à rendre les premiers sensés, modérés, raisonnables. Autant les enfans desirent de se rendre hommes, autant les hommes âgés souhaitent de retourner vers leurs premières années; ils aiment les enfans : la jeunesse, au contraire, fuit les vieillards, qui lui retirent ses plaisirs et son existence.

SECTION III.

PREMIÈRE PARTIE.

De la séméiotique morale.

CHAPITRE PREMIER.

De la connoissance de l'ame par le corps et du corps par l'ame ; de la Beauté.

Notre ame fabrique sans doute sa demeure, et il n'appartient qu'à un principe intelligent de disposer nos organes dans un ordre aussi parfait que celui que nous démontre l'anatomie. Cette action de l'ame sur le corps est très-manifeste dans les effets des passions, du plaisir ou de la douleur. Une seule idée qui ne gît que dans l'imagination, un rêve sont capables d'accabler de terreur, de remplir de joie, de suspendre le cours du sang ou de l'exciter avec violence, et même de faire mourir sur-le-champ, comme on en a vu bien des exemples.

Mais toute ame ne dispose pas tout corps d'une manière absolument semblable ; car selon la qualité, l'abondance ou le défaut des divers matériaux qu'elle emploie, elle forme des complexions différentes ; et quoique inaltérable par sa nature, elle se proportionne aux élémens qu'elle a mis en œuvre. Chaque tempérament détermine en elle diverses inclinations, de même que chaque espèce de corps transparens réfrange diversement les rayons de la même lumière. Ainsi toute ame peut être originairement de même nature en chaque homme, mais se servir d'organes différens ; et nos qualités morales peuvent varier suivant la diversité de nos corps, sans que leur principe cesse d'être le même. Les affections qu'on suppose attaquer l'ame, comme l'ivresse, la folie, la mélancolie, sont en effet des dissonnances purement corporelles, que la médecine peut guérir. Les nuages couvrent le soleil sans le toucher : de même les rayons de notre ame sont diversement interceptés par nos corps, et ces deux substances sont d'une nature toute différente ; cependant, à cause de leurs relations mutuelles, l'état de l'une correspond toujours à l'état de l'autre.

Les corps les plus tempérés dans leurs élémens, et les mieux réglés dans leurs actions,

sont également sains au physique et au moral, parce qu'ils s'accordent bien avec la nature de leur ame. Mais parce que, dans un si grand nombre de pièces toujours en mouvement, il ne se peut faire qu'elles soient toutes en harmonie parfaite entr'elles, chaque individu porte un caractère physique, lequel annonce la modification de son moral. Tel est le corps, telle est l'ame, et à chaque forme des parties d'un animal, il y a des fonctions attribuées : aux ailes, la vie aérienne ; aux nageoires, la demeure aquatique ; aux cornes, l'instinct de frapper de la tête, même avant qu'elles soient saillantes, comme on l'observe parmi les jeunes béliers ou les taureaux ; enfin à chaque conformation des dents, un genre de nourriture particulier. Le naturel et les dispositions de l'ame se déclarent donc dans la structure des organes de chaque espèce d'êtres. C'est ainsi que le même vent est modulé en plusieurs sons harmoniques ou discordans, dans un jeu d'orgues, suivant les dimensions et les rapports des tuyaux entr'eux. Toute ame humaine paroît être essentiellement bonne : c'est le corps qui la tourne vers le mal, et comme dit saint Paul : *Je sens dans mes membres une autre loi contraire à la loi de mon esprit, et qui me tient captif sous le*

péché qui est dans mes membres (1). Aussi l'effet de l'éducation, de l'étude est de combattre les penchans vicieux du corps pour délivrer l'esprit de leur servitude.

Pour connoître les rapports de l'un avec l'autre, il y a des linéamens particuliers, et des caractères universels, ou pris de tout le corps. Ceux-ci désignent les sexes, les tempéramens et les âges qui forment la base ou le fond de toute physionomie. Les signes qui tiennent moins à l'harmonie générale du corps, dénotent des qualités propres à chaque individu. Par exemple, deux hommes d'un tempérament également sanguin ont bien un naturel semblable à beaucoup d'égards, mais ils peuvent avoir des qualités fort diverses; car indépendamment de cette complexion universelle, plusieurs organes, tels que le cerveau, le cœur, les viscères, les parties sexuelles, &c. peuvent acquérir plus ou moins de développement et une complexion particulière. Une partie ne peut prendre une grande prépondérance dans le corps, sans que les autres tombent dans une infériorité proportionnelle.

(1) *Epist. ad Roman.* c. VII, 23. Cette influence du corps sur l'ame est le péché originel, selon les Pères de l'Eglise.

DE LA BEAUTÉ.

Lorsque tous les organes sont dans un égal équilibre de proportion, ils forment une physionomie belle, régulière, dont les traits et les mouvemens correspondans annoncent l'excellence naturelle. Ils intéressent, ils charment; la bonne composition des membres plaît aux yeux, et la grace naît de l'harmonie de la structure. Au contraire, une physionomie dont les mouvemens sont aussi discordans que les traits, indique de l'inégalité, du désordre, une nature mauvaise ou intempérée. Les individus mal organisés naturellement, tels que les bossus, les tortus, les bancroches et tous ceux dont les parties sont trop ou trop peu développées, peuvent plus difficilement que les autres avoir un esprit bien fait ou des mœurs réglées; car de même qu'il se rencontre toujours quelque imperfection dans les ouvrages exécutés avec des instrumens imparfaits, ainsi l'ame n'a guère de mouvemens bien ordonnés dans des corps où la nature a failli. Les visages avec des traits de travers indiquent même quelque défaut de justesse dans le jugement, et les yeux louches ou bigles portent des apperçus incorrects dans l'esprit; une seule discordance dans un systême où chaque partie

dépend du tout, trouble plus ou moins toutes les autres.

Il y a pourtant des figures belles qui ne plaisent pas, soit qu'elles manquent de cet air qui prévient le monde, et qui inspire la confiance et l'amitié, soit enfin qu'elles paroissent sans ame et telles que du marbre. D'autres qui paroissent laides au premier abord, comme étoit celle de Socrate, montrent une ame si belle et si parfaite qu'on ne peut s'empêcher de les aimer. Ce n'est donc pas tant la régularité des traits, que l'empreinte de l'ame qui donne une expression agréable ou désagréable à la figure; et nous recherchons moins la beauté, qu'une certaine proportion morale correspondante à la nôtre. Quelque laide que soit une personne; si elle aime, elle s'embellit: son âme semble s'épanouir sur sa figure. Il n'est même aucune beauté réelle sans l'amour, qui étant le principe organisant, peut seul établir une parfaite harmonie dans tous les traits. L'on voit, au contraire, combien les plus belles figures se décomposent par la haine, sentiment qui tend à la destruction des êtres. Autant le plaisir met d'unisson dans toutes les parties, autant la douleur les disgrège. Il en est de même du vice qui peut donner à des traits primitivement nobles, un air

de turpitude, tandis que la vertu imprime un caractère de noblesse aux visages les plus ignobles. Si les méchantes qualités du naturel enlaidissent, c'est parce qu'étant accompagnées de passions, elles rendent les traits discordans. Ainsi, l'impudicité et l'intempérance se peignent sur la figure des débauchés et des amis de Bacchus, ceux-ci ayant le nez bourgeonné, les autres une bouche impure; tandis que l'innocence dans la jeunesse, la force dans l'âge viril, la prudence dans la vieillesse, savent embellir les plus laides figures.

Le *joli*, le *beau*, le *sublime*, sont trois expressions distinctes dans les figures. L'enfant est joli; la femme, le jeune homme, chacun dans leur genre, sont beaux; l'homme, dans sa force et sa virilité, tient du sublime. Tous les êtres naissans et encore petits paroissent sur-tout gracieux; le bouton est joli, mais la fleur est belle. En effet, les formes naissantes, rondes dans leur demi-développement, présentent le caractère du *joli* qui est comme la moitié du beau; un entier développement montre la *beauté* des formes dans tout son éclat; enfin, si la figure dessine davantage ses traits, elle peut acquérir le caractère du *sublime*, qui est comme le double du beau. Cette limite passée, l'on tombe dans le *sévère* ou les formes dures

et sèches de la vieillesse ; car, après l'âge de la force, les corps commencent à dépérir. Ainsi le joli se peut rapporter au tempérament humide et enfantin ; le beau à la complexion sanguine de la femme et de l'adolescent ; le sublime au tempérament bilieux et viril de l'homme fait ; le sévère à l'humeur mélancolique du vieillard.

Le caractère moral suit la même progression ; une jolie femme ne peut pas avoir le même développement d'ame qu'une femme belle, et sur-tout qu'une femme forte. La légèreté, le caprice, la coquetterie, la vanité semblent l'apanage des personnes jolies, même dans le sexe masculin. La parfaite beauté a le caractère moral plus décidé, et une belle femme va plus loin dans le bien ou dans le mal qu'une jolie femme. Plus les traits sont fortement imprimés, plus l'ame a d'énergie et plus le caractère se prononce. Les défauts ou les bonnes qualités des jolies personnes sont presque sans conséquence et se changent aisément ; une belle personne n'est susceptible de vices et de vertus que dans un degré médiocre ; l'homme fort est capable de grands crimes ou de hautes vertus ; enfin, le mélancolique peut s'élever au dernier degré du bien et du mal ; chacun donnant ainsi sa propre mesure.

CHAPITRE II.

Des caractères primitifs de la physionomie, des figures de race et de leurs causes.

Les premières choses que nous examinons dans un inconnu, indépendamment du sexe et de l'âge, sont la figure ou la forme générale, le tempérament qui donne la base du caractère, l'air, le maintien et l'habillement; enfin, la condition ou le genre d'occupations. Les qualités conformes aux nôtres nous attirent vers nos semblables et nous disposent favorablement pour eux; des qualités opposées nous en éloignent. Les sexes examinent d'abord leurs convenances ou leurs disconvenances mutuelles en amour, telles que la jeunesse et la beauté. Les hommes entr'eux comparent principalement leur condition civile ou leur fortune et leur mérite; les femmes entr'elles examinent sur-tout les qualités par lesquelles elles peuvent mieux plaire. Les semblables cherchent en quoi ils diffèrent, et les différens en quoi ils se ressemblent; l'homme estime ou méprise, mais la femme aime ou hait.

Les signes d'une seule partie du corps, pris isolément, n'ont beaucoup de valeur

qu'autant qu'ils sont en convenance avec ceux des autres parties, parce que tout le corps humain est un, et que chaque symétrie a sa propre nature et ses dispositions. En effet, il y a des rapports constans entre nos divers membres; c'est pourquoi la conformation d'un seul en peut faire connoître plusieurs autres. Tous les organes similaires et doubles correspondent entr'eux et se rapportent, comme les pieds avec les mains, ou la moitié gauche avec la droite du corps. Les organes intermédiaires tels que le nez, la bouche, la partie sexuelle, étant uniques, correspondent entr'eux et sont aussi l'indice les uns des autres (1). Il existe, d'ailleurs, des relations de sympathie entre la gorge, les mamelles et les organes de la génération.

Les traits sont arrondis, enveloppés dans l'enfant naissant; il n'a presque aucune physionomie; on n'y voit qu'une vie toute ani-

(1) Les Orientaux, grands observateurs, ont prescrit aux femmes de voiler leur visage, et c'est une marque de prostitution ou d'abandon chez elles de la dévoiler en public. Les rapports particuliers entre la forme du nez ou l'ouverture de la bouche et les organes génitaux dans les deux sexes, paroissent si constans, que dans la maladie vénérienne, diverses parties de la bouche et du nez sont aussi attaquées par sympathie. Les lèvres flétries annoncent,

male qui consiste à se nourrir et à dormir; aussi les individus qui conservent dans un âge plus avancé des traits enfantins, sont très-disposés à cette vie animale; ils ont peu d'affections et de pensées. À mesure que l'enfant s'accroît en âge, les formes se développent: les caractères de famille se gravent principalement à cette époque pour servir de trame première à la physionomie; car l'individu naissant participe d'ordinaire au tempérament soit naturel, soit acquis, de ses parens, et les formes particulières de chaque race se perpétuent; quoiqu'elles puissent être effacées en partie dans l'accroissement, ou modifiées par le genre de vie, les occupations, les passions habituelles, ou par d'autres causes extérieures. Mais le sommeil et sur-tout la mort qui détruisent presque toutes les physionomies acquises, laissent subsister ces traces primitives du caractère.

---

dans quelques femmes, un état semblable de leurs organes sexuels; une bouche vermeille et fraîche annonce un corps pur. Les Négresses ont même des lèvres de couleur et de forme presque semblables dans l'une et l'autre partie. On peut encore reconnoître à quelques traits du visage, comme aux yeux entourés d'un cercle livide, &c. l'écoulement menstruel; et à l'épaisseur de la barbe, la formation plus ou moins abondante de la liqueur séminale.

Ainsi, les traits naturels aux familles sont un héritage de la race. Dans les anciens temps, chaque famille, quoique nombreuse, vivoit réunie sous le même toit et sous les yeux du père ou d'un chef; les alliances étoient rares entre des races éloignées; les caractères propres à chaque sang se conservoient intacts, se prononçoient davantage par leur continuelle répétition, et parce que les mœurs étoient simples. Les individus tous sortis, dans l'origine, du même sein, vivant ensemble des mêmes nourritures, s'adonnant aux mêmes occupations, ne formoient qu'un seul corps, prenoient des affections uniformes, des idées et des manières toutes pareilles. L'on en voit encore des exemples parmi les peuples simples qui conservent des habitudes patriarchales, et vivent isolés au milieu des montagnes, comme en Suisse, en Ecosse, &c. Plus le sang des familles se mêle, comme dans les grandes villes, plus ces traits originaires s'effacent; les visages n'ont presque plus de caractères, ni les ames de forme propre. En devenant semblable à tout le monde, l'individu ne ressemble plus à lui-même. C'est ainsi que les peuples mêlés, soit par des colonies et des migrations, soit par des conquêtes ou par des relations commer-

ciales, ou même altérés par des réformations religieuses et politiques, perdent leurs traits primitifs. Les traces des anciennes mœurs se modifiant par le mélange des nouvelles, il en résulte souvent des discordances dans les caractères ou des esprits ambigus et hétéroclites.

Les physionomies des différens peuples de la terre doivent leur origine à la nature du climat, aux nourritures, au sol et à l'état de la civilisation. Une vie à la manière des brutes, continuée pendant beaucoup de siècles sur une terre brûlée des feux du soleil, a donné aux nègres une physionomie animale, un teint noir et des cheveux crêpus, avec des mœurs grossières et sans esprit. Mais la vie civilisée, sous un ciel tempéré, donne aux habitans de l'Europe un visage droit et régulier, un teint blanc, des cheveux longs, et sur-tout des mœurs polies avec un esprit susceptible d'être développé par la culture. Plus la face est droite, plus elle présente de noblesse et d'excellence; et, au contraire, si elle s'alonge en museau comme chez les Hottentots et d'autres nations, elle annonce davantage un caractère de brute, et une dégradation vers le genre des singes. A mesure que les mâchoires s'agrandissent, que la bouche et les organes des sens

sont dominans, l'organe de la pensée, ou le cerveau se rétrécit à proportion. Les traits larges et plats des Kalmouks et des Tartares Mongols, contractés sous un climat rigoureux, annoncent bien la rudesse de leur naturel; mais ceux qui se sont civilisés dans le doux climat de la Chine qu'ils ont conquise, ont perdu leurs formes hideuses avec leur férocité. De même les habitans polis des villes ont plus de douceur dans la figure que les paysans dont la vie est rustique, la nourriture grossière et l'éducation négligée.

Les familles illustres qui descendent d'hommes héroïques ou d'un grand caractère, conservent, lorsqu'elles ne se mésallient pas, des traces de leur noble extraction, dans leur physique comme dans leur moral. D'ailleurs, l'héritage de la renommée, l'ambition de perpétuer, d'étendre sa puissance, de soutenir ses droits, son rang et sa fortune, inspirent le même esprit à toute leur postérité. Dans l'ancienne Grèce, on connoissoit la fierté innée des Atrides, la vertu des descendans d'Hercule, la bravoure téméraire des Eacides; à Rome, les Scipions étoient hauts et magnanimes, les Appius audacieux, les Marcellus belliqueux et hardis, les Catons rigides, les Brutus âpres républicains.

Agrippine dit de Néron, dans la tragédie de Britannicus :

> .... Je lis sur son visage,
> Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage;
> Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang
> La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.

Presque toute la branche royale des Valois étoit sujette à des accès de folie ; la Maison de Lorraine a toujours paru hautaine ; et les Guises étoient non-seulement animés du même esprit remuant et ambitieux, mais encore ils se ressembloient par la taille, la beauté, le courage et la galanterie. Ainsi, la plupart des jumeaux se ressemblent tellement de figure et de mœurs qu'on prend quelquefois l'un pour l'autre, parce qu'ayant été formés presqu'en même temps, ils ont reçu le même tempérament.

Si l'on demande d'où viennent les différens caractères des peuples, pourquoi le Français est mobile et léger, l'Anglais orgueilleux, le Hollandais flegmatique, l'Allemand constant et pesant, l'Italien spirituel et souple, l'Espagnol grave, je pense qu'on en peut découvrir la principale cause dans le climat, les alimens, ensuite dans les institutions. Par exemple, tous les peuples qui vivent dans les terrains

plats, comme les habitans des Pays-Bas, de la Touraine et de la Champagne ont, non-seulement l'esprit plus simple et plus doux, mais encore des formes plus arrondies et moins marquées que les montagnards. Un sol aride, ou seulement la chaleur de l'air, imprime aux Gascons, aux Languedociens et aux Provençaux une vivacité, une gaîté inconnues dans le nord de l'Europe. Ces qualités se décèlent aussi bien dans les traits du visage que dans le maintien de la personne. Les lieux élevés, secs, exposés au vent et au froid rendent les corps allègres et velus, le naturel inconstant, actif, l'esprit vif et entreprenant; dans les contrées dont les qualités sont opposées, les habitans prennent une physionomie contraire, de grosses chairs flasques, humides, des traits émoussés et un caractère analogue. Sous la zône torride, la chaleur développe beaucoup les contours et les traits de la figure; et parce qu'elle dessèche les corps, les physionomies sont bien marquées, comme dans la vieillesse; mais le froid des régions polaires fait oblitérer les formes; les parties se retirent, s'arrondissent et sont peu significatives comme celles de l'enfance. Dans les pays tempérés, on trouve les physionomies les plus agréables; elles n'ont point l'extrême

développement des premières, ni les formes massives et sans expression des secondes. Toutefois les contrées sauvages, couvertes de forêts ou hérissées de montagnes impriment à leurs habitans une physionomie âpre et barbare, à cause des habitudes semblables qu'elles font naître; tandis que les terrains cultivés adoucissent les traits aussi bien que les mœurs des hommes. L'uniformité du genre de vie rend les figures régulières, et une vie inconstante les rend irrégulières. Si les hommes paroissent plus jeunes dans les régions froides, et s'ils ont la vigueur, le courage, la franchise et la libéralité de la jeunesse; dans les pays chauds, en revanche, ils paroissent plutôt vieux, et sont abattus, sans énergie, circonspects et avares comme les vieillards. Le froid modéré conserve et fortifie, parce qu'il concentre nos parties; la chaleur affoiblit, parce qu'elle fait évaporer les humeurs. Ces physionomies sont tellement inhérentes au climat, qu'elles se modifient en changeant de lieux; la diversité de l'air, des nourritures, de la température influe également sur les formes extérieures et les couleurs des hommes, des animaux et des plantes.

CHAPITRE III.

Des signes physiognomoniques du corps et de leur expression.

Toutes les physionomies sont plus manifestes dans la face ou la tête que dans les autres parties du corps, parce qu'elle réunit tous les sens avec le cerveau qui est la source de tout mouvement volontaire et de toute pensée; les yeux ne sont même qu'un prolongement du cerveau, et l'homme est rassemblé tout entier dans son visage. Pourquoi se plaît-on à voir les portraits et les bustes des hommes remarquables, soit par un génie élevé, soit par des vertus, des crimes ou des actions extraordinaires? C'est qu'on découvre dans leurs traits quelque image de cette ame forte qui les animoit, et l'on peut juger quels hommes ils devoient être.

Les parties supérieures de la face, le front et les yeux ayant plus de rapports avec le cerveau, donnent sur-tout des indices relatifs aux qualités de l'esprit; mais les parties inférieures, comme la bouche, le menton et même le nez, correspondant principalement avec les organes de la nutrition et de la respiration, offrent des signes relatifs aux affections ani-

males, aux passions du cœur. Des yeux clairs, pétillans, pleins de feu, marquent de l'esprit, de la pénétration, de la vivacité; ce sont comme les lumières de l'ame d'où jaillit l'éclair de la pensée, le rayon du sentiment et de l'amour; mais des yeux éteints annoncent une ame morte, et n'expriment que la stupidité. La réflexion profonde, la constance, la force, l'inspiration se peignent dans un regard fixe, arrêté, naturellement plein d'assurance. Au contraire, des regards vides, mobiles, égarés, ou jetés çà et là, dénoncent un esprit dévoyé, irréfléchi, dépourvu de sens. Les yeux abaissés, qui souvent clignotent, sont humbles, pudiques, timides; mais le regard ouvert, relevé, témoigne l'impudence, l'orgueil et l'audace. De petits yeux profonds, comme dans les singes, annoncent souvent une nature maligne et envieuse; de gros yeux saillans, gris, un naturel simple et sans malice, comme chez les bœufs. Un œil noir, vif et animé, indique un tempérament lubrique, ardent ou colérique. Des yeux bleus ou verts dont le regard est languisant, décèlent une ame tendre, douce et craintive. Communément, les cheveux blonds ou châtains, réunis à un teint blanc, une peau fine, se rencontrent avec des yeux cendrés, ou gris, ou bleuâtres; mais les che-

yeux fort noirs et luisans, le teint brun, la peau compacte, sont en rapport avec des yeux noirs. Dans les complexions intermédiaires, les yeux sont mêlés de gris et de noir, et ils marquent un caractère moyen ou tempéré.

Comme les humeurs sont plus abondantes dans les pays froids, elles délaient davantage les parties du corps et diminuent leur coloration; aussi leurs habitans sont blonds avec des yeux gris et une peau blanche; mais dans les pays méridionaux où la sécheresse domine, les cheveux et les yeux sont presque toujours noirs et la teinte de la peau est brune. En général, tous les corps qui se dessèchent prennent des nuances plus foncées, parce que leurs parties se rapprochent et se resserrent. Les corps spongieux et gonflés d'humidité, comme ceux des enfans ont des yeux gris, des couleurs lavées, blanchâtres, des cheveux d'un blond pâle, qui prennent une nuance plus brune à mesure qu'ils avancent vers l'âge adulte; mais, lorsque le corps redevient mou et humide dans la vieillesse, les yeux se déteignent, les cheveux grisonnent et blanchissent. Les couleurs foncées et brunes annoncent que les parties du corps sont compactes et fermes, désignent un tempérament fort, plein d'énergie, bilieux, chaud et même violent. Aussi,

ses fibres sont tendues et sèches, ses traits fortement dessinés et saillans. Au contraire, les teintes fades, blanches, annoncent une surabondance d'humidité dans les corps, les fibres sont molles, les traits empâtés, la chair flasque; de-là vient que le tempérament est froid, pituiteux, sans activité, sans énergie, aussi faible que timide. Les caractères intermédiaires tiennent de ces deux complexions suivant la proportion de chacun.

Les individus extrêmement gras sont insensibles, dormeurs, lents ou immobiles; une maigreur excessive rend sensible à tout, mobile, timide ou excitable, et empêche le sommeil. Les visages dont les traits sont renflés, désignent un esprit endormi. Des couleurs fort rouges et violettes annoncent un caractère violent ou téméraire qui paroît toujours enflammé; des visages trop pâles sont l'indice de la crainte, d'un naturel facile à se désespérer, toujours atterré et qui croit ne pouvoir rien obtenir que par prières. Ceux dont le teint est livide et noirâtre ont un caractère intraitable, sanguinaire et cruel; mais ceux dont le teint est blafard, ou couleur de lait avec des yeux rouges, des cheveux soyeux, longs, d'un blond argenté, sont craintifs, très-foibles, et presque incapables d'agir ou de réfléchir.

Le sexe masculin a sur-tout les attributs du tempérament chaud, car les eunuques et tous les individus qu'on prive des organes génitaux, sont humides, mous, gras, et sans poils comme les corps efféminés. Mais plus un homme est mâle, plus il est velu avec une barbe épaisse, une chair compacte, des fibres sèches et tendues, une peau brune, des cheveux grossiers, courts et noirs comme les yeux; un regard assuré, des épaules larges, un col musculeux et une poitrine forte. Cette grande vigueur lui donne la fermeté, la constance, l'audace, la franchise et la simplicité; il est luxurieux, et dur de caractère. Dans la femme, une chair mollette, une peau blanche, fine et sans poils, de longs cheveux blonds, des yeux bleus au regard tendre, le col long et grêle, des épaules étroites, une poitrine délicate et des hanches larges annoncent sa douceur, sa timidité, une foiblesse pleine de graces et de sensibilité; mais la rendent craintive à l'excès, fine, dissimulée, inconstante. Les femmes brunes qui ont de la barbe et du poil sur la poitrine, sont fort lubriques; au contraire, les hommes peu velus, blonds, à peau lisse, montrent peu d'ardeur en amour et ont de la flexibilité dans le naturel; car la dureté d'ame, le courage, l'ardeur amoureuse augmentent à

proportion des villosités qui, recouvrant le corps, le rapprochent de l'animalité et de l'état brut. Suivant la fermeté ou la mollesse des chairs et le degré de tension des fibres, le caractère est plus ou moins doué de force et d'activité.

On juge ordinairement de tout le corps par les traits du visage; une grosse face joufflue et rubiconde annonce d'abord un caractère sans souci, gai, libéral, aimant la bonne chère, mais imprudent et assez peu réfléchi. Au contraire, ces petites faces toutes décharnées, pâles et creuses indiquent une humeur triste et soucieuse, sobre et économe, circonspecte et prudente. Il en est de même de ces visages enfoncés et ridés qui paroissent rêveurs, chagrins ou chargés de mécontentement comme les vieillards; mais ces faces ouvertes, saillantes, sans rides, comme chez les jeunes gens, brillent de contentement, de bonne humeur et montrent un naturel facile. De grosses joues flasques, tombantes, avec un triple menton décèlent la complexion flegmatique, lente, engourdie, peu capable de fortes pensées, ou d'actions hardies et vigoureuses. Des joues minces, relevées, un visage osseux, un menton maigre et saillant dénotent un tempérament bilieux, vigilant, propre aux actes de fermeté et capable d'opi-

niâtreté. En général, les traits remontans de la face marquent de l'orgueil, de l'arrogance, de la présomption, tandis que les chairs qui tombent, témoignent de la pusillanimité et une humilité débonnaire qui présume peu de ses forces. Lorsque les traits s'écartent et s'élargissent sur les côtés, ils annoncent un esprit jovial et de bonne humeur ; ceux qui se resserrent et se refrognent, montrent, au contraire, tout le sérieux de la mélancolie. Le visage qui paroît vieux dès la jeunesse marque de la prudence, de la réflexion, et annonce un caractère caché, soupçonneux, des mœurs difficiles et sévères ; tandis qu'un visage qui conserve même dans la vieillesse des traits de jeunesse, suppose dans le caractère de la libéralité, de la franchise, et même une vivacité imprudente, avec des mœurs faciles et confiantes. Ceux qui gardent à tout âge des traits moyens entre la jeunesse et la vieillesse, paroissent avoir plus de solidité de raison et de force de caractère. Les individus très-marqués de petite-vérole ont plus d'irritabilité extérieure et d'impatience, que de profondeur et de solidité de jugement.

Une tête trop grosse à proportion du corps, comme chez les enfans et les nains, suppose un esprit lourd, stupide, endormi ; les fort

petites têtes annoncent un esprit évaporé, frivole, étourdi, mais les têtes de moyenne grosseur paroissent les plus convenables pour le bon sens. Un front trop renversé en arrière indique un esprit foible ou pliant, flatteur et même passif; les fronts trop redressés ou relevés sont connus par leur opiniâtreté, et rendent l'esprit rogue. La plupart des fronts chauves annoncent ou une certaine exaltation d'esprit, ou un tempérament voluptueux; mais lorsque les cheveux sont implantés jusqu'au milieu du front, ils indiquent une humeur sévère et peu sensible. Les personnes dont les paupières supérieures sont renflées paroissent disposées au sommeil; si les inférieures sont gonflées, elles donnent la physionomie de l'ivresse. Un nez long et pointu est le signe de la sagacité, et aussi de la finesse et de la ruse; le nez court et obtus marque une simplicité d'esprit facile à duper, et fort peu de prévoyance; un nez maigre et mobile dénote un naturel moqueur; les gros nez sont un indice de pesanteur, et le nez tortu marque, dit-on, des travers d'esprit; mais un nez aquilin, grand, nerveux annonce de la force et du courage, et le nez épaté un penchant à la luxure, parce que les organes sexuels influent beaucoup sur cette partie de la figure.

Comme un vase ouvert laisse éventer la liqueur qu'il contient, de même une bouche toujours béante, sur-tout avec des lèvres épaisses, larges et saillantes comme dans les nègres, passe pour le signe de l'imprudence et de la sottise; une bouche bien close, enfoncée, et des lèvres minces se rapportent à un esprit fin, adroit, dissimulé comme dans Tibère. La bouche large est un caractère masculin qui annonce le courage et la voracité, tandis qu'une petite bouche, naturelle aux femmes, donne un indice contraire. De grosses et larges mâchoires témoignent une grande pesanteur dans l'esprit. La plupart des visages gravés par la petite-vérole tiennent du tempérament sanguin, humide, efféminé, et ils indiquent un naturel vif, inconstant, qui suit plus les sensations que la raison. Une barbe noire et épaisse, marque la force, comme une blonde et rare, marque la foiblesse et l'efféminatiou; une barbe rousse donne un aspect cruel, et les hommes à cheveux roux avec des taches de même couleur sur la peau, passent pour être quelquefois d'un méchant naturel. Des cheveux fins et soyeux sont la marque d'un tempérament délicat et sensible; s'ils sont durs et grossiers, ils témoignent la rudesse brutale de la complexion; ceux qui sont

bouclés naturellement, annoncent le tempérament sanguin; s'ils sont frisés et crêpus, une humeur bilieuse; s'ils sont droits, plats et roides, un caractère mélancolique; s'ils sont très-alongés et flexibles, une constitution flegmatique.

L'homme doit avoir un col court et fort comme celui du taureau, parce qu'il marque la vigueur, tandis qu'un cou long et mince est propre à la femme dont il annonce la timide délicatesse. Un cou roide est le signe de l'obstination et de la dureté; ceux qui portent des goîtres au cou sont ordinairement de peu d'esprit. De grosses épaules, carrées comme celles d'Hercule, annoncent beaucoup de force, de rusticité et de simplicité dans l'intelligence; il en est de même d'une large poitrine; au contraire, des épaules minces, serrées, avec une petite poitrine promettent un esprit plus subtil, mais de la foiblesse et de l'effémination. Ainsi, les femmes qui ont le sein maigre ou exténué, sont délicates de complexion, et aussi froides, que celles qui ont un gros sein, telles que les boiteuses, sont portées à l'amour. Les organes de la génération sont plus développés dans les boiteux, parce que les membres déformés se nourrissent moins. Un corps

mince qui a de grosses et longues extrémités donne un naturel à la vérité lent et bonace, mais laborieux; tandis qu'un corps massif qui a des membres minces ou petits, a le caractère plus vif, mais moins porté au travail. Si les corps maigres, bruns et de petite taille sont prompts, faciles à s'émouvoir, s'ils entreprennent tout et n'achèvent rien, les grands et gros corps qui sont blonds ou blancs, montrent tant d'indolence qu'ils ne peuvent presque s'occuper de rien; doux, mais apathiques, ils ont peu de vivacité d'esprit. Les hommes de taille et de couleur intermédiaires, sont les plus propres à toute espèce de travail, soit d'esprit, soit de corps.

De tous les signes, ceux qui indiquent le moins d'esprit sont d'abord une peau épaisse, dure, qui ne donne que des sensations imparfaites; un ventre extrêmement gros et lourd; parce que les organes du sentiment et de la pensée perdent en force tout ce que gagnent les viscères nutritifs; ensuite un tempérament flegmatique, qui est fort gras, de grande taille, avec des chairs flasques et glutineuses, un teint blanc, fade. On reconnoît encore l'homme stupide à ses yeux éteints et pâles, à un grand visage et des mâchoires osseuses, à ses traits émoussés et ses mouve-

mens lâches. Au contraire, un homme d'esprit a d'ordinaire la peau très-fine, le corps mince, petit, le ventre rentrant, le tempérament bilieux, sujet aux vapeurs, la fibre délicate et tendue, l'œil vif, le regard perçant, le teint jaunâtre, les traits déliés et les mouvemens assez prompts. Cependant, quelque esprit que ces signes annoncent, ils n'atteignent pas entièrement au vrai génie. L'homme à qui le ciel fait ce don, porte dans sa figure et sur-tout dans ses regards, je ne sais quels traits marqués et pénétrans qui vont à l'ame, et sont plus faciles a sentir qu'à décrire. Sa face sera noble et majestueuse avec simplicité, son teint pâle, jaunâtre ou légèrement livide, mais jamais d'une couleur fade, efféminée, ni d'un rouge vif; ses yeux fixés, profonds, brilleront d'un feu intérieur; ils seront pleins de force et même empreints de mélancolie; il aura des cheveux droits, ni très-noirs, ni très-blonds; une peau fine et non gravée par la petite-vérole, une taille plutôt courte que grande, la chair plutôt sèche qu'humide; toutes ses manières seront aussi simples que naturelles, et il paroîtra plutôt constant que léger et spirituel.

CHAPITRE IV.

Indications physiognomoniques tirées des mouvemens et des affections.

TOUTES les fonctions de nos organes présentent aussi des indices du caractère moral et de l'esprit; par exemple, une voix haute et grave dénote la chaleur amoureuse, la force du naturel; la voix basse et aiguë indique le contraire, comme chez les femmes et les castrats. Les complexions flegmatiques, dans les lieux humides sur-tout, ont la voix sourde et rauque; dans les tempéramens bilieux, et les pays secs, elle est claire et sonore. Une voix aigre désigne un homme irascible; une voix molle caractérise une nature douce; la voix nazillante, comme le son d'une cloche fêlée, une mauvaise constitution; et la voix cassée témoigne qu'on n'est plus capable d'engendrer. Le langage naturellement humble et tremblant dans les uns, arrogant et de haut ton chez les autres, sont les signes des caractères correspondans. Une parole prompte et bégayante se rapporte à un esprit étourdi, précipité; mais des paroles lentes n'appartiennent qu'à un naturel tardif; le langage simple annonce l'homme simple,

et le parler subtil ou entortillé, un esprit rusé, mais timide. Les personnes qui grasseyent sont mignardes et efféminées; les hommes durs prononcent fortement les sons les plus âpres.

Rien n'indique mieux le mode de notre sensibilité intérieure, que l'espèce de chant et le rhythme que chacun de nous préfère. Ainsi, les airs simples du genre chromatique annoncent un caractère tendre, affectueux, autant que des airs compliqués, à rhythme vif et en *béquarre*, décèlent un naturel ardent, bourru et emporté. Les personnes qui chantent beaucoup sont fort portées à l'amour; la nature attribue même à tous les animaux des voix et des chants à l'époque de leur génération. Le mode harmonique annonce moins de sensibilité intérieure, dans ceux qui le recherchent, que la mélodie; mais il existe un grand nombre de nuances qui peuvent faire distinguer les dispositions morales, surtout dans les femmes.

Ceux qui rient souvent, et même aux éclats, pour de foibles objets, montrent un esprit déréglé qui approche de la folie; sourire modérément et à propos est la marque d'un esprit réglé et judicieux. Tout ricaneur est né avec un mauvais naturel, et l'air moqueur se rapporte

à un esprit malicieux. Rire volontiers annonce un caractère affable, des mœurs faciles, et un esprit médiocre; tandis que les naturels austères qui ne rient point, ou seulement des lèvres, ont l'esprit plus profond. Les hommes cruels ne rient qu'en faisant du mal. On juge encore, par une haleine petite, lente et rare, que l'individu est délicat et timide; et par une grosse haleine, chaude et ronflante, que le naturel est robuste, mais grossier.

Les mouvemens du corps présentent des signalemens physionomiques non moins certains pour l'étude du moral. Ainsi les personnes qui se courbent habituellement en marchant, et dont tous les mouvemens sont contraints et ramassés comme chez les vieillards, ressemblent aux avaricieux et aux craintifs; mais ceux qui se présentent ouvertement comme les jeunes gens, qui se redressent et dont tous les mouvemens sont larges, ont l'air libéral, généreux, sans crainte. Les naturels mâles prennent une démarche ferme, égale, assurée; le pas incertain, mou et inégal est propre aux tempéramens féminins. Marcher précipitamment, la tête levée, est une marque d'étourderie; le contraire annonce la réflexion. Une démarche solemnelle, mesurée est particulière aux pédans, qui parlent et agissent en

tout avec une ponctualité affectée. Le modeste marche simplement, les yeux baissés; le bilieux s'avance hardiment et vivement; les caractères tracassiers qui se mêlent de tout, trottent menu; ceux qui se bercent nonchalamment en marchant sont efféminés et flatteurs. Des mouvemens brusques et fréquens décèlent l'inquiétude du caractère, l'inconstance de ses desirs; mais les personnes constantes qui se tiennent aux objets présens, montrent des mouvemens graves et réguliers; ils sont plus lents chez les insoucians, les paresseux; plus véhémens dans l'humeur opposée. En général les actions violentes indiquent l'emportement de l'esprit, ou des passions fougueuses, ou un caractère extravagant; car les naturels modérés ont des mouvemens réfléchis. Les mouvemens prompts et chauds s'épuisent bientôt, au lieu qu'une action lente d'abord, s'échauffant peu à peu, persiste long-temps. Une vie active, à l'air libre, au soleil comme au froid, développe le système musculaire, marque les traits et fortifie le caractère. L'oisiveté nonchalante dans l'ombre des grandes villes, effémine les traits ainsi que les mœurs. Les peuples qui passent presque toute leur vie à cheval ou en voyage, comme les Tartares, les Arabes-Bédoins, deviennent carrés, courts; ils ont un esprit che-

valeresque, des idées chimériques, et un caractère entreprenant, parce qu'ils parcourent rapidement de grands espaces.

Ceux qui prennent souvent un maintien propre à la passion qu'ils ressentent habituellement, contractent, à la longue, cette physionomie. S'ils sont enclins à certaines actions vicieuses ou vertueuses, ils en saisissent l'air, sans y penser, et la plupart de nos affections impriment même profondément leurs traces sur la figure, lorsqu'on les éprouve dès la jeunesse ; car elles croissent et se développent avec nos organes. Ces passions modifient notre forme de quatre manières principales. Dans la joie, toutes les parties se dilatent, le visage s'épanouit, les joues s'écartent, une douce chaleur se répand dans le corps, la poitrine s'élargit; tout s'exhale au-dehors. La jeunesse et le tempérament sanguin sont marqués particulièrement au coin de cette passion. Dans la tristesse ou le chagrin, qui est le propre de la complexion mélancolique et de la vieillesse, tout se retire, au contraire, au-dedans; le visage se réfrogne, les joues se resserrent, la poitrine se rétrécit, les membres se concentrent, comme dans le froid. La première est une dilatation de la vie ; elle engraisse le corps; la seconde, qui est sa concentration, le fait

maigrir. Dans la colère, l'ame s'échauffe et s'exalte ; tandis qu'elle se glace et s'abaisse dans la crainte. En effet, lorsque nous sommes irrités, le feu monte au visage, les joues se relèvent, tous les traits se tendent, la poitrine se gonfle, le cœur bouillonne, les membres se roidissent; cet état est plus naturel à l'âge viril et au tempérament bilieux qu'à tous les autres. Mais dans la crainte, les mouvemens sont opposés aux précédens; les traits retombent, la figure se baisse, la poitrine s'affaisse, le cœur manque et se refroidit, tous les membres sont abattus; cette affection se remarque surtout dans les complexions pituiteuses et les âges d'extrême foiblesse, comme l'enfance et la caducité. Les autres passions se composant, pour la plupart, de ces quatre primitives, participent de leurs traits physionomiques. L'amour et la haine étant des affections seulement relatives aux personnes qu'on aime ou qu'on hait, ne deviennent pas constitutionnelles ou inhérentes à l'organisation, comme les précédentes.

On peut dire que chaque état forme aussi une physionomie particulière et influe même sur le tempérament ; car une occupation quelconque employant un ou plusieurs organes, les fortifie aux dépens des autres, et y

détourne principalement les forces vitales; par exemple, les bras dans les boulangers, le cerveau dans les hommes d'affaires, la vigueur des muscles dans les soldats, &c. De même les hommes qui ont naturellement un organe mieux développé que tous les autres, sont portés à embrasser l'état qui emploie surtout cet organe. Ainsi, le mélancolique ayant le cerveau fort développé, tandis que son corps est foible, triste, abattu, se livre à l'étude, ou à l'état ecclésiastique, à la médecine, aux sciences, aux beaux-arts, à la politique, parce qu'il est méditatif, prudent, sage, sédentaire. Le bilieux dont la complexion est robuste, active, et qui a l'air martial, est porté à l'état militaire, où il peut mieux exercer son caractère audacieux, irascible, ambitieux d'honneur : de grands voyages, des entreprises périlleuses lui conviennent également. Le sanguin qui a de la mobilité, de la facilité pour tout, sera propre au commerce, au détail des affaires, où il pourra satisfaire son penchant pour la variété; au barreau, où il exercera son éloquence et son babil naturel. Le pituiteux toujours appesanti, constant, routinier et peu propre à l'étude, trouve son contentement dans la vie agricole qui est toute simple, dans le travail uni-

forme des métiers, des arts mécaniques et des manufactures. Chacune de ces occupations augmente à la longue l'humeur qui lui est propre, même dans les individus d'un tempérament différent. Les attitudes et les mouvemens qu'exige chaque état deviennent tellement habituels dans ceux qui les exercent fréquemment, qu'on les distingue aisément; ainsi les manières rustiques du villageois sont toutes autres que l'élégante politesse du citadin.

Les disproportions de fortune et de rang se remarquent non-seulement dans les décorations extérieures, mais sur-tout par l'air et le ton. Une fierté noble se peint sur la face des hommes libres, tels qu'étoient les anciens Grecs et les Romains: des traits bas défigurent les visages des hommes nés, comme presque tous les Asiatiques, sous l'influence de la crainte et de l'esclavage. Le riche se distingue ordinairement par une affectation de supériorité; plein de lui-même, il ne se gêne point, il prend ses aises et parle haut; tandis que le pauvre a l'air humilié, respectueux: il cède les préséances et parle d'un ton bas. D'ailleurs tout genre d'occupations imprime une modification au caractère moral; le marin est brusque et franc; l'habitude de verser le sang, rend les bouchers cruels, et il est

des métiers qui engagent dans des mœurs vicieuses.

Tout ce que nous avons coutume de rechercher décèle également nos inclinations. Les cœurs simples et doux aiment les enfans, mais les esprits sérieux se plaisent avec les vieillards, et deviennent avec eux prudens et soupçonneux. L'esprit léger, le sentiment délicat des femmes se montrent dans le goût pour les fleurs. Ce vif amour pour de brillans spectacles, pour des objets d'ornement, pour tout ce qui flatte, décore ou embellit, appartient au naturel vain et efféminé. Un esprit mâle préfère, dès l'enfance, les occupations fortes, le bruit, les armes, la chasse, au lieu que les petites filles font des poupées. De même que le signe d'une complexion austère est d'aimer des alimens âpres, secs et grossiers; la recherche des nourritures sucrées, humides et légères, est l'indice d'un caractère plus tendre. Se gorger de lard, de graisse et de chair, comme les habitans des pays froids, témoigne un esprit lourd; tandis que les esprits subtils des méridionaux ne s'accommodent que d'alimens délicats, maigres ou tirés des végétaux. Le goût pour les substances âcres, épicées, les liqueurs spiritueuses, dénote un naturel vif et même violent; des alimens pâteux, insipides,

conviennent aux caractères lents, soit que chacun désire les objets en harmonie avec son tempérament, soit que ces alimens amènent, à la longue, le corps à leur propre nature. L'usage des odeurs suaves annonce l'efféminaion, et y dispose. L'on a remarqué que les personnes sujettes à l'ivresse, sont franches, libérales et même téméraires comme les jeunes gens, qu'elles ne conservent point de méchanceté au fond du cœur; tandis que l'extrême sobriété est plutôt le partage des caractères dissimulés, craintifs, resserrés, comme les vieillards, et capables de méchanceté. Les mœurs simples et naturelles tirent leur signe du goût pour le jardinage ou les occupations champêtres, tandis que les esprits vains, remplis d'affectation et d'artifice, recherchent les cours et les sociétés des grandes villes. Une humeur solitaire est ou orgueilleuse ou chagrine; si elle se plaît dans les jeûnes et les macérations, elle est austère, vertueuse; mais un tempérament mou, sensuel, ne cherche que les plaisirs du monde et les bonnes tables.

C'est encore par les vêtemens qu'on reconnoît la trempe du naturel; car les femmes et les tempéramens qui leur ressemblent, préfèrent les habillemens de couleurs blanches ou claires; mais les caractères graves et mascu-

lins choisissent des teintes plus foncées. De même, la jeunesse aime les couleurs vives et gaies comme son humeur ; tandis que la triste vieillesse cherche des nuances sombres, et porte déjà les livrées de la mort. Le deuil est, en effet, le signe du chagrin, et les charges sérieuses, comme celles de l'église, de la robe, de la médecine, du doctorat, prennent de longs vêtemens noirs. On juge, par l'habit, du faste ou de la simplicité du naturel. Les Européens, peuples actifs, aiment les habits étroits, courts; l'Asiatique, moins actif, plus grave, prend de longs habillemens; et la femme destinée à une vie sédentaire, porte des vêtemens plus amples que l'homme ; ainsi, chacun s'habille à l'unisson de son caractère et de ses mœurs.

Etre sensible aux plus légers objets, comme les tempéramens trop excitables, est la preuve qu'on n'est pas en rapport avec des choses fortes, comme le sont les caractères plus mâles. C'est sur-tout dans les actions ordinaires, faites sans y songer, que le naturel se découvre, comme dans la liberté des repas, de la vie domestique, ou dans les occasions subites qui ne laissent pas le temps de la réflexion. Chaque ouvrage fait connoître la capacité et les mœurs de l'ouvrier; le fort faisant des choses fortes, le

foible se portant aux délicates, et chacun choisissant son genre. Si les mœurs déterminent le choix des études, celles-ci passent ensuite dans les mœurs; l'amour des lettres ou des beaux-arts annonce un esprit délicat, sensible, souvent noble et élevé. Ceux qui préfèrent, dans la musique, l'harmonie à la mélodie; dans la peinture, le coloris à la composition et au dessin; dans la poésie, le style au sujet même, suivent plus l'impression des sens que celle de l'ame. Ils sont vifs, dissipés; ont plus d'imagination que de jugement, et plus d'esprit que de génie. Les personnes d'un goût opposé sont tendres, simples; leur ame naturellement concentrée, est plus émue que leurs sens.

CHAPITRE V.

Du je ne sais quoi, des rapports de sympathie et d'antipathie.

INDÉPENDAMMENT de ces moyens pour découvrir le naturel de chaque individu, il y a certain *je ne sais quoi*, dans plusieurs personnes, qui nous porte d'abord à les aimer ou haïr :

Odi et amo; quare id faciam fortasse requiris;
Nescio, sed fieri sentio et excrucior.

CATULL.

Il faut rapporter à ce tact de l'ame, l'ins-

tinct physionomique, qui, bien que brut et animal, est le seul arbitre de ces liaisons humaines. Lorsque la nature ne nous y a pas rendus sensibles, on ne l'acquiert point par la science, quoiqu'il se puisse perfectionner par l'étude. Il juge par une impression secrète, sans raisonnement, mais par les rapports de la figure ou du corps, par la démarche, les manières, la voix, le mouvement général; et plus on veut le définir, plus il échappe à l'esprit. Enfin, l'on plaît, ou l'on déplaît sans en connoître la cause; notre cœur se réservant ce sentiment obscur.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

CORNEILLE.

Notre ame apperçoit ainsi, par une action secrète de ses facultés, des relations harmoniques avec les autres ames (1), comme les sons en ont entr'eux. Ces sympathies ou ces antipathies naturelles dépendent de rapports merveilleux entre les caractères : rapports qui consistent dans des qualités semblables

(1) Keppler, *Harmon. cœlest.*, l. IV, c. 2; Kircher, *magnet.*

ou bien contraires du tempérament et des autres dispositions tant du corps que de l'ame. Les animaux même y sont sensibles entre eux; car ils ont des choix d'amitié et des antipathies innées. Ce n'est pas toujours la beauté qui nous attire, ni la laideur qui nous repousse. Une consonnance harmonique dans le son de la voix de l'homme et de la femme, un accord d'analogie dans les goûts, une correspondance dans les formes, une similitude dans les affections, fait que l'ame juge aussi-tôt du sentiment d'une autre ame d'après le sien, et dans le même moment, elles sont à l'unisson, elles entrent en liaison d'amour ou d'amitié; ainsi, deux cordes étant à l'unisson, si une seule entre en vibration, elle entraîne le mouvement de l'autre. Si un jeune homme n'aimoit dans une jeune personne, que ce qu'il pourroit trouver avec toute autre, il n'y auroit qu'une sympathie relative aux sexes, et l'union se dissoudroit après la jouissance; mais s'il l'aime par-dessus toute autre, et même sans motif d'intérêt, un physionomiste en découvrira la raison en examinant leurs rapports de mœurs, de formes, de caractères, &c. Il pourra connoître aussi les différences capables d'engendrer entr'eux des dissensions et des querelles.

La plupart des sympathies ordinaires dépendent des ressemblances, car chacun de nous recherche son égal; l'enfant accourt vers l'enfant, le vieillard se rapproche du vieillard, le jeune homme des autres jeunes gens; la femme, de la femme. Et néanmoins entre pareils âges et sexes, entre même condition, nous faisons encore de grandes différences. C'est parce que nous découvrons sur les figures, dans le maintien et les actions de nos pareils, quelque conformité ou des dissonnances avec les nôtres. Ainsi, un naturel chaud et vif, trouvant de la lenteur, du froid, dans les mouvemens, dans le jeu de la physionomie de son voisin, il s'en impatiente et le hait; ils ne marchent point du même pas, ils ne peuvent que se disjoindre; mais l'homme impétueux trouve comme un autre lui-même dans l'homme ardent. Nous n'aimons une personne, qu'autant que nous trouvons en elle quelque chose de nous-mêmes, ou plutôt nous n'aimons guère que nous en autrui. L'on ne se tient l'un à l'autre que par cette conformité de nature. Comme dans un mélange de plusieurs liquides, l'huile se réunit à l'huile, l'eau recherche l'eau, et le mercure l'autre mercure; ainsi, dans la société, chacun s'écoule vers ses pareils. Si le nombre des diffé-

rences entre deux personnes l'emporte sur celui de leurs ressemblances, elles se haïront; si le contraire a lieu, elles s'aimeront; s'il existe autant de conformité que de disparité, il s'établit un équilibre d'indifférence. Le meilleur moyen pour sympathiser avec une personne, pour s'unir d'ame avec elle, deviner ses sentimens et ses pensées, est de lui ressembler en toutes choses.

Les sympathies s'exercent principalement entre les habitans d'un même pays, qui, accoutumés aux mêmes mœurs, ayant le même langage et une pareille manière de vivre, ont aussi des traits de ressemblance dans la physionomie. Si la nature du terrain détermine le genre de vie dans l'homme, elle détermine également les mœurs des animaux soumis aux mêmes influences. C'est ainsi que l'Arabe est sobre et solitaire comme son chameau; le Tartare brutal et infatigable comme le cheval, son compagnon; le Lapon craintif comme le renne; le montagnard sauvage et velu comme l'ours, ou léger comme le chamois; le nègre sensuel, lascif et imitateur comme les singes de son pays; l'Indien doux et réfléchi comme l'éléphant. Les hommes qui vivent avec les animaux en contractent aussi certaines habitudes semblables: les bergers deviennent simples avec

les brebis; les porchers imitent la malpropreté des pourceaux; le bouvier est lourd comme le bœuf; le chasseur prend le caractère ardent et plein de sagacité du chien.

Ainsi, les mœurs se ressentent principalement de ceux qu'on fréquente. Nous adoptons même certains traits de la physionomie des personnes avec lesquelles nous vivons long-temps, sur-tout dans la tendre jeunesse qui reçoit facilement la teinte des passions et des habitudes de ses parens ou de ses précepteurs. Dans les congrégations religieuses, les couvens, les séminaires, les colléges, les régimens, enfin dans toutes les sociétés où la nourriture, les manières sont uniformes, les affections pareilles, où tout, jusqu'aux habits est semblable, la physionomie prend une teinte générale; elle se conserve encore dans ceux qui ne sont plus soumis à ces mêmes règles, et peut se perpétuer. Cet effet dépend sur-tout de l'imitation; car puisque nous prenons spontanément un air triste avec des personnes tristes, et gai avec des personnes gaies, ces habitudes longuement contractées peuvent devenir naturelles.

Les mouvemens secrets de l'ame se dévoilent sur-tout lorsqu'elle n'est point contenue par les sens et la veille; aussi les songes indi-

quent les humeurs qui dominent en nous. Qu'un jeune homme se représente dans ses rêves quelque femme qu'il n'ait jamais apperçue, son imagination l'ornera sans doute des qualités et du genre de beauté qui se rapportent à ses goûts; il la fabriquera, pour ainsi dire, sur le modèle de son ame qui cherche toujours ses consonnances harmoniques. Ce type intérieur guidera ce jeune homme pour découvrir, dans le monde, quelque femme correspondante à cette image qui l'aura charmé; nous avons si naturellement empreintes dans notre ame ces dispositions, qu'elles nous frappent aussitôt que nous les rencontrons. Quoique nous n'y songions pas, nous portons en nous ce modèle intérieur plus ou moins parfait, qui juge sur-le-champ nos semblables, selon qu'ils s'y rapportent ou qu'ils en diffèrent.

« Je ne redoute pas, disoit César, la figure » fleurie et bien peignée des Antoine et des » Dolabella; mais je me défie de ces visages » pâles et maigres des Brutus et des Cassius ». L'événement justifia cette conjecture physiognomonique (1).

---

(1) De tous les moyens employés pour découvrir le naturel de l'homme, le plus usité est l'art physiognomo-

DEUXIÈME PARTIE.

De l'hygiène morale.

CHAPITRE PREMIER.

Comment il faut d'abord disposer le corps.

« Lycurgus, celuy qui establit les loix des » Lacédémoniens, print un iour deux jeunes » chiens nés de mesme père et de mesme » mère, et les nourrit si diuersement qu'il en » rendit l'vn gourmand et goulu, ne sachant » faire aultre chose que mal; et l'aultre bon » à la chasse et à la queste (1) ». Comme il

nique, dont il existe beaucoup de traités. Les observations les plus certaines qu'on en peut tirer, résultent des formes, des couleurs, des mouvemens qui se rapportent aux caractères des tempéramens, des âges, des sexes, des passions, &c. comme nous avons fait. Aucun signe isolé ne nous paroît suffisant ou décisif; car pour connoître le tout, il faut juger par le tout. Un anatomiste allemand, le docteur Gall, prétend, de notre temps, distinguer nos penchans par les diverses éminences ou bosses du crâne; il suffit d'observer, au contraire, que la plupart de nos dispositions morales naissent d'autre part que de l'organe cérébral, comme nous l'exposons dans la suite de cet ouvrage.

(1) Plutarque, *de l'Education des enfans*, trad. d'Amyot.

n'est aucune chose plus importante pour le développement des facultés spirituelles et morales que la *nourriture*, ou les habitudes de la vie, il nous faut chercher quelle hygiène est la plus propre à la santé de l'ame.

Un arbre à fruit, quoique né de bonne graine, ne deviendra qu'un sauvageon s'il est livré à la simple nature. Sa sève employée à produire du bois et des feuilles s'étendra toute en rameaux; elle ne donnera que des fleurs rares et des fruits acerbes. Au contraire, le plus mince sauvageon taillé, greffé, soumis à la culture, fructifiera d'autant plus abondamment qu'on émondera mieux ses branches gourmandes, et le bois inutile; c'est pourquoi les espaliers rapportent davantage de fruit, à proportion, que les grands arbres. De même un homme livré à tous ses penchans naturels deviendra bientôt glouton et gourmand, fainéant et dissolu, rapace, violent, égoïste, et pour tout dire, ne songeant qu'à se satisfaire. Croupissant dans la paresse, abruti par la débauche, il sera aussi dépourvu d'esprit que lâche de cœur, et amoureux de sa vie, comme la vile populace. Mais plus l'homme se restreint à l'extérieur, en retranchant autant qu'il peut de la sensualité, de la mollesse, des voluptés, enfin, de l'amour de soi et de la

vie, plus il fortifie intérieurement son esprit et son caractère moral; plus il produit des fruits en perdant des feuilles. La sobriété, la tempérance impriment plus de vigueur à l'ame, parce que le corps consomme moins de forces. Les hommes d'esprit ou de cœur agissent par dedans, les autres par dehors; les premiers se retirent au centre, et même l'habitude de la contemplation, l'humeur mélancolique, comprimant les esprits, leur donnent de l'unité et de l'énergie; mais ceux qui s'exhalent au-dehors par les plaisirs et les dissipations, affoiblissent leur intérieur. L'art de rendre plus ingénieux et plus vertueux est donc celui d'accroître les facultés de l'ame en diminuant celles du corps; la discipline religieuse qui recommande avec tant de soin la prière ou la méditation dans la retraite, ainsi que le jeûne, la nourriture maigre, les veilles, la mortification de tous les sens, a pour but de perfectionner notre moral. Aussi les mélancoliques, les hypochondriaques, naturellement disposés à ce genre de vie, sont souvent plus spirituels et plus capables de vertus que les hommes d'un autre tempérament.

Par là s'établit la différence entre l'hygiène convenable à la santé corporelle, et l'hygiène propre à celle de l'ame; car si l'on favorise

beaucoup la nutrition et les facultés sensuelles, l'on rendra sans doute très-robuste, ou très-sain ; l'on formera un athlète parfait dans toutes ses fonctions corporelles; mais à coup sûr un esprit lourd et une ame grossière. Il est vrai qu'en favorisant trop les fonctions mentales, aux dépens du corps, ce dernier s'affoiblit extrêmement ; mais le génie est incompatible avec une santé trop florissante. La force vitale, comme étouffée sous le poids des nourritures, ne peut pas s'exercer librement, tandis qu'un corps creux et poreux est plus flexible, plus maniable dans toutes ses opérations. Ainsi, le bois sec et léger résonne mieux dans les instrumens de musique, qu'un bois compacte et pesant comme du plomb.

Il faut supposer d'abord une texture délicate et pourtant ferme, un sang subtil dès la naissance. Les femmes réglées pendant leur grossesse, fournissant moins de sang au fœtus, donnent, dit-on, des enfans plus minces, plus dispos et qui ont plus d'aptitude que les autres à bien agir et à bien apprendre. La plupart des hommes célèbres par leur esprit, ont été d'une extrême délicatesse à leur naissance, et n'ont pas moins résisté que les autres aux maladies; car nous distinguons cette

ténuité flexible et saine qui plie au mal et ne se rompt pas, de l'infirmité maladive qui résulte d'une mauvaise complexion. Les incommodités qu'éprouvent les enfans grêles se proportionnent à leur délicatesse ; les enfans trop robustes sont plus exposés à de fortes maladies qui les font périr. A Sparte où l'on vouloit des corps fermes et bien développés, mais souples, l'on préféroit les maigres et musculeux aux corps gras et épais ; c'est pourquoi l'on épargnoit la nourriture aux enfans et l'on multiplioit leurs travaux. Cette habitude de corps sèche et rigide, est non-seulement saine, mais la plus propre à l'exercice des vertus morales ; tels étoient les Catons, Phocion, Aristide, &c. Une chair délicate, flexible, tendre est plus disposée au développement des facultés intellectuelles, comme étoient Cicéron, Virgile, ou bien à exceller dans les beaux-arts avec Raphaël.

Si l'on pouvoit choisir son élève, il faudroit le préférer plutôt châtain que trop blond ou trop noir, né de parens sains, dans l'ardeur de leur âge. La couleur blonde des cheveux, les yeux gris, la blancheur fade du teint dénotent une humidité et une mollesse surabondantes, qui donnent plutôt de la délicatesse que de la force à l'esprit, comme dans les

tempérament des femmes. Le brun a plus d'élasticité, de sécheresse de fibres, plus de concentration dans les facultés morales, de solidité et de profondeur dans le jugement, parce qu'il tient de la constitution atrabilaire. Les blonds, plus jeunes par la complexion, et souvent foibles de poitrine, sont plutôt sensuels que sensibles. Ils ont besoin, comme les enfans, de lait pour s'animaliser davantage, au contraire des bruns olivâtres auxquels le lait ne convient pas.

Les enfans prennent, par un alaitement trop prolongé, une constitution replète qui nuit à leur esprit; l'estomac épaissi par cette nourriture, rend la peau grossière, les sens obtus, les corps de *grosse pâte*, selon le terme vulgaire. C'est pourquoi ceux qu'on sèvre de bonne heure sont doués de cette délicatesse d'estomac que Celse dit être toujours compagne de l'amour de l'étude. Les enfans en *chartre*, ou que des obstructions empêchent de croître, montrent même une intelligence vive et trop précoce; la bouillie et les alimens pâteux n'entretiennent cet état maladif, qu'en obstruant le système viscéral; car ils appesantissent d'ailleurs l'esprit. L'enfant qui mange beaucoup, passe sa vie à digérer et à dormir; il ne se soucie de rien; il devient tel que cet

animal goulu et stupide qui se vautre dans son étable et s'engraisse à son auge. *Pueri, multo pastu, tardioris ingenii evadunt.*

CHAPITRE II.

Des effets de l'air et des alimens par rapport aux mœurs et à l'esprit.

Qu'on ne suppose, dans un individu de cet âge, aucune disposition à l'esprit, aucune bonne qualité du cœur, Galien se vantoit de le rendre, par son art, prudent, ingénieux, vertueux; tandis que les plus heureuses dispositions avortent souvent faute de cet art. Il prétendoit même dompter les penchans les plus vicieux par une *nourriture* qui devînt à la longue une seconde nature; ce qui est aussi la pensée de Descartes : « Car, même l'esprit, » dit ce grand philosophe, dépend si fort du » tempérament et de la disposition des organes » du corps, que s'il est possible de trouver » quelque moyen qui rende communément les » hommes plus sages et plus habiles qu'ils » n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la » médecine qu'on doit le chercher (1) ». L'hy-

(1) Discours de la méthode, part. VI, pag. 62, édit. orig.

giène, ou les six choses qu'on appelle *non naturelles*, sont les plus capables de réformer le moral, en donnant une direction plus parfaite aux facultés vitales.

1°. *De l'air*. Il n'est personne qui n'éprouve plus de gaîté, de contentement et d'alacrité au travail dans les beaux temps, parce qu'on transpire aisément, et plus d'ennui, de *noir* dans l'humeur, pendant les temps sombres et froids. Si l'air est chaud, humide et l'atmosphère lourde, les esprits sont appesantis comme les corps, et incapables de pensées suivies. Le vent étouffant du midi, chargé d'orages, abat tellement qu'on ne sait que faire de soi; la tête pesante, la vue, l'ouïe obtuses annoncent la torpeur. Dans cet accablement des facultés nobles, celles de la vie animale, les fonctions sexuelles, par exemple, prennent plus d'activité, et comme dans les imbécilles, les crétins, elles se fortifient de tout ce que le cerveau ne peut pas dépenser. Une telle prostration de forces dispose les humeurs à la putridité; il survient quelquefois des syncopes, ou une mort subite. Au contraire, le vent sec et piquant du nord dispose à l'agitation, à l'impatience, à l'anxiété; le froid resserre les pores, fortifie les muscles et engourdit le sentiment moral. Un air épais, chargé de

brouillards et de vapeurs, rend le corps flasque, les humeurs stagnantes; il relâche et ramollit jusqu'à causer la stupidité, comme chez les habitans de l'ancienne Béotie, des Pays-Bas, des vallées marécageuses. Au contraire, l'air pur et sec, aidé de chaleur, est, de tous, le plus favorable à l'esprit; il allège le corps par une facile transpiration, il ouvre le sentiment moral et entretient la liberté de la tête. Les terrains arides, découverts, exposés au soleil d'orient et du midi, tels qu'Athènes et plusieurs lieux de Grèce, d'Arabie, d'Italie, d'Espagne, de France méridionale, ont des habitans naturellement vifs et spirituels. Un air doux et calme imprime beaucoup d'uniformité aux caractères moraux, comme dans les plaines de l'Asie; un air fort agité et inégal rend les esprits inconstans et divers, comme parmi les lieux montueux d'Europe. L'air subtil et raréfié des hautes montagnes semble inspirer, avec l'amour de la liberté, des idées vives, gigantesques, extravagantes, parce qu'il fait remonter le sang vers la tête; de-là viennent aussi de fréquentes hémorrhagies du nez. L'air dense et lourd dans les profondeurs, rend l'esprit constant, appliqué, méthodique, mais esclave de la routine; l'air renfermé des appartemens, des villes, dispose à la mollesse, à une timide

docilité, tandis qu'un air libre et renouvellé donne plus de vigueur, de santé et d'indépendance, mais moins d'aptitude aux arts qui exigent de la délicatesse. Une habitation élevée dans une exposition sèche, à l'orient ou au midi, sous un ciel pur, est très-convenable à la bonne disposition de l'esprit, sur-tout le matin et dans les belles saisons. L'été, l'automne sèche sont les saisons du génie; les tempéramens trop ardens travaillent mieux en hiver, les trop froids acquièrent plus de vivacité en été; les dissipés sont plus réfléchis en automne, temps que Milton trouvoit favorable à sa muse; les esprits trop concentrés sont plus ouverts au printemps, qui étoit l'époque principale de la verve du Tasse.

Qui veut se rendre robuste et très-sain, doit chercher l'air sec et froid qui excite le mouvement musculaire, l'appétit et endurcit le corps; aussi les régions du Nord nourrissent des hommes vigoureux, tandis que le caractère des Méridionaux est porté à l'esprit. En effet, les poètes ont feint que Phœbus ou le Soleil étoit le chef des Muses, et la *splendeur sèche*, comme parle Héraclite, *fait l'ame très-sage*. L'été développe l'activité du systême nerveux, diminue la graisse, la lymphe et les autres humeurs qui empâtent le corps; il y a beaucoup

de fous et de frénétiques dans les pays chauds, parce que la vivacité y est exaltée. La bile, augmentée par la chaleur, accroît la susceptibilité morale : la tension des fibres, et même les mouvemens bilieux des hypochondriaques sont des accès maladifs de verve et de génie :

.... O ego lævus
Qui purgor bilem sub verni temporis horam!
Non alius faceret meliora poemata........

HORAT. Art poét.

2°. *Les alimens et les boissons*, après l'air, influent sur nous plus que tout le reste; ce qui a fait dire en commun proverbe *que nourriture passe nature*. Ce n'est pas que le corps ne transforme les alimens en sa substance, mais ils la rapprochent insensiblement de leurs qualités. Que l'homme le plus spirituel gorge chaque jour son estomac délicat de chairs grossières, de lard, de pâtisserie, de bouillie, de restaurans visqueux et huileux, bientôt toutes ses facultés seront suffoquées; cette réplétion continuelle le réduisant à digérer sans cesse, épaissira ses membres, son sang, ses humeurs, pourra le rendre robuste, mais stupide. *Pinguis venter non parit subtile ingenium* (1). Après un repas co-

(1) Voyez liv. IV, sect. 3, ch. 3.

pieux, l'estomac appelant toutes les forces vitales pour concourir à la digestion, si l'on s'efforce de travailler, les facultés trop partagées n'achèvent ni la digestion, ni l'ouvrage. Les animaux même qu'on instruit à la chasse, comme les chiens et les oiseaux de fauconnerie, manquent de sens et d'activité si l'on ne les tient à jeun. La faim excite la bile, suspend le sommeil, rend les sens exquis, le sentiment intérieur d'une énergie et d'une délicatesse extrêmes. Chiron, dit Homère, nourrissoit le jeune Achille de chair dont on ne tiroit point de sang, c'est-à-dire, des fruits de la terre; mais en même temps, il le fortifioit de moëlle de lion, ou d'instructions de courage et de générosité. La chair endurcit l'ame, rend féroce à l'égal des bêtes carnassières; elle est la mère nourrice de la colère et de l'imprudence. Les Pythagoriciens qui s'en abstenoient entièrement, comme font encore les Bramines de l'Inde, étoient extrêmement doux, pieux, sages, ingénieux, toute ame et tout sentiment. Plusieurs philosophes anciens se contentoient de figues; mais les Stoïciens durs et austères, prétendant qu'un aliment tout végétal amollissoit trop le cœur, usoient davantage du régime animal, au rapport de Plutarque.

En nous formant omnivores, la nature nous

accorde les avantages de ces deux régimes réunis. Ainsi, pour nous rendre tempérans, humains, charitables, disposés à la piété, l'église ordonne des jours d'abstinence, de maigre, ou de carême, sur-tout avant les grandes solemnités. La défense de manger du lard, de la chair d'animaux carnivores, de poissons glutineux, du sang, dans les religions mosaïque et musulmane, est un précepte non moins favorable à la netteté de l'esprit qu'à la santé corporelle sous les climats chauds de l'Orient. Il en est de même des fèves rejetées par Pythagore; elles émeuvent la bile, comme l'oignon, le poireau, l'ail, la roquette, la moutarde, les légumes secs, farineux et de difficile digestion; les alimens coriaces troublent le cerveau; telles sont les chairs desséchées, âcres, rances et pourries ou brûlées, grillées; les fritures, les salaisons, les poissons fumés, les viandes noires; la chair du poulpe, des coquillages, des poissons vaseux, le vieux fromage, les racines de panais, de céleri, des ombellifères et des crucifères, &c.

Tous les êtres vivans se contentent d'alimens cruds, à l'exception de l'homme qui les cuit et les apprête. Ce besoin dû à la foiblesse de son estomac, n'est qu'une heureuse prérogative qui, facilitant ainsi sa digestion, laisse plus de

liberté à son intelligence. Les nourritures simples donnent une naïve bonhommie au caractère, comme le montrent les peuples pasteurs vivant de laitage, de beurre et de fruits; mais, plus les mets sont composés, les ragoûts variés et assaisonnés, plus on observe dans les esprits de raffinement et de recherche; soit que le même état de société produise l'un et l'autre effet chez les nations riches, voluptueuses, très-civilisées; soit qu'une grande diversité d'alimens et de saveurs sollicite une multitude de sensations et d'idées nouvelles. Nous voyons qu'un pain grossier et des nourritures pesantes rendent les paysans lourdauds, mais forts; à peine ont-ils subtilisé leurs humeurs par des vivres de haut goût, des sels âcres, des alimens épicés, qu'ils sentent leur intellect plus dégagé; c'est ainsi qu'un vin spiritueux et pétillant fait couler, avec la gaîté, des esprits moins rustiques au cerveau.

Les mêmes hommes qui aiment les mets aromatisés, fins et délicats, sont ceux qui vont à la quête du bel esprit; au lieu que les cœurs simples préfèrent les alimens francs et sans apprêts; tels sont les enfans. Le luxe des tables corrompt l'ame, et jamais gourmand ne s'est élevé au rang d'homme supérieur. « Je n'aime » pas, disoit le vieux Caton, l'homme qui a le

» palais plus sensible que le cœur ». La même cause qui a fait inventer des assaisonnemens pour exciter le goût et faire manger au-delà du besoin, la satiété a de même rendu nécessaire la sauce piquante de l'esprit pour aiguiser le plaisir de la conversation. Lorsque le palais se déprave et appète des saveurs fortes et étranges, l'esprit recherche aussi des combinaisons bizarres, hors du bon goût, tandis que le vrai génie aime en tout une simplicité naturelle. Ne voit-on pas les Asiatiques auxquels une grande atonie de l'estomac fait désirer le piment, le poivre, le bétel, le gingembre et les épices les plus brûlantes, se complaire aussi dans les imaginations les plus extravagantes? Il en est de même des femmes aux pâles-couleurs. Cette analogie entre le goût moral et le goût physique est si marquée que l'on peut juger par le genre habituel de nourriture, la trempe du génie d'un homme, et l'état moral d'une nation par sa cuisine. Toutes les saveurs vives et très-agréables agacent la sensualité et la lasciveté, mais obscurcissent le sentiment moral. Des alimens sucrés, légers, aromatiques, rendent les corps minces, subtils, sensibles à la poésie, à la musique, aux beaux arts. Tous les alimens doux, humides, disposent à la tendresse et à une molle volupté,

mais les amers et secs disposent à la sobriété, à la prudence, à la sévérité, parce qu'ils font maigrir; les acides rendent froid et tempérant, car ils sont anti-bilieux ; les fades donnent un naturel sot, bonace; les émolliens, un caractère paresseux, lent, insouciant, relâché. Au contraire, les nourritures acerbes, âpres, rendent serré, tenace, revêche et peu communicatif, à cause de la constriction fibreuse qu'ils excitent; les âcres et alliacés se digérant mal et émouvant la bile, rendent colérique, piquant, difficile à vivre; les épices et les aromates excitant le cours du sang, provoquent les passions, avivent et exaltent l'esprit. L'usage des fruits fondans rafraîchit, tempère, nourrit peu et rend doux; les fibres, par de fréquens alimens purgatifs, deviennent grêles, irritables et singulièrement mobiles à la crainte. En général les nourritures d'herbes et de fruits étant de plus facile digestion que les racines, diminuent la fermeté du caractère, mais disposent à la soumission de l'esclavage. En revanche, les chairs des quadrupèdes fortifient le courage, l'amour de l'indépendance; les Tartares qui dévorent la chair à moitié crue, sont féroces; la chair de venaison étant plus exercée, est tonique, augmente la vigueur musculaire et l'activité des sens; le poisson

nourrit moins, et rend le tempérament humide ; il excite, dit-on, le prurit vénérien. La chair d'oiseaux, la plus légère, la plus sèche de toutes, est aussi la plus convenable à l'esprit ; elle rend même fin et délié ; le laitage, le fromage, le beurre donnent un caractère simple, mais lourd et stupide à ceux qui en vivent trop habituellement.

Chaque homme peut donc choisir à son gré sur cette grande table de la nature des alimens convenables, afin de perfectionner son intelligence ou ses habitudes morales. Les hommes de lettres dont l'estomac est d'ordinaire froid et relâché, en doivent choisir de subtils, de toniques, secs, friables, peu nutritifs, mais digestibles et sapides, des viandes plutôt rôties que bouillies. Les caractères impétueux ont besoin d'une réfection fréquente, mais courte ; l'usage du lait les adoucit ; souvent on n'a l'esprit tourné à la malignité que par de mauvaises digestions, effet des alimens ou trop variés, ou mal-sains, ou inaccoutumés ; c'est pourquoi une diète réglée, et des alimens très-simples, ramènent une humeur plus tempérée. C'est ainsi qu'on peut calmer l'aigreur de la vengeance, diminuer le penchant à l'impudicité, affoiblir, à la longue, une méchanceté profonde, en joignant

encore aux moyens physiques le traitement moral.

Ceux qui ne comprennent pas la cause de ces changemens, s'imaginent que nos alimens modifient en effet notre ame, et ils en concluent qu'elle est corporelle et altérable. C'est à-peu-près comme si l'on soutenoit qu'en changeant ou déformant les tuyaux d'un buffet d'orgues, l'on diminuoit ou l'on augmentoit à son gré le talent de l'organiste.

L'effet des boissons sur le corps et l'esprit est plus prompt, mais moins durable que celui des alimens; copieuses, elles rendent le tempérament mou et humide; diminuées, elles le dessèchent et le rendent plus ferme. L'homme ivre ne peut pas se conduire, parce qu'il a *l'ame détrempée*, dit Héraclite, et qu'elle est d'autant plus raisonnable qu'elle est plus *sèche*. L'usage continuel des infusions chaudes de thé, bien que cette feuille soit astringente et tonique, ramollit les organes et relâche l'estomac; de là viennent la pâleur et la flaccidité. Nulle vigueur de courage, nulle élévation de pensées dans le Chinois, lâche esclave du Tartare, peuple poli, mais corrompu; érudit, mais sans génie. Au contraire les boissons glacées fortifient les viscères et roidissent les muscles; cependant leur fré-

quent usage peut affoiblir la faculté intellectuelle qui s'aide de chaleur et de la délicatesse de l'estomac. De même, toutes les boissons rafraîchissantes, émulsives, ou les acidules, comme les limonades, tempèrent l'ardeur des passions et détendent les pensées. Un seul verre d'eau froide ou aigrelette calme sur-le-champ un accès de colère ou d'autres émotions vives. Le lait, le chocolat, les bouillons et consommés, tous les liquides très-nutritifs, oléagineux ou gélatineux, sont fort convenables pour restaurer le corps ; mais ils empâtent l'estomac de mucosités qui appesantissent les fonctions mentales. L'eau pure, aërée, légère, est, de toutes les boissons, la plus propre à la sérénité de l'intelligence et à la netteté des sens. Rien n'est plus pernicieux à l'esprit et à la mémoire que l'usage des boissons enivrantes après le repas.

Toutes les liqueurs fermentées, prises avec modération, sur-tout le vin, animent le courage, développent les sentimens du cœur, disposent à la générosité, à la franchise l'Européen qui en use, plutôt que l'Asiatique qui les rejette. Toutefois les eaux-de-vie et les *esprits* ne sont pas moins pernicieux à l'intelligence qu'à la santé par leur abus. La bière, plus aqueuse que le vin, rend le tempérament

humide et gras, le caractère simple et bon. Le principe âpre du cidre et du poiré dispose à la rigidité, à la contraction musculaire, aux querelles; l'ivresse qui en résulte laisse subsister long-temps un levain d'aigreur et de malignité, comme on l'observe parmi des Bretons et des Normands (1). Si les vins blancs sont plus légers que les rouges, ils donnent plus de subtilité que de vigueur à l'esprit; aussi sont-ils préférés par les tempéramens délicats et les femmes, tandis que les vins de couleur très-foncée rendent les constitutions musculeuses et austères. Les vins noirs, tartareux et pesans, disposent à l'humeur atrabilaire. Ceux qui cherchent à exciter leurs idées par des liqueurs spiritueuses, simples ou aromatisées, aiguisent plutôt quelques pointes d'esprit, qu'ils n'en reçoivent du vrai génie; c'est pourquoi le moins vaut mieux que le plus dans l'usage de ces boissons. La plus propre pour exciter l'esprit est le café qui donne aux sens une vivacité singulière et écarte le sommeil; cependant l'on a pu remarquer qu'en agaçant et picotant les nerfs, il sollicite plutôt des saillies et des éclairs de pensées, qu'une lumière forte et uniforme, qu'il diminue le

---

(1) Voyez liv. IV, sect. 2, part. 3, ch. 2.

poids du jugement, en prêtant des ailes à l'imagination. Les Arabes qui en font une habitude continuelle, deviennent maigres, nerveux, mobiles et pleins d'un esprit plus brillant que solide; aussi cette boisson convient aux tempéramens épais dont elle stimule les fibres.

Quand nous apprenons que nul grand homme n'a été délicat en son vivre, qu'il faut s'arrêter avant la réplétion, que Descartes se contentoit des alimens les plus simples, que Newton, écrivant son optique, ne vivoit que de pain et de vin, nous verrons que le génie n'est point attaché aux mets rares, ni aux indigestions de l'opulence. La frugalité, les nourritures saines qui n'excitent pas l'appétit au-delà du besoin, conservent la vigueur de l'ame avec la santé du corps; enfin un esprit suffoqué de graisse et de sang ne peut pas s'élever à la contemplation des vérités immortelles.

CHAPITRE III.

Des autres choses dites non naturelles et de leurs effets.

3°. *Les réplétions et les évacuations.* Les premières nuisent plus que les secondes à nos

facultés morales; une santé athlétique, une pléthore de sang ou d'autres humeurs les oppressent beaucoup. Les hydropiques et les leucoflégmatiques tombent même dans une singulière apathie de corps et d'esprit; mais plus on transpire librement, plus on se sent dégagé dans ses actions et ses réflexions. De même, les déjections alvines et vésicales, le flux hémorrhoïdal, les cautères, les fonticules débarrassent souvent la tête et facilitent les opérations de l'esprit. Le tabac en poudre, irritant la membrane pituitaire du nez, excite une excrétion salutaire de lymphe. Comme tous les sternutatoires, il attire en haut les mouvemens vitaux et réveille l'esprit; mais il nuit à l'odorat et peut-être à la délicatesse de l'imagination qui semble tenir à ce sens. Pris avec excès, sur-tout en fumée, le tabac enivre et trouble le cerveau, de même que les narcotiques. Mâché ou *chiqué*, il stimule les glandes salivaires et agit moins sur les fonctions mentales. Il suffit quelquefois de vomir pour rendre son intelligence plus nette, ou de se purger pour aiguiser le sentiment moral du cœur. De-là est venu l'usage si fréquent de l'hellébore dans l'antiquité. Le philosophe Carnéade voulant répondre aux écrits de Zénon

le stoïcien, avoit soin de prendre de ce médicament auparavant (1).

L'on peut demander à ce sujet, s'il y a des maladies capables de perfectionner l'entendement. L'ame n'est pas toujours la plus saine dans le corps le plus sain; le trop de santé n'est pas moins ennemi de l'esprit que de la sagesse; car le génie se développe le plus souvent avec l'hypochondrie et même disparoît par-tout où l'atrabile n'est pas. Un auteur illustre, Pascal, a cru l'état de maladie nécessaire à la perfection morale du chrétien. Toutefois les maladies aiguës, loin d'être favorables à l'intelligence, l'accablent; elles ruinent la mémoire et égarent le jugement; mais la fièvre quarte, la goutte, la colique néphrétique, le squirre de la rate, les obstructions des viscères, les épanchemens de bile et d'autres affections lentes dont le siége est au bas-ventre, rendent le caractère plus profondément sensible, plus irritable et aussi plus spirituel. La phthisie imprime seulement un naturel mobile et léger. Qui pourroit donc exciter ces salutaires langueurs, si propres à dégager l'ame de ses entraves, emporteroit la stupidité gros-

(1) Pline, *Hist. nat.*, *liv. xxxv, ch. 5*. Le goût de l'étude engagea d'autres personnes à l'imiter.

sière et les vices de la chair et du sang. En effet, les plus graves pensées macèrent le corps, le rendent mélancolique, le portent à la tristesse; car la philosophie, selon la célèbre définition de Platon, est *une méditation de la mort;* au contraire les appétits du corps tendent vers la vie et les plaisirs; ils le délectent, ils l'engraissent de sang et d'humeurs douces.

Pour dessécher le corps, les frictions sont utiles, l'exercice est encore plus sain, mais la diète est le moyen le plus efficace. Si les bains facilitent la transpiration, en nettoyant la peau, ils humectent, ils ramollissent la chair, et même lorsqu'ils sont chauds ou très-fréquens, ils détendent le courage presque autant que la saignée, et relâchent l'effort de la pensée. Rien n'est sur-tout plus nuisible à la vigueur de l'ame qu'une grande déperdition d'humeur séminale, seule réplétion capable de fortifier le génie; c'est principalement par elle qu'on peut surpasser les autres hommes. En effet, si l'enfant, l'eunuque, la femme sont inférieurs à l'homme parce qu'ils sont privés de ce germe de force et de vie, ceux en qui ce principe abonde, seront supérieurs aux individus qui en ont moins. Le plaisir vénérien attire cette humeur au-dehors et en bas; l'action de l'esprit la résorbe au-dedans et en haut;

plus les facultés animales se dissiperont par l'une de ces voies, plus elles s'affoibliront dans l'autre, plus l'énergie vitale diminuera. Vénus, gaie, ouverte, détourne la vigueur au-dehors et épuise bientôt l'intérieur ; mais Saturne, qui préside à la méditation, est mélancolique ; en recueillant les forces au-dedans du corps, il fait vieillir l'extérieur ; Vénus aime la folâtre jeunesse, et Saturne la vieillesse sensée. Les anciens ont attribué une virginité perpétuelle à Minerve et aux Muses. L'abus des plaisirs du tact et du goût, sens les plus éloignés de la faculté intellectuelle, paroît dégrader autant le cœur qu'il affoiblit l'esprit.

4°. Par rapport *au mouvement et au repos*, ce qui fortifie l'ame est encore l'opposé de ce qui convient au corps. Plus celui-ci s'exerce, s'endurcit au travail, plus celle-là se rouille et s'engourdit ; au contraire, plus l'ame s'applique à l'étude, plus les mouvemens corporels se ralentissent : c'est ainsi qu'une profonde réflexion suffit pour faire arrêter l'homme qui se promène ; et de même que la surface de l'eau troublée par le mouvement, ne représente plus les objets que confusément ; ainsi les secousses du corps troublent la netteté de la pensée. Voyez les naturels légers, toujours en action, comme la jeunesse ; ce sont les moins réfléchis,

les plus extravagans des hommes. Les travaux mécaniques, la chasse, la danse l'escrime, les jeux de force et d'agilité, la natation, toutes les fatigues rendent les membres plus robustes, et même le courage plus ferme, mais diminuent la faculté de réfléchir. La santé, toutefois, n'en sera que plus assurée; la digestion s'opérera mieux; il y aura moins d'humeurs surabondantes; la gaîté, la légèreté ingambe remplaceront les qualités spirituelles; mais celles-ci ne s'achètent qu'au prix du repos corporel, et des langueurs vaporeuses causées par une longue application. *Sedendo, fit anima sapiens.*

L'étude échauffe le cerveau et dispose à la méditation; les travaux du corps échauffent les membres et les disposent à l'action. Les récréations convenables à l'esprit sont les conférences savantes, la lecture à haute voix ou la déclamation, les spectacles ingénieux ou instructifs; les jeux de combinaison et tout ce qui exerce la réflexion. C'est pourquoi les mouvemens passifs comme l'équitation, la voiture, la navigation, les occupations d'adresse plutôt que de fatigue conservent mieux la faculté de penser. Comme on délasse le corps en exerçant l'esprit, de même on délasse l'esprit et l'on dissipe les vapeurs de l'hypochondrie en

fatiguant le corps. De tout temps l'étude a été principalement attribuée, dans chaque nation, à l'état sacerdotal et à la magistrature qui ne se livrent à aucune occupation corporelle, pour vaquer plus librement aux morales et aux spirituelles.

5°. Un excès dans *la veille* ou dans *le sommeil* nuit pareillement à l'esprit; la première en l'épuisant, le second en augmentant la masse corporelle; le long sommeil rendant les membres gras et flasques, cause l'insouciance, l'incapacité de penser; la veille prolongée dessèche le cerveau, produit le délire et épuise les idées. Cependant, il est plus avantageux à l'ame de prolonger la veille que le sommeil au-delà du terme naturel; car la jeunesse qui dort plus que la vieillesse, a moins de force dans l'esprit. Il suffit, en santé, de dormir le quart de son temps, ou six heures, et dans la fatigue, la foiblesse, le tiers ou huit heures. Les naturels vifs et spirituels, d'un tempérament impétueux ou bilioso-nerveux sont presque toujours éveillés; les flegmatiques pesans et sots dorment long-temps.

Le sommeil, de même que le froid, repousse à l'intérieur les facultés vitales; elles quittent les sens et les organes externes pour s'accumuler vers l'estomac et l'appareil de la nutri-

tion dont elles augmentent l'activité ; de-là vient que le corps se répare alors. Dans la veille et la chaleur, au contraire, les parties intérieures s'affoiblissent, parce que nos facultés sont attirées vers le cerveau et les sens extérieurs pour s'y consommer. Il s'ensuit que peu dormir habitue les forces vitales à se porter vers les organes de la vie intellectuelle et sensitive, et diminue la vie végétative ou nutritive. Comme les mouvemens vitaux tendent vers le systême viscéral, pendant la nuit, temps destiné au sommeil, les fonctions de l'esprit, dans ces veilles, ne s'exercent pas pleinement, et les études nocturnes ne produisent jamais des œuvres aussi spirituelles que celles du jour. Si l'ame se ferme, pour ainsi dire, le soir, comme une fleur, elle s'épanouit le matin, époque de fraîcheur, de sérénité, d'allégresse. La pensée n'est point alors offusquée, comme dans la soirée, de toutes les distractions du jour. C'est donc une habitude contre nature, que celle qui fait de la nuit le jour, et du jour la nuit. Tout sommeil diurne, sur-tout la méridienne, appesantit singulièrement la tête et les sens; aussi rend-il pâle, abattu, parce qu'il opère une sorte de lutte entre nos facultés : le jour les attirant à la circonférence, et le sommeil les repoussant vers le centre. De

même, un sommeil immédiat après le repas, trouble le cerveau, parce que les facultés vitales sont trop fortement accumulées vers les organes nutritifs. Il est sain de se reposer sur un lit dur, rien n'amollissant davantage le corps qu'une couche molle; et la situation sur le côté, gêne moins les organes digestifs que celle sur le dos ou sur le ventre. Ces remarques sont légères; cependant il est important de conserver net et tranquille le cerveau, si justement nommé la citadelle de Minerve, car on perd quelquefois toute une journée pour avoir passé une mauvaise nuit.

6°. Enfin notre ame se gouverne encore plus immédiatement par *ses affections* ou *ses passions* que par les moyens précédens. Pour aider la vaillance, elle emploie l'indignation, le dépit et la colère; une crainte modérée favorise la prudence et la tempérance; une tristesse légère et involontaire accompagne souvent l'étude, rend sage et modeste; mais la grosse gaîté, le rire, la moquerie et tout ce qui évapore nos facultés amène l'imprudence, l'insouciance, une folle présomption; un homme trop disposé à la joie fait connoître qu'il manque d'esprit et qu'il est peu capable de devenir habile. En effet, les affections trop joyeuses engraissent le corps, sur-tout dans le jeune âge, elles avi-

vent trop les sens ; elles sont donc opposées aux facultés intellectuelles. La méditation et l'admiration demandent du sérieux ; le chagrin, le mécontentement rendent fort pensif, suspendent les mouvemens extérieurs, dessèchent et creusent le corps. *Le cœur des sages est où se trouve la tristesse, et le cœur des sots où est la joie* (Eccles.).

Les châtimens qu'on inflige aux enfans trop dissipés doivent avoir pour but de les rendre plus réfléchis, afin qu'ils étudient mieux et qu'ils se concentrent. C'est pourquoi il est utile de les affecter de tristesse, par le blâme, la honte et quelquefois par l'abstinence. Les peines corporelles ne produisent qu'une crainte servile : elles marquent l'empire de la force seulement, mais les peines d'esprit sont l'empire de la raison ; elles développent dans ces jeunes ames le sentiment de l'honnête et du beau moral, en les rendant sensibles à l'honneur et à la gloire. Aussi l'émulation, l'amour de la réputation, l'attrait de la curiosité, l'ambition sur-tout sont des passions très-nécessaires pour échauffer des cœurs trop froids, ou pour piquer les esprits les plus engourdis. Elles agitent, elles tourmentent, elles font maigrir : *vexatio dat intellectum*. Au contraire, dans les ames trop ardentes, il faut modérer ces affec-

tions qui les pousseroient jusqu'à l'extravagance.

De toutes les passions, la plus capable de perfectionner le cœur est l'amour moral, comme la haine est, de toutes, la plus propre à le dépraver. L'homme devient susceptible du plus grand développement de ses forces morales et intellectuelles, quand, à la fleur de l'âge, le desir de la gloire pénètre dans une ame comblée de tristesse et d'amour.

CHAPITRE IV.

De l'habitude par rapport aux facultés corporelles et spirituelles.

La nature est innée et l'habitude naît; celle-ci consiste dans les actes qui s'exercent fréquemment; celle-là dans ceux qui se font toujours: Sans doute, la nature n'est pas *une première coutume*, comme l'a pensé Pascal; mais la coutume devient tellement *une seconde nature*, que des actions volontaires et libres se rendent involontaires et nécessaires.

Cet effet résulte de leur répétition; les facultés vitales ou les esprits animaux, employés sans cesse dans un organe en mouvement, y coulent plus facilement ensuite, à cause de l'élargisse-

ment des canaux et des pores, en sorte qu'il n'est plus besoin de le vouloir. Nous voyons le musicien mouvoir ses doigts sur un instrument avec une extrême agilité, et comme sans y songer. Nous remarquons que plus on fait usage d'un organe, plus on le rend fort et actif. Autant les forces vitales y affluent, autant elles diminuent dans les autres parties : le cerveau est ainsi plus développé dans le philosophe, les bras, chez l'homme de peine, l'estomac ou l'organe sexuel dans ceux qui en abusent, &c.

L'éducation n'est qu'une habitude contractée pour répartir nos facultés d'une manière convenable à la vie sociale. La coutume, à la longue, n'est pas de peu d'importance; car donnant ainsi une direction continuelle à nos forces vitales, elle forme en nous un tempérament factice dont le pouvoir est si impérieux, si tyrannique, qu'il force ensuite à faire ce qu'on ne voudroit pas, et qu'on ne peut plus se défendre de ce qu'on a tant de fois voulu. C'est ainsi que certains vices deviennent incurables lorsqu'ils sont invétérés, comme celui de l'ivresse. Pour peu qu'on goûte alors le vin à ses repas, son fatal ascendant domine bientôt la raison. De même on se fait des besoins du tabac, du café, &c. ou de telle sorte de vêtement et de bien d'autres choses non

nécessaires. On se rend ou frileux, ou délicat pour la nourriture, pour l'exercice du corps, pour le chaud, le froid, le sec, l'humide : tout blesse celui qui évite les maux avec trop de soins.

Un homme trop régulier en son vivre, trop uniforme dans ses actions journalières, n'ose plus s'écarter d'une ligne, de l'ornière accoutumée ; il ne sort point de la routine sans se trouver dans un monde étranger ; sa santé se dérange, l'ordre même de ses idées s'altère. Des limites si étroites contraignent, resserrent, gênent le développement du caractère, le rendent petit et minutieux, comme on l'observe parmi plusieurs congrégations religieuses et dans ceux qui mènent une vie casanière. Ils perdent la vigueur, l'audace, la magnanimité. Il faut, au contraire, se former dès la jeunesse un genre de vie libre et large ; tantôt souffrir la faim, tantôt manger beaucoup, veiller longtemps, dormir sur la dure, étendre et resserrer tour à tour ses facultés, afin qu'elles prennent plus de dimension en divers sens, et que le changement nous rende moins facilement malades, suivant le conseil de Celse. Ainsi nous diminuerons ces craintes ridicules *de nous faire mal*, et cette peur de la mort qui enlève au courage la confiance nécessaire pour les hautes

entreprises. Comme un arbre durci par les frimas, résiste aux intempéries des saisons, de même on voit que les hommes les plus vivaces et les plus sains sont ceux qui ont le plus fortifié leurs facultés par l'exercice et l'habitude.

Dans l'enfance, la nature est la plus puissante ; dans la vieillesse la coutume l'emporte, et ce qui est nouveau contrarie ses anciennes habitudes. Les membres devenus secs et rigides, ne peuvent plus se plier à tout, avec cette docile flexibilité du jeune âge (1). Autant celui-ci se plaît dans le changement, autant les personnes âgées aiment la constance, par difficulté de modifier leur organisation et leurs goûts. Pour elles, le mauvais n'est que l'inusité, et le bon n'est tel que par l'usage. La jeunesse, au contraire, ne s'attache souvent à aucune coutume par la facilité qu'elle éprouve à les suivre toutes.

Il suffit qu'une habitude soit contractée pour la rendre obligatoire. Combien de fois sommes-nous sollicités à manger, boire, nous réveiller ou dormir à l'heure précise de la coutume, quoique sans besoin ? Cependant, la néces-

---

(1) *Adeò in teneris consuescere multum est.* VIRG. Les vieillards ne se corrigent plus.

sité est telle qu'en tout autre temps l'on ne pourroit ni sommeiller, ni digérer des alimens, et qu'on seroit même incommodé, soit en intervertissant la règle ordinaire, soit en l'omettant. C'est que nos facultés ayant pris la marche de s'accumuler ou de se débarrasser à des époques fixes, elles troubleroient l'économie si l'on interrompoit tout-à-coup ce retour. Ainsi l'habitude de la santé maintient la santé, comme celle des maladies chroniques prolonge ces maladies. Les paroxysmes des fièvres, de l'épilepsie, les écoulemens périodiques de sang, de lait, d'humeurs, les accès des passions, &c. résultent quelquefois de ces seules habitudes du système nerveux. Il y a des hommes qui n'ont des forces ou de l'esprit qu'à certaines époques; le poète, le musicien, tels que l'oiseau matinal, chantent, non quand ils veulent, mais quand leur verve se réveille. Lors même qu'ils ne le voudroient pas, ils y sont quelquefois forcés par une surabondance de forces vitales. En tout autre moment, ils ne peuvent rien faire de bien, parce qu'ils n'agissent pas avec la plénitude de leurs facultés.

Un autre effet de l'habitude est de rendre les plaisirs indifférens et d'ôter également aux douleurs ce qu'elles ont d'insupportable,

jusqu'à les naturaliser en nous et les rendre insensibles. Non-seulement on s'accoutume aux poisons, aux miasmes des maladies, de telle sorte qu'ils n'agissent plus sur nous, et que les remèdes trop long-temps continués perdent leur efficacité, mais encore un mal habituel sera plus sain qu'un bien inaccoutumé. Ce qui étoit nuisible devient bon par l'usage; naturalisés avec lui, nous souffrons sans lui. Nous nous endormons à un bruit monotone, parce qu'en nous y façonnant, il nous devient indifférent; mais nous nous réveillons quand il cesse; car accoutumés à sa présence, nous ne pouvons plus sentir que son absence.

Un individu foible supporte plutôt de forts travaux au moyen de l'accoutumance, qu'un homme robuste ne peut résister à de foibles occupations auxquelles il n'est point formé. Le Spartiate nourri dans la dure discipline de son pays, devenoit malade au milieu des molles délices de la Perse. Il suffit de choisir le meilleur genre de vie; quelque austère qu'il soit, l'accoutumance doit le rendre agréable.

Il n'est donc point de plus grand avantage que celui d'une bonne coutume; à la longue, elle passe la nature en facilité. Par elle se forment nos vertus et nos vices (et le terme de morale vient même de *mos*, coutume). Un homme

doué naturellement de bonnes dispositions du cœur et de l'esprit, qui néglige de les cultiver, sera surpassé par celui qui réparera les défauts de sa nature au moyen de bonnes habitudes. La mémoire, l'imagination, le jugement, les qualités morales, tout se fortifie par l'usage qu'on en fait.

Une habitude trop régulière de vivre devient périlleuse pour la santé; car en rapportant nos forces vitales à l'uniformité, pour peu qu'on s'éloigne de cette voie, on se trouve dans la maladie. De même, toute mutation subite produit une secousse dans l'économie animale. Quelque mal-saine que soit une habitude, nos corps prennent toujours du plaisir et de la vigueur en y retournant. Il faut donc se faire à une grande variété d'actions, afin que nos forces soient plus également distribuées en tout sens. La coutume se détruit peu à peu par des coutumes opposées. En vain se proposeroit-on de la rassasier par ses propres excès : on ne feroit qu'accroître son ascendant, et l'enraciner tellement qu'elle seroit désormais indestructible.

LIVRE II.

SECTION PREMIÈRE.

Correspondance de l'homme avec la nature universelle.

CHAPITRE PREMIER.

Que nos esprits et nos corps sont relatifs à l'ordre général du monde.

Nos esprits éprouvent, de même que nos corps, des révolutions dont la cause nous est étrangère, qu'on ne peut attribuer qu'à l'action des élémens qui nous entourent, et au cours de la nature. Ainsi la diversité des climats, des terrains, de l'air, des saisons, des nourritures, toutes choses dépendantes de la constitution de notre planète, modifient singulièrement nos caractères.

L'ame immatérielle placée dans ce monde, s'y naturalise en quelque manière et participe à ses accidens. Etant comme un miroir dans lequel l'univers vient se réfléchir, elle reçoit la teinte de tous les objets ; et à cause des

connexions intimes entr'elle et le corps, il ne peut s'opérer aucun changement parmi les substances matérielles sans que leurs effets retentissent dans le systême des êtres intellectuels. L'homme a deux voies : l'une qui lui est essentielle et par laquelle il exerce son libre arbitre ; l'autre subordonnée aux loix générales de la nature.

L'ame, c'est l'homme même ; la chair, les os, les humeurs sont des parties, non de l'homme, mais du globe terrestre auquel elles se rejoignent à la mort ; elles appartiennent moins à l'individu qu'au monde dont elles suivent les révolutions ordinaires. Nous sommes montés à l'unisson des élémens ; notre vie correspond à leurs mouvemens ; le froid l'assoupit, la chaleur l'anime, l'absence du soleil fait dormir, les lieux humides abattent l'esprit, des boissons, des alimens divers l'étourdissent, l'enivrent. Nous sommes malades ou par défaut, ou par excès, ou par inégalité des élémens ; les changemens de climat, de saison, de nourritures peuvent donner la santé aux malades ou des maladies aux sains ; les seules variations de l'atmosphère réveillent les douleurs rhumatismales, la goutte, les migraines et troublent les humeurs.

Si l'homme est un petit monde, un *micro-*

cosme, son ame entre en alliance avec toutes choses. Etant cosmopolite, respirant l'air de tous les climats, ne pouvant se contenter d'un seul aliment sans dégoût, parce qu'il est omnivore, il goûte, pour ainsi dire, toute la nature; il parcourt toutes les parties du monde pour satisfaire ses desirs; capable de tout sentir, de tout connoître, il est le centre de cette sphère. Mais ce roi de la nature suit le commun branle qui entraîne le grand univers; c'est un petit pignon qui s'engrène avec cette roue immense. Comme être intelligent, le *sage n'est point dominé par les astres;* mais en tant que corps animal, il est soumis immédiatement aux causes universelles. Notre libre arbitre nous tire du rang des animaux, mais l'esprit reçoit la secousse des altérations que subit le corps.

Notre terre étant suspendue dans les espaces célestes, ses mouvemens intérieurs et extérieurs sont une dépendance nécessaire de la gravitation générale des astres. Notre vie et notre organisation se coordonnent avec cette impulsion, imprimée par le moteur suprême. Ainsi la situation du soleil par rapport aux diverses régions du globe, constitue les climats et les saisons dont l'influence est si puissante sur tous les êtres vivans. C'est à cet astre et à la lune qu'on doit attribuer les grandes mu-

tations de l'atmosphère, le flux et le reflux des mers, l'élévation des vapeurs qui retombent en pluies ou en orages, les vents, les frimas, les sècheresses, &c. Ces causes, multipliant ou détruisant les germes de vie, font naître la disette ou l'abondance, en différens temps et en divers lieux; elles influent plus ou moins directement sur le bonheur ou le malheur des hommes, sur leurs actions et déterminent par-là le cours de leurs pensées. Il est vrai que les révolutions célestes sont invariables; elles procèdent d'une source divine et éternelle, tandis que les émotions particulières de notre planète sont sujettes à se perdre ou à s'altérer sans cesse, quoiqu'elles émanent des premières causes. Le mouvement céleste qui se propage jusqu'à notre terre, est modifié par les perturbations antécédentes qui subsistent encore, et qui le contrarient. Mais ces irrégularités conservent néanmoins un ordre constant, parce que les causes qui les font naître, agissent toujours de la même manière. Ainsi les saisons et les mêmes températures retournent après une période régulière.

L'on a remarqué, de plus, que les constitutions annuelles, dans le même climat, revenoient à-peu-près chaque dix-huitième année. Ce retour a sur-tout été visiblement observé

tous les trente à trente-six ans, dans les Pays-Bas. Cette période se rapporte à celle de la lune, dont les éclipses retournent successivement dans l'espace de dix-huit ans deux cent vingt-huit jours et quelques heures, qui est la période de Méton. Elle dépend du mouvement des nœuds de la lune, ou de ses points d'intersection avec l'écliptique, qui font un tour entier dans cet espace de temps. Ainsi ce satellite, repassant dans le même lieu, y ramène également les mêmes révolutions atmosphériques. L'on doit considérer encore que le lieu de l'apogée, ou du plus grand écartement de la lune, ne répond pas toujours directement au même endroit de la terre; mais il en achève le tour entier dans un peu moins de neuf années. L'attraction lunaire étant plus ou moins forte, selon l'éloignement de ce satellite; elle doit produire quelque altération parmi les mouvemens des eaux et de l'atmosphère. Les diverses attractions des astres nous expliqueront sans doute pourquoi l'aiguille aimantée décline plus ou moins sur un même lieu de la terre, dans l'espace de quelques années, et nous montreront aussi la cause de la petite variation de cette aiguille chaque jour. Puisque les courans de matière magnétique et peut-être aussi le fluide électrique changent

de direction sur la terre, ces révolutions imperceptibles peuvent secrètement modifier la vie, l'accroissement, la génération et la mort de tous les êtres animés. La lune agit non-seulement sur l'océan, dont les marées correspondent à son mouvement, mais aussi elle produit les vents anniversaires, les autres flux atmosphériques, et peut-être contribue à plusieurs changemens de température qui influent tant sur les biens de la terre, les animaux et les hommes.

Le monde ne subsistant que par l'équilibre de toutes ses parties, puisqu'il est de forme sphérique, tout doit s'y compenser également; la chaleur et le froid, la sécheresse et l'humidité se succèdent et se contrebalancent toujours. Les inondations, les stérilités, les épidémies et d'autres accidens ne peuvent tomber sur un pays, sans que d'autres éprouvent un état opposé. Ainsi dans la nature chaque chose se coordonne avec toutes les autres; si rien ne s'entretenoit, il n'y auroit point de concours régulier d'action. Chaque monde, en effet, est un assemblage de matériaux divers, qui, comme autant de membres, forment un tout complet. Il n'en peut rien sortir de nécessaire, ni rien y entrer d'inutile sans que l'économie générale ne soit

bouleversée. Il s'ensuit que les êtres vivans contenus en ce monde correspondent à sa constitution. Il ne s'opère aucun changement particulier que suivant des proportions et des rapports avec le tout dont ils dépendent.

Nous ne pouvons même agir que conformément aux loix imposées à chaque être par cette disposition de l'univers. Nous appelons *Providence* ces loix divines et éternelles qui étoient le *Destin* selon les anciens, en tant qu'elles règlent l'état de l'espèce humaine ; mais en tant qu'elles influent sur chaque particulier, c'est *le sort, le hasard* ou *la fortune*, parce qu'il faut qu'elles tombent nécessairement sur quelque tête. Le développement successif de ces causes établit toutes les chances des révolutions que le temps amène parmi les hommes. La seule puissance que Dieu nous ait départie pour tous les actes dépendans de nous seuls, est notre libre arbitre.

CHAPITRE II.

Comment les climats influent sur les esprits, les mœurs, les habitudes ; causes de la Nostalgie.

Les climats qui résultent de la situation du globe par rapport au soleil, forment chacun

des tempéramens particuliers dans leurs habitans. Tout pays ayant un air et des eaux appropriés à sa constitution, et produisant des nourritures d'une qualité différente de toute autre, l'homme qui habite cette contrée est continuellement soumis à leurs influences. La position locale détermine toujours le genre de vie d'une nation. Dans les pays de plaines, par exemple, le terrain à-peu-près uniforme par-tout imprime à ses habitans un tempérament uniforme, et met leurs mœurs à l'unisson. Dans les pays de montagnes, l'inégalité du sol, la variété de l'air et des productions introduisent dans leurs habitans des dissonances remarquables de caractère. Il suit de-là que les nations des plaines tendent naturellement à un gouvernement régulier et *unicentral*, tel qu'une monarchie, tandis que les montagnards, et les peuples maritimes chez lesquels règne une grande disparité de complexions et d'habitudes, ne peuvent guère s'accommoder que d'un gouvernement contre-balancé, libre et agité comme eux, tel qu'un état républicain. Et ces espèces de gouvernemens assimilent à leur nature les esprits et les corps qui vivent sous leur administration. Lorsque des révolutions troublent l'ordre de gouvernement approprié au caractère de chaque

nation et de son climat, il tend à reprendre ensuite son état naturel; tel qu'une eau agitée retourne à son niveau ordinaire.

De même que les hommes naissent ou blancs ou nègres, ou cuivrés, olivâtres, &c., suivant les contrées; pareillement chaque climat décide de l'esprit des peuples, de leurs goûts, de leurs mœurs, de leurs opinions, de leurs habitudes; choses qui tiennent à leur constitution corporelle, et dont il ne leur est pas possible de s'affranchir. Telle est la cause pour laquelle aucune nation de la terre ne peut être semblable à une autre. Les animaux eux-mêmes sont soumis à ces influences. On sait que les perdrix, les rossignols et la plupart des oiseaux ont des ramages différens suivant les pays et la situation des lieux, quoique étant d'une même espèce. Les quadrupèdes n'ont pas également par-tout les mêmes mœurs, dans chaque espèce : ils sont plus féroces dans les pays de forêts et de montagnes que dans les régions cultivées ; et le soc de la charrue qui dompte la rudesse de la terre, adoucit aussi les mœurs des hommes en assurant leur subsistance. Comme la vie ne peut être ni réglée parmi les contrées incultes, ni sûre parmi des hommes barbares, sur-tout dans les pays froids, il n'y a point de lieux où le

naturel soit plus farouche et l'esprit plus déréglé. Les habitans de ces forêts ont même un air agreste, effaré; et comme ils craignent tout d'autrui, ils sont également à redouter. Par-tout où la terre est en friche, là se rencontrent les habitudes les plus étranges, les terreurs paniques, la sorcellerie, les délires, les vapeurs, les imaginations extravagantes, la férocité, résultat de la disette, des alimens mal-sains et d'un vivre irrégulier.

Au contraire, la délicatesse de l'esprit dépend souvent des qualités du sol. Le territoire sec d'Athènes, selon les voyageurs, forme encore aujourd'hui, comme autrefois, des hommes plus spirituels que la Béotie (1). Si les figures prennent un caractère spécial dans plusieurs régions, le moral est aussi modifié par les mêmes causes. Ce n'est pas que l'ame humaine ne soit point par-tout d'une semblable nature; mais les degrés d'humidité ou de sécheresse, de chaleur ou de froid, l'air, les eaux, le terroir et ses exhalaisons appesantissent ou allégent diversement les instrumens corporels dont elle se sert. Comme il y a des cantons où la constitution pesante et brumeuse de l'atmosphère rend la stupidité presque en-

(1) Laguilletière, *Voyages*, liv. II, pag. 154.

démique, il en est d'autres où la subtilité, la sécheresse, la vivacité de l'air, y déterminent une sorte d'endémie spirituelle. Si les climats intermédiaires produisent des nations plus policées, plus industrieuses et mieux éclairées que celles de la zône torride ou des contrées polaires, c'est à cause de l'équilibre de leur tempérament qui dépend d'un mélange proportionné de chaleur et de froid. En se plaçant au milieu des choses extrêmes, on peut s'étendre en double sens, au moral comme au physique. Le Lapon, placé vers une extrémité, est confiné dans ses climats froids; il ne peut pas vivre au Sénégal, ni le Nègre en Laponie; ce que peut faire l'Européen qui, se trouvant entr'eux, est déjà de la moitié acclimaté; en ne souffrant d'aucun excès, il développe davantage son esprit et ses forces. Un homme qui passeroit ainsi d'un pôle à l'autre, en faisant une station en chaque climat, éprouveroit des nuances successives dans ses idées, ses goûts et ses habitudes; preuve que notre esprit se conforme aux diverses qualités du globe terrestre. L'atmosphère brumeuse des pôles, et le ciel toujours ardent des tropiques, donnent à leurs habitans un génie opposé qui se remarque jusques dans leurs productions littéraires.

La plupart des ames sont tellement enracinées dans leur lieu natal, qu'elles se déplaisent et se trouvent mal par-tout ailleurs. La nostalgie ou le regret du pays est une affection de l'ame si violente, qu'elle fait périr quelquefois les hommes forcés de s'expatrier, quoique bien traités autre part. Un exilé ressemble à la plante arrachée, qui sèche dans le terroir étranger où elle est transplantée. La maladie que les Suisses nomment *heimvé*, est un desir si impérieux de retourner dans la patrie, qu'ils n'y peuvent pas résister. C'est sur-tout dans les montagnes que les ames ont plus d'attachement pour le pays natal; car y étant isolées et indépendantes, elles s'y développent plus librement. Telle est la force de cet esprit patriotique, qu'on peut se trouver heureux avec lui dans la misère, et malheureux dans les plaisirs sans lui; les peuples supportent même les plus grands maux pour le conserver.

Nos pensées et notre raison étant en rapport avec l'ordre de la nature, nous regardons comme insensés ceux qui s'en écartent. Si quelque grande irrégularité intervertissoit cet ordre; si la terre, sortant de son centre, perdoit cet équilibre qui maintient le cours actuel des saisons et la disposition des élémens, tous les esprits seroient détraqués avec les corps.

Puisque nos sensations se mettent toujours à l'unisson des élémens qui nous environnent, nous suivrions le même principe de désordre qui troubleroit la nature elle-même. Notre cerveau est, à notre naissance, semblable à une terre toute préparée pour nourrir les germes d'intelligence venus du dehors, et il n'admet comme raison que ce qui se rapporte au mouvement universel, émané du premier Être.

CHAPITRE III.

Que nos esprits peuvent être mus par les saisons, les météores, les exhalaisons de la terre, &c.

Les climats sont des saisons permanentes, comme les saisons des climats passagers. Sans l'obliquité de l'écliptique, la terre ne seroit point par-tout habitable ; une barrière de feu sépareroit les deux pôles ; les régions glacées s'étendroient jusques vers les bandes des contrées tempérées où régneroit un éternel printemps. L'uniformité de toutes choses ne permettroit de rien achever ou de rien commencer, parce qu'il n'y auroit ni augmentation ni diminution : tout rouleroit dans une fatigante monotonie.

Mais la diversité des saisons changeant l'état

de nos humeurs, fait varier toutes nos occupations et modifie nos facultés vitales. Pour peu que ces saisons sortent de leur cours accoutumé, non seulement les corps éprouvent des altérations, mais encore les esprits reçoivent des déterminations particulières. Aussi remarque-t-on que les esprits sujets à se déranger, comme ceux des atrabilaires, ressentent des redoublemens d'extravagances vers les équinoxes du printemps et de l'automne, à cause des fréquentes variations de l'atmosphère à ces époques. Il est certain que les grandes chaleurs de l'été et les froids vifs de l'hiver impriment des altérations profondes aux caractères les plus foibles ou les plus mobiles. C'est vers ces temps que les chiens et d'autres animaux sont le plus disposés à la rage. En recueillant la date de tous les suicides d'une année, l'on observe que le plus grand nombre arrive dans les fortes gelées qui succèdent brusquement à une température humide et tiède, ou dans les vents froids et resserrans du Nord. Ce passage subit du relâchement à la constriction, produit dans tout homme une disposition irascible. L'historien de Thou écrit que le roi Henri III étoit fort colérique dans les grands froids, et il fit tuer dans ces momens le duc de Guise. Charles Ier

en Angleterre, et Louis XVI en France, perdirent la vie sur l'échafaud en hiver, époque où les peuples souffrant davantage et subsistant avec plus de peine, sont aisément portés à des actes de violence. Aussi les habitans du nord sont naturellement plus âpres que ceux des pays tempérés. Les saturnales chez les anciens, le carnaval des modernes et les autres réjouissances de l'hiver, ont été institués pour diminuer l'influence maligne de cette saison; de même l'automne, saison triste et pluvieuse, est aussi le temps des vacances.

La chaleur et la sécheresse de l'été exaltent les esprits, et la folie se déclare principalement vers ce solstice. Les hommes, moins casaniers et moins renfermés à cette époque, qui leur imprime même une ardeur impétueuse, sont disposés aux grands mouvemens, aux guerres, aux émeutes, aux voyages, &c.; enfin les esprits varient sensiblement d'une saison à l'autre, ainsi que les corps dont ils suivent l'unisson. Nous sentons aussi que les temps chargés d'orages nous abattent, qu'ils troublent l'action vitale. Les tempéramens mobiles, grêles et excitables, sont sur-tout les plus affectés, et tout leur sang s'agite. Une expérience facile à vérifier montre cette variation journalière de l'esprit général. Les comédiens

savent que la représentation d'une même pièce, jouée également bien, par les mêmes acteurs, devant un pareil nombre de spectateurs accoutumés, ne produit pas une impression toujours semblable. Tantôt le public est froid, silencieux, insensible, et ne s'ébranle de rien; tantôt un esprit de chaleur, de sensibilité morale, ou de gaîté, fait correspondre toute l'assemblée à l'acteur; une émotion unanime passe comme l'éclair par tout le théâtre, comme si une seule ame pénétroit dans ce grand corps à mille têtes. Cet effet dépend d'ordinaire du temps; l'humidité froide relâche les corps et engourdit les esprits, qu'un temps plus sec tend et anime. Un vent étouffant (la *tramontane* et le *sirocco* des Italiens,) suffit pour abattre tous les habitans d'une contrée où il souffle un seul jour.

Ainsi tout ce qui change l'état du corps, dispose l'ame différemment, à cause de leur étroite correspondance. Elle se meut comme lui selon la nature du monde, et se soumet au cours régulier des astres et des saisons. Ce mouvement des cieux et de la terre modifie secrètement nos actions et nos pensées; il change nos goûts selon les temps, et donne au corps des penchans spontanés qui se décèlent jusques dans les songes. Nous découvrons

ainsi une harmonie entre l'ame et le monde, par l'intermédiaire du corps vivant. L'homme est comme le thermomètre qui mesure les perfections du monde : il en indique l'état, et se met en rapport avec ce grand tout.

Si nous vivions, comme les dieux d'Homère, d'ambroisie et de nectar, notre intelligence deviendroit presque divine; mais des nourritures grossières et terrestres, des viandes lourdes appesantissent l'esprit, l'abrutissent, le soumettent à des altérations correspondantes à celles du corps. Chaque peuple usant d'alimens différens, se forme un caractère particulier, et s'assimile ainsi au climat qui les produit. C'est par-là que l'ame, dont l'origine est céleste, s'accoutume à toutes les altérations de la terre, au moyen de tout ce qui entre dans nos corps. Les médicamens, les plantes vénéneuses, les poisons secrets que la nature a mêlés dans plusieurs substances dont nous vivons, les effluves qui circulent dans l'air, modifient nos esprits ainsi que nos corps. Origène (1) et saint Chrysostôme (2) rapportent que la Pythie de Delphes ne rendoit ses oracles qu'en se posant sur le trépied sacré, lequel

(1) Contrà Cels. l. 7.

(2) Homelia xx, in 1 Corinth, 22.

étoit placé à l'ouverture de la caverne de Castalie. Il en sortoit une vapeur qui, pénétrant cette prêtresse, la jetoit en des convulsions hystériques, et lui faisoit prononcer des paroles prophétiques. Au temps de Plutarque (1), on attribuoit la cessation des oracles à l'épuisement de cette exhalaison. Qui peut savoir si la sagesse suprême n'a point versé sur la terre, à certaines époques, *des esprits de vertige et d'erreur*, comme des pestes et des épidémies morales, pour changer les habitudes des nations? De quelque manière qu'on veuille expliquer les révolutions mémorables du genre humain, on verra qu'elles ne s'exécutent point sans l'intervention de quelques causes générales encore peu connues.

CHAPITRE IV.

Quelles causes influent en général sur le genre humain.

Dans la hiérarchie naturelle des êtres, l'homme marchant, sans contredit, au premier rang, il doit avoir des communications plus intimes qu'aucun autre avec l'auteur de la nature; il est le nœud qui rattache la terre

(1) De Oracul. defectu.

au ciel, et le ministre dont se sert la Providence pour agir sur toutes les productions de la terre. Etendant sa vie dans toutes les parties du monde, et devenu sensible sur tant de points que les commotions d'un hémisphère ne sont point indifférentes à l'autre, le genre humain ne forme qu'un seul corps. Il est le sommet où viennent aboutir les secousses qui se font sentir dans les autres êtres, de même que toutes les sensations d'un individu se rapportent à son cerveau. Nous n'existons point pour nous seuls, mais pour maintenir l'équilibre entre les corps vivans. Les animaux herbivores retranchent l'exubérance du règne végétal ; les carnivores diminuent le nombre de ceux-ci, et l'homme détruit à son tour ces destructeurs. Il se porte par-tout où la puissance de vie multiplie trop les individus; il consomme plus de végétaux dans les pays chauds, plus d'animaux dans les lieux froids, afin de mettre une juste compensation entre ces deux règnes (1). De là viennent les reflux et les marées de l'espèce humaine, des con-

(1) En effet, beaucoup d'animaux dans les pays froids y épuiseroient facilement le règne végétal peu abondant ; au contraire, trop peu d'animaux dans les pays chauds y laisseroient multiplier à l'excès les végétaux.

trées stériles vers les climats de l'abondance. De là, les colonies, les émigrations, les conquêtes, les envahissemens, les soulèvemens des pauvres contre les riches. Mais la surabondance des hommes par rapport au produit de la terre, devenant trop grande, il survient des famines ou des épidémies, des pestes qui opèrent un nivellement général dans l'équilibre des êtres vivans, comme des épizooties dans les autres espèces trop multipliées. Il n'est pas douteux que les guerres, les commotions des peuples ne soient souvent un instinct de la nature pour se débarrasser d'un excès d'hommes qui ne peuvent plus trouver à subsister; elle suscite même des maladies qui attaquent la reproduction de l'espèce, ou renouvelle par quelque grande secousse la masse du genre humain. Cette république universelle des hommes est un corps immense dont chaque peuple forme les membres; ils s'établissent en harmonie entr'eux, et leur choc n'a pas d'autre but que d'assurer leur repos, comme entre les flots de la mer ou les vents de l'atmosphère. Les époques de destruction pour le genre humain, sont des temps d'accroissement pour les productions de la terre, puisqu'il ne s'augmente qu'à leurs dépens, de sorte qu'il s'établit un ba-

lancement perpétuel entre tous les êtres. Chaque classe d'animaux maintient la même harmonie dans les diverses provinces de la nature; les oiseaux par leurs émigrations; (au temps des équinoxes, ils vont du nord au midi pour l'hiver, et du midi au nord pour l'été;) les poissons par leurs voyages annuels dans les mers; les insectes, les nuées de sauterelles, par leurs passages en plusieurs pays, et même les quadrupèdes par diverses migrations. Ainsi, la Providence établit des contre-poids entre tous les êtres; elle conduit le consommateur où l'aliment abonde, et se sert de l'espèce humaine comme d'un souverain modérateur destiné à peser tour-à-tour sur tout ce qui s'élève au-dessus des limites naturelles. La politique n'est elle-même qu'un instrument dont cette sagesse éternelle dispose, et dont les chefs des peuples sont les ministres. Les révolutions universelles ne dépendent pas des individus; il est un concours fatal de circonstances, une nécessité inévitable des choses. Sans doute, il est réservé dans l'orbe des destinées, ou dans le cours de la nature, des époques de destruction et de renouvellement. Les temps sont marqués pour la chute ou le rétablissement des gouvernemens; la face du monde change sans cesse; et au milieu

de ce fracas effroyable des empires qui s'élèvent et s'écroulent les uns sur les autres, une main immuable tient la balance et préside à ces bouleversemens.

Ces secrètes agitations qui impriment le branle aux états, émanent donc de quelque source plus élevée, en sorte que la Providence tient le gouvernail de tous les êtres ; elle domine leurs actions générales, et impose des lois à ceux qui en donnent aux autres (1). Les institutions des peuples sont tellement le résultat des qualités de leur pays, que les hommes y tendent d'eux-mêmes à la forme d'administration qui leur convient ; chasseurs ou pasteurs, marins ou agriculteurs, artisans ou guerriers,

---

(1) « Ce n'est pas la fortune qui domine le monde ; on » peut le demander aux Romains, qui eurent une suite » continuelle de prospérités quand ils se gouvernèrent sur » un certain plan ; et une suite non interrompue de revers » lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes » générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans » chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent ou la pré- » cipitent ; tous les accidens sont soumis à ces causes ; et si » le hasard d'une bataille, c'est-à-dire, une cause parti- » culière a ruiné un état, il y avoit une cause générale qui » faisoit que cet état devoit périr par une seule bataille : » en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les » accidens particuliers ». (Montesquieu, Grand. et décad. des Rom. part. 2, ch. 6.)

ou commerçans, leurs esprits se tournent principalement vers le but que la nature leur assigne (1). Les changemens que le temps amène tiennent toujours du principe. En séparant les nations par des limites constantes, la nature fait conspirer chacune d'elles vers un centre d'action ou de gouvernement; elle en forme des corps agissans et pensans dont les individus ne sont que des membres, comme l'abeille dans sa ruche. Les mœurs, les habitudes se rapportent à ces dispositions premières, et composent un esprit public, une ame nationale qui pénétrant dans ce grand corps, fait que chaque homme n'appartient plus seulement à lui-même. En devenant partie du tout, il se ressent de ses biens et de ses maux, et suit ainsi l'impulsion qui meut la république universelle du genre humain. Quand nos ames ne seroient pas liées entr'elles par des langages, des religions, des loix; elles n'en éprouveroient pas moins des altérations générales. Il s'élève et se succède des opinions, des modes, des sectes politiques ou philosophiques qui agitent notre espèce. Ce sont autant d'affections morales qui soufflent sur les

---

(1) Voyez l'Esprit des loix, liv. XVI et XVII, où l'auteur prouve que la liberté n'est pas un fruit de tous les climats.

têtes des hommes, comme le vent sur les champs d'épis.

CHAPITRE V.

Que les sociétés humaines subissent des changemens analogues à ceux des âges.

Les lois humaines tiennent à une loi générale qui suffit à tous ; car si nos corps tirent leurs forces de celles des élémens, nos ames ne tirent pas moins leur lumière de l'auteur de la nature. Et comme nous ne sommes jamais plus sains et plus vigoureux qu'en nous mettant en consonnance avec les élémens, nous ne sommes, de même, jamais plus éclairés et plus raisonnables qu'en entrant en harmonie avec la suprême intelligence. Aussi nous agissons et pensons, non par nous, mais par une Providence universelle, suivant la somme de facultés qu'elle nous distribue. De même qu'un membre n'agit dans un animal que par la volonté du cerveau, et selon le rapport des autres parties ; ainsi, dans le monde, toutes les opérations et les idées des différens êtres sont l'effet de la cause principale, et des instrumens qui concourent à ses desseins.

La nature parle au cœur de tous les êtres, elle inspire aux animaux leurs instincts et les fait tendre au but auquel ils sont destinés; les abeilles, les fourmis, les termites s'unissent en républiques; les poissons, les oiseaux sont sollicités à changer de climat selon les saisons. Une sorte de gouvernement se remarque parmi les animaux attroupés; les mâles les plus vigoureux, ou ceux qui ont plus de finesse de sens, une plus grande dose d'instinct, conduisent et régissent naturellement les autres. A plus forte raison, l'homme, le premier des êtres, favorisé par le don d'une ame raisonnable et immortelle, a du être guidé par une lumière supérieure à son intelligence; car il existe des loix naturelles, inviolables, empreintes par toute la terre, dans le cœur humain, et sans lesquelles nulle société ne pourroit se maintenir; loix dont l'infraction est punie par des remords, au défaut de notre justice.

A considérer dans l'histoire, les divers états par lesquels passent successivement tous les peuples, et les révolutions mémorables que le temps amène, il est visible qu'elles dépendent de causes plus fortes et plus élevées que la puissance des hommes. Nous voyons parmi les animaux des générations plus belles, plus

vigoureuses que d'autres ; il y a de même, en chaque pays, des familles plus fécondes, soit en hommes de courage, soit en caractères spirituels ou sots, soit en individus bons ou méchans. Les races se perfectionnent, puis elles dégénèrent, semblables aux plantes qui se fanent après avoir jeté leurs fleurs. Les familles d'un naturel vif, tombent dans la violence par une progression naturelle, et celles d'un caractère doux, dans la stupidité ; les courageuses, dans la témérité ; les spirituelles, dans la folie. Il y a une filiation dans les naturels, comme dans les tempéramens héréditaires. Chaque nation ayant sa complexion particulière, suscite des grands hommes dans son caractère. La spirituelle Athènes développe une foule de beaux génies, Sparte fait fleurir les généreux courages; Rome toute magnanime enfante ses héros ; les esprits sont moulés par les loix de l'état. Comme les individus ont des âges, des époques d'élévation et de décadence, et que les familles éprouvent les mêmes vicissitudes, les nations qui sont l'assemblage de ces individus et de ces familles, ont également des âges de floraison ; la vigueur et la fertilité des entendemens humains ne reste pas dans le même état. L'Egypte, la Syrie, la Grèce, jadis si industrieuses

et si éclairées ne sont plus à présent que des pays de barbarie ; et les Gaules, l'Angleterre, la Germanie, alors peuplées de sauvages, forment aujourd'hui des empires aussi policés que puissans. Les régions de la terre qui ont produit des peuples très-florissans, tombent ensuite dans l'épuisement, et ne peuvent plus faire subsister autant d'hommes. Ce sont comme des champs en jachères qui réparent leurs sucs nourriciers. La civilisation et la politesse ont commencé d'abord en Orient, ou dans l'Inde, car les pays chauds sont le berceau du genre humain ; ensuite elles ont passé en Egypte, en Phénicie, en Grèce, puis à Rome et dans le bas-empire ; elles pénétrèrent depuis chez les Sarrazins, les Maures d'Espagne ; elles retournèrent de nouveau dans l'Italie au quinzième siècle, en étendant leurs branches en France, en Angleterre, en Allemagne, et de là dans le nord de l'Europe. Elles s'avancent visiblement du midi vers le nord, et le septentrion s'accroît tandis que l'Italie et l'Espagne s'affoiblissent et se dépeuplent. Ainsi, l'arbre des nations fleurit par degrés, parce que les contrées froides sont les plus tardives.

Les époques les plus brillantes de l'esprit humain, celles dans lesquelles les lettres, les

arts et les sciences se sont élevés au plus haut point de splendeur, se rapportent au temps de la floraison naturelle de chaque état, comme le siècle d'Alexandre en Grèce, celui d'Auguste à Rome, celui des califes Fathimites chez les Sarrazins, celui des Médicis dans l'Italie moderne, et de Louis XIV en France. Ces glorieuses époques sont aux grands peuples ce qu'est pour l'homme l'âge de la perfection du corps et de l'esprit. La durée des états passe par les mêmes âges d'accroissement, de perfection et de décadence que les individus dont ils sont formés. Rome sous ses rois étoit dans son enfance, comme la France sous la race Mérovingienne; l'établissement de la République romaine signala sa puberté et son austère vigueur, comme Charlemagne, les croisades, la chevalerie errante, annoncèrent la jeunesse de l'état Français. Les Romains, après la conquête de Carthage et de la Grèce, se policèrent et s'instruisirent; de même que les Français au temps de François Ier protecteur des lettres, et ses successeurs. Les discordes civiles entre Marius et Sylla, César et Pompée furent pour Rome ce que la Ligue ou les guerres des protestans et des catholiques, des Guises et des Valois furent pour la France; le beau siècle d'Auguste a été repré-

senté par celui de Louis XIV, époques semblables de la parfaite virilité des deux états. L'on peut trouver dans l'histoire des nations de pareilles correspondances qui attestent la vie des états. Ces changemens ne sont point le résultat de la politique humaine, mais une révolution aussi nécessaire que celle de notre existence (1).

Les langues, cette monnoie de la pensée, frappée au coin de chaque climat, nous les voyons d'abord grossières, se polir ensuite, produire des chefs-d'œuvre de poésie, d'éloquence ou des écrits célèbres, puis se corrompre et mourir. Les loix ont leur jeunesse et leur décrépitude; les mœurs, les religions qui vivifient les états et sont comme la sève de l'arbre, se détériorent et tombent avec eux d'une chute commune. Toutes les institutions parvenues à leur sommet, retournent, afin de recommencer le cercle. *Comme l'ancienne Rome*, dit encore Tacite (2), *a connu l'excès de la liberté, elle éprouvoit de son*

---

(1) Forte rebus cunctis inest quidam velut orbis; ut quemadmodùm temporum vices, ità morum vertuntur: nec omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas multa laudis et artium imitanda posteris tulit. (Tacite, Annal. liv. III, ch. LVI; Florus, Hist. rom.)

(2) Vita Agricolæ, c. 2.

temps l'excès de la servitude. Cette ville ayant produit les plus grands hommes, donna aussi le jour aux monstres les plus exécrables, compensation que la Providence fait presque toujours. Les Dieux immortels, dit Valère Maxime (1), ont formé Scipion l'Africain pour montrer jusqu'où pouvoit s'élever la vertu humaine; et selon Sénèque (2), la nature a fait choix de Caligula pour montrer au monde jusqu'où elle pouvoit étendre ses forces du côté du mal. Rome payoit alors les crimes par lesquels elle avoit acquis la domination de l'univers.

Le genre humain est comme un grand arbre dont les nations forment les principales branches; les familles en sont les rameaux; les individus représentent les feuilles qui tombent et sont remplacées; les grands hommes en sont les fleurs et les fruits. Le soleil échauffe, la pluie humecte, le vent agite, l'été et l'hiver passent tour à tour, et l'arbre subit toutes les vicissitudes de la nature.

---

(1) Lib. VI, cap. IX, n° 2.

(2) Consol. ad Helviam, c. IX.

SECTION II.

Du mouvement vital en particulier.

CHAPITRE PREMIER.

Des formes organiques et de leur cause.

Les êtres animés vivent sous l'empire du temps, et leur existence a un terme; mais les matières brutes, la pierre, le métal privés de vie, subsistent toujours par eux-mêmes. Etant hors du temps, ils n'ont ni passé, ni avenir, et demeurent toujours au présent. Au contraire, les corps vivans subissent une révolution correspondante à celle du soleil ou de la terre qui les nourrit et qui mesure leurs âges. La marche des années, des saisons et des jours faisant retourner sans cesse nos fonctions sur elles-mêmes, produit la génération et le mouvement de la vie, qui ramène toutes les parties de l'individu vers son centre et les rassemble en un corps.

Les particules du caillou, seulement agrégées entr'elles, indépendantes dans leur nature,

peuvent subsister séparées de toutes les autres ; elles ne correspondent à aucun centre, chacune existe toute entière en elle-même. Le minéral ne forme donc point de corps individuel ; il n'a pas de vie : on le peut diviser sans qu'il perde son essence. Au contraire, un animal forme un seul tout organisé, dont chaque partie correspond au centre, ne subsiste que par ses relations avec lui, se corrompt lorsqu'on l'en sépare. De-là vient que les êtres vivans affectent sur-tout de prendre des formes rondes, leurs organes ne pouvant communiquer avec le centre et se correspondre qu'au moyen du mouvement circulaire qui les lie en un tout. Cette unité produit une harmonie générale ; elle établit entre chaque membre une sympathie qui les fait concourir aux mêmes fonctions, et qui se maintient principalement par la circulation du sang, des humeurs, ou des sèves. Le minéral n'ayant point reçu de mouvement circulaire, ne prend aussi que des figures cristallines, anguleuses ou en lignes droites. Si l'on brise un caillou rond, il se divise en fragmens angulaires, parce qu'il est formé par le mouvement rectiligne qui, ne distribuant la matière qu'en une direction, ne peut composer aucun organe, mais une simple juxta-position. Ce mouvement tend

à l'infini, par sa continuation ; il ne peut donc organiser aucun être fini ou individuel. Le mouvement circulaire est le seul capable d'ordre, d'organisation uniforme, constante, et de rassembler les membres en un seul corps. Aussi l'acte de la génération imprimant dans l'embryon un mouvement circulatoire interne dont le centre est le cœur, les membres se disposent par rapport au tout. La nutrition intérieure distribuant l'aliment par ce mouvement circulaire, augmente et répare les formes organiques qui s'usent. Mais le minéral ne prend aucune nourriture et n'est pas engendré ; c'est pourquoi l'on ne trouve dans ce règne que des figures cristallines, polygones et dont les faces sont rectilignes.

Le mouvement rectiligne ne peut non-seulement produire aucun corps individuel, mais parce qu'il est communiqué, il se perd ; il a un principe et une fin, tandis que le mouvement circulaire rentrant incessamment en lui-même, ne se dissipe point, et s'engendrant toujours, il se possède, il devient spontané, c'est-à-dire, animé. C'est pourquoi l'animal et la plante ont des fonctions qui s'exercent d'elles-mêmes, jusques dans le sommeil ; le minéral n'a point d'action spontanée. Le mouvement en ligne droite, ou celui de cristallisation, n'appartient

donc qu'à des substances mortes. Les animaux dont les mouvemens intérieurs de vie sont le plus parfaitement circulaires, sont aussi les plus individuels ; ils ne possèdent qu'un seul centre d'existence, et la division les mutile ou les fait périr. Tels sont l'homme, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, &c. qui ont un cœur et une circulation régulière du sang ; mais les vers, les zoophytes, les plantes qui n'ont pas un cercle aussi régulier d'humeurs ou qui possèdent plusieurs centres de vie, peuvent se d viser en plusieurs individus complets et s produire d'eux-mêmes ; car ils sont h phrodites.

Ainsi, les formes rondes abondent dans animaux et les plantes. La sphère étant u cercle en tout sens, elle compose la figure la plus parfaite et la plus mobile ; on la remarque dans les œufs, les graines, les fruits, les organes sexuels, le cerveau, le cœur et dans toutes les parties le plus éminemment vitales ; la forme cylindrique qui est la sphère prolongée par l'accroissement, se présente dans les tiges, les branches des arbres et les membres des animaux. Où règne la vie, la beauté, la jeunesse, le sentiment, là dominent les formes arrondies ; les traits carrés, anguleux, sont âpres ; ils accompagnent l'aridité, la vieil-

lesse, la mort; et ils indiquent même de la dureté dans le caractère moral.

CHAPITRE II.

Des mouvemens périodiques de nos fonctions vitales, et d'où ils émanent.

Les révolutions journalières de la veille et du sommeil, les retours de l'appétit et des besoins, les accès des fièvres intermittentes, les paroxysmes de plusieurs maladies nerveuses, les émotions des humeurs suivant les saisons, les flux menstruel et hémorrhoïdal périodiques, montrent que l'homme et les animaux correspondent dans leurs mouvemens vitaux à celui de la terre et des astres, aussi bien que les eaux de l'Océan. Et comme les plantes sont sur-tout exposées à ces influences, les époques de leur verdure et de leur floraison, celle de leur effeuillaison et de leur mort, sont déterminées par le cours même du soleil, ou plutôt par celui de la terre autour de cet astre de vie. On peut comprendre que le mouvement circulaire n'existant essentiellement que dans les astres et sur-tout dans l'astre central de notre monde, ils le communiquent aux substances terrestres capables de le recevoir. Le cœur étant

pour l'individu ce qu'est le soleil par rapport au systême du monde, selon Harvey (1), il paroît correspondre à cet astre.

Ces retours, aux mêmes heures, et chaque jour de nos fonctions vitales, avec autant d'exactitude que les rouages d'une horloge, ne peuvent dépendre que d'un cercle parfait, et paroissent se rapporter au mouvement diurne de la terre. Pourquoi l'accès des fièvres quotidiennes revient-il si exactement chaque matin vers le lever du soleil ? Dans les fièvres tierces, l'accès reprend toujours vers le midi, et dans les quartes, il retourne constamment l'après-midi. Les affections catarrhales éprouvent régulièrement leurs redoublemens le soir, ainsi que les fluxions et les douleurs gravatives de tête.

Rien n'influe davantage sur notre existence que les retours des saisons : les équinoxes du printemps et de l'automne sont fatales aux phthisiques, aux hectiques et à tous les individus consumés de maladies lentes. Dans le solstice d'hiver, nos fonctions vitales et intellectuelles sont aussi languissantes qu'elles deviennent animées dans le solstice d'été. Enfin, chaque jour, chaque mois lunaire, chaque

(1) Exercit. de motu cordis et sang., §.

année produisent en nous des révolutions régulières qui se rapportent au mouvement diurne de la terre, à la révolution de la lune, et à celle de l'année. Le jour, le mois, l'an, se partagent en quatre parties, semaines et saisons. Le sang domine dans le printems, le premier quartier de la lune et le matin; l'été, le midi, la pleine lune font surabonder la bile; le soir, l'automne, le dernier quartier, impriment une disposition mélancolique; enfin, l'hiver, la nouvelle lune et la nuit rendent plus flegmatique. La plus longue de ces périodes, celle des saisons, a des effets très-sensibles sur nos corps, elle ramène les mêmes dispositions; ainsi, les fièvres aiguës éprouvées à une époque, ont coutume de chercher à renaître les années suivantes dans le même temps.

Le flux menstruel des femmes reparoît communément dans l'espace de vingt-huit à trente jours, plus rarement avant ou après; cet écoulement, il est vrai, arrive dans tous les états de la lune: mais il est pourtant plus fréquent et plus abondant lorsque cet astre est en conjonction ou en opposition avec le soleil, c'est-à-dire, dans les pleines et les nouvelles lunes, temps des plus hautes marées menstruelles de l'océan. A l'époque des équinoxes, les règles sont communément plus fortes, ce qu'on peut

attribuer aussi à l'action simultanée de la lune et du soleil, alors dans l'équateur ; c'est aussi pourquoi les règles des femmes dans les pays situés entre les tropiques, deviennent si copieuses, qu'elles causent de grandes pertes de sang et même des avortemens. Elles diminuent au contraire de quantité, à mesure qu'on se rapproche plus des régions polaires, où l'influence des astres est plus oblique, la chaleur et la lumière beaucoup moindres. Les hommes sujets aux hémorrhoïdes, éprouvent aussi des retours assez réglés dans cette excrétion, aux quatre points cardinaux de l'année, les équinoxes et les solstices. Il y a même chaque mois, dans notre économie, une époque de réplétion d'humeurs qui se débarrasse ensuite par des urines troubles et abondantes, comme Sanctorius l'a remarqué. Toutefois, la variété du genre de vie et la diversité des tempéramens altèrent la parfaite régularité de ces périodes.

D'ordinaire, les attaques d'épilepsie reparoissent à chaque lunaison, sur-tout dans la nuit; de-là vient qu'on a nommé *lunatiques* les épileptiques. Il en est de même de l'hystérie qui renaît à chaque retour des menstrues. Les accès des maniaques, les attaques d'apoplexie, les migraines surviennent plus fréquemment aux nouvelles ou aux pleines lunes, sur-tout à

l'époque des équinoxes. L'on peut donc observer journellement que ce satellite de la terre a beaucoup d'empire sur les corps et les esprits vitaux, non-seulement chez l'homme et les animaux, dont il règle les époques de rut, de gestation et de naissance, mais aussi sur les sèves et l'accroissement des végétaux, sur les saisons propres à planter, semer ou recueillir les fruits. Ces observations consacrées par le temps, sont reconnues par tous les agriculteurs et les naturalistes. Ainsi, la femme n'accouche qu'au commencement de la dixième lunaison. Les naissances et les morts sont plus fréquentes sous les nouvelles et les pleines lunes. Selon Hippocrate, les femmes conçoivent sur-tout à ces dernières époques : temps où se déclarent principalement aussi les maladies et les paroxysmes critiques; c'est pourquoi, dans l'antiquité, les femmes prêtes d'accoucher, faisoient des vœux à Lucine, qui est la lune (1). De même que cet astre fait enfler la mer pendant les six heures du flux, il y a dans plusieurs maladies, une exacerbation de douleurs au même temps; et lorsque la mer décroît, il s'opère également un reflux dans

(1) Macrobius, Saturn. liv. VII, ch. 16; Stahl, de æstu maris microcosmici, &c.

le corps malade; car, l'on meurt sur-tout dans ces momens, selon l'observation des médecins (1). On a vu, dans les fièvres épidémiques, le mal s'augmenter constamment après la pleine lune et diminuer à chaque lune nouvelle tout comme les marées (2); et des accès de manie, reviennent chaque pleine lune.

Ces mouvemens ne s'opèrent jamais plus visiblement chez nous qu'en l'état de maladie; car la marche des crises dans les fièvres continues bien réglées, a des retours septenaires. L'intermittente quotidienne, la tierce simple, cessent communément après le septième accès, de même que la fièvre continue ordinaire se termine en sept jours; mais lorsqu'elle passe ce terme, elle s'étend jusqu'au quatorzième jour; de là elle peut aller jusqu'au vingt-un ou enfin au vingt-huitième, après lequel temps elle prend, si elle n'a pas cessé, le caractère chronique. Les fièvres quartes d'automne, si tenaces qu'elles subsistent souvent d'un équinoxe à l'autre, ont en tout trois cent trente-six heures d'accès, lequel nombre fait quatorze jours complets, durée moyenne d'une fièvre

(1) Carol. Piso, Hist. natur. liv. 1, pag. 24. *Voyez* aussi Mead, Infl. astr.

(2) Ramazzini, de constitut. annor. 1692 et 1693.

continue. De même toutes les maladies chroniques n'étant que des fièvres aiguës interrompues et ralenties, ont des périodes correspondantes.

Ces retours critiques se rapportent, comme les marées, aux phases de la lune qui changent de sept en sept jours, et divisent le mois en semaines. Néanmoins les jours critiques n'arrivent pas toujours exactement selon cet ordre, parce qu'indépendamment des irrégularités de diète et de tempérament, souvent la maladie ne commence pas avec la lunaison; mais elle alonge ou raccourcit ses périodes pour se mettre à l'unisson du mouvement lunaire. On a vu un homme assujéti pendant plusieurs années à un écoulement hémorrhoïdal vers le dix-huitième jour de chaque mois (1). Lorsque la fièvre n'est plus qu'une habitude du corps, il suffit d'anéantir ses retours pour la guérir, en brisant par d'autres secousses ce cercle d'accès périodiques.

Comme le corps éprouve dans ses maladies des agitations de sept en sept jours, aussi la nutrition et l'accroissement suivent la même période, comme l'indique la décharge mens-

(1) Juncker, Physiol. pag. 137; Frid. Hoffman, de fato medico.

truelle et hémorrhoïdale, au bout de quatre semaines. Il est impossible que notre corps subsiste long-temps dans le même état ; une matière nouvelle pousse sans cesse l'ancienne ; nos organes se durcissent et nos vaisseaux s'obstruent à la fin ; la vieillesse rend le corps plus sec et ses parties plus compactes. Si dans la masse des alimens solides et liquides pris chaque jour, une seule once est transformée en chyle, en sang, puis en chair, tout le corps, supposé du poids de 150 livres ou de 2,400 onces, pourra se trouver entièrement renouvellé dans l'espace de six ans et sept mois, qui font le même nombre de jours. De ce mouvement nutritif dépend sans doute la période de sept ans, qui modifie notre tempérament. L'année où doivent s'opérer ces changemens constitutionnels se nomme *climactérique* ; au septième septenaire, la femme cesse d'être féconde, et l'homme au neuvième. Cette époque peut être funeste, la mort des parties sexuelles entraînant quelquefois celle de la personne.

L'incubation des œufs de la poule se termine précisément le vingt et unième jour. Dès la première semaine, le poussin est formé distinctement en tous ses membres et se meut ; il commence, dans la seconde, à se couvrir

de duvet; enfin, dans la dernière, il respire, pousse de petits cris et perce sa coque. Aucune des plus courtes gestations des quadrupèdes, ne se termine avant la deuxième ou la troisième semaine révolue, comme les jours critiques d'une maladie, car lorsque le part n'est pas déterminé au quatorzième jour, il faut que la gestation parcoure en entier le cercle de sept jours de plus. Le fœtus humain n'a une vie bien assurée qu'en naissant après sept mois au moins. Nos maladies même ont une sorte de vie propre; elles ont leur naissance, leur accroissement et leur déclin, temps proportionnés avec la vie et les âges de l'individu qui les éprouve (1).

La durée des individus étant relative à leurs périodes d'accroissement, de puberté et de décroissement, elle a des bornes naturelles en chaque espèce. Leur existence est plus ou moins longue, selon l'étendue du cercle que parcourent leurs humeurs; une puberté précoce rend la vieillesse prématurée, et le cercle des âges se dilate ou se rétrécit selon la mixtion du tempérament. Les herbes, par

(1) Qualis est animalibus ætatum differentia, talia morbis sunt ea quæ nominantur tempora. (Galenus, l. de morbor. temporib. c. 1.)

exemple, dont la texture est poreuse, croissent promptement, fleurissent en abondance, et, épuisées de vie, meurent chaque année lorsque le soleil s'éloigne. Les plantes plus ligneuses, prenant plus de temps pour s'accroître et fleurir, sont bis-annuelles; enfin les arbustes, les arbres, mettant encore plus de lenteur dans leurs périodes, vivent beaucoup d'années, et les mêmes proportions s'observent chez les animaux. Ainsi la même circulation qui produit les années, les saisons et les jours, émeut pareillement nos humeurs, détermine les actes naturels de notre machine, comme le sommeil, la veille, les réparations et les excrétions. Le soleil verse sur la terre une quantité égale de vie, parce qu'il y exerce sans cesse une pareille attraction, mais chaque individu y participe plus ou moins, selon la nature de ses élémens; le cours de cet astre est *cette chaîne d'or à laquelle*, selon Homère, *le grand Jupiter suspend le monde, les Dieux et les hommes.*

CHAPITRE III.

Comment la vie subsiste et se perpétue par les révolutions célestes.

De même qu'en faisant circuler rapidement à tour de bras un vase plein, rien ne tombe, à moins qu'en s'arrêtant brusquement, la secousse ne fasse tout verser; ainsi la vie et le cours des générations ne subsistent que par ce violent tourbillon du monde, dont le branle se communique à tout. A l'exception de la lumière et de la chaleur, les astres n'influent pas matériellement sur nous; mais, par leurs attractions et leurs mouvemens, ils agissent sur notre terre et sur notre vie, et l'orbe infini du temps entraîne sans cesse nos années. En effet, le mouvement de tous les corps animés n'est qu'une émanation de l'attraction universelle. De même que la révolution de notre globe mesure le temps par rapport à nous, elle est aussi la mesure de la vie et la source des actions réciproques de tous les êtres; chaque individu se met en relation avec le mouvement total de l'univers. La constance des révolutions célestes est due au mouvement circulaire qui, revenant tou-

jours sur lui-même, ne se perd pas et est incommunicable, tandis que le nôtre est périssable parce qu'il se communique.

Il est vrai, nous mourons ; les élémens de notre corps ne soutiennent pas long-temps les efforts de cette course rapide; l'homme ne peut, de la vieillesse, retourner à l'enfance, ni achever son cercle de vie, parce qu'il a communiqué son principe d'immortalité, par la génération. En effet, la force vitale étant un cercle, ne cesse jamais ; de-là vient la perpétuité des générations ; mais l'homme en se reproduisant, s'échappe du cercle de l'immortalité; s'il n'étoit pas destiné à se reproduire, il ne seroit point condamné à mourir. Notre existence s'accroît et se développe comme une ligne spirale; à mesure que son tour s'agrandit, elle s'éloigne de son origine et tend toujours à s'écarter; tels sont ces ressorts d'acier, roulés en spirale, qui se débandent avec d'autant plus de force qu'ils étoient plus resserrés; de même l'enfant s'accroît d'autant plus rapidement qu'il est plus petit, et pour ainsi dire, plus resserré en lui-même. Enfin, l'homme ayant pris son entier développement, sa force vitale est relâchée, sur-tout par l'acte de génération, comme un ressort qui s'est détendu.

La vie n'est point la pensée, l'ame intellectuelle, mais une transmission du mouvement primitif de la génération, qui circule de corps en corps. Cette constance du changement rend tout permanent. La vie présente n'est qu'une suite de celle qui a été, et le précurseur de celle qui sera. Nous ne sommes qu'une tige d'êtres; nous existions, en quelque sorte, dans nos pères, nous vivrons dans nos descendans; l'espèce est co-existante avec le monde; la vie de chaque individu n'est qu'un épisode passager de cette longue série qui remplit le temps; aucun être ne meurt réellement, puisqu'il passe dans ses successeurs, et que cette seule enveloppe corporelle s'use et se renouvelle successivement. De là vient que la même quantité de mouvement vital subsiste dans le monde, en général, parce que la force qui le produit reste la même. Tant que les élémens de notre corps demeurent dans une parfaite correspondance avec l'ordre universel, nous continuons de vivre; plus cet accord est exact, plus nous participons de la force de la nature; alors possédant une surabondance de vie, nous sommes capables de produire de nouveaux individus; car la faculté générative nous est donnée par cette force essentielle du monde, autant que notre corps est à l'unisson

de ses lois. Lorsque cet équilibre est altéré, nous ne recevons qu'imparfaitement le mouvement originel, et nous sommes malades; enfin si toute harmonie cesse, l'individu ne reçoit plus la vie. A vrai dire, elle n'est pas en nous-mêmes, nous vivons dans la nature, nous engendrons par elle; rien ne nous appartient en propre que notre ame; nous puisons, chaque jour, notre existence dans l'air, la chaleur, les alimens; nous subsistons, pour ainsi parler, des aumônes que nous font les élémens. En nous séparant d'eux, notre vie cesseroit, comme elle cesse dans un membre amputé. Un ver, né dans les humeurs d'un animal, a quelque communauté de vie avec lui, puisque ce parasite meurt lorsqu'on l'en sépare. Les hommes, et tous les êtres incorporés dans le monde, vivant par lui, s'habituant à toutes ses révolutions, ne peuvent point tirer d'ailleurs cette force qui les fait mouvoir; ils se proportionnent donc à l'action générale de l'astre sur lequel ils roulent dans les cieux. La même sagesse divine qui organise le monde, organise également notre corps. L'on ne peut comprendre d'où nous tirons ces facultés qui nous font croître et vivre, sinon de la cause première de l'univers. Car de même qu'un membre ne se meut que par la

volonté de l'ame, ainsi l'homme, qui est un membre de ce monde, n'a de mouvement et de vie que par le principe qui le gouverne. Nous ne sommes pas notre cause ; nous naissons et nous mourons par la toute-puissance divine (1).

Les variations du mouvement vital dans chaque climat y produisent ces retours de fécondité et de stérilité, de corruption et de génération qui établissent un équilibre parmi les êtres ; aucun genre d'animaux et de plantes ne peut s'accroître qu'aux dépens de ses voisins, mais chacun d'eux possédant des forces proportionnelles à celles des espèces environnantes, se maintient au niveau de la vie. Les vicissitudes d'âges sont l'effet de ce mouvement universel qui s'écoule sans cesse dans nos corps, et les traverse de toutes parts pour les renouveler. Puisqu'il n'existe qu'une quantité bornée de cette puissance vitale, nous ne pouvons subsister que par la mort des autres, et si nous ne mourions pas, nos descendans ne pourroient pas naître.

---

(1) Si l'Eternel retiroit à lui son souffle, toute chair expireroit ensemble, et l'homme retourneroit en poudre. Job. c. 34, ℣. 16. *Voyez* les Œuvres du cardinal Nicolas de Cusa, ch. *si les astres sont animés.*

Toutes les créatures sont unies par une communication universelle qui opère entr'elles un continuel échange d'élémens ; l'herbe passe dans l'animal dont la chair nourrit l'homme, lequel rentre à son tour dans la terre. Si la nature nous porte à son unisson par le plaisir qui accompagne toutes ses fonctions, la douleur et la mort sont un défaut de ce mouvement organique que nous ressentons en nous écartant de ses lois. Ainsi, toutes nos actions se trouvent coordonnées dans l'ordre universel établi par la Providence, et nous ne pouvons pas nous soustraire à cette commune révolution des temps qui entraînent tout.

Les choses humaines forment un vrai cercle ; le passé se reproduit en nous ; l'avenir n'est qu'un passé qui n'est point encore retourné ; et le passé a été le futur d'un temps plus ancien ; donc tous les momens étant les mêmes, ne forment qu'un présent continuel, c'est-à-dire, une éternité. Toute chose retournant sans cesse à son principe, nous sommes des anciens reproduits, et nos corps doivent ressusciter dans d'autres nous-mêmes jusqu'à la consommation des siècles, toujours divers en individus, et les mêmes en espèce. Si le père vit jusqu'à la reproduction de son fils, il engendre par celui-ci ; il n'y a donc point d'in-

terruption de vie, point de mort réelle; le retranchement successif des individus ne détruit pas le principe de vie qui se transvase d'un corps dans un autre. L'amour est cette transfusion vitale et la révolution de l'éternité. Le principe de la génération tient à celui de la conservation de l'univers (1), et à la création du monde, mystère incompréhensible à l'esprit humain. C'est que l'ame étant un ouvrage subordonné, elle ne peut s'égaler à son auteur, et ne conçoit que ce qui est au-dessous d'elle.

CHAPITRE IV.

Des effets du jour et de la nuit, ou de la période diurne sur les fonctions vitales.

L'UN des effets les plus manifestes de la révolution diurne de la terre est le sommeil et l'éveil que la présence de la lumière et les ténèbres répandent tour à tour sur la nature vivante; les plantes même, les sensitives, les tamarins, les légumineuses en général, ferment leur

---

(1) Saint Clément Alexandrin, *Strómat. l. IV*, rapporte que J. C. interrogé par Marie Salome quand l'univers finiroit, lui répondit : *Quand les femmes cesseront d'être fécondes.*

feuillage ; les fleurs de liseron, de pissenlit, &c. se closent chaque nuit pour s'endormir avec les animaux des champs et les habitans des villes; mais chaque aurore infuse une nouvelle vigueur dans toutes les créatures.

De là naissent deux efforts opposés dans les mouvemens de la vie. Tous les soirs, nos facultés tendent à se replier vers les parties internes, et tous les matins, à s'ouvrir au dehors. Leur plus grand épanouissement s'opère dans la force du jour, leur concentration au milieu de la nuit. Dans la veille, les organes extérieurs sont tendus, capables d'action et de sentiment ; les humeurs s'exhalent ; c'est pour cela que les veilles amaigrissent, et que les corps grèles et secs dorment peu. Dans le sommeil, les organes détendus se remplissent d'humeurs qui obscurcissent le sentiment; aussi les dormeurs deviennent gras, insensibles, et réciproquement les caractères flegmatiques et paresseux sont portés au sommeil. Autant l'obscurité rend les corps humides, pâles et mous, autant la lumière dessèche, dans le jour, donne un teint bilieux et de la vivacité. L'été, qui est comme le midi de l'année, fait dominer l'humeur bilieuse par ses longs jours et sa chaleur; mais les nuits longues et froides de l'hiver,

augmentent l'humeur pituiteuse. On dort plus en hiver qu'en été, et même les loirs, les marmottes sommeillent dans toute cette longue nuit de l'année. Le printemps représente le matin, et il produit la gaîté, la santé, la vivacité si naturelles aux personnes matinales, parce que nos sens reprennnt par le repos de la nuit plus d'alacrité et d'énergie. Autant nos facultés s'ouvrent dans le printemps et la matinée, ce qui cause la joie et l'espérance, autant elles se concentrent en automne et chaque soir, après la déperdition qu'elles ont faite dans le jour et en été; ce qui produit la tristesse et la mauvaise humeur. De là vient que l'humeur mélancolique domine dans la soirée, comme l'humeur sanguine dans la matinée. Cette révolution du jour est moins apparente que celle de l'année, parce qu'elle n'est que de six heures, au lieu que chaque saison a trois mois; ainsi le jour est une petite année.

Les marques de cette circulation diurne des humeurs sont évidentes ; puisque la fièvre quotidienne qui attaque les tempéramens sanguins et jeunes, saisit dans la matinée et surtout au printemps; la tierce plus commune dans les bilieux, prend son accès lorsque l'humeur bilieuse domine, vers midi, et vers

l'été ; la quarte, fréquente chez les mélancoliques, revient le soir et dans l'automne, temps où règne l'atrabile. De même les paroxysmes d'hypochondrie, les redoublemens des fièvres continues et ceux de la fièvre hectique, les hémorrhagies du nez, les oppressions des maladies chroniques, les migraines, les attaques d'apoplexie, les délires, se remarquent presque toujours dans la soirée ; le déclin du jour dispose à la mort plus que tout autre moment, de même que l'automne, temps où selon les tables de mortalité, les décès sont plus nombreux ; c'est aussi l'époque de la mort des plantes et de beaucoup d'animaux, d'insectes, &c. Au contraire, la matinée, comme le printemps, est plus favorable à la vitalité ; elle débarrasse des maladies par des déjections critiques. Ce temps est le plus propre à la génération, et la plupart des accouchemens arrivent vers le matin. Les maladies printanières sont rarement funestes, elles se dissipent en été ; de même les coliques, les vomissemens, les déjections matinales cessent vers midi. A mesure que le soleil s'élève sur l'horizon, sa lumière frappant plus vivement les corps, attire les efforts de la vie vers les organes principaux, le cœur, le cerveau ; c'est pourquoi les passions et les pensées ont

plus de force vers le milieu du jour, et dans l'été qu'en tout autre temps.

Différentes parties du corps ont aussi un temps de réveil particulier et des époques de repos, non-seulement selon la saison, mais même chaque jour. Les organes génitaux prennent un surcroît de force chaque printemps, époque de la floraison des plantes et du rut des animaux, et sur-tout le matin ; le cerveau et les sens s'éveillent et s'endorment à certaines heures fixes par habitude ; l'estomac a ses momens de besoin ; chaque heure du jour sollicite l'humeur qui lui correspond et met en jeu les organes en rapport avec elle. Le coq ne manque jamais de chanter avant l'aube du jour, l'alouette gazouille au lever du soleil, le rossignol fait entendre son ramage au printemps, après le coucher de cet astre ; ce sont des accès journaliers comme ceux de la faim ou de la fièvre. Il semble qu'il y ait dans la nature, des principes inconnus qui excitent, à point nommé, tantôt une action, tantôt une autre fonction dans chaque espèce d'animaux et de plantes. C'est par cette révolution des humeurs, qu'elle inspire tantôt les amours, tantôt le desir des émigrations, aux oiseaux et aux poissons, ou qu'elle fait fleurir constamment des fleurs à certaines époques ;

les liliacées, plantes d'une texture humide, au printemps; les composées et les asters, d'une complexion plus sèche, vers l'automne. Ainsi, chaque végétal, chaque animal, selon la consonnance de son tempérament, entre en action aux époques correspondantes de la saison ou de la journée.

La nature détermine ainsi les maladies de chaque saison, et les porte principalement sur une région du corps. Celles de l'hiver attaquent de préférence la tête, les yeux, la gorge, le nez, comme les rhumes, l'enchifrènement et le coryza, les catarrhes, les fluxions, les maux d'oreilles, de dents, les ophthalmies, l'apoplexie, &c. L'action morbifique du printemps pèse sur la poitrine, de-là viennent les crachemens de sang, les hémophthisies, les péripneumonies, l'asthme, &c. ou bien se porte sur la peau et produit des éruptions cutanées. En été, cette action s'exerce sur-tout vers l'estomac et la région épigastrique par les fièvres dites malignes, putrides, bilieuses, le cholera-morbus, les coliques et douleurs d'entrailles, &c. Les maladies d'automne attaquent des organes encore plus inférieurs; de là naissent les dyssenteries, la colique néphrétique, les affections des voies urinaires, l'hydropisie, la goutte, les rhumatismes, les accès

d'hypochondrie et d'hystérie, les fièvres quartes, &c. Les maladies d'hiver ont sur-tout leurs redoublemens dans la nuit, celles du printemps dans la matinée, celles de l'été vers midi, et celles de l'automne dans la soirée, qui sont des époques correspondantes. Sous les climats froids et ténébreux des pôles on éprouve les maladies de l'hiver, comme sous l'équateur on subit celles de l'été. Les zônes tempérées représentent les saisons moyennes ; et les lieux élevés, venteux sont exposés aux maladies printanières, comme les pays chauds et profonds, aux maladies automnales. De même, on reste plus long-temps jeune dans ceux-là que dans ceux-ci. L'hiver et la nuit augmentent l'humidité des enfans. Le printemps et le matin accroissent le sang des jeunes gens ; l'été et le midi, l'humeur bilieuse des hommes faits ; l'automne et le soir, la mélancolie des vieillards, et rompent aisément l'équilibre de la santé. C'est pourquoi, il convient de se soustraire autant qu'on peut à ces dispositions agravantes des maladies.

Pareillement, les nourritures augmentent l'humeur dominante, selon la saison et l'heure du jour à laquelle on a coutume de prendre ses repas. Le déjeûner, sur-tout au printemps, est le repas le plus sain ; il restaure davantage

l'humeur sanguine; la bile qui domine vers le milieu du jour, imprime un caractère analogue aux alimens pris en ce temps, pendant l'été sur-tout. L'atrabile du soir rend le souper moins sain que les autres repas; et il appesantit les sens. Les alimens pris dans la nuit se digèrent mal et augmentent beaucoup l'humeur pituiteuse, comme on l'éprouve, la matinée suivante. Il n'est donc pas indifférent à la santé de manger habituellement à des heures capables d'accroître une humeur nuisible dans l'économie. Ceux qui vivent sur-tout le soir, n'ont jamais le teint frais, la vivacité, la force et la gaîté des personnes qui vivent principalement dans la matinée. En effet, le corps vigoureux et dispos chaque matin, digère bien mieux qu'après les dissipations et la fatigue du jour. Le laboureur, l'artisan se lèvent avant le jour, dînent de bonne heure, se couchent avec le soleil; le bourgeois qui se lève plus tard, dîne et se couche aussi plus tard; le riche, à peine levé avant midi, dîne le soir et se couche après minuit; mais les premiers sont plus laborieux, plus robustes, mieux portans, toujours gais; ces derniers, au contraire, énervés, oisifs, tristes, fondus dans la mollesse et les plaisirs, sont toujours malades et vaporeux. Aussi le remède souverain contre l'hypochondrie,

ou l'affoiblissement contracté parmi les grandes villes et par une haute fortune, est l'air, la vie saine du matin, et les travaux rustiques; ils délivrent l'ame de la satiété du repos. La vie matinale rajeunit en donnant un tempérament sanguin; la vie du soir rend bientôt pâle et mélancolique. En effet, nos facultés tendant naturellement à se fermer le soir, l'habitude qui contrarie ce penchant, nuit à la santé, et doit affoiblir l'ame comme le corps. Ainsi les riches s'efféminent et vieillissent plutôt que les pauvres.

CHAPITRE V.

Des causes générales de la sensibilité et de la vie animale.

Ce seroit une grande erreur d'attribuer à l'esprit divin et immortel qui nous dirige, tous ces effets du mouvement organique, et tout ce que nous exposons sur le principe vital; car la raison et la volonté ne sont pas soumises à l'influence du soleil, de la chaleur, des climats ou des saisons, comme nos facultés et nos dispositions corporelles. Par l'ame, nous sommes maîtres et libres dans nos actions, nous pouvons résister aux penchans naturels, tandis que la brute suit les siens; c'est

pourquoi la vertu n'appartient qu'à l'homme seul. S'il n'écoutoit jamais que sa raison, il s'égaleroit aux intelligences supérieures; mais étant soumis à l'ordre commun des élémens par son corps, il subit la loi générale de la vie.

Il faut donc distinguer la pensée, de ce principe qui anime nos membres, même pendant le sommeil. Pour le considérer seul, prenons en exemple l'œuf frais dans lequel il y a tout ce qu'il faut pour produire un poussin. Le jeune animal n'y existe qu'en ses parties, et quoique fécondé par le coq, on ne découvre encore aucun mouvement, aucun sentiment; néanmoins la cicatricule, ou la petite tache blanchâtre du jaune est le germe, le centre autour duquel toutes les parties se disposent en ordre; tandis que dans l'œuf non fécondé, les parties éparses de l'animal ne se rattachant pas à ce centre, la chaleur de l'incubation tend plutôt à les écarter. On dit que Phidias ayant sculpté la statue de Minerve dans la citadelle d'Athènes, grava sur l'écu de cette déesse, son portrait avec une telle dextérité, qu'on ne pouvoit l'enlever sans que toutes les pièces de la statue ne s'écroulassent. La Puissance divine fait de même dans l'œuf par le germe qui rattache à lui tous les membres; car où il manque, tout reste dispersé. La

génération consiste ainsi dans le concours harmonique des élémens; et la putréfaction, au contraire, dans leur dissipation. Le *punctum saliens* ou le cœur du poussin est la figure de Phidias sur l'écu de Minerve; il unit, il rattache comme un centre toutes les parties, par les artères et les veines; c'est la clef de voûte qui soutient tout l'édifice animal. Néanmoins, il ne donne point encore le mouvement et le sentiment. Dans ce foyer, le mouvement organique s'établira, lorsque la chaleur de l'incubation en imprimera le premier branle.

Dans l'œuf non fécondé, où manque ce foyer d'union, la chaleur n'y peut circuler sans se dissiper, car elle n'est pas fixée à un centre. La putréfaction, ennemie de la vie, au lieu de composer des organes, éteint le sentiment; elle désunit et divise ce que rassemble la chaleur vitale. Comme il n'y a plus d'harmonie entre les parties d'un cadavre, la chaleur factice qu'on lui rend, ne peut pas rallumer le flambeau de sa vie, ni rétablir le cercle organique; c'est désormais un corps incapable de sentir et de se mouvoir. D'ailleurs, la chaleur du feu ne ressemble point à celle de la vie, car le feu tend à se répandre en équilibre dans tous les sens; mais la chaleur intérieure d'un animal se conserve

presque au même degré, soit en hiver, soit au nord, comme au midi et en été; elle se concentre donc en elle, et même repousse une trop forte ardeur extérieure. Un homme exposé à une violente chaleur transpire beaucoup, pour se refroidir; dans le froid, il se resserre pour conserver sa chaleur. Les reptiles qui en possèdent moins à l'intérieur, en attirent de l'extérieur; mais les animaux à sang chaud en reçoivent moins d'étrangère.

L'œuf, bien que fécondé, n'est qu'une substance toute insensible qui prend par la seule chaleur, le mouvement et le sentiment. Ce n'est pas que la matière soit capable de sentir d'elle-même, puisqu'il faut une étincelle vitale transmise par les parens dans l'ardeur de la volupté et de la génération; rien ne pourroit s'animer si une partie de leur vie, un levain d'organisation n'étoit pas le germe du nouvel être. Quoique la chaleur n'ait point le sentiment par elle-même, elle le développe en imprimant le mouvement circulaire organique, dans des substances antérieurement disposées par l'acte de la génération. Il se fait une conspiration simultanée de toutes les parties vers leur foyer, de sorte qu'elles compatissent toutes ensemble à cause de leur mutuelle union, et de-là naît le sentiment.

Plus la circulation de la chaleur est rapide, plus elle établit de correspondance et de sensibilité entre nos parties ; et comme le cœur est, pour ainsi dire, par-tout à-la-fois, au moyen du sang, il fait que tout s'entre-sent et n'est qu'un. L'homme qui construit un automate, ne travaille que par le dehors, la nature organise par l'intérieur ; elle produit la vie, au lieu qu'il ne fait que la mort.

L'élément le moins matériel, le plus mobile, le plus énergique est sans contredit le feu. Nous ne connoissons rien de plus vif et de plus pénétrant, soit qu'il s'élance du soleil en rayons lumineux, soit qu'il brille dans l'éclair, ou brûle dans nos foyers. En effet, il ne subsiste que dans une perpétuelle agitation ; étant doué d'un mouvement spontané ou de révolution, il se répand également en tout sens. Aucune substance n'est plus convenable pour communiquer la force et la vie aux animaux, pour entretenir cette circulation dont le cœur est le centre. Sans doute, le même principe dont se sert l'Etre tout-puissant pour donner le branle à la machine du monde, imprime la vie à tout. Nous voyons qu'un peu de chaleur excite la végétation, la tiédeur de l'air ranime les animaux à sang froid, comme les reptiles, les insectes ;

l'ardeur du soleil développe la sensibilité et l'amour dans tous les êtres; la présence de la lumière les réveille, son absence les fait dormir; un peu de froid cause la torpeur, un froid vif fait périr. Sous les tropiques, où la chaleur solaire est plus rassemblée, tout y est plus animé, les affections sont plus impétueuses et plus expansives. L'équateur est peuplé d'une multitude d'êtres, mais le froid des pôles s'oppose à leur multiplication, et les animaux s'y assoupissent une grande partie de leur vie; tous correspondent à cette proportion de l'élément igné qui remplit le monde.

Quand le soleil s'éloigne de nos climats, les arbres se dépouillent de leur feuillage, les dernières fleurs tombent. On voit les quadrupèdes se confiner dans des tannières, les oiseaux s'enfuir en longues bandes sous de plus beaux cieux, les reptiles s'engourdir, les poissons s'enfoncer sous les eaux; toute la nature est attristée. L'existence annuelle des herbes et des insectes dépend du soleil; lorsqu'il remonte sur notre horizon, ramenant le printemps, il fait tout engendrer et renaître, tous les germes se développent, les fleurs s'épanouissent; la santé, l'amour éclatent dans les jeunes créatures, la surface de la terre est successivement animée à mesure que ses rayons

la fécondent; elle languit sans eux. L'homme n'engendre pas seul l'homme, il faut l'intervention du soleil, générateur universel et père de la vie.

L'ardeur d'amour qu'inspirent les feux de cet astre parmi les beaux jours et sous les climats du midi, résulte d'une surabondance du principe sensitif. Où le soleil est le plus ardent, là les hommes sont polygames, et les animaux plus lascifs; les singes papions, les satyres, &c. étalent une lubricité inconnue aux froides races des pôles. La vivacité des oiseaux de la Torride ne peut se comparer à l'apathie de ceux du septentrion, et même le naturel des animaux du midi est bien plus féroce que celui des espèces du nord. Tous les êtres végètent dans le froid plus qu'ils ne vivent, et si notre terre étoit aussi éloignée du soleil que la planète de Saturne, notre nature animée s'éteindroit entièrement. La matière tombe vers la mort par sa propension naturelle; le soleil l'attire à la vie; les êtres animés semblent se lever chaque aurore et converger vers lui, et à mesure que le jour circule autour du globe terrestre, les hommes, les animaux, les plantes même s'éveillent; lorsque la nuit succède, ils succombent au sommeil.

Cette alternative perpétuelle montre la cor-

respondance de nos mouvemens vitaux avec la révolution du jour et des saisons ; il entre ainsi dans nous un principe solaire dont le cours mesure nos âges. Si l'aire parcourue par la terre se rétrécissoit, sa rotation diurne et annuelle devenue plus prompte, exalteroit nos fonctions vitales en raccourcissant, à proportion, notre durée. Nous serions plus rapidement consumés du feu de la vie ; car le voisinage du soleil, foyer de l'attraction, imprime à toute substance plus d'activité. Au contraire, la lenteur des révolutions des planètes, augmentant en raison de leur éloignement, la vie de leurs habitans, si elles en ont, doit prendre une longueur proportionnelle, parce qu'elles décrivent un plus long cercle. Les peuples des tropiques sont pubères et vieux de bonne heure, ceux du nord dépensent plus lentement leur vie, parce que la rotation et la chaleur y sont moins vives que vers l'équateur. Ainsi nous pouvons être comparés à des lampes vivantes que le soleil allume chaque jour et qui s'éteignent lorsqu'il disparoît. L'inconstance naturelle de notre sensibilité suit d'ordinaire cette variété du principe vital :

Tales sunt hominum mentes, qualis pater ipse
Juppiter auctiferâ lustravit lampade terras.

SECTION III.

Du principe sensitif sous le rapport physiologique.

CHAPITRE PREMIER.

Des états de la sensibilité selon les âges et les sexes ; de l'Amour de soi.

Comme les hommes les plus sensibles intérieurement et les plus ingénieux sont le mieux doués de la force vitale et chaleureuse, elle mérite une étude particulière.

L'amour de soi ou le premier instinct de tout être animé, qui lui fait attirer vers son centre les choses nécessaires à sa vie, résulte du mouvement circulaire imprimé par la chaleur vitale. Plus ce mouvement du cœur est large et expansif, comme dans l'ardente jeunesse, plus il rend généreux et fait croître le corps ; en se resserrant comme chez les vieillards, il rend froid, lent, insensible, avare. L'individu qui sent sa vie décroissante et prête à s'échapper, la retire au-dedans ; il n'aime

plus que lui ; cet égoïsme lui donne de la dureté et des craintes perpétuelles ; mais la jeunesse vive, bouillante dans ses plaisirs, ses amours, répand ses affections, et exhale sur tout ce qui l'entoure, l'ardeur interne qui la consume.

La principale différence entre les sexes dépend de leur proportion de chaleur vitale. Chez l'homme, la force du cœur pousse tout au-dehors, fait saillir les organes sexuels, germer la barbe et les poils, elle dilate la poitrine, rend la voix grave, élargit les épaules, étend la capacité du cerveau et la chaleur dessèche les membres. Mais, la femme naturellement plus froide et plus humide, a ses organes plus intérieurs et plus renfermés, la voix plus douce ; rien ne se développe entièrement en elle ; semblable à ces fleurs demi-closes et que la froidure empêche de s'ouvrir. La même diversité se remarque dans le caractère ; car la pudeur, la dissimulation, la crainte, naturelles à la femme et aux tempéramens froids, affoiblissent le ressort du cœur, font retirer à l'intérieur les facultés, compriment l'élan de la pensée et portent au sommeil ; l'homme et les tempéramens chauds sont, au contraire, audacieux, francs, ouverts, irascibles, éveillés, à cause de leur expansion à l'extérieur.

D'ailleurs, le principe igné tendant à re-

monter, les parties supérieures de l'homme, telles que la tête et la poitrine, sont larges et fortes; tandis que l'humidité développe dans la femme les parties inférieures, les hanches, le bas-ventre, forme les règles et le lait. Le corps de l'enfant est aqueux et froid, mais à l'époque de la puberté, le principe igné dominant à son tour, durcit et tend les fibres, la sensibilité devient ardente et profonde, toutes les passions sont impétueuses. Si la castration tarit une des sources de cette ardeur vitale, le corps de l'eunuque se ramollit, devient flasque, efféminé; il n'a plus ce caractère mâle, audacieux, ce feu du regard et de la pensée, qui sont l'appanage de l'homme; mais la timidité, et tout ce qui résulte de la froideur du tempérament.

La femme, disent les philosophes, a le cœur ou le centre vital beaucoup plus faible que l'homme, car toute impression vive l'affecte avec empire, la fait même tomber facilement en syncope. De-là vient aussi, qu'émue plus fortement par ses passions, elle n'est souvent pas la maîtresse de retenir ses transports de colère, d'amour, de jalousie, de désespoir, &c. C'est pourquoi elle est toujours extrême et dominée par ses sens; elle ne suit presque jamais sa raison, mais ses affections; et selon qu'elle

aime ou hait, elle est ou très-bonne ou très-méchante. On veut que toute malignité soit petite auprès de la sienne; cependant il faut reconnoître que nul cœur n'est plus sensible à la pitié, plus capable de soins et d'un dévouement héroïque pour les malheureux. Cette foiblesse du centre vital permet aux facultés sensitives de la femme de se porter à la circonférence du corps, plus que dans l'homme; aussi le tissu de ses organes est moins serré, moins compacte; de-là, naît cette mollesse, cette inconstance de goûts, cette aptitude à se laisser séduire par tout ce qui frappe ses sens agréablement, comme les spectacles brillans; de-là, ces penchans à la coquetterie, au babil, aux voluptés, à tout ce qui émeut la sensibilité extérieure; de-là, cette facilité à pleurer, à rire, cette disposition naturelle pour la danse, le chant, pour le détail du ménage, enfin, ce caractère mobile, enfantin, curieux de nouveautés, cet esprit frivole, peu capable d'une attention profonde et durable. Mais ces qualités ne sont ni sans exception, ni tellement affectées aux femmes, qu'on ne les remarque aussi dans plusieurs hommes; plus ceux-ci sont mâles, plus ils s'en éloignent; ce qui les efféminе sur-tout, est l'acte de la génération qui dissipe beaucoup d'esprits animaux.

Lorsque dans la ferveur de l'âge, deux êtres pleins de force et de santé, différens de sexe, égaux d'amour, s'attirent, se pressent, confondent leurs haleines embrasées, un seul principe sensitif incorpore ces deux amans, et n'en fait qu'un être. La reproduction développe manifestement cette flamme vitale, et, semblable à la commotion électrique, la chaleur du cœur se répand soudain dans toutes les artères (1). Les plantes même n'engendrent point sans le soleil; les parties sexuelles de quelques *arum* exhalent, au moment de la fécondation, une chaleur fort vive; d'autres fleurs paroissent alors électrisées, et plusieurs éprouvent des mouvemens qui semblent annoncer du sentiment.

La génération accomplie, le corps se refroidit; l'excès de l'ardeur amoureuse dissipe le sentiment, le mouvement, la vie; nombre d'insectes, de plantes n'y survivent même pas.

(1) Virgile décrit ainsi les effets de l'amour de Vénus et de Vulcain en ces beaux vers :

> ..... Niveis hinc atque hinc Diva lacertis
> Cunctantem amplexu molli fovet : ille repentè
> Accepit solitam flammam, notusque medullas
> Intravit calor et labefacta per ossa cucurrit;
> Non secùs atque olim tonitru quùm rupta corusco
> Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
>
> ÆNEID. l. VIII.

Les membres se contractent comme par le froid, le pouls se ralentit, l'on devient frileux, pâle, tremblant, tous les mouvemens sont pénibles, pleins de fatigue; aussi les vieillards cherchent la chaleur extérieure, qui délasse, qui facilite leurs actions organiques. Il est manifeste que l'échauffement et la sueur qui succèdent à de violens mouvemens, épuisent la faculté vitale; de-là, naît un sentiment de lassitude et l'impossibilité de continuer. La jeunesse a besoin, au contraire, d'exhaler au dehors l'ardeur surabondante de son sang par les exercices de la danse, de la chasse, de la course, des combats; et les hommes dont le pouls est rapide, la peau brûlante, le corps maigre et desséché, sont vifs, irascibles, remuans. Dans plusieurs maladies, la chaleur vitale s'exalte plus ou moins en divers organes, à la paume des mains et à la face chez les phthisiques, au cœur avec les fièvres, au cerveau avec la migraine, &c. mais aussi, elle est moindre en d'autres parties. Par-tout où s'exerce une action vitale, la chaleur s'y accumule; par la colère, un feu s'amasse dans la poitrine; par la pudeur et la honte, il monte au visage; par l'amour, il échauffe les organes sexuels; au contraire, la terreur dissipant subitement la chaleur vitale du cœur, le fait

défaillir : on sent couler une sueur froide ; ce qui fait bien voir que le cœur est la source de cet élément igné. L'ardeur des fièvres inflammatoires, avec transport au cerveau, cause des délires représentant des flammes, des fournaises ardentes, des volcans ; le sang bouillonne et souvent la chaleur vitale circulant trop rapidement, se dissipe tellement à l'extérieur qu'elle abandonne son foyer ; delà, viennent les syncopes mortelles de ces maladies ; de même l'excessive dilatation de la joie peut faire mourir.

Le sentiment et le mouvement vital dépendent ainsi d'un feu organisé et circulant ; c'est un principe plus subtil que l'étincelle électrique, qui, pénétrant dans les nerfs, y prend le nom de *fluide nerveux* ou d'*esprits animaux*. Les corps bruts manquant de ce mouvement vital, laissent échapper la chaleur, ne rattachent rien à leur foyer, n'ont point cette union qui fait tout correspondre et sympathiser dans l'individu ; de même, la mort délie nos organes et sépare le cercle vital. La sensibilité peut s'éteindre de deux manières ; une chaleur extérieure trop forte, attirant au dehors celle du centre, comme il arrive sous les latitudes de la zône torride ; elle refroidit le cœur, énerve, rend timide et affoiblit les viscères intérieurs ;

l'on mange et l'on dort moins ; la décrépitude arrive plutôt. Un froid modéré refoulant la chaleur vitale à l'intérieur, fortifie le cœur, les organes digestifs, facilite le sommeil et rajeunit ; les enfans ne craignent pas le froid, parce que leur chaleur vitale, comprimée sur elle-même, se conserve mieux ; et l'on vit plus long-temps sous les climats froids, parce qu'on y fait moins de pertes. Cependant, un froid trop vif engourdit la sensibilité. Un homme morfondu ne vit qu'à demi, et souffre par-tout ; ses mains n'ont plus de tact, sa langue glacée n'a plus le goût, tous ses sens deviennent obtus : ce qu'on remarque chez les peuples durs et insensibles du nord. De même les animaux à sang froid tombent dans une telle insensibilité, qu'on les coupe en morceaux, sans qu'ils le sentent, et il suffit de les approcher du feu pour leur rendre le sentiment et la vie. La sensitive et d'autres plantes ne sont irritables ou mobiles, que dans les temps chauds. Rien n'égale aussi la délicatesse et l'impétuosité des habitans des pays méridionaux.

L'homme, toujours vêtu, toujours à couvert, nourri d'alimens cuits et chauds, abreuvé de liqueurs échauffantes, est moins habitué au froid que les animaux ; il montre aussi une sensibilité plus profonde, des

passions plus vives ; il peut sentir, aimer, vivre d'une manière plus intense qu'aucune autre espèce.

CHAPITRE II.

Comment la sensibilité se distribue et se répare. De la vie extérieure et de l'intérieure.

Le principe igné de l'animal est de deux espèces, et il a deux siéges principaux ; 1°. celui du cœur, qui se répand par la circulation du sang artériel parmi toutes les parties, et dont le thermomètre peut marquer le degré ; 2°. celui du cerveau, envoyé par les nerfs aux organes des sens et aux muscles. On pourroit comparer le premier organe à un poële, dont la chaleur douce se distribue au moyen des tuyaux par tout un appartement ; le second organe est plutôt comme un flambeau dont les rayons sont lancés du centre vers la circonférence, et que les objets extérieurs réfléchissent de la circonférence vers le centre. Le cerveau est, en quelque sorte, la lanterne qui éclaire et dirige toutes les actions de l'homme ; le cœur est le foyer qui conserve sa chaleur vivifiante. L'élément du feu, dardé avec vivacité en ligne droite, devient lumière ; s'il s'exhale mollement en ondulations circulaires, il n'est plus

qu'une chaleur invisible. L'ardeur vitale du cœur est ramenée sur elle-même par la circulation; mais le fluide nerveux, lancé de son centre en rayons, se dissipe à la circonférence; de-là vient, que l'action du cœur est continuelle, tandis que celle du cerveau s'épuise et a besoin d'être réparée par le sommeil. Aussi, la chaleur donne plus d'activité au cœur; la lumière augmente celle du cerveau, et il est manifeste que l'obscurité de la nuit interrompt régulièrement les fonctions des sens et les mouvemens volontaires.

Que le cerveau distribue un fluide par lequel nous sentons, l'expérience est évidente; car, l'on sent la douleur au-dessus, et non au-dessous des nerfs dont on a fait la section ou la ligature. En choquant son coude contre un corps dur, l'on éprouve par la compression du nerf, une commotion dans tout l'avant-bras, qui ressemble à celle de l'étincelle électrique. L'on fait contracter les muscles d'un animal récemment tué, en établissant entr'eux et les nerfs, une communication au moyen de deux métaux différens; il paroît que le fluide des nerfs est d'une nature analogue à l'électricité, qui augmente aussi ces convulsions. Il est lancé par des irradiations du cerveau, dans la volonté. En liant les artères ca-

rotides, le cerveau privé du sang chaud du cœur, tombe dans un état comateux, ou dans la stupeur; il paroît que la source du fluide sensitif étant tarie, et le cerveau ne pouvant plus le secréter du sang, tout écoulement de ce principe sensitif cesse dans lés nerfs et les muscles.

Le corps peut être considéré comme une machine chargée d'un principe sensitif. Par exemple, la bouteille de Leyde a deux surfaces, l'intérieure et l'extérieure, dont l'une se charge positivement et l'autre négativement d'électricité. De même, le cœur peut être considéré comme centre de la surface interne du corps animé, et le cerveau avec les nerfs des sens et des mouvemens volontaires, forment la surface externe. Pendant le sommeil, la machine animale est chargée du principe sensitif en moins à l'extérieur, en plus à l'intérieur. Un homme qu'on réveille en sursaut est troublé d'épouvante, et il semble que sa vie extérieure se ranime aux dépens de l'intérieure, par un reversement du principe sensitif. Aussi, plus nous vivons au-dehors, moins notre existence est forte au-dedans, et réciproquement. L'homme chez lequel le froid extérieur repousse la chaleur vitale au-dedans, dort long-temps, digère facilement, a l'estomac et le système

viscéral très-actifs, mais son cerveau, ses sens, ses muscles, sont presque inactifs; sa vie est végétative, comme celle des imbécilles. Au contraire, un homme qui attire toute sa vie au-dehors, qui s'épuise en travaux d'esprit ou de corps, qui éprouve beaucoup de peines et de plaisirs, est toujours en action, dort peu, ne mange presque pas, devient fort irritable et sujet aux maladies nerveuses; sa vie intérieure est très-foible; il a l'estomac froid et digère mal. Néanmoins, si la vie interne peut subsister seule, comme pendant le sommeil, la vie extérieure ne peut exister sans la première, dans laquelle elle puise ses forces.

C'est par l'aliment et la respiration que se répare la chaleur vitale du corps; de même que le feu des foyers est entretenu par l'air et une matière combustible. La nourriture échauffe; l'on mange davantage en hiver et dans le nord; de-là vient qu'on y supporte mieux le froid (1). Les habitans des pays chauds, sur-tout en été, mangent peu, ou seulement des végétaux; la quantité du sang étant diminuée par des alimens si légers, la circulation devient plus lente, le corps plus froid et plus

(1) La nourriture trop abondante, ou qui ne se digère pas, accable, au contraire, la chaleur naturelle.

affoibli. Aussi, les animaux chez lesquels la circulation est complète et parfaite, ont le sang chaud, le sentiment fort développé, une grande union organique; ils se nourrissent plus abondamment que les reptiles dont la circulation est moindre, ainsi que le sentiment, et dont les membres peuvent être plus impunément retranchés. Les zoophytes, les plantes qui manquent d'un centre vital unique, et d'une circulation régulière, n'ont presque aucun sentiment, et ils se régénèrent par bouture.

L'on a démontré, dans ces derniers temps, que la respiration étoit une véritable combustion, produisant de la chaleur, et débarrassant le sang d'une portion des matières qu'y introduit le mélange du chyle. Les poumons sont les deux soufflets qui excitent la flamme vitale du cœur, en lui renvoyant le sang rouge et imprégné d'air pur; l'haleine est comme la fumée de ce foyer. Les animaux qui respirent le plus, comme les oiseaux, l'homme et les quadrupèdes, ont aussi plus de chaleur, de sentiment et d'amour. Toutes les autres espèces, comme les reptiles qui respirent peu, ou les poissons qui n'ont qu'une eau aërée, sont froids au toucher; ils paroissent très-peu sensibles au plaisir et à la douleur, ils s'engourdissent aisément; leurs amours sont lan-

guissans, et ils se communiquent peu de sentimens. La chaleur et la sensibilité suivent toujours le même rapport; car les phthisiques consumés de la fièvre de la vie, et qui respirent beaucoup, sont excessivement irritables et sensibles. Par-tout où le sang artériel se porte, le sentiment s'y rassemble avec la chaleur; ainsi, lorsqu'un organe devient rouge, tendu, enflammé, la moindre sensation est très-vive et même douloureuse. Un homme qui avoit une forte inflammation aux yeux, voyoit clair pendant la nuit, il perdit cette faculté par sa guérison; au contraire, les parties privées de sang et de chaleur, comme les cartilages, les ongles, la graisse, &c., n'ont aucun sentiment.

Notre sensibilité pour toutes les impressions extérieures, dépend de l'abondance du principe sensitif, à cause de notre capacité cérébrale, de la nudité et de la délicatesse de nos membres, qui attirent ce principe vers la circonférence; de là vient que nous sommes plus susceptibles de maux de nerfs, de convulsions, que les animaux, sur-tout dans les temps et les lieux chauds qui font exhaler davantage le fluide nerveux. L'homme possède plus de vie sensitive, l'animal en a plus de végétative, et l'on s'hébête en diminuant sa sensibilité par

le froid, le sommeil, la nourriture abondante, &c. Les bêtes vivant d'alimens cruds, ont besoin d'une grande force digestive; elles attirent vers le systême intestinal, leur force vitale; mais l'homme policé qui exerce beaucoup ses facultés intellectuelles, a besoin d'alimens cuits et de facile digestion. Les Tartares, qui mangent des chairs presque crues, sont féroces et grossiers; toute digestion laborieuse diminue la faculté de sentir, et le cerveau gagne tout ce que les intestins perdent en force. Ceux qui attirent trop leurs esprits vers la tête, comme les hommes d'étude, ont un estomac délicat. *Imbecilli stomacho penè omnes cupidi litterarum sunt* (1). Au contraire, les imbécilles ont la tête et les organes extérieurs inactifs, relâchés, insensibles, tandis que leurs fonctions nutritives et génératives jouissent d'une grande activité.

D'où vient que les fous, les maniaques, les frénétiques, quoique tout nuds, en hiver, supportent le plus grand froid, et conservent beaucoup de chaleur (2)? c'est parce qu'il s'opère en eux une grande exhalaison d'esprits vitaux vers la surface du corps, et sur-tout

---

(1) Corn. Celsus, de Medic.

(2) Forestus, Obs. med. l. x, obs. 20.

vers les parties supérieures ou la tête. De-là vient leur tension et leur irritabilité extérieures ; aussi sont-ils très-resserrés du ventre ; ils rendent des excrémens secs et rarement. Les animaux ne sont point exposés à ce genre de maladies ; leurs esprits vitaux sont moins attirés vers les organes supérieurs et externes, soit à cause de leur station horizontale, soit par le peu de prépondérance de leur organe cérébral.

CHAPITRE III.

Comment se font le sommeil et la veille, et de leurs causes.

En supposant que le soleil, dans le jour, attire les esprits, le sang, les humeurs des animaux, et la sève des végétaux vers leurs parties supérieures, on voit pourquoi cet astre étant couché, il s'opère un reflux de ces humeurs et de ces sèves vers les organes inférieurs. En effet, pendant l'éveil, tous les mouvemens vitaux tendent à l'extérieur et vers le cerveau de l'animal, ou vers les tiges et les fleurs de la plante, tandis que tout se refoule au-dedans par le sommeil, lorsque l'astre est sous l'horizon. S'il produit à son zénith un *maximum* de réveil ; à son nadir, il cause le

maximum du sommeil, parce que toutes les humeurs et tous les esprits sont attirés en bas. Un corps accablé de sommeil s'affaisse, ferme les yeux, penche la tête, se courbe, fléchit, tombe; il en est de même des fleurs, mais lorsque le soleil remonte vers l'orient, lès esprits vitaux reprenant leur cours vers la tête, le réveil s'opère, et la plante se relève aux premiers rayons de l'aurore. Cet effet s'exécute avec autant de régularité que le flux et le reflux journalier de l'Océan.

Cependant plusieurs espèces d'animaux et de plantes s'assoupissent de jour et veillent une partie de la nuit. Dans les pays chauds, les habitans font leur méridienne; ils vivent le soir ou le matin; c'est que l'ardeur du soleil faisant trop évaporer les esprits animaux ou les sèves, sur-tout chez les individus délicats, elle les abat et les fait languir; mais ils se relèvent à la fraîcheur du soir. De même les chauve-souris, les végétaux qui fleurissent de nuit, sont plutôt crépusculaires; ils redoutent la chaleur et la lumière qui volatilise leurs humeurs en les frappant à plomb, mais ils se reposent vers minuit à cause de l'opposition directe du soleil. Les êtres qui vivent dans l'obscurité des souterrains, ressentent de même ce mouvement successif de réveil et de

sommeil, tant les facultés vitales semblent attachées à l'astre du jour.

Tout ce qui ramène celles-ci vers les organes supérieurs, comme la chaleur, produit donc le réveil, mais le froid resserre et endort. Par la même cause, l'accroissement se fait plutôt le matin, à cause de l'ascension des esprit vitaux, et la décroissance s'opère le soir, par leur descente. Tant que le cerveau demeure chargé de cet élément igné, l'on ne peut dormir. Les fous, les frénétiques, qui ont la tête échauffée, sur-tout en été et sous un ciel ardent, sont presque toujours éveillés; de là vient que le froid des pieds, et l'abstinence qui refroidit l'estomac, refoulent la chaleur au cerveau et empêchent de dormir; il en est de même des passions vives, de la joie, de la fièvre, des boissons chaudes qui repoussent l'ardeur vitale au-dehors, au lieu que la chaleur des pieds, l'estomac rempli, ou le bain qui rafraîchit l'extérieur, disposent au sommeil. Si l'on dissipe par de grands travaux de corps ou de tête et par de longues veilles, l'élément animal, l'on tombe dans un sommeil profond et agréable. Ces malheureux, épuisés de souffrances par la torture, par de cruels chagrins, ces soldats harassés de fatigues, succombent à un sommeil invincible; ni la crainte, ni la vive

douleur, ni le bruit du canon, ne peuvent les tenir éveillés, ou plutôt ils sont privés de sentiment et de mouvement, parce que le fluide nerveux leur manque. Au contraire, un homme plein de vigueur, nourri d'alimens échauffans, désœuvré tout le jour, se couche par habitude; il ne peut dormir, il est agité de chaleurs nocturnes, parce qu'il n'a point employé son principe sensitif. Plus il écarte le bruit, la lumière, moins il le consomme; sa couche devient pour lui un lieu de fatigue et d'ennui, car on n'achète le repos que par le travail.

Le sommeil est l'interruption des fonctions du cerveau, des nerfs, du sentiment et du mouvement volontaire. Il est dû à l'épuisement ou au refoulement à l'intérieur du fluide nerveux; mais il en reste encore assez au cerveau pour la production des songes, et dans les organes extérieurs pour qu'une excitation puisse réveiller en sursaut. Alors le sang devant envoyer sur-le-champ beaucoup d'élément sensitif au cerveau, il se fait une violente agitation au cœur, et de là vient le trouble extrême de ceux qu'on excite subitement.

Tout ce qui attire au-dehors cette chaleur vitale, comme la lumière, le bruit, les autres sensations, stimule et réveille; tout ce qui

reporte les mouvemens vers les organes internes, engendre le sommeil; en cet état, les fonctions réparatrices s'exercent mieux, la respiration est plus forte, la vie végétative est augmentée; les dormeurs sont gras, remplis d'humeurs nourricières; mais les hommes secs, mobiles, excitables, dorment peu. L'expansion des facultés vitales au-dehors, refroidit l'intérieur, car si l'on travaille après le repas, la digestion se fait mal; des alimens copieux et indigestes attirant, au contraire, l'élément vital au-dedans, appesantissent la tête, les sens et les membres.

En s'exposant au soleil, qui ramène l'élément vital vers les organes supérieurs, l'on éternue aisément; le corps est secoué et ranimé par cet effort qui est de bon augure; mais le sommeil l'empêche, et rabaissant plutôt la chaleur vitale vers les parties inférieures, il dispose les organes sexuels à des pollutions nocturnes.

Le bâillement, les pandiculations, les lassitudes, annoncent que la chaleur vitale commence à se retirer de l'extérieur; les mouvemens se ralentissent, et les soubresauts qu'on éprouve quelquefois en s'endormant, sont produits par la retraite irrégulière de ce principe moteur des muscles. Ceci nous éclaire

sur la cause des affections spasmodiques, les convulsions des enfans, l'incube ou le cochemar, et l'épilepsie, plus fréquentes pendant le sommeil que dans la veille. Elles paroissent être l'effet des mouvemens divers du fluide nerveux dans les membres. D'ailleurs, les organes plus ou moins exercés pendant le jour, faisant une déperdition inégale du principe vital, dorment plus ou moins profondément pour le regagner. Les individus dont le système musculaire est très-actif, conservant encore de cet élément vital pendant le sommeil, s'agitent, et même se lèvent ou marchent; c'est pour cela qu'on les a nommés *somnambules* (1). Le premier sommeil, causé par l'épuisement presque total de l'élément excitateur, est fort profond; aussi les apoplexies, les léthargies et toutes les affections soporeuses attaquent sur-tout dans la soirée. A mesure qu'on dort, le fluide sensitif s'augmentant, le léger somme du matin produit ces agréables rêveries, qui sont à l'éveil ce que l'aube est au jour. Ainsi l'on se réveille par le débordement dans la vie extérieure de l'élément vital, et l'on s'endort nécessairement lorsque cette surabondance est dissipée. Comme on dépense

---

(1) Voyez liv. IV, sect. 2, part. 2, chap. 3.

à-peu-près chaque jour une égale quantité de ce principe, les membres et le cerveau n'ont besoin que de dormir un temps proportionné pour le regagner ; de-là vient qu'ils se raniment d'eux-mêmes à pareille heure. Le retour périodique de la faim, à l'heure habituelle des repas, dépend de la vacuité du corps, qui survient à une époque proportionnée à la quantité d'alimens pris. L'on peut attribuer encore à un réveil, l'excitation du fœtus dans la matrice au neuvième mois, parce qu'il a pu recevoir assez d'élément vital pour avoir besoin de vivre au-dehors. Le coq s'éveille toujours pour chanter à la même heure, par une cause semblable.

Cependant, si l'on s'efforce de dormir moins et de travailler davantage, la vie interne dépense plus de ce principe vivifiant, s'épuise, se refroidit ; de-là viennent la maigreur, la foiblesse d'estomac, les vapeurs. En revanche, la vie interne se fortifie de tout ce que la vie externe n'emploie pas. Le sommeil plaît, parce qu'il accroît nos facultés, mais le travail qui les consomme est pénible. L'on s'endort vieux, l'on s'éveille rajeuni ; car si la veille dessèche le corps, le rend aride, mélancolique, froid au-dedans, chaud à l'extérieur ; le sommeil humecte, rend flegmatique, chaud à l'intérieur,

froid au dehors; c'est pourquoi l'on a plus besoin de se couvrir que dans le jour, et l'on se refroidit plutôt.

Le sang artériel, qui est sur-tout la source de cet élément vital, se retire au-dedans du corps pendant le sommeil, tandis que le sang veineux se répartit à la circonférence; les organes étant détendus, les humeurs se rassemblent vers la superficie du corps et à la tête. Les nains, les hommes à grosse tête, exposés aux maladies comateuses, aux congestions de sang veineux au cerveau, dorment profondément. En tenant sa tête très-basse pendant le sommeil, en serrant assez le cou pour empêcher le libre retour du sang dans le corps, l'on tombe dans une stupeur voisine de l'apoplexie; la compression du cerveau, le sang veineux qu'on y injecte, produisent l'assoupissement. Au contraire, chez les hommes dont le systême veineux du bas-ventre est engorgé de sang noir, le sang artériel domine vers le cerveau, et les rend plus actifs, plus ardens et plus sensibles; tels sont les atrabilaires.

C'est en diminuant le mouvement du cœur, en ralentissant l'afflux du sang vital dans le cerveau et les membres, que l'opium et les narcotiques assoupissent; de même la saignée,

les grandes évacuations, et tout ce qui retarde la circulation ou détend les fibres, comme le bain, les émulsions, &c., humecte et procure le sommeil. Il en est tout autrement du café, des aromates, qui exaltent le mouvement du cœur, et raniment le sentiment et la vie.

On peut ainsi connoître que la principale cause du sommeil est le refroidissement extérieur, qui refoule la vie vers son centre. Le froid engourdit : les tempéramens froids dorment beaucoup ; l'on dort mieux au frais, et en hiver. Plusieurs animaux, les marmottes, les loirs, tombent dans une stupeur profonde en hiver. Plus on s'avance vers les régions polaires, plus le sommeil domine. Sous les climats des tropiques, l'on repose à peine, la vie s'y consume vîte ; la lumière, l'ardeur du jour, excitent sans cesse les sens ; le sommeil y est plutôt une dissipation des facultés vitales qui ne peuvent pas se rassembler au-dedans du corps. Comme le cercle de la chaleur vitale est encore très-resserré chez l'être naissant, il dort beaucoup dans sa jeunesse ; il se réveille d'autant plus que le cercle de sa vie se développe davantage avec l'âge ; chez les vieillards, ce cercle s'est tellement dilaté, que les organes internes se refroidissent, et que la chaleur animale ne peut plus s'y recueillir.

CHAPITRE IV.

Comment le principe sensitif est attiré vers les parties supérieures du corps.

Les parties des animaux les plus exposées au soleil sont sur-tout plus animées ; car le dos et la tête, qui se présentent principalement à sa lumière, contiennent le cerveau et la moëlle épinière, origine de tous les nerfs et réservoirs des esprits animaux qui font mouvoir et sentir le corps. Les organes inférieurs, tels que le ventre, sont humides, mous, d'une couleur pâle qui annonce la froideur et la foiblesse. Les parties les plus délicates et les plus vivifiées des plantes, qui sont les fleurs, s'ouvrent d'ordinaire à l'extrémité des rameaux où la chaleur solaire attire la sève. Elles s'épanouissent à sa lumière, elles cherchent dans ses rayons l'ardeur de vie qui les anime ; la sensitive, les étamines irritables de l'épine-vinette, de l'*opuntia*, &c., ne se meuvent jamais mieux que par la plus grande chaleur ; l'héliotrope suit le soleil dans son cours ; c'est la jalouse Clytie qui, selon la fable, tourne ses regards vers le Dieu du jour, et languit consumée de son amour.

Lorsque l'homme expose sa tête nue à pic sous l'ardeur du midi, il s'y fait un concours de sang avec un tel développement de fluide nerveux, qu'il peut tomber en frénésie et en fièvre ardente. Aussi les accès des maniaques se déclarent d'ordinaire en été. Plus les climats sont ardens, plus le nombre des fous y est considérable ; mais sous un ciel froid et ténébreux, on trouve beaucoup d'idiots et d'imbécilles, sur-tout entre les gorges sombres des montagnes où naissent les *crétins*. Ce sont des hommes stupides, d'un tempérament extrêmement mou et flasque, qui ont de gros goîtres, et végètent plus qu'ils ne vivent ; leur sensibilité est éteinte. La vie nocturne hébète et assoupit les facultés; car l'échauffement du cerveau ou l'éblouissement d'esprit, comparable à celui de l'œil qui regarde le soleil, se guérit par l'obscurité et le froid, qui diminuent cette surabondance du fluide nerveux.

Les poëtes, les musiciens, les peintres, qui ont tous besoin d'être échauffés et animés pour produire ces ouvrages excellens, qui ravissent les autres hommes, invoquent Apollon, le Dieu des Muses, qui est le soleil :

Spiritum Phœbus mihi, Phœbus artem
Carminis nomenque dedit Poetæ. HORAT.

Il ne s'est même formé aucun de ces artistes habiles, de ces génies féconds dans les beaux-arts, que sous les plus doux climats de la terre, en Grèce et en Italie, encore plus qu'en France. Ces lieux produisent des hommes plus ingénieux et en plus grand nombre, que les régions froides du septentrion. La chaleur de nos foyers n'excite pas les mêmes mouvemens dans les esprits que celle d'un soleil ardent qui frappe de haut; et jamais les plantes cultivées dans les serres chaudes n'acquièrent la vigueur naturelle que cet astre leur imprime dans leur pays natal. Il est impossible qu'un esprit enfante quelque œuvre admirable, s'il n'est pas illuminé par cette verve que les poëtes attribuent au soleil, à la substance ignée dérobée au ciel par Prométhée, selon la fable, pour animer les hommes.

Igneus est ollis vigor et cœlestis origo.

De même que la chaleur et la sécheresse mûrissent les fruits, elles mûrissent aussi les hommes. L'on trouve des génies plus forts et plus pénétrans dans les terreins chauds et secs, que dans les lieux froids et humides, où les fruits sont aussi plus aqueux, moins sucrés et moins aromatiques. Les *germinations animales*, comme les végétations, sont plus

vigoureuses sous un beau ciel, et les méridionaux sont ou extrêmement sages ou extrêmement fous ; les caractères moraux y sont exaltés et poussés au plus haut point d'énergie; les corps s'y développent même mieux et leurs formes s'y prononcent plus fortement. Comme ces fruits qui ne pouvant pas mûrir en plein champ, ont besoin d'une exposition plus chaude, c'est dans l'Italie que les peintres et les autres artistes du nord viennent se perfectionner ; ils y trouvent, avec des figures plus caractérisées que dans leur pays, un climat qui rend leurs fibres plus délicates et plus sensibles, et leur cerveau plus actif. Si l'on trouve sous les climats les plus brûlans de la terre, en Afrique et sous la zône torride, des hommes énervés et devenus stupides, c'est qu'après avoir exalté les esprits vitaux et le feu de l'imagination, la chaleur excessive finit par les évaporer ; elle empêche qu'on ne se livre à ces longues veilles et à cette forte application nécessaires pour réussir dans les arts libéraux (1).

(1) Chardin, Desc. de la Perse, ch. 7.

CHAPITRE V.

Pourquoi l'homme se tient debout, et des effets de cette attitude.

De même que les parties les plus subtiles d'une liqueur tendent à remonter vers sa surface, les esprits sensitifs qui abondent dans l'homme, le dressent, par cette tendance qu'ils ont à s'élever naturellement, comme le feu. Ces esprits diminuant par la vieillesse ou les maladies, ou les excès de Vénus, le corps se courbe vers la terre; et même il tombe soudain, dans les syncopes; tandis que la jeunesse, pleine de ce feu vital, conserve une attitude droite et aspire à grandir. Dieu ayant donné à l'homme une ame intelligente, l'a doué, pour exercer ses fonctions, d'un cerveau plus étendu, et d'esprits sensitifs plus abondans que les autres animaux. Il l'a placé à leur tête; il a terminé par lui l'édifice de la création, et, en déposant dans le principal organe de chaque individu, une quantité d'esprits vitaux proportionnée à celle qu'exigeoit sa conformation, il a plus développé la sensibilité, les facultés vitales, parmi les espèces les plus parfaites. Les animaux

qui nous avoisinent le plus, participent davantage du principe sensitif; leur attitude se rapproche même de la perpendiculaire : mais l'homme, qui a reçu le don suprême de la pensée, porte librement ses regards vers les cieux où il aspire, et lui seul marche droit sur la terre.

Cette tendance des esprits vitaux ramasse dans la tête presque toutes nos facultés; notre corps a moins de force et d'activité, des sens moins vifs, en général, que ceux des brutes, dont le cerveau est aussi bien moindre à proportion. Ils ont les nerfs du sentiment et du mouvement plus gros; leurs sens ont plus d'ascendant sur eux; mais, plus l'homme a d'esprit, plus l'élément sensitif s'accumule vers son cerveau et diminue dans les sens et les muscles. Ses nerfs s'amoindrissent pour agrandir le cerveau : chez l'animal, le cerveau s'écoule dans les nerfs pour augmenter les fonctions extérieures; de-là vient que les reptiles et les poissons qui ont si peu de cervelle et de si gros nerfs, avec une tête horizontale, conservent long-temps après leur mort l'irritabilité musculaire; tous leurs esprits animaux se disséminant dans leurs membres. Au contraire, chez les espèces qui portent la tête plus exhaussée, les esprits vitaux s'élèvent

davantage; ou les esprits vitaux remontent plus abondamment, parce que la cervelle a plus d'étendue et la tête plus d'élévation. Le nègre ayant moins de cervelle que l'homme blanc, se tient déjà un peu moins droit, et il a une sorte de museau. Cet effet est bien plus visible encore parmi les singes, dont la station naturelle est transversale; enfin les quadrupèdes sont posés presqu'horizontalement. Si l'homme reste quelque temps couché, les esprits diminuant dans la tête pour se répandre dans ses membres, l'invitent au sommeil; les forces du corps se réparent, et celles du cerveau diminuent.

Une attitude droite débarrasse la tête d'une surabondance d'humeurs qui offusquent l'éclat de la pensée; les personnes replètes sur-tout éprouvent, en restant long-temps couchées, des éblouissemens et des vertiges. Les maladies de nerfs, les convulsions, ne sont si fréquentes parmi nous qu'à cause des irrégularités dans l'ascension ou le mouvement des esprits vitaux; des épileptiques sentent même quelquefois une vapeur qui monte depuis les pieds, le long de l'épine, jusqu'au cerveau; mais l'équilibre se conserve mieux chez les animaux dont le corps est horizontal. Si le mal caduc paroît plus honteux que les autres ma-

ladies, s'il étoit regardé des anciens comme un effet de la colère céleste, c'est parce que le cerveau, tout-à-coup privé du principe sensitif, cesse de communiquer avec les autres esprits. Les frayeurs nocturnes des enfans, la terreur, qui abattent l'ame, causent l'épilepsie, et ce mal rend stupide. L'homme est un arbre céleste, selon Platon; le cerveau en est la racine, la moëlle épinière le tronc, les nerfs sont les branches qui pénètrent dans le corps. La tête reçoit d'en haut son principe intellectuel, comme l'arbre pompe les sucs vivifians de la terre; les facultés sensitives sont comme une sève céleste qui tend à s'élever vers son origine, et que le cerveau renvoie dans les nerfs.

Et parce que les facultés spirituelles se rassemblent vers le cerveau, les sens sont d'autant plus subtils et délicats, qu'ils sont plus voisins de ce centre de l'ame. La vue et l'ouïe sont les seuls qui nous donnent des idées du beau, du sublime; l'odorat placé au-dessous est bien plus corporel; le goût, d'un rang moins élevé, est déjà brut, et le toucher encore plus grossier; enfin le plus inférieur, le plus animal de tous est le sens des organes sexuels. Moins ils sont inférieurs, moins ils deviennent matériels et sensuels; les impressions des sens supérieurs étant plus métaphy-

siques, émeuvent l'ame plus que le corps. Elles sont aussi plus nobles, parce qu'elles se rapprochent davantage du siége de la raison. A mesure qu'on descend l'échelle des sens, ils sont comme la lie et la fange du principe sensitif, déposé par la nature vers les égouts les plus bas du corps; c'est pourquoi leurs sensations tenant moins de l'esprit que de l'animalité, passent pour brutes et grossières.

On demandera pourquoi l'autruche, l'oie, la grue et d'autres oiseaux à tête relevée, sont pourtant fort stupides; mais leur corps est presque horizontal, et leur cerveau, éloigné du cœur par un long col, en reçoit peu d'esprits vitaux. De même, chez les hommes d'une stature trop élevée, le cœur ne chasse point le sang vers la tête avec assez de force; de-là vient une lenteur de conception, une froideur d'imagination remarquables dans ces personnes. Au contraire, les hommes courts et ramassés ont ordinairement l'esprit trop fougueux et emporté; leurs idées se ressentant beaucoup de l'impétuosité de leur sang, ils deviennent aisément opiniâtres et fanatiques.

D'ailleurs, la situation droite causant des congestions de sang veineux dans le bas-ventre et les rameaux de la veine-porte, engendre l'hypochondrie, l'hystérie, les hémorrhoïdes,

la mélancolie, la gravelle, toutes maladies propres à notre espèce, et qui diminuent l'humidité et le sang du cerveau. La siccité de cet organe est favorable aux opérations de l'esprit, et sa mollesse rend stupide. Le flux menstruel de la femme paroît être encore l'effet de l'attitude droite, et les grands singes, dont la station est presque semblable, éprouvent aussi un écoulement. Les quadrupèdes avortent moins fréquemment que la femme, dont la démarche droite peut faire décoller le *placenta*, sur-tout aux époques menstruelles. Cependant la vie civilisée attirant vers le cerveau le principe spirituel, cette tendance vers les organes supérieurs, contrarie les efforts qui poussent le fœtus hors du sein. Il a été dit à la femme, mangeant du fruit de l'arbre de science, qu'elle enfanteroit avec douleur; aussi les femmes des sauvages, et les femelles d'animaux, accouchent presque sans peine, parce que leurs facultés cérébrales sont moindres; elles éprouvent peu cette honte, qui suspend l'accouchement de plusieurs femmes devant des inconnus.

En ramenant vers le cerveau ce principe spirituel, l'on diminue les facultés végétatives et la force des passions; l'on diminue son animalité pour s'élever vers l'essence divine. Le

manger, le boire, le dormir, les voluptés vénériennes, les sensations de plaisirs ou de peines emploient les esprits vitaux par la voie matérielle. Plus l'homme fuit le commerce du corps par des privations, des jeûnes, des veilles, la chasteté, les macérations austères, plus il le soumet à l'obéissance; son ame, épurée de cette substance terrestre qui l'aggrave, se porte vers des objets plus relevés, vers la contemplation des plus nobles parties de l'univers. Mais la bête dissipe sa vie par ses sens; elle boit à longs traits le breuvage abrutissant de Circé :

O curvæ in terras animæ et cœlestium inanes!

La nature humaine ne peut s'ennoblir qu'en relevant ses pensées vers les célestes demeures, et qu'en se rattachant par des sentimens religieux à la connoissance d'un Dieu, sans lequel nous tomberions dans une horrible animalité.

D'où vient que l'homme distingue des actions basses et honteuses, et d'autres nobles, sublimes? L'animal n'a nulle idée qui le ravale ou qui le relève d'esprit. Peut-être sa station horizontale le tient-elle dans l'équilibre à cet égard, comme le niveau d'eau; mais puisque l'homme est droit, sa destination est de s'élever, de rejeter tout ce qui est hon-

teux; il se déprave en s'écartant de la voie supérieure de l'honneur, de laquelle dépend sa dignité et le commandement sur tous les animaux.

Nos esprits aspirent toujours à quelque situation plus relevée; les hommes éminemment empreints de l'élément vital, ont aussi le cœur haut et le caractère ambitieux : *Optumos quippè mortalium altissima cupere*, dit Tacite. Les bêtes, au contraire, sans desir de se surpasser, conservent une parfaite indifférence, parce qu'elles n'ont qu'une quantité bornée de ce principe sensitif. Mais autant l'esprit diminue et s'éteint chez l'homme par la vie du corps, autant le corps meurt par la vie de l'esprit; car selon Pline l'ancien : *Est etiam aliquis morbus per sapientiam mori.* La santé altérée par une existence trop spirituelle et trop sentimentale, se rétablit en vivant à la manière des brutes.

L'homme seul peut admirer les choses vertueuses et grandes; il agit par des motifs d'honneur, tandis que les animaux n'attachent aucun prix à la considération de leurs semblables, sans doute parce que ce sont des bêtes. Toutefois, à l'époque de leurs amours, les mâles possédant plus de cet élément de vie, se montrent jaloux de mériter le choix de

leurs femelles, et de surmonter leurs rivaux. Les naturels chauds et ignés sont portés aux entreprises hautes et périlleuses, tandis que les tempéramens froids et humides se rabaissent, en général, vers la vie corporelle.

CHAPITRE VI.

De la chaleur du sentiment ; comment elle se communique.

Si l'élément sensitif étoit de même nature que la pensée, il seroit indivisible comme elle, et n'auroit rien de corporel; mais il se secrète dans le cerveau, il descend dans les nerfs, il s'épuise et se renouvelle; la ligature ou la section d'un rameau nerveux interrompt son écoulement; il se transmet manifestement du mâle à la femelle par la génération; l'abus des plaisirs vénériens abrège la vie. La vieillesse languissante ne peut plus engendrer; les enfans nés dans le déclin de l'âge, au contraire des individus nés dans toute la vigueur de leurs pères, sont d'un tempérament froid, maladif, ils vivent et engendrent peu.

L'homme possédant plus de cet élément vital que les animaux, est aussi capable d'engendrer en toute saison, au lieu qu'ils n'ont guère qu'une époque annuelle d'amour. Mais

rien ne diminue autant les esprits sensitifs que la fréquente effusion de la semence ; elle rabaisse le cœur, rend le caractère lâche, et la castration énerve l'esprit et le courage. Les femmes possédant moins d'élément igné que les hommes, ont le caractère plus foible d'ordinaire. Ce principe sensitif se consomme par deux organes ; ceux qui l'emploient beaucoup par les travaux de tête, ont les organes sexuels moins développés, et sont moins disposés à l'acte vénérien. La continence et la tempérance empêchant la déperdition de ces esprits ignés, les ramassent vers le cerveau ; elles donnent plus de moyens à l'ame immatérielle de les employer pour exercer ses fonctions avec force et étendue. L'homme est propre à la génération intellectuelle et à la corporelle ; en s'adonnant beaucoup à l'une, il affoiblit l'autre.

Si le principe sensitif étoit un esprit pur, il n'auroit ni l'étendue ni la propriété de se diviser, cependant des tronçons de vers, de lézards, s'agitent, se tordent de douleur, sur-tout lorsqu'on les pique ; et ces mouvemens, cette sensibilité aux stimulans, subsistent jusqu'au parfait refroidissement de ces parties. Elles sentent donc cette piqûre, elles ont donc retenu une portion du principe sensitif et moteur,

que l'on peut ainsi couper par morceaux avec le corps ; mais l'ame étant spirituelle, et consistant dans la pensée, est indivisible ; il n'y a point de tiers ou de quart de pensée, c'est un être inaltérable. L'élément sensitif n'est donc pas de la nature de l'ame ; car tandis que des douleurs et des sensations s'opèrent dans nos organes, celle-ci peut en être tellement distraite par une forte occupation, qu'elle les oublie, ou même qu'elle les ignore. L'accumulation du principe sensitif au cerveau, transporte l'ame de folie et de frénésie, ôte le sommeil et le repos ; l'application du froid à la tête suffit souvent pour guérir ces maux, et cet exemple montre encore que l'ame intellectuelle est différente de la chaleur vitale du sentiment qui trouble ses fonctions. Il y a donc en nous deux principes distincts ; l'ame qui pense, et l'élément vital qui sent et qui suffit à des actions purement animales.

Nous n'avons qu'une quantité de cet élément sensitif à dépenser ; la lassitude et la réparation font voir qu'il s'use et se renouvelle jusqu'à notre mort, qu'il coule dans nous, et s'échappe d'une fuite éternelle avec les années. De-là l'inconstance naturelle de nos sentimens qui suivent les changemens successifs de nos organes. L'animal est une fontaine de vie ; il

en perd chaque jour, et il en recueille de nouvelle dans les corps environnans, l'air, l'aliment, la chaleur, &c. Nous ne sentons le principe vital qu'en le perdant, et nous ne vivons jamais plus fortement, qu'en l'épanchant avec plus de profusion au-dehors.

L'enfant reçoit le sien de ses parens. Cette tendre créature formée de la propre substance de sa mère, suçant avec le lait, la force et la vie, réchauffée sur son sein, subsiste de la même existence, jusque-là que les maladies et les autres affections se communiquent de la mère à l'enfant ; il est partie d'elle-même, aussi cette union de cœur si naturelle les rend inséparables (1). Un attrait secret leur révèle leur commune origine par la similitude du naturel, du sang, des habitudes; car chaque être se joint à son semblable. Les hommes sortis du même tronc originel, sympathisent entr'eux, ne composent qu'un seul corps en plusieurs membres. Le genre humain se réunit par les mariages, en famille, en communauté, en nation; l'individu ne subsiste pas tout entier en lui-même; il n'est pas un être complet, mais une fraction de l'espèce. Cette unité se remarque encore par le sentiment

(1) Voyez liv. III, sect. 2, part. 1, ch. 1.

de la compassion que nous éprouvons en voyant souffrir nos semblables; l'amitié n'est même fondée que sur ce mutuel échange de sentimens, dont les caresses établissent la communication. Les sexes ne pourroient pas engendrer ensemble, s'ils ne mêloient pas leur âme sensitive dans les étreintes de l'amour, s'ils n'étoient pas un même sang, une même chair en plusieurs corps. Nous ne pourrions point nous entr'aimer si nous ne trouvions pas une portion de nous-mêmes dans autrui, si l'homme ne pouvoit pas sortir de l'homme, en versant sa chaleur vitale dans ses semblables, en partageant avec eux ses sentimens et ses affections.. *Si quis animam animœ misceri non credit, ille desipit.* Hippocrate.

Ce mélange du principe vital est encore plus intime dans les végétaux qui peuvent se greffer et les polypes qui peuvent se souder entr'eux. Chez les monstres à deux corps, comme les poulets nés d'un œuf à deux jaunes, le principe vital des deux individus est confondu, et cette union est sur-tout parfaite dans les mulets ou les individus nés de deux espèces. Il est donc hors de doute que cet élément sensitif, pouvant se mêler et passer d'un être à un autre, est le même chez tous.

Aussi la surabondance du principe igné des

jeunes gens peut se reverser dans le vieillard qui en manque. Il cherche à se réchauffer par les soins, les caresses innocentes d'une florissante jeunesse, comme l'enfant est couvé par sa mère, ou comme David dans les bras d'Abisag. César Borgia, de la famille du pape Alexandre VI, ayant été empoisonné, ranima sa chaleur naturelle en se mettant dans des chevaux éventrés vivans. On peut présumer par l'exemple des bouchers, tous pleins de chaleur de vie, qu'il passe quelque principe vivifiant dans eux, lorsqu'ils baignent leurs mains dans le sang tout chaud des animaux qu'ils égorgent.

Deux personnes qui s'embrassent, une mère qui caresse son fils, éprouvent un plaisir que ne produit pas le toucher de tout autre objet. Le velours, le satin, les soieries ont un tact moëlleux, le duvet est plus doux que la main, mais ne rendent pas, comme elle, sentiment pour sentiment. Un cadavre ne donne pas la sensation d'un corps vivant. Ce qui cause le plus d'agrément, est la chaleur douce; un corps froid manque de sentiment, se communique peu, au moral comme au physique; mais cette chaleur vivifiante se gagne; elle émeut, elle ranime, elle appelle l'amour, cette flamme innée qu'un sexe aime retrouver dans

un autre, et qu'il exprime par tout son corps, pour en recevoir à son tour. Aimer, c'est exhaler sa vie; elle jaillit dans les regards, elle s'avance sur les lèvres, elle embrase l'haleine; le cœur s'ouvre, les bras se tendent pour attirer la personne aimée; le feu sortant des entrailles voudroit incorporer, confondre deux ames dans un seul être. Ainsi, tous les corps vivans se soutiennent de concert par cette transfusion universelle de l'élément vital. Tout est lié dans le monde par cette chaîne invisible; les êtres isolés languissent : réunis, ils reçoivent et ils rendent. Nul ne meurt, sans que sa vie reflue dans la nature pour accroître les moyens d'existence de ses successeurs; l'on ne peut augmenter sa puissance vitale sans incorporer dans soi celle de plusieurs êtres; ni communiquer la sienne propre, sans la diminuer.

SECTION IV.

Des sens et de leurs diverses facultés.

CHAPITRE PREMIER.

Des rapports de nos sens entr'eux, et de leurs différences.

Nos facultés animales sont principalement employées dans l'état de réveil, par les cinq ouvertures des sens qui reçoivent leur force du cerveau. Cet organe étant le réservoir de l'élément sensitif, il le distribue par le moyen des nerfs, comme par autant de rayons, dans toute la circonférence du corps. On peut comparer ce mécanisme à une sorte de distillation; le cœur est comme la cucurbite échauffée; le sang chargé d'esprits animaux, qui monte vers la tête, représente les vapeurs d'une liqueur distillante; le cerveau dans lequel ces esprits animaux sont séparés, est analogue au chapiteau avec son réfrigérent, les nerfs sont comme autant de serpentins par lesquels s'écoule le fluide sensitif. Ses parties les plus grossières s'écoulent, comme dans la distilla-

tion, *per descensum*, vers les organes sexuels, pour y animer la semence. Les personnes minces, dont les sens très-actifs consomment promptement le fluide sensitif, ont un cœur foible, bientôt épuisé et sujet à des palpitations ; celles dont les sens sont moins excitables, ont le cœur plus ferme. Il paroît qu'on peut se rendre plus magnanime en retenant au-dedans la sensibilité qui se dissipe par les organes extérieurs. Les plaisirs vénériens attirant en bas tous les esprits animaux, abaissent extrêmement le cœur, affoiblissent le cerveau, la vue et l'ouïe (1).

La délicatesse des sens suit une gradation bien marquée. Après l'intelligence qui vient de notre ame, la faculté la plus délicate et la plus subtile, est la vue ; aussi la rétine n'est qu'un prolongement des couches optiques du cerveau. Les esprits animaux en jaillissent immédiatement. L'œil brille du feu de l'esprit, et si la pensée s'étend dans l'instant jusqu'aux bornes de l'univers, la vue peut s'élancer jusqu'à la région des astres. L'ouïe tient le second

---

(1) De même l'homme devient chauve par l'abus des voluptés. Après la saison du rut, les animaux muent ; les cerfs, les daims perdent leurs bois ; le plumage de la tête des oiseaux tombe, ou leurs crêtes se fanent, &c.

rang; car étant placée dans l'intérieur du crâne, elle a pareillement des relations très-prochaines avec le cerveau; de-là vient qu'elle étend sa sphère à une grande distance, et nous pouvons entendre des bruits de plusieurs lieues. La force sensitive est moindre dans les autres sens, et l'odorat, déjà plus extérieur à la cavité cérébrale, n'étend guère sa puissance qu'à quelques toises d'éloignement. Le goût, encore moins rapproché du cerveau, ne peut agir que sur des molécules plus voisines; enfin, le tact, le plus inférieur et le plus universel des sens, s'exerce immédiatement sur des corps denses. Si d'autres sens existoient dans quelque animal, ils se trouveroient aussi dans l'homme qui, étant l'être le plus parfait et le plus sensible, rassemble en lui seul les facultés les plus éminentes. Comme l'élément sensitif inférieur est le plus grossier, il a besoin de l'impression immédiate des corps pour être ému; mais nos sens s'épurant à mesure qu'ils s'élèvent, ils seroient blessés par des corps trop peu subtils.

La plante n'ayant presque aucune chaleur propre, manque de sens; les animaux froids et humides, tels que les vers, les coquillages, n'ont guère que le toucher et le goût. Plus les animaux sont chauds, plus la faculté sensitive

se développe, et les sens n'acquièrent toute leur force que dans les espèces à sang chaud. De même que le froid engourdit et assoupit les sens, la chaleur, l'inflammation les avivent excessivement ; et comme le feu tend toujours à monter, les sens supérieurs doivent avoir plus de force et de subtilité que les inférieurs. Le sommeil suspendant cette évaporation du principe sensitif, les organes se ferment; mais ils deviennent plus vifs par la réparation des esprits animaux. Si la même sève se modifie dans les vaisseaux d'un arbre qui porte différentes greffes, jusqu'à former plusieurs espèces de fruits; de même un seul élément sensitif, selon la variété des organes, peut transmettre à notre ame des impressions différentes.

Nous pensons par la Divinité, et notre sens interne pouvant considérer les choses absentes, se distingue des sens extérieurs qui ne considèrent que les présentes. L'œil emploie la lumière ou le feu, substance la plus active, la plus subtile de l'univers, et qui nous parvient du soleil en sept à huit minutes. L'oreille entend par les vibrations de l'air dont l'action est plus lente et la densité supérieure, puisque le son ne parcourt que mille à douze cents pieds par seconde. La membrane de l'odorat n'admet que les vapeurs et l'arôme,

moins déliés encore que l'air; la langue ne goûte que par le moyen de l'humidité et de la salive qui délaie ou dissout les particules des corps; enfin, la peau ne touche que des corps qui présentent quelque masse comme la terre. Cette gradation correspond à toute la nature; nous aurions, sans doute, des sens plus nombreux, si notre univers contenoit une plus grande diversité de substances; chaque genre de celles-ci éveille en nous un mode de sensations; mais s'il existoit dans les animaux des sens dépourvus d'objets, ils se perdroient faute d'être employés.

Ainsi, nous tenons la chaîne de toutes les existences. Si le corps vivant étoit un, il seroit inaltérable, complet, sans besoins, sans douleurs ni plaisirs, comme le minéral, ou ne pourroit être affecté que d'une seule manière. La plante étant composée d'un moindre nombre d'élémens que l'animal, et celui-ci que l'homme, leurs facultés suivent la même progression. L'homme a des relations avec tous les objets du monde, il peut vivre cosmopolite ou dans tous les climats, se nourrir de tous les alimens, employer presque toutes les substances à ses besoins et à ses voluptés; si son corps étoit privé d'un seul élément, il en ignoreroit l'existence; mais il est le lien

commun des êtres, et le miroir où la nature se réfléchit; il s'établit la mesure unique de toutes choses. C'est pourquoi il ne connoît pas l'univers de la nature, mais l'univers humain, tel que nous le présentent nos organes; et parce qu'il est un être mixte et subordonné, il ne peut pas entièrement embrasser l'être immatériel, unique et suprême qui est Dieu, ni l'être matériel, multiple, immense qui est le monde.

Nos cinq sens sont compris entre l'organe de la pensée et celui de la génération qui représentent les deux pôles de l'homme ou du microcosme. Dieu qui est la cime ou la perfection de l'ame, et la génération ou la nature créatrice qui est la perfection du corps, président à ces deux extrêmes; et comme le cerveau est le foyer de l'esprit, l'organe sexuel est le foyer du sentiment le plus vif. Ces sept organes sont les sept cordes du diapason et de la lyre du corps humain : leur accord compose la plus belle harmonie. L'organe le plus élevé, et qui est le plus recueilli, le plus profond, donne le ton grave; le ton aigu étant celui du sens inférieur. Nos facultés spirituelles sont d'autant plus parfaites, que tous nos sens conservent entr'eux une correspondauce bien

proportionnée. Un œil mal conformé, une oreille fausse, portant au cerveau des aperçus inexacts, empêchent la justesse d'esprit : une oreille, un œil, séparément peuvent être fort justes, mais les forces inégales de leurs antagonistes, rendent la vue, l'ouïe fausses (1).

Quoique nos sens soient ou doubles, ou formés, comme la langue, de deux moitiés pareilles, la sensation est une, parce que s'opérant simultanément avec une égale force, elle se confond en une seule ; les nerfs optiques et les autres paires se croisent, en sorte que le mouvement sensitif se mêle, à moins que l'inégalité des organes n'empêche que cet acte soit unique.

CHAPITRE II.

Des sens supérieurs et des inférieurs comparés.

La vue et l'ouïe ayant plus de relation avec l'esprit, reçoivent seules des notions du beau, du sublime ; les beaux-arts sont aussi de leur domaine. Le toucher et le goût sont tout sensuels et physiques ; ils n'ont rien qu'on

(1) Vandermonde, Perfect. de l'espèce hum. tom. II.

puisse appeller beau, et leur abus fait même tomber dans les vices d'intempérance et d'incontinence. Plus un sens est inférieur, plus il produit des voluptés animales et individuelles; les sens supérieurs donnent au contraire des plaisirs moraux et universels. L'odorat qui est intermédiaire, participe de ces deux genres; il tient aux sens inférieurs par les odeurs des alimens, et par celles qui excitent à l'amour; mais il se rattache aux sens supérieurs par les odeurs suaves, comme l'encens dans les temples, qui exaltent l'imagination et l'esprit. Ainsi, l'œil, l'oreille tiennent plus de l'intelligence; le toucher et le goût, des fonctions du corps, et l'odorat est le lien des uns aux autres.

Les animaux étant dépourvus d'une ame raisonnable, leurs sens inférieurs acquièrent de la prépondérance sur les supérieurs, et les entraînent; aussi leur odorat n'ayant plus de rapports qu'avec leur nourriture ou les odeurs vénériennes, ils ne jouissent pas, comme l'homme, du parfum des fleurs et des aromates. Plus l'on fait usage des sens inférieurs, plus les supérieurs s'affoiblissent, ainsi que l'esprit. L'acte de la réproduction et la méditation intellectuelle étant opposés, se nuisent réciproquement. Le goût correspond à l'estomac, et le tact a son centre dans l'organe sexuel.

Un homme qui naîtroit aveugle et sourd, vivroit, sans doute, dans une imbécillité complète, dans une apathie semblable à celle d'une huître réduite à l'instinct; n'ayant aucune relation avec les objets éloignés, il oseroit à peine se mouvoir. Le toucher est, à la vérité, le sens primitif, le plus simple, le plus indispensable à l'animal; il peut exister sans les autres, mais non pas les autres sans lui; car les sens inférieurs ne sont que des espèces de tact et s'exercent par des membranes. Le toucher palpe les surfaces, le goût savoure les parties anguleuses et piquantes, l'odorat flaire les molécules les plus subtiles; ainsi ces organes font une analyse mécanique des corps; mais la vue et l'ouïe s'exécutent par des vibrations de la lumière et de l'air, qui ébranlent les nerfs optiques, et les acoustiques qui s'épanouissent dans une humeur gélatineuse. Leurs sensations étant moins matérielles et agissant dans un plus grand éloignement, sont le plus exposées aux erreurs.

Voir et ouïr donnent seuls des voluptés honnêtes et louables; la peinture, la sculpture, l'architecture, la danse, la pantomime flattent les yeux; la musique, l'éloquence, la poésie et tous les mouvemens cadencés sont du ressort de l'oreille. Ces deux sens analogues

entr'eux, produits par les vibrations de la lumière et du son, peuvent être augmentés dans leur action par des instrumens. Les lunettes rassemblent les rayons lumineux dans l'œil, comme les cornets acoustiques recueillent les vibrations du son dans l'oreille; le miroir réflèchit les images pour l'œil, comme l'écho répercute les sons pour l'oreille. L'un et l'autre sont capables de sentir l'ordre, la régularité, l'harmonie. Ce que sont les rapport des sons pour l'un, la dégradation des couleurs l'est de même pour l'autre; l'œil a ses illusions et ses spectres, l'oreille ses tintemens et ses bourdonnemens; l'excès de lumière éblouit le premier, comme l'excès du bruit assourdit la seconde. Ces deux sens peuvent même se suppléer. L'aveugle acquiert une extrême finesse d'ouïe, qui le dispose à la musique, à l'éloquence, à la poésie. Le sourd a beaucoup de vivacité dans la vue; ce qui le rend plus propre à la pantomime et aux arts du dessin. Mais la parole établissant une communication intime entre les hommes, l'aveugle peut recevoir et rendre plus d'idées que le sourd qui est en même temps muet, de-là vient que ce dernier paroît moins spirituel. D'ailleurs, les yeux dépensent, dans les voyans, beaucoup d'esprits animaux dont le cerveau

des aveugles s'enrichit ; c'est pourquoi ceux ci ont presque tous l'imagination vive. Moins on voit, plus on imagine, comme il arrive dans les ténèbres, et lorsqu'on nous cache un objet.

L'affoiblissement d'un sens augmente la vigueur des autres ; c'est pourquoi nous sommes entraînés par le sens qui acquiert cet ascendant, soit qu'un fréquent emploi y attire davantage le principe sensitif, soit que l'inaction des autres diminue leur aptitude. Ainsi, les enfans ayant besoin de manger souvent, deviennent naturellement gourmands ; mais lorsque l'organe sexuel se développe, à l'époque de la puberté, l'amour succède à la gourmandise et le tact au goût. Ces deux sens corrompent sur-tout la vigueur de la pensée ; la vive sensibilité du palais diminue celle du cœur et décèle toujours des sentimens bas. De tous les sens, ceux qui émeuvent le plus l'ame, sont la vue et l'ouïe ; par eux se transmettent les passions. Ces divers degrés de prépondérance de nos sens décident ordinairement nos propensions, et l'habitude que nous en contractons, les fortifie encore, à moins qu'un abus excessif blasant le sens, ne produise en nous le dégoût, c'est-à-dire, l'épuisement de la faculté de sentir.

La faim, la soif, les douleurs internes paroissent être des espèces de tact, ainsi que le chatouillement, la démangeaison, &c. car ce sens est le plus général et le plus varié de tous. La peau reçoit même, au temps de l'amour, un surcroit d'élément sensitif qui augmente la vivacité du toucher.

CHAPITRE III.

De la manière dont les sensations s'opèrent.

Si l'on fixe quelque temps ses regards sur un objet mêlé de lumière vive et d'obscurité, comme sur une fenêtre bien éclairée, et qu'on jette ensuite les yeux sur une surface blanche, on apperçoit un spectre mêlé d'ombres et de clairs. Les parties de la rétine qui ont vu en plus, voyent alors en moins, et celles qui ont vu moins, voyent plus. La faculté visuelle a été épuisée dans les places qui ont reçu le plus d'éclat, et l'on ne peut pas voir uniformément tant que l'équilibre entre les parties clairvoyantes et les parties aveuglées n'est pas rétabli. Les yeux consommant peu de leur faculté visuelle dans l'obscurité, en possèdent une surabondance, qui se décharge tout-à-coup à une vive lumière, et nous éblouit; l'œil

dépensant, au contraire, beaucoup de faculté visuelle au grand jour, en a trop peu pour appercevoir des objets dans l'obscurité : il faut qu'il se recharge en séjournant dans les ténèbres. Si la pupille se rétrécit à la lumière, c'est pour empêcher la trop grande dissipation de la force visuelle ; si elle s'élargit dans les ténèbres, c'est pour fortifier la vue par cette obscurité ; car on récrée des yeux affoiblis, par des corps noirs, ou peu éclairés. Tibère, au rapport de Suétone, ouvrant soudain ses yeux dans la nuit, voyoit clair dans le premier instant. La force visuelle amassée dans un homme habitué au cachot, apperçoit vivement la moindre lueur ; mais cette force, bientôt consommée par les objets très-éclairés, nous ramène à une profonde obscurité, et plus nous aurons été frappés de l'éclat du soleil, plus notre vue s'éteindra. Il y a donc un élément sensitif qui s'use. L'œil d'un borgne s'augmente de la force visuelle qui eût été employée par son autre œil. Ces esprits visuels, si perçans et si vifs dans des yeux amoureux, s'épuisent tellement par l'acte vénérien, que son abus peut même rendre aveugle.

L'élément vital brille et se dissipe sur-tout par la vue. Un œil qui étincelle annonce de l'esprit, de la vigueur, de l'ardeur amoureuse ;

c'est par ces regards enflammés que se dardent les amans, qu'ils se prennent d'amour l'un pour l'autre. De plus, les yeux sont capables de prendre un degré de lucidité, comme ceux des chats et des autres animaux nocturnes, ou comme le diamant, le bois pourri, &c. qui s'imbibent de lumière et luisent dans l'obscurité. De même nos yeux peuvent devenir plus ou moins éclatans par le feu de la colère, ou de l'amour, ou par la joie. Il suffit de les frotter fortement pour appercevoir des lueurs semblables à des étincelles électriques. Il en est de même des violens efforts de toux et de vomissement. Les esprits vitaux sont comme exprimés des yeux, et notre regard en paroît alors plus animé.

De même que la salive d'un animal irrité devient âcre et virulente par l'agitation de la bile et des humeurs, ainsi les passions causent une émission plus vive d'esprits dans les yeux, où le sang porte alors, avec force, le principe sensitif. On dit que des chats, des serpens, des crapauds qui fixent leur vue sur des oiseaux et de petits animaux, les consternent si fort qu'ils les rendent immobiles, ou les font tomber de frayeur.

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

VIRG. Bucol. ecl. 3.

Ainsi, le plus subtil des sens peut, dans les passions, devenir actif et se remplir du feu de la vie; de même, le toucher est rendu plus vif et plus voluptueux dans les caresses de l'amour, le goût par des saveurs délicieuses, et l'oreille par une mélodie ravissante. Lorsque l'attention, ou la volonté accumule l'élément sensitif dans un organe, la moindre impression y est fortement sentie. Ce principe sensitif doit tellement se mettre en rapport de quantité avec l'objet qu'on veut sentir, qu'une impression subite, un coup inattendu, ne causent pas le quart de la douleur qu'ils eussent produite. L'œil, l'oreille, la peau, par l'inflammation, sont très-vivement émus du plus léger effleurement, tandis que les plus profondes irritations n'ont qu'un médiocre effet sur des membres flétris et des sens éteints.

La sensation consomme notre principe vital; car après une forte impression, une sensation moindre ne peut être apperçue à cause de l'épuisement du nerf; plus nous avons senti, moins nous sommes sensibles, et l'habitude nous rend indifférens. Les nerfs sont autant de conducteurs qui déchargent le cerveau du principe du sentiment; une impression est une émission de ce principe; il se fait une sorte de vide qui se propage soudain par con-

tinuité jusqu'au cerveau lequel apperçoit ainsi la sensation. Plus elle est forte, plus elle enlève d'élément sensitif; elle s'opère avec différens degrés de vivacité, d'étendue et de modifications, suivant la nature des objets que l'on touche. Les sensations très-douloureuses ou très-agréables, usent sur-tout le principe du sentiment avec rapidité; de-là, viennent des interruptions de sensibilité, des lassitudes dans l'organe; il se blase lorsque la sensation est trop violente ou trop prolongée.

A mesure que les organes déchargent le cerveau de son élément vital, ils lui envoient la connoissance. Ainsi, l'on est plus instruit le soir que le matin, et dans la vieillesse que dans la jeunesse, mais aussi l'on est moins sensible. Lorsque nos membres sont épuisés, nous tombons dans le sommeil; les narcotiques arrêtent la secrétion de l'élément sensitif, les excitans l'augmentent. Sentir, c'est donc se détruire: plus on sent, plus on corrompt sa vie; les êtres fort sensibles sont très-maladifs, et aussi les plus heureux et les plus malheureux de tous.

CHAPITRE IV.

Des sensations en elles-mêmes, et de leurs effets sur le caractère.

Notre corps est en harmonie avec les différentes substances du monde ; chacun de nos organes a ses affinités particulières. Comme dans un mélange de limailles de plusieurs métaux, l'aimant attire celle du fer, le mercure s'empare de celle de l'or ; ainsi, dans le même chyle et le même sang, chaque organe puise les matériaux qui lui conviennent, et les particules se placent naturellement où elles trouvent des conduits mieux appropriés. L'action spécifique des médicamens dépend aussi de cette affinité ou de ce choix ; les reins et la vessie sont sensibles aux cantharides, le cerveau à l'opium, l'estomac à l'émétique : effets résultant d'une certaine consonnance, et non pas d'une ressemblance de nature, puisqu'ils n'ont lieu que pendant la vie. De même chaque sens, selon sa conformation et la nature de ses nerfs, est mû seulement par les objets qui lui sont appropriés.

Toutes les substances étant des mixtes composés d'élémens divers, nos sens peuvent démêler ce qui nous convient le plus.

Deux hommes goûtent le même vin, l'un le trouve rude et aigre, l'autre doux et moëlleux. Tous deux peuvent sentir également vrai ; mais, selon la disposition de leurs organes, certains principes constituans du vin agissent plus sur un individu que sur l'autre. Ainsi, chez celui dont le palais sera abreuvé d'une salive douce, les particules aigres du vin paroîtront plus sensibles par l'opposition ; mais chez celui qui aura de l'âpreté dans le goût, les molécules sucrées agiront davantage. En effet, nos sens sont ébranlés sur-tout par les objets qui contrastent avec nous; par l'obscurité, l'on apperçoit mieux la plus foible lueur; par le silence, on entend les bruits les plus légers; par l'amertume, la douceur devient plus agréable; par le froid, nous sentons mieux la moindre chaleur. Nous ne sentons point ce qui nous est semblable : les choses toutes pareilles se confondent; l'alcali ne se combine point à l'alcali, mais à l'acide. L'ame, en différant de tous les corps, peut donc les connoître tous, mais non elle-même; aucune substance ne pouvant être active et passive ensemble sur le même sujet. Nous ne sentons pas un corps tel qu'il est absolument, mais bien celles de ses parties dont le contraste agit sur nous avec plus de force.

Il n'y a point de sensations sans qualités inverses et opposées, comme l'amer et le doux, le blanc et le noir, le son grave et l'aigu, &c. Ces impressions étant toutes relatives à nous, l'on peut dire que la chaleur n'est pas dans le feu, ni la blancheur dans la neige, mais dans le sens qui apperçoit ces qualités. C'est un mode d'impression, un rapport fait au cerveau, et non pas un sujet à part; ainsi, le bois n'ayant pas de sentiment, l'on ne peut pas dire qu'il ressent *de la chaleur*, mais seulement qu'il est consumé par le feu. Ce n'est point un rapport de volonté qui détermine un acide à choisir un alcali de préférence à d'autres, mais la disposition relative de leurs molécules qui favorise plus ou moins leur combinaison réciproque.

Les sensations paroissent n'être, dans chaque organe, que des degrés d'intensité; par exemple, en se concentrant, le blanc descend par nuances au jaune, le jaune à l'orangé, l'orangé au rouge, puis au violet, ensuite au bleu, enfin au noir. Ces mêmes gradations se remarquent dans les sons, et peuvent se reconnoître dans les odeurs, depuis la plus douce, celle de l'iris ou de la violette, jusqu'à la plus fétide et la plus insupportable. Des saveurs fades, on passe jusqu'aux plus âcres et aux plus amères;

du toucher le plus lisse, au plus déchirant. Les sensations légères, les nuances gaies et claires, l'odeur suave, la saveur sucrée, le tact délicat, sont convenables à l'enfant, à la femme et aux tempéramens foibles. Les sensations graves, comme un toucher rude, des saveurs âcres et salées, des odeurs vives, des sons mâles, des couleurs prononcées, sont sur-tout propres à l'homme, au tempérament robuste. Les sensations intermédiaires sont les plus convenables au maintien de notre être; les trop foibles effleurent le sentiment, les trop fortes l'usent. La femme se tient vers le *minimum*, l'homme vers le *maximum* de sensations et de pensées, lequel correspond aux naturels constans, âpres, sévères. Il y a de même une gradation dans les idées, depuis les plus frivoles, jusqu'aux plus sérieuses et aux plus grandes.

Nous ne sentons plus la chaleur ou le froid, passé certain degré qui brûle ou qui glace; de même les saveurs, les odeurs, le bruit ou les sons, les couleurs, nous échappent dans leur extrême force comme dans leur extrême foiblesse. Les trop petites et les trop grandes impressions sont disproportionnées avec nos moyens; tout ce qui est excessif, nous détruit ou nous est insensible; nous ne tenons qu'un certain milieu des choses: la nature nous a

voilé ses limites. Mais, ce qui est très-subtil pour nos sens, peut paroître fort grossier pour ceux de quelques animaux qui en ont de plus parfaits que les nôtres; ainsi, le chien découvre des émanations où nous n'en soupçonnons pas; cependant son odorat n'est pas en rapport avec l'arôme des fleurs, qui plaît tant au nôtre.

Pour que les sensations soient agréables, il leur faut une harmonie avec notre complexion. Chacun est attiré par ses goûts ; le sanguin aime les choses douces, le mélancolique préfère les amères, qui, étant en consonnance avec sa constitution, le conservent. L'on peut remarquer combien la nature des sensations influe sur nos caractères. Un homme traité rudement et dont le tact est endurci comme parmi les laboureurs, les artisans, a l'esprit plus grossier, le cœur moins tendre, le courage plus ferme que des citadins délicats, que des Sybarites blessés du pli d'une feuille de rose. Les saveurs âcres, poignantes forment un naturel plus aigre, plus acariâtre que les saveurs fades et grasses qui le rendent mou, facile. L'habitude du grand bruit, des sons éclatans inspire des mœurs plus violentes et plus farouches; c'est ainsi qu'on anime les hommes et même les animaux à se battre; les sons doux et

agréables sont propres à tempérer les esprits et amollir les courages. Le vif éclat de la lumière et des couleurs (l'écarlate sur-tout qui met en fureur quelques animaux) éblouit la pensée, pour ainsi parler ; de-là viennent ces idées hyperboliques et extravagantes des méridionaux, des orientaux; sous un ciel éclatant, c'est une sorte *d'ivresse* de la vue, qui se communique à l'esprit; mais, l'obscurité continuelle rapproche de l'état de stupidité. Toutes les sensations trop fortes exaspèrent le naturel et portent l'esprit vers la folie; les sensations trop foibles ou superficielles affadissent le caractère et le ramènent vers l'imbécillité. Ce n'est point la vive sensibilité qui perfectionne l'intelligence; nous voyons même que l'extrême vivacité des sens empêche la profondeur de l'esprit, le distrait et le dissipe au-dehors.

CHAPITRE V.

Que les sensations ne sont pas une preuve certaine du vrai.

NOTRE ame peut éprouver des sensations, indépendamment des sens et de la présence des objets. Nous voyons, écoutons, touchons en songe, et même dans l'obscurité les enfans

croient entendre des bruits, appercevoir des spectres qui les épouvantent. Au contraire, plusieurs choses frappent nos sens actuellement, sans que nous en éprouvions la sensation. Si l'imagination se promène ailleurs, l'impression ne parvient pas à l'ame qui est comme le miroir où tout vient se réfléchir. Puisque nous sentons quelquefois ce qui n'est pas, et que nous ne sentons pas toujours ce qui nous frappe réellement, il y a donc un être distinct et indépendant du corps, qui pense et qui existe par lui-même, quand on supposeroit la matière universelle anéantie. L'ame est si distincte des facultés sensitives, que, dans ses pensers les plus délectables, elle trouve importunes les sensations qui viennent la distraire.

Le monde pourroit être une sorte de chaos, un mélange de toutes les matières et de toutes les qualités, que l'homme, l'animal y démêleroient, par leurs sens, les objets avec lesquels ils ont des proportions. Suivant la structure de leurs organes, ou selon le mode de leur sensibilité, les uns choisissent et préfèrent ce qui déplaît à d'autres. Ainsi des excrémens, détestables pour la plupart des animaux, sont savoureux au goût du pourceau ; la ciguë aquatique, qui empoisonne l'homme, en-

graisse la perdrix ; le perroquet meurt en mangeant le même persil qui assaisonne nos mets ; la musique qui nous charme, fait hurler de douleur le chien et le loup ; ce qui est beau pour nous, paroît différent, sans doute, aux yeux d'un crapaud. Le vin, le sucre, agréables dans la santé, paroissent amers et déplaisans par la maladie ; l'herbe, insipide pour nous, plaît à la brebis. Nos organes sentent et apperçoivent donc, non pas selon la réalité, qui est constante, immuable, mais selon notre propre structure. Où se trouve la vérité, si tout est relatif à chaque être? Qui se trompe, de nous ou des animaux? Notre monde ne consiste qu'en apparences, et le fond des choses nous demeure, en cette vie, perpétuellement inconnu. L'homme, l'animal, n'appercevant que les seules choses en rapport avec son être, et de la seule manière que ses sens le permettent, chaque espèce se crée son monde particulier. Dieu s'est réservé la réalité : il nous laisse les apparences. L'homme ne voit qu'au travers de ses sens ; tout ce qu'il goûte, touche, entend, n'est que lui-même modifié : en se faisant centre de la nature, il met de l'homme en tout. Si nous étions différemment conformés, ou qu'une maladie altérât pour toujours nos sens, tout se présenteroit à nous

sous un aspect nouveau. Nous n'avons même aucune notion absolue des choses; nous ne les connoissons que par l'extrémité qui nous touche. Le temps, le mouvement, l'étendue, ne nous offrent que des rapports de proportion, et non de réalité absolue. Ainsi la terre est en bas pour nous, et le ciel est en haut; mais, relativement à notre systême planétaire, c'est le soleil qui est en bas, puisque toutes les sphères gravitent vers lui; et relativement à l'étendue infinie de l'univers, il n'y a ni haut, ni bas. Dans un monde supposé un million de fois plus grand que le nôtre, avec toutes ses proportions et ses habitans; la longueur de leur pied seroit à celle de notre pied comme un million est à un; cependant il ne leur paroîtroit toujours qu'un pied. En supposant que notre monde devienne mille fois plus petit qu'il l'est, toutes choses subissant un décroissement proportionnel, on ne s'appercevroit d'aucun changement. L'on ne peut donc pas connoître l'étendue, ou le mouvement ou la durée absolus, mais seulement relatifs à nous. Que tous les mouvemens du monde soient plus vifs ou plus lents, les rapports restant toujours proportionnés, rien ne nous paroîtra changé. De même le thermomètre indique bien les degrés de chaleur, mais

faisant partie du globe, et participant à sa chaleur spécifique, il ne nous indique point le froid ou le chaud absolus. Nous sommes donc plongés dans le gouffre ténébreux de l'infini, et relégués dans un coin de cette vaste machine de l'univers sans la connoître. Tout ce que nous savons n'est que la moindre partie de ce que nous ignorons : à peine certains de notre vie, nos vérités et nos erreurs terrestres ne sont, pour la plupart, que des conventions établies par notre nature, mais qui doivent être toutes autres dans des espèces diverses et des mondes différens.

Ainsi le rapport de nos sens ne nous donne que des idées douteuses de toutes choses, quoiqu'elles nous semblent les plus certaines. La diversité même des climats engendre des vérités relatives parmi les hommes. Plusieurs choses justes en Europe, paroissent injustes en Chine ; ce qui étoit bon à Sparte, sembloit le plus grand des maux à Sybaris ; ce que Zénon approuve comme vrai, Epicure le rejette comme faux. Ainsi varient les hommes selon le lieu, le temps, les circonstances ; le flegmatique et le bilieux, le sobre et l'homme ivre voient tout autrement le même objet. Singulières vérités qu'obscurcissent quelques verres de vin, ou que change un amas de pituite !

Les sens étant trompeurs, et ne nous présentant que des vraisemblances, ils ne peuvent point être la pierre de touche de nos connoissances; ils sont la seule voie par laquelle les animaux s'instruisent, mais notre raison pure, éternelle, s'attachant aux vérités intellectuelles, mathématiques et immuables en tout temps et en tous lieux, réforme sans cesse les erreurs matérielles. Aussi, ce qui ne tombe point sous nos sens, comme les êtres spirituels, est, de toutes nos connoissances la plus réelle; nous ne sommes même assurés que de la seule existence de notre ame, de son auteur, des vérités éternelles de la morale et de celles des nombres; le reste pouvant être une suite d'illusions dont la mort doit rompre le charme. Car puisque nous ne connoîtrions rien sans l'ame, elle est donc la première et la plus fondamentale des vérités; et ce seroit se borner au même principe d'intelligence que les bêtes, que suivre comme elles le seul témoignage des sens. La croyance presque exclusive que nous leur accordons, est l'effet des habitudes animales contractées dès notre naissance: habitudes impérieuses que le doute de la raison peut affoiblir sans nous en affranchir entièrement, parce que l'action des sens, répétée continuellement,

laisse peu de liberté à la pure intelligence, et nous nous abandonnons aux apparences. C'est ainsi qu'au théâtre nous nous prêtons à l'illusion de la pièce : si elle duroit toute notre vie, et que rien ne nous détrompât, nous prendrions à la fin un comédien pour Achille ou pour Auguste; l'acteur s'incorporant tout le premier à son rôle, tant l'apparence nous déçoit et tant la vie est un jeu. Je m'assure qu'un fou qui se croiroit roi, pourroit être aussi certain de sa dignité et aussi content de son règne qu'un monarque véritable, à l'instant suprême de la mort. Rien ne montre plus l'empire de l'illusion que la facilité avec laquelle les rêves les plus incohérens nous dupent sans cesse comme des enfans; en vain le songe plus régulier du jour nous détrompe de celui des nuits.

De plus, nos sens peuvent se dépraver et recevoir des impressions inconnues; on a vu dans l'hypochondrie des hommes dévorer des excrémens, ou appercevoir des lumières, des spectres dans l'obscurité, entendre des bruits, des voix, sentir des odeurs où nul autre ne voyoit, n'entendoit, ne sentoit rien de semblable. Des fous croïent avoir des jambes de verre, ou s'imaginent être transformés en loup, en coq, &c., sans que la vue du con-

traire puisse les désabuser. Les bourdonnemens et les tintemens d'oreille, occasionnés par l'agitation d'humeurs qui tendent ou relâchent des fibres, montrent qu'il y a des impressions sans la présence des corps.

Il peut exister des objets qui passent nos sens; et si nous sentons tout ce qui nous est nécessaire, nous ne sentons pas tout ce qui est. Nous ne connoissons le fluide magnétique que par ses effets sur le fer et sa direction polaire. L'électricité a été long-temps ignorée. On peut soupçonner dans le monde plusieurs fluides subtils et des propriétés cachées dont nous n'avons encore aucune notion; c'est pourquoi bien des phénomènes sont inexplicables pour nous.

CHAPITRE VI.

Des sens par rapport à l'intelligence.

Plus la faculté de sentir est active, plus celle de réfléchir ou de penser se détériore. La jeunesse est l'âge du sentiment, c'est l'époque de la vigueur des organes; mais l'âge de la méditation est la vieillesse, temps où l'élément sensitif est amorti. Les hommes occupés sans cesse à voir, entendre, goûter, toucher, et à se procurer toutes les jouissances, n'aiment

pas réfléchir ; mais celui qui évite tout ce qui divertit les sens, comme les spectacles, les jeux, les conversations, qui se retire à l'écart, se détache des voluptés par des jeûnes et une vie austère ; celui-là s'adonne nécessairement à la vie contemplative. Nous voyons, au contraire, les hommes sensuels par le tact et le goût, se plonger chaque jour dans les délices en oubliant la vie : les animaux suivent de même cette voie. Ainsi plus nos sens ont d'activité et de perfection, plus nous succombons à leurs penchans et nous devenons brutes. Les nerfs trop actifs à leur extrémité, le sont moins à leur origine et réciproquement.

En effet, si les organes consomment beaucoup d'élément sensitif, ils épuisent le cerveau. Sa foiblesse, relativement à la trop grande force des sens, engendre la folie ; car ils lui envoient des impressions exagérées des objets, ils le frappent trop vivement. Aussi les hommes dont les appétits sont impérieux, les desirs véhémens, tombent facilement dans la manie ; leur tête foible est bientôt exaltée ; leurs mouvemens, leurs airs extravagans, leur sensibilité évaporée les entraînent à toute chose. Au contraire, l'homme qui médite profondément, demeure immobile ; ses yeux ouverts ne regardent pas, son oreille n'entend pas ; il

n'apperçoit ni ce qu'il touche, ni ce qu'il goûte; cette habitude d'insensibilité diminue la vigueur de ses sens. Démocrite se prive même de la vue pour méditer avec moins de distraction; d'autres philosophes fuient au désert; les poètes cherchent la solitude des bois. Pour s'exercer toute entière, l'ame doit se détacher du monde; nos sens ne pouvant connoître que des objets particuliers, nous rabaissent vers eux; mais l'intelligence recherche les choses universelles, et l'esprit se nourrit des ouvrages de l'esprit.

Si le génie étoit un mérite d'acquisition, si l'esprit dépendoit de la sensibilité, celui qui posséderoit le plus de faculté sensitive devroit être plus habile que les autres; et puisque nous tirons nos connoissances de nos sens, ceux qui en font le plus d'usage, devroient être les plus instruits. Tout au contraire, peu d'hommes sont moins capables que ceux qui ne s'occupent qu'à sentir; tels étoient ces Sybarites qu'on nous peint continuellement occupés à jouir. Qu'on se représente les Nomentanus et les Apicius, ces fameux voluptueux de l'ancienne Rome (1), mollement suspendus dans des lits, la vue flattée de brillans spectacles,

(1) Seneca, de vitâ beatâ, cap. XI.

l'oreille d'une mélodie ravissante, le palais délecté de saveurs exquises, l'odorat embaumé de parfums suaves, le tact charmé des plus sensibles voluptés ; mais, toujours dans le travail des jouissances, toute leur sensibilité s'épanche au dehors. Ainsi, ces palmiers dont on épuise la sève sucrée par des incisions, ne portent plus de fruits. En voulant jouir de tout, chaque volupté distrait des autres, et l'on ne peut jouir de rien ; de même, l'ame se partageant entre plusieurs douleurs égales, contrebalance l'une par l'autre. Les voluptés de l'amour et la débauche de table, ruinèrent dans Marc-Antoine le caractère élevé dont la nature l'avoit doué ; elles réduisirent ce maître du monde à périr misérablement, tant la sensualité est capable d'abrutir les plus forts génies !

Il faut bien distinguer la vivacité des sens extérieurs, du sentiment interne qui dépend du moral ; car la sensibilité se distribue en nous de deux manières : des individus l'éprouvent tout au-dehors et non au-dedans ; d'autres, fort sensibles intérieurement, le sont peu à l'extérieur. Ceux-ci ont plus de moral, ceux-là plus de physique. Un homme vif et très-irritable, maigre et fluet, l'œil brillant, l'ouïe fine, le tact délicat, le goût raffiné, sera

extrêmement sensible aux voluptés et aux douleurs corporelles : passionné pour les spectacles, fortement ému par l'éclat, le bruit ; il attachera un grand prix à tout ce qui brille et flatte sa vanité ; il se laissera emporter à ses sens et, pour ainsi dire, ravager par ses passions ; tantôt enthousiaste forcené, tantôt détracteur implacable, inconstant, léger, plein d'un amour-propre très-chatouilleux, il aimera ce qui pique, ce qui stimule ; il recherchera de même les pointes d'esprit. Enfin, toujours en mouvemens extérieurs, sa sensibilité s'évaporera sans cesse, ou sera toute en expansion. N'attendez de lui ni ces affections profondes et tendres, ni cette gravité immuable de caractère, ni cette fierté naturelle aux ames fortes, et qui peuvent les élever au-dessus de tout. Au contraire, un homme renfermé, sérieux au-dehors, lent à s'émouvoir, paroît insensible à la douleur et glacé pour les plaisirs. Il est sobre, chaste, peu curieux de spectacles, de nouveautés, il commande à ses sens ; la raillerie, la joie ont sur lui peu de prise ; mais cet homme si austère couve au cœur un volcan : son éruption sera terrible ; il dit peu, il exécute, et lorsqu'il le faudra, on le verra marcher à la mort comme au trône.

La plupart des hommes, cependant, séduits

par l'apparence, attribuent plus de sentiment à celui qui exhale ses émotions et les expulse au-dehors, qu'à celui qui les concentre dans son ame. Les femmes sur-tout, ayant beaucoup de cette sensibilité extérieure, sont facilement émues par tout ce qui frappe leurs organes ; elles ne sont pas toujours à l'abri des préventions et de l'empire des sens ; elles s'abandonnent même beaucoup plus à leurs passions ; mais, plus le caractère est mâle et concentré, plus l'homme doit agir par raison et avec simplicité.

SECTION V.

Des plaisirs et des douleurs.

CHAPITRE PREMIER.

De l'essence de la volupté et de la douleur.

Comme la volupté la plus vive et la plus parfaite est celle qui engendre un être animé, et comme la douleur la plus profonde, la plus terrible est celle qui cause la mort, il s'ensuit que la première consiste dans le mouvement qui organise et rassemble, la seconde dans le mouvement qui divise et détruit. La Providence, en plaçant la douleur à côté du plaisir, s'est servi de ces deux contre-poids pour tenir dans l'équilibre la nature des animaux. Mais la plante n'ayant point, comme eux, cette tendance de toutes ses parties vers un centre commun, vers un cerveau, et pouvant être divisée sans périr, n'éprouve ni la douleur, ni le plaisir. De même, cette tendance étant interrompue dans l'animal par le sommeil, la sensibilité cesse; les espèces chez lesquelles le

cerveau est imparfait, peu actif, celles même qui en paroissent dépourvues comme les zoophytes ou *animaux-plantes*, n'ont presque point de sentiment. Il falloit, au contraire, que l'homme, le quadrupède, l'oiseau, etc., (dans lesquels l'union intime de tous les organes est nécessaire à la vie), pussent reconnoître par la douleur tout ce qui les détruit, et par le plaisir tout ce qui les maintient; aussi ces sensations sont toujours proportionnées à celle de se mouvoir. La nature eût été cruelle envers les végétaux et les zoophytes en leur donnant de la sensibilité, avec tant d'occasions de souffrances et si peu de moyens de s'y soustraire.

Toute volupté consistant dans le mouvement qui produit, ou conserve, ou rétablit l'union de la vie, et toute douleur, dans le contraire ; avoir du plaisir, est s'organiser : jouir, c'est s'unir à soi-même : souffrir est s'en séparer. La concorde, l'harmonie, la symétrie plaisent : le contraire déplaît. Nous éprouvons de la douleur quand nos organes sont tiraillés, divisés, déchirés, enfin lorsque le cercle de l'harmonie vitale se détruit. Plus la douleur ou le plaisir se rapportent au centre animal, plus ils sont vifs, car ils ébranlent directement la vie. A l'égard du corps, la mort est le plus grand mal, et la

vie le plus grand bien. En sortant de maladie, on se sent renaître avec volupté, parce qu'on reprend la santé; plaisir habituel dont nous ne savons gré à la nature qu'après l'avoir perdu. La jeunesse qui s'accroît et se fortifie chaque jour, est un temps de plaisir et de joie; c'est l'âge de l'amour; mais la vieillesse et la décroissance, accompagnées de destruction, sont toujours en souffrance. Autant la beauté, la conformité, les rapprochemens, et tout ce qui tend à l'unité, à l'ordre, inspirent la volupté, autant la discorde, les maux et les plaies font horreur à la nature. De-là viennent encore et le plaisir des consonnances musicales, et le déplaisir des dissonances.

Dès la naissance, tous les animaux recherchent la volupté ou le bien-être comme l'élément propre de leur vie. La nature est flattée par tout ce qui la soutient, comme manger, boire, dormir, par l'éloignement de tout ce qui la contrarie ou lui fait violence, enfin par tout ce qui amplifie et agrandit notre être. Il est agréable d'être aimé, parce que notre existence semble en être doublée. Plus une fonction est nécessaire, plus la nature y joint de volupté; et la propagation conservant l'espèce, est encore plus essentielle que la nutrition qui conserve seulement l'individu. Le

plaisir fait rentrer dans la nature, la douleur en fait sortir, et si des êtres quittent la vie, c'est pour se soustraire à de longues et cruelles misères.

L'on peut considérer la volupté comme un mouvement parfait de vie, qui détermine l'amour, et la douleur comme un mouvement destructeur qui cause la haine. Plus le plaisir est ardent, plus il accélère l'action vitale et use ses ressorts; il nous accable et nous consume en un instant. La douleur peut subsister plus longuement en retardant le mouvement organique. La vive est courte, les foibles sont plus lentes. La joie et la volupté parvenues à un degré démesuré, font mourir; en dilatant à l'excès le cœur et le cercle vital, elles le font crever en quelque sorte, parce qu'elles dissipent les esprits animaux. La douleur et la tristesse, au contraire, resserrant extrêmement l'ame sensitive, l'étouffent au-dedans. Autant l'ame se concentre, fait pâlir et refroidit l'extérieur dans la souffrance, autant elle s'épanouit comme une sphère, se gonfle, dilate les organes par l'afflux du sang, de la chaleur et de la vie dans le plaisir. Celui-ci étant naturel, agit moins sur nous : la douleur affecte plus vivement, parce qu'elle nous est plus opposée.

CHAPITRE II.

Des différentes sortes de voluptés et de souffrances : de leur intensité.

Il y a trois genres de voluptés et de douleurs, 1°. celles qui n'intéressent que le corps; 2°. les affections morales; 3°. les intellectuelles. Cependant celles de l'esprit se mêlent souvent à celles du cœur ou du moral, et affectent aussi le corps. Les plaisirs purs de l'ame consistent dans un repos, comme la contemplation, l'admiration, ou dans la bonne conscience, et cette satisfaction intérieure qui rehausse notre propre estime après une action vertueuse; les douleurs intellectuelles naissent du contraire. Les plaisirs et les peines du cœur viennent des passions ou des affections, et consistent dans une émotion intérieure, comme l'amour, la joie, le chagrin, &c. Enfin ceux du corps dépendent d'une sorte d'ébranlement des parties.

Le corps a deux sortes de douleurs ou de voluptés : celles qui affectent les organes extérieurs, et celles de l'intérieur. Les douleurs profondes qui causent une défaillance, une sueur froide, se portent vers le cœur, comme l'agonie, les langueurs, les angoisses, les

anxiétés alarmantes, affections d'ordinaire resserrées, graves et très-funestes; elles se remarquent dans les mourans, les empoisonnés, &c. Les douleurs les plus externes sont aiguës, vives, et irritantes comme les inflammations, les incisions, les déchiremens ou les tiraillemens des tortures, des supplices, ou comme la goutte, la brûlure, &c. Il en est de lancinantes, comme les maux de dents, d'oreille, de tête, et les coups; d'autres sont pongitives comme les piqûres, les points de côté; d'autres gravatives et sourdes, comme les compressions, les pesanteurs et les abattemens. En général toutes celles qui sont âcres et animées, sur-tout dans les organes extérieurs, sont rarement mortelles par elles-mêmes, mais elles se mêlent aussi à des douleurs profondes dans les coliques, l'affection hypochondriaque, &c.

De toutes les douleurs maladives, la plus cruelle est celle du calcul de la vessie ou des reins, et celle de l'*uterus*; de même que les plus ardentes voluptés sont celles de Vénus. Une même région est le siége de ces deux extrêmes sensations; en effet, plus une partie est sensible à la jouissance, plus elle est susceptible d'une souffrance correspondante qui en est comme le contre-poids. Ainsi la verge, les testicules étant doués d'une très-vive sensi-

bilité, causent des douleurs fort griêves. Le mal de dents et les coliques tiennent le second rang parmi les douleurs, comme les plaisirs du goût le tiennent parmi les voluptés corporelles. Ensuite se placent les maux d'oreille, les migraines et les douleurs de la tête, qui ne sont jamais mortelles par elles-mêmes.

Les douleurs des parties inférieures produisent, en remontant vers le diaphragme, des accidens funestes, parce qu'elles se concentrent; mais celles qui descendent des organes supérieurs, se divisent et tendent à leur guérison. Ainsi les douleurs pongitives à l'estomac et au mésentère sont promptement mortelles, mais toutes celles qu'on fait épanouir vers la circonférence du corps, s'affoiblissent; chaque organe en supporte facilement une partie; de-là vient l'utilité des vésicatoires, des sinapismes, du moxa, des ventouses, des sétons, et de tous les dérivatifs qui ramènent à l'extérieur l'effort douloureux. De même la fièvre éteint souvent les douleurs, en les dispersant dans le corps; celles qui naissent sans fièvre, ont des retours périodiques et durent longtemps sans danger; mais lorsqu'un malade ne sent pas son mal, dans les fièvres aiguës, il est plus dangereusement affecté.

Les nerfs étant le siége propre de la sensa-

tion, la rupture de leurs fibrilles cause les douleurs les plus aiguës. Si l'on comprime leurs rameaux dans un membre, on paralyse les douleurs qui suivent le trajet de ces nerfs. De plus, chaque tissu organique donne son genre de souffrance et de volupté; les tendons, les fibres charnues, les membranes, les os sentent à leur manière, sur-tout dans l'état d'inflammation. Toutes les parties tendues et excitées sont très-susceptibles d'ébranlemens de douleur ou de plaisir; ce qui n'arrive point dans les parties trop molles ou trop dures. Aussi les chairs muqueuses des enfans, et les fibres racornies des vieillards sont moins sensibles que dans un âge intermédiaire. Une égale cause de douleur ou de plaisir affecte inégalement divers individus, à cause de la tension et de l'irritabilité diverses de leurs fibres. Si l'on souffre moins dans le premier moment d'une blessure inattendue que lorsque l'inflammation est survenue, c'est parce que l'organe est dépourvu d'une excitation vitale suffisante pour ressentir toute la force de l'impression; de même le goût, l'odorat, le tact, sont peu sensibles au moment du réveil; car il faut assez d'élément sensitif pour que l'organe se mette en rapport avec les objets. Comme le cerveau est la source du

sentiment, il ne paroît pas que le corps d'un homme décapité puisse conserver de la douleur, quoique ses chairs palpitent encore. Léon l'Africain a vu au Caire des hommes coupés en deux vers le diaphragme. Le tronc supérieur vivoit encore pendant un quart-d'heure; il pouvoit se plaindre, parler, se mouvoir, et la tête conservoit quelques idées. Chalcondyle, en rapportant que le sultan Mechmed infligeoit souvent ce même supplice, assure que le tronc inférieur étoit aussi agité par la douleur; mais il paroît que le tronc supérieur ressentoit seul la souffrance, et le patient ne mouroit pas de deux morts à-la-fois, comme l'historien le présume, parce que les parties séparées de l'unité cérébrale cessent de lui communiquer le sentiment.

Autant la *divulsion*, ou le démembrement des parties en sens contraire, est douloureux; autant les étreintes, les rapprochemens et les resserremens causent de plaisir. Tout organe qui rentre dans son état naturel, éprouve des vibrations et un frissonnement délectable. Les impressions trop fortes sont pénibles, les effleuremens et les ébranlemens légers réjouissent et plaisent. Ainsi un mol balancement, une musique douce, un murmure agréable, le sommeil, remettent l'équilibre et

la symétrie dans les sens; mais le travail est pénible, parce qu'il use ou disperse inégalement les esprits vitaux dans le corps.

Il y a des voluptés fades, mollasses, émoussées, qui dépendent de la détente des fibres, et avoisinent le dégoût; il y a des plaisirs extérieurs piquans, vifs, agités; il en est de chatouillans, d'autres âcres et mordans. Les voluptés internes causent un épanouissement qui fond de joie les entrailles, ou un contentement ravissant et universel, au lieu que les plaisirs externes sont partiels et bornés à l'organe affecté. Les jouissances et les peines morales se portant vers le cœur, foyer de l'ame sensitive, font une impression universelle; aussi les douleurs sont plus grièves, et les plaisirs plus délicieux au centre qu'à la circonférence. Pendant le repos de la nuit, ces affections assaillent encore plus vivement que dans le jour, parce que les sens ne divisent point le sentiment, et ne l'emportent point au-dehors. Le bonheur est un sentiment interne qui remplit toute l'ame et la rassasie de contentement; mais le plaisir n'est qu'une impression externe qui chatouille les sens, qui attire au-dehors notre félicité intérieure pour la dissiper. On fait diversion aux peines intérieures, par des conversations ou des

spectacles agréables, par la musique, &c. Une forte imagination nous distrait des affections corporelles; l'amour de la gloire, le charme de l'étude, la curiosité, l'ambition, sur-tout, sont capables d'arracher aux plus douces jouissances, et de faire même surmonter des peines mortelles.

CHAPITRE III.

Des voluptés et des peines contre nature; de leurs correspondances: si la mort est bien douloureuse.

Lorsque le mouvement organique est imparfait, soit qu'une maladie ou un défaut d'harmonie l'aient dépravé, le corps peut trouver agréable ce qu'il regardoit comme déplaisant, ou désagréable ce qui lui plaisoit. Ainsi, ce qui nourrit un corps en santé, nuit au corps malade, et ce qui est salutaire au malade déplaît au sain, parce qu'il n'existe plus de proportion entre l'un et l'autre. Il suit de là que les malades et quelques individus mal organisés appètent des voluptés maladives qui seroient pour d'autres de vraies peines. On prend goût à des alimens ou des boissons d'une saveur déplaisante, ou amère, mais qui favorisent le mouvement organique, tandis que des

malades repoussent avec horreur la chair, le sucre, les alimens les plus nutritifs et les plus savoureux, et desirent quelquefois des objets dégoûtans, parce que les premiers leur sont alors contraires. Si quelque médicament convient à leur état, il cause moins de répugnance; il plaît même en ramenant le mouvement régulier de la santé, et l'on voit des malades avaler avidement des drogues, dont le seul aspect répugne. Les angoisses, l'anxiété, qui surviennent après avoir pris un émétique, dépendent de la révolution contre-nature qu'il opère dans le corps; mais s'il rétablit les fonctions de l'estomac, on se trouve plus libre, on éprouve alors un bien-être.

C'est donc le rétablissement ou la conservation du mouvement vital, que la nature cherche avec plaisir, même dans des choses déplaisantes. Tout ce qui est réfractaire à la vie déplaît, comme le trouble, la confusion du bruit ou des couleurs, les émanations putrides et fétides, les saveurs non nutritives, les formes qui blessent le toucher, enfin tout ce qui, loin de céder, tend à nous soumettre ou nous détruire; au contraire, les objets correspondans à notre vie s'appliquent à nous, et conservent notre existence. Plus les couleurs, les sons, les odeurs, les saveurs, les

figures ont de proportion ou d'analogie avec notre nature, plus elles nous agréent.

Le plaisir et la douleur étant les points extrêmes du même principe sensitif, sont inséparables ; ils se délogent réciproquement, et souvent l'un commence où l'autre se termine. Les patiens, au sortir de la *question*, ressentent, dit-on, un bien-être inexprimable. Au contraire, après les jouissances les plus délicieuses, je ne sais quel secret déplaisir vient saisir l'ame, comme si le sentiment avoit son flux et son reflux.

.... Medio de fonte lepôrum
Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angit.

LUCRET.

Il semble même que pour obtenir le plaisir, il faille reculer quelques pas vers la douleur, comme pour prendre plus d'élan. Sans la démangeaison, l'on ne trouveroit aucun agrément dans le gratter ; l'ennui, le mal-aise rendent le contraste de l'amusement et du bien-être plus piquant. En amour, les voluptés assaisonnées de peines, et chèrement achetées, sont bien autrement vives que des plaisirs trop faciles ; et s'il est vrai que nous ne sentions même aucun bien sans l'opposition des maux, ils deviennent une sorte de bienfait de la nature.

Telle est l'étroite liaison de ces deux affections, que poussées à l'extrême degré, elles se convertissent en leurs contraires. En devenant universelles dans l'individu, elles font perdre connoissance; elles détruiroient la vie si elles duroient. Les jouissances, comme les souffrances, sont également accompagnées de plaintes et de gémissemens; on ne les sent plus, on en est accablé; la joie excessive pleure comme le chagrin; le plaisir et la douleur se mêlent dans la pitié; de secrètes voluptés se glissent dans la tristesse et la mélancolie; les amertumes de la vie sont mélangées de quelques douceurs : *Est quædam flere voluptas*. L'on n'outrepasse jamais la borne des peines sans éprouver le contre-coup des plaisirs; comme si la nature aspiroit à rétablir un équilibre de biens et de maux dans les êtres sensibles. Pourquoi desire-t-on quelquefois la mort après d'extrêmes jouissances, tandis qu'on rappelle à la vie un être mourant, en ranimant de vives douleurs? Est-ce qu'après un suprême contentement, le bonheur épuisé ne laisse plus que la perspective des maux ou d'insipides plaisirs, tandis qu'après la douleur, la situation est plus heureuse, l'espérance et le goût des voluptés se réveillent? Celles-ci épuisent et abattent beaucoup; mais

la douleur extérieure refoule quelquefois la vie et le plaisir au-dedans.

Ce moment inévitable qu'il est plus facile de franchir sans y songer, que d'y songer sans effroi, la mort doit-elle être bien douloureuse? Dans la vieillesse, elle approche d'ordinaire par degrés, et la sensibilité s'éteignant à proportion, l'on y aborde par une pente imperceptible; c'est une lampe qui s'éteint. Dans les maladies aiguës et générales, tout le corps également endolori n'éprouve qu'un affaissement total; aucune partie saine ne faisant juger du mal par le contraste, toute douleur est nulle douleur : en effet, une syncope totale est moins une souffrance qu'une absence de sentiment, et l'on ne doit rien souffrir en mourant, parce que la dissolution est universelle; c'est une diffusion de tous les esprits vitaux. Comme nous ne sentons plus une extrême volupté, de même nous ne sentons plus la souffrance excessive; les sensations complètes nous passent.

Des animaux qu'on égorge retiennent leur vie tant qu'ils le peuvent; et l'on diminue l'effet de la souffrance par une violente tension du cerveau qui retire en quelque manière les esprits animaux. L'exemple de Mutius Scœvola enfonçant sa main dans un brasier ardent

devant le roi Porsenna, celui de Quintilla conjurée contre Caligula, et celui d'Epicharis qui, conspirant contre Néron, résistèrent aux plus rigoureux tourmens, montrent que le fanatisme, une volonté déterminée, l'opiniâtreté même sont capables de diminuer les douleurs. Cet esclave Espagnol qui, pour venger son maître, assassina Asdrubal, ne put trouver d'assez cruelles tortures pour l'empêcher de mourir, le visage rayonnant de joie. Enfin, de tendres vierges, sainte Agathe, sainte Christine, &c. supportèrent le martyre avec constance. Il semble que ces cœurs magnanimes ne recevoient qu'autant de mal qu'ils en pouvoient supporter, et que le reste ne les atteignoit pas.

Mais de plus, on meurt de volupté ; des hommes, des animaux perdent la vie dans l'acte qui la produit. Les extrêmes se touchent et se confondent. Les phthisiques paroissent mourir dans un état de tranquillité, sans tristesse, sans effroi ; ils ne se plaignent d'aucune douleur ; les secourir, c'est les tourmenter. Ils se laissent mollement endormir dans l'éternité. On ne peut revenir des portes de la mort, qu'en réveillant les douleurs par des stimulans, des vésicatoires ; preuve que la mort étant un repos, doit être accompagnée

de douceur comme les approches du sommeil (1). L'on ne meurt point tant que les douleurs de l'inflammation, de la fièvre ou d'une crise subsistent dans toute leur impétuosité ; la force vitale n'est point encore épuisée; mais bien après ces accès, et lorsqu'on ne peut plus souffrir. L'on entre alors dans cette tranquillité bienheureuse, cette lassitude, cette perte de connoissance où l'ame se sent mollement bercée : état de sérénité, de silence, de douceurs incomparables et peut-être aussi délicieux que la défaillance de la plus extrême volupté (2).

CHAPITRE IV.

Digression sur la félicité humaine ; que les voluptés physiques n'en peuvent être le but.

Un homme ferme et mâle se laisse moins emporter à la douleur et au plaisir que les corps efféminés. La force du cœur et de la tête retient mieux le principe vital dans son centre, et des fibres solides sont moins susceptibles d'être ébranlées. L'excessive sensibilité accompagne toujours la délicatesse ; les

---

(1) Consanguineus leti sopor. VIRGIL.

(2) Barthez, Science de l'homme, tom. II.

enfans, les femmes, les individus grêles et tendus ont une complexion mobile, une santé foible, des affections de corps et d'ame bien plus vives que des caractères durs et stoïques. Zénon et les philosophes du Portique faisoient consister le bonheur dans une parfaite insensibilité; mais avec plus d'orgueil que de réalité. En vain Possidonius nioit devant Pompée que la goutte qui le tourmentoit fût un mal; il sentoit qu'elle étoit une douleur. Il seroit dangereux de retenir au-dedans toute sa sensibilité ; les hommes qui s'efforcent de ne lâcher aucun cri, de ne pas même sourciller dans de très - douloureuses opérations de chirurgie, donnent à la vérité une marque de force d'ame; mais ils peuvent tomber dans un spasme et un *tétanos* mortel. La nature regorgeant de douleurs non évacuées, est comme étouffée sous leur poids ; de même qu'une passion est bien plus funeste en se concentrant qu'en se débandant.

Au contraire, les philosophes Cyrénaïques ne connoissoient point d'autre bonheur que le plaisir, ni de mal que la douleur corporelle. Aristippe, fondateur de cette secte, étoit un homme délicat, inconstant, qui se plioit à tout pour son avantage.

Omnis Aristippum decuit status et color et res. HORAT.

La volupté qu'Epicure faisoit profession de suivre n'étoit que l'*indolence*, ευθυμία ; c'est-à-dire, l'absence de la douleur, et un état tranquille de bien-être. Le tempérament de ces philosophes les disposa sans doute à ces diverses opinions sur le souverain bien qu'ils plaçoient en cette vie.

La sensibilité des corps délicats résulte, non-seulement de la supériorité du systême nerveux, relativement aux autres fonctions, mais aussi de la tension des fibres. Ces personnes minces, mobiles qui prennent bientôt feu, s'abandonnent à la fougue des plaisirs et succombent, en revanche, sous des douleurs proportionnées. Elles n'existent que par accès; tantôt malades à mourir, tantôt au comble de la vie, leur foible cœur laisse échapper en tout sens leur élément sensitif. Ces secousses ébranlant la contexture de leurs organes, ils s'usent rapidement, et la moindre égratignure suffit pour faire évanouir une femmelette.

Ces affections n'existent point dans nous en essence, mais toujours en production nouvelle; elles tendent à leur fin, et passent avec le flux rapide de la vie. Nos organes consomment le sentiment par l'excès même du sentiment; ils se blasent, et plus ils souffrent, plus ils épuisent la souffrance. La torture, comme

la jouissance la plus vive, font suer, causent la soif, et conduisent également au sommeil pour réparer la perte de l'élément sensitif. L'homme ne pourroit pas éprouver longtemps, sans se détruire, des sensations extrêmes. Il est plus conforme à notre état et plus essentiel à notre bonheur de nous ramener vers cet état moyen qui constitue la santé et nous remet dans notre propre nature.

Le corps a sans doute besoin de sentir : le défaut d'affections qu'on appelle l'ennui, est peut-être la pire de toutes les affections, et l'on s'expose volontairement à la chance des jeux, aux hasards de la fortune pour le fuir. Au défaut de joies ou même d'afflictions naturelles, on en cherche de factices, à quelque prix que ce soit. La satiété monotone des biens seroit insupportable, et l'habitude continuelle de jouir ôtant l'agrément des jouissances, il ne reste plus que des maux à éprouver ou des plaisirs désordonnés à suivre. Les hommes très-voluptueux deviennent d'ordinaire cruels; car accoutumés à tant de jouissances, le moindre désagrément est pour eux un tourment dont ils se vengent avec excès. Pour quiconque est habitué à l'extrême félicité, un moindre bonheur est déjà une peine, et si l'allégement des peines passe pour un

plaisir aux infortunés, la cessation du bonheur est un malheur.

Ainsi, les plaisirs deviennent nécessairement insipides à quiconque en jouit habituellement; ils augmentent à l'excès la sensibilité pour la moindre douleur. L'habitude des souffrances les rend tolérables; elle aiguise la pointe de la volupté, en sorte que le misérable n'est plus sensible qu'au bien, et le fortuné qu'à la peine. Les conditions peuvent ainsi se compenser. A considérer en général toute l'espèce humaine, la disproportion de bonheur entre les individus n'est peut-être pas aussi grande qu'elle le paroît en particulier, si le contentement intérieur est la vraie marque du bien-être. Les mendians sont presque toujours joyeux, parce qu'ils ont plus à gagner qu'à perdre dans une si basse fortune; et n'ayant rien à redouter du sort, ils sont toujours libres. Si les riches sont plus tristes et plus soucieux, c'est que leur haute fortune leur donne plus de craintes de la perdre que d'espérance de l'accroître. En les exposant à la vue de tous, elle éveille l'envie, et les tient dans la dépendance de l'opinion : *in maximâ fortunâ, minima licentia est.* Elle les entoure d'hommes qui les recherchent, non comme amis, mais comme une proie.

Ce que nous appelons bonheur n'est pas même l'exemption de tous maux; ils sont un complément si nécessaire à notre félicité que nous ne nous sentirions pas heureux, si nous ne pouvions pas être malheureux. Il faut éprouver de la faim pour avoir du plaisir à manger, et l'ardeur amoureuse se perd par la satiété de jouir. Sardanapale s'étoit ôté toutes les voluptés à force d'en abuser; il ne pouvoit être guéri que par le malheur. Ainsi l'ennui du bien ôtant tout pouvoir de jouir, est le plus grand des maux : *corruptio optimi pessima*. En vain ce roi d'Assyrie proposoit des prix à quiconque inventeroit de nouvelles jouissances; tous ses plaisirs étant épuisés, se tournoient en peine, et il ne pouvoit plus attendre que des maux. Il étoit comme Tantale altéré au milieu des eaux, ou comme ce roi qui, changeant en or tout ce qu'il touchoit, selon la Fable, manquoit des choses les plus essentielles à l'existence. L'espoir du bonheur augmente à proportion du malheur; et plus on est sensible à l'un, plus on est capable de jouir de l'autre.

La volupté corporelle est opposée à la réflexion, et peu compatible avec les facultés intellectuelles et morales, parce qu'elle est une affection purement animale; c'est le bon-

heur des bêtes, dit Sénèque. Comme elle rapporte tout au bien du corps, elle a été justement nommée la pâture de tous les maux; *Voluptas esca malorum.* Dans les pays où l'honneur est inconnu et toute la gloire réservée au prince, les voluptés du corps sont le seul bonheur où l'on puisse aspirer; c'est pourquoi les supplices y consistent seulement en peines corporelles; il n'y a pas d'infamie, parce que tout est esclave. La servitude avilit les ames, les rend insensibles à l'estime d'elles-mêmes, et à la honte; l'intérêt personnel y domine les cœurs plus que par-tout ailleurs, parce qu'il n'y a point de contre-poids moral; l'on y est trop attaché à la vie pour s'exposer à la mort quand le devoir l'ordonne. La crainte seule règne; de-là viennent les misères infinies de la corruption morale, et la lâcheté des Asiatiques. Aussi les voluptés vicieuses ont été réprouvées de tout temps par les meilleurs législateurs.

Si les jouissances corporelles ne peuvent pas être le but de notre félicité, et s'il en est de bien plus grandes dans l'ame, le bonheur véritable qui se suffit seul, que personne ne peut nous enlever, qui comble le cœur humain, est la satisfaction qu'on recueille à bien agir et à bien penser; c'est la vertu. Par-là,

nous pourrons, je pense, être remplis d'un contentement pur et durable, en quelque fortune que nous tombions. La félicité que ressentent les hommes justes et bons, ne les abandonne pas même dans les plus rigoureux supplices. En effet, tout ce qui augmente notre être moral, produit en nous de grandes voluptés. Il y a de la gloire à se montrer généreux et vertueux; les louanges suivent d'ordinaire le mérite, ou lui sont dues; on éprouve de la joie, on se sent le cœur meilleur et l'esprit plus grand que ceux même qui nous surpassent par les seuls biens du hasard ou de la fortune. L'on se connoît digne d'être aimé et honoré pour soi-même, non pour l'éclat emprunté des richesses. Le sentiment interne de la bonne conscience est une approbation qui relève l'homme à ses yeux; sa propre estime lui reste, lorsque la fortune lui manque; son mérite n'étant fondé que sur lui-même, il est essentiel à sa personne. Ceux même qui jouissent de tous les plaisirs du corps, ceux dont la fortune permet d'accomplir tous les desirs, ne se croient pas heureux, s'ils ne peuvent se vanter d'aucune bonne qualité qui leur soit propre. Au contraire, une grande et belle action, une découverte, une œuvre digne de mémoire, charment leurs auteurs d'une si

vive satisfaction, qu'elles leur font oublier toutes les peines de la vie et leur paroissent bien au-dessus de la fortune. Plus les actes de la pensée et de l'ame sont parfaits, plus ils causent de plaisir. Il paroît ainsi que la félicité, cherchée par tant de philosophes, ne consiste que dans la perfection de notre être moral et intellectuel. Notre ame tirant son origine du grand Etre, tout ce qui nous y rattache, nous agrandit, nous honore à nos regards, et nous porte vers le suprême bonheur.

LIVRE III.

SECTION PREMIÈRE.

Des passions et des affections de l'ame.

CHAPITRE PREMIER.

Des affections morales en général, et de leur nature.

Le plus noble don qui ait été fait à l'homme, après l'intelligence, est le sentiment intérieur, source des affections du cœur, principe de nos voluptés et aussi de nos misères. Nous avons été doués de passions comme de mobiles conservateurs : de l'amour pour nous unir au bien, de la haine pour rejeter le mal, de la colère pour repousser l'injure, de la crainte pour échapper à ce qui blesse, de la joie pour ajouter à nos plaisirs, et de la tristesse pour nous détacher des faux biens. Toutes émanent de l'amour de soi; c'est pourquoi elles flattent et plaisent en fortifiant cet intérêt propre du cœur. Les ames foibles et mobiles qui s'aiment le plus, sont aussi celles

qui éprouvent le plus d'émotions morales, et la plupart des passions sont injustes en ce qu'elles tendent à l'individu exclusivement.

Nous recevons par nos sens deux sortes d'impressions; celles relatives à la connoissance des choses, en général, comme les nombres, les rapports de grandeur, de figure, &c. qui n'affectent que l'esprit, et celles relatives à l'individu qui intéressent son existence. Par exemple, une caresse ou une menace, un grand succès ou une perte excitent des affections d'amour ou de haine, de joie ou de tristesse dans le cœur. Ces impressions ayant rapport à la personne, sont plus vives dans le cerveau, et leur intensité fait qu'elles ébranlent les nerfs qui se distribuent dans le corps; qu'elles descendent, pour ainsi dire, au cœur, afin d'y déterminer des mouvemens convenables à notre conservation. En effet, un homme assez magnanime ou peut-être assez orgueilleux pour se mettre au-dessus de tout intérêt personnel, par une entière abnégation de lui-même, pourroit demeurer dans un état parfait d'indifférence, dans cet équilibre que les Stoïciens regardoient comme la santé de l'ame. Cette impassibilité à laquelle ils prétendoient réduire leur sage, est au-dessus des forces humaines; toutefois les passions

décroissent à mesure qu'on réprime l'amour de soi, ou que la faculté intellectuelle s'augmente.

Par la pensée, je suis *moi*, un être libre, actif, volontaire; par le sentiment, je deviens passif; le plaisir et la douleur me dominent, et même la passion est quelquefois si impérieuse, qu'elle porte avec elle l'excuse de ses fautes. L'animal se gouverne par ses affections; mais l'homme qui suit sa raison, peut leur résister; de-là vient ce combat éternel de l'esprit et du cœur, du devoir et des penchans dont les moralistes et les poètes nous présentent de si vives peintures. Bien que les impressions ou les idées qui produisent des émotions, frappent d'abord le cerveau, néanmoins celui-ci n'éprouve point de passions lui-même, mais il les transmet au cœur. Aussi sommes-nous obligés, pour combattre nos passions, de recourir à la raison, comme au principe impassible qui peut rétablir le calme dans les fonctions de la vie sensitive. Ce n'est donc pas l'ame intellectuelle qui ressent ces affections, puisque les animaux, quoique dépourvus d'un principe immatériel de raison, ont tous des passions. L'ame sensitive agit dans le cœur, l'esprit est dans le cerveau. Le degré de la force d'esprit se mesure par son empire sur les passions, et celui qui pourroit

entièrement vaincre les plus violentes, seroit sublime : de même la force des passions est d'autant plus grande, qu'elle trouble davantage les fonctions spirituelles, et les ravale jusqu'à l'état des bêtes brutes. Le principe sensitif rabaissé dans le corps par des affections craintives, haineuses, ou tristes, diminue celui qui sert aux opérations de la pensée; ou bien s'il est refoulé brusquement au cerveau par des passions vives, il offusque l'esprit. Celles qui sont chaudes, exhalent au-dehors l'élément sensitif, les froides le retirent au-dedans.

Les passions s'excitent avec d'autant plus de force, que l'ame raisonnable contrebalance moins les facultés sensitives, comme chez les femmes et dans l'enfance, l'ivresse, les rêves, &c. La colère alors monte jusqu'à la fureur, l'amour à la jouissance, la peur à l'extrême terreur, la tristesse à un chagrin mortel, la joie à l'extravagance. Chez les animaux, les affections sont plus violentes; car privées du frein de la raison pour les contenir et les ramener vers le milieu de l'équilibre, chacune tombe de toute sa force en son sens. Les hommes doués d'un sentiment vif et d'une imagination prompte, exaltée, sont les plus susceptibles d'éprouver et de transmettre

des passions, mais aussi les moins propres à raisonner et juger sainement des choses.

Il y a donc en nous deux sources d'action ; 1°. l'esprit qui est froid, tranquille, abstrait et se détermine par des raisonnemens; 2°. le sentiment qui se meut par impulsion, qui, toujours plein de chaleur ou d'action, sait animer, peindre et toucher. Cette différence se remarque entre les écrits des philosophes et ceux des poètes. Les premiers ne parlent qu'à l'intelligence, ils sont instructifs, méthodiques ; ils prouvent, mais sans échauffer la passion, ils n'émeuvent point le cœur, et ne persuadent pas comme ceux du vrai poète. Notre esprit forme nos opinions ; de lui dépendent nos connoissances, notre prudence ; qualités qui lui viennent du dehors et sont acquises. Le sentiment détermine nos mœurs, nos penchans, notre conduite ; il est inné ou naturel en nous. L'enfance et la jeunesse n'agissent que par leurs affections, l'âge mûr suit plutôt la raison et l'expérience. Le cœur se développe d'abord, le cerveau demande une éducation et de longues études pour se former. Le premier domine dans l'animal, le second dans l'homme; la raison admet le doute et cherche le vrai, la passion qui croit tout, même l'erreur, cherche le bon ou

l'utile. L'esprit peut avoir des défauts, le cœur des vices ; et autant la nature morale sent et se meut aveuglément, autant la nature intellectuelle connoît et veut librement.

On peut comparer l'esprit à la lumière, et le raisonnement au rayon qui s'étend en ligne droite par une série de conséquences ; mais la passion, qui revient toujours sur elle-même, paroît se mouvoir en ondulations circulaires comme la surface d'un lac agité par la chute d'une pierre, ou en vibrations comme les frémissemens d'une cloche frappée. Le mouvement circulatoire du sang et la chaleur du sentiment demeurent dans l'équilibre qui fait *l'indifférence*, tant que nulle impulsion de l'esprit ne vient troubler leur action régulière. Mais si quelque idée, ou une sensation émeut le cœur, il se fait comme des ondulations excentriques du sang, et des transports de la chaleur vitale en différentes régions du corps, selon le genre d'émotion causé dans le cœur. En effet, le premier mouvement de toute passion se fait sentir à la région précordiale, où sont situés le diaphragme et l'orifice cardiaque de l'estomac. Ce lieu, nommé *centre phrénique* (1), a tant d'empire sur toute

(1) Φρένες, l'esprit, la prudence, le cœur. Les anciens ont

l'économie animale, qu'on l'a regardé comme le siége de l'ame sensitive. C'est là que toutes les affections conspirent, et de-là qu'elles s'épanouissent dans tout le corps. Elles nous agitent plus long temps que les sensations externes, parce qu'étant intérieures et renfermées, leurs impressions sont moins dissipables.

Les passions s'aigrissent en retournant toujours sur leurs traces. Plus l'amour, la colère, la tristesse, la jalousie rentrent en elles-mêmes, plus elles s'agravent et s'empêtrent : semblables au tourbillon qui se grossit et ramasse tout ce qu'il rencontre. Ainsi, le tourbillon de la passion ramène vers son centre toutes les idées, toutes les affections. Il n'en est pas de même de la saine raison qui conduit en droite

---

attribué à cette région un grand pouvoir sur l'esprit. Ils y cherchoient la cause de la frénésie, du délire et de la plupart des maladies mentales ; car cette partie étant irritée par des poisons, ou engourdie par des narcotiques, elle trouble aussi-tôt le cerveau, et agite les autres parties du corps. Lorsqu'elle est bien disposée, au contraire, on a l'esprit plus net. Tous ces effets paroissent dépendre du ganglion sémilunaire et du plexus solaire, principal réseau nerveux du nerf *grand sympathique*. Ses branches, qui s'étendent dans tout le système intestinal, communiquent leurs ébranlemens à presque tous les organes du corps, les font sympathiser ensemble et les rattachent à ce centre.

ligne la chaîne des pensées, jusqu'à son terme. Les passions heurtées par la contradiction, se resserrent pour se débander ensuite avec plus de force; plus on leur cède de liberté, plus elles se détendent et reprennent la ligne droite de la raison. Il n'y a qu'une ligne droite ou une raison universelle; il y a plusieurs cercles ou plusieurs sortes de passions. Et comme l'agitation leur est essentielle, rien n'est immuable que ce qui naît de la raison, parce qu'elle est un milieu, un point d'équilibre. A l'amitié embrassée avec trop de chaleur, succède bientôt la satiété ou le dégoût qui repousse. Ainsi, deux corps qui se joignent vivement, se choquent; mais s'ils s'approchent doucement sans se heurter, ils demeurent unis. Il en est de même de ces liaisons lentes à se former, qui sont durables parce qu'elles s'établissent avec moins d'impétuosité que de raison.

CHAPITRE II.

Description des passions primitives, de leurs causes et de leurs variétés.

TOUTE affection de l'ame naît du plaisir et de la douleur, comme toute couleur dépend de la lumière ou de l'obscurité. De même que

les diverses vibrations de l'air forment les sons, et celles de la lumière des rayons colorés, ainsi les vibrations du principe sensitif forment les passions. Cette correspondance est assez frappante pour que nous prenions dans le chagrin et la tristesse des vêtemens de deuil, et pour que des sons graves et lugubres sollicitent ces affections. La joie et les fêtes demandent, en revanche, des couleurs plus claires et plus vives, des sons plus aigus et bruyans. L'on pourroit même comparer la colère à la couleur rouge et ignée, qui met en fureur plusieurs animaux, et aux sons éclatans de la trompette qui animent le courage; mais la crainte se rapporte aux nuances livides ou sombres, aux bruits sinistres et frémissans. L'amour correspond aux teintes les plus douces comme celles de la rose et aux accens les plus tendres, au lieu que la haine exige des traits heurtés, des couleurs foncées ainsi que des tons âpres et durs. Si les sept couleurs de l'iris se rapportent aux sept tons du diapason (1), chacun d'eux peut s'appliquer aussi à l'une de nos affections primitives qui sont en même nombre.

(1) Du Clavecin oculaire, par le Révérend Père Castel, de l'Oratoire.

Nous comprenons l'ADMIRATION parmi elles; cependant, la *curiosité*, l'*estime* ou le *mépris* qui en dépendent, ainsi que l'*enthousiasme* et le *ridicule*, ne sont point des émotions du cœur, mais des états de l'esprit, car le cerveau n'est le siége d'aucune passion. L'on peut dire, quant à la *curiosité*, que comme l'œil desire de voir, l'oreille d'ouïr, de même l'esprit aspire à connoître. C'est plutôt un appétit plus ou moins vif, qu'une passion proprement dite, et comme on ouvre de grands yeux pour voir une chose surprenante, pareillement l'*admiration* est une plus grande ouverture de l'esprit; si elle monte jusqu'à l'*enthousiasme*, à *l'engoûment*, c'est une sorte d'éblouissement de l'esprit, analogue à celui de l'œil qui considère un objet trop éclatant (1). Le *mépris*, le *ridicule*, dépendent du contraire. L'*admiration* étant une disposition noble de l'ame, qui ne remue pas le cœur, elle est froide, se soutient peu, et fatigue même bientôt. Elle est plus fréquente dans les esprits peu éclairés qu'elle peut rendre plus ingénieux. Les animaux manquant d'une ame immatérielle, ne paroissent pas susceptibles d'éprouver l'admiration, de ressentir de l'estime, de l'enthou-

---

(1) Voyez liv. IV, sect. 2, ch. I.

siasme, ou de connoître le ridicule. Quand ils auroient reçu la faculté de rire, ils n'en sentiroient pas les motifs. Ils n'ont pas l'idée du noble, du sublime qui est l'inverse du risible, et qui n'appartient qu'à des ames d'un plus haut rang que les leurs.

Il y a cette différence entre les appétits et les passions, que celles-ci dépendent d'un mouvement circulaire et interne de l'ame sensitive, tandis que ceux-là, comme la faim, la soif, le desir vénérien, la curiosité d'apprendre, &c., sont un besoin des organes; ils naissent spontanément, mais les passions sont suscitées dans le cœur par des causes externes.

Ces sortes de tourbillons de l'élément vital se meuvent en six manières principales, et forment autant de passions primitives, dont toutes les autres sont comme des nuances. Les passions mères sont la *joie* et la *tristesse*, la *colère* et la *crainte*, l'*amour* et la *haine*; chacune d'elles ayant son inverse. La joie est particulière au tempérament sanguin, la tristesse au mélancolique, la colère au bilieux, la crainte au flegmatique, l'amour au naturel chaud, et la haine au froid.

§. I. De la joie. Elle consiste dans la dilatation de la chaleur vitale, ou son expansion à l'extérieur; les pores transpirent et exhalent

beaucoup, le cœur s'ouvre, se sent allégé, la poitrine s'élargit, le visage s'étale, et rayonne de *contentement*, la bouche s'ouvre du rire qui est une secousse spasmodique du diaphragme; une agréable rougeur colore et échauffe modérément toute la surface du corps. Cette dilatation des entrailles, augmentée encore dans l'*allégresse*, fait trépigner et sauter; elle exprime des larmes des yeux, et épanouit même avec tant de force le sang vers la circonférence, que ne retournant pas assez vers le cœur, l'on se pâme, l'on peut mourir de plaisir. A la *gaîté* appartiennent les différens degrés de la *réjouissance*, la *délectation*, la *jubilation*, l'*enchantement* et l'*ivresse des plaisirs*. Les démonstrations extérieures de cette passion se marquent par le *rire*, le *tressaillement d'aise*, le *chant*, la *danse*, &c. Elle est babillarde, et s'accompagne aisément d'*insouciance*, de *sécurité*, d'une *humeur douce et facile*, d'une *franchise cordiale*, de *clémence*, de *libéralité* qui témoignent un cœur ouvert, et même d'*ostentation*, de *vaine gloire*, qui conduisent à l'imprudence. L'*espérance* est encore une espèce de joie conçue pour quelque bien à venir. Ces affections, propres sur-tout à la jeunesse, fortifient le corps, l'accroissent, l'engraissent, aident la

digestion, et facilitent les fonctions organiques; de-là vient son utilité dans les repas, les jeux où elle récrée et détend l'esprit; mais son excès rend simple et sot, parce qu'elle dissipe trop la puissance intellectuelle.

§. II. La TRISTESSE, opposée à la précédente, rétrécit le cercle de la chaleur vitale dans l'intérieur; aussi elle refroidit l'extérieur et l'amaigrit. L'on se sent comme suffoqué d'un poids qui, comprimant la poitrine, oblige de soupirer souvent; le teint devient blême, les pores se ferment et n'exhalent rien; l'on ne se meut qu'avec *langueur;* on se retire dans la solitude et l'obscurité, pour y dévorer en silence ses *chagrins;* ils dessèchent, ils amortissent, ils concentrent le corps; le cerveau se refroidit, et se dispose au sommeil. Après l'évaporation de la joie, on se trouve plus morose, et l'ame retourne naturellement sur elle-même pour ramasser ses forces. L'humeur atrabilaire augmente cette affection qui fait vieillir et se rapporte à la vieillesse. On se hait, l'on se déplaît à soi-même, l'on fuit tout ce qui égaie. Sous cette passion viennent se ranger les *soucis*, l'*inquiétude*, le *sérieux*, la *sollicitude*, les *peines*, la *fâcherie*, le *deuil* et l'*affliction*, les *lamentations*, les *alarmes*, l'*anxiété*, le *désespoir*. De même les *regrets*,

le *repentir*, les *remords*, les *tourmens rongeurs* sont les nuances des peines morales. Le caractère de la tristesse est d'ordinaire une *âpre sévérité*, une *taciturnité farouche*, joignant à une *froideur resserrée*, la *pusillanimité fainéante*, l'*apathie*, et quelquefois l'*inhumanité* qui ferme le cœur. Les esprits sérieux et austères sont plus prudens et plus méditatifs que les autres; mais le corps dépérit, il tombe dans l'immobilité par ces affections. C'est pourquoi les poètes feignent que Niobé fut changée en rocher. Si la tristesse naît dans des cœurs mous, elle détermine les *pleurs* qui dessèchent le cerveau. Les femmes, les enfans, les vieillards, les gens ivres sont facilement émus jusqu'aux larmes, comme tous ceux en qui l'humidité surabonde; et les naturels tendres sont sur-tout susceptibles de pitié et d'amour. Lorsque le chagrin se détend, la chaleur remonte; elle cause l'*attendrissement*, les *plaintes molles*, les *gémissemens; curæ leves loquuntur, ingentes stupent.* Le sang envoyé vers le cerveau par bouffées, dans les soupirs, augmente la secrétion des larmes, du mucus nasal; le nez rougit et ressent une petite douleur vers son extrémité. La chaleur vitale remontant vers le visage, et abandonnant au relâchement le reste du corps, dis-

pose le sentiment à s'exhaler comme dans l'amour; l'on éprouve une secrète volupté à pleurer, à verser ses misères dans le sein d'un ami, à se plaindre de l'injustice des hommes ou du sort. La joie d'autrui accroît la tristesse, autant que la compassion la soulage.

§. III. Dans la COLÈRE, le feu vital remontant vers la face, fait étinceler les yeux, grincer les dents et écumer de rage; l'haleine sort enflammée, la gorge s'enfle, la voix s'élève avec violence, les muscles se roidissent, tremblent et se tordent, le sang bouillonne dans la poitrine, le pouls est fort et rapide, la fureur se peint en traits vifs et effrayans; tout le corps prend une attitude menaçante. D'abord une raillerie agace, le *mépris* pique, ensuite la *moquerie* aigrit, l'*injure* émeut, l'*offense* courrouce, l'*outrage* pousse jusqu'à la *fureur*. Celle-ci se rassasie avec un vif contentement en tirant sa *vengeance*. Mais lorsqu'on lui cède, elle est forcée de retourner sur elle avec *dépit*, de même qu'en frappant à faux, l'on ressent un contre-coup douloureux. Ainsi la colère se marque par l'*ardeur*, l'*émulation*, l'*impatience*, la *vivacité*, l'*aigreur*, le *crève-cœur*; bientôt la *bile* s'échauffe, l'*indignation* s'allume, la fureur dégénère en *rage*, ou conserve quelquefois un *vif ressentiment*, une

rancune implacable en se tenant renfermée. L'*impétuosité brutale*, la *témérité* et l'*audace*, la *présomption*, l'*opiniâtreté*, l'*impudence insolente*, sont des traits de cette passion; elle favorise l'*orgueil*, l'*arrogance*, l'*ambition tyrannique*, la *fierté* et la *jactance*, qui gonflent le cœur. Si la colère fait rougir la face, c'est une marque qu'elle s'exhale, et que le sang est refoulé vers l'extérieur comme dans la joie; aussi une plaisanterie, et tout ce qui excite le rire, démonte sur-le-champ la fureur; mais si le visage pâlit, la passion se concentrant en dedans, devient plus profonde, et peut porter jusqu'au meurtre. Dans l'indignation, le diaphragme éprouvant une constriction spasmodique, exprime un sourire amer, une ironie cruelle. Les flegmatiques, lents à s'allumer, à cause de l'apathie de leurs esprits, s'émeuvent violemment à la fin, comme l'empereur Claude. Les tempéramens chauds, maigres, secs, tendus; ceux qui ont faim ou soif, qui veillent long-temps, qui sont fatigués, les vieillards, les malades, les individus trop loués, ou qui ont un amour-propre chatouilleux comme les belles personnes, les riches, les grands et les princes, ou les poètes et les savans, dont le cerveau est chaud et la fibre délicate, enfin les enfans trop délicate-

ment nourris, tous ceux qui desirent ou qui veulent impérieusement, sont très-susceptibles de colère. Il en est de même des foibles qui se croient méprisés, des orgueilleux, de tous ceux qui s'arrogent la supériorité en quelque chose que ce soit; mais les sots, qui ont trop bonne opinion d'eux-mêmes, et les déhontés, qui ne craignent aucun mépris, s'irritent peu. Les mâles sont plus courageux que les femelles, sur-tout au temps de l'amour. La colère repoussant les esprits vers le cerveau, excite des hémorrhagies, des inflammations et des maladies aiguës. L'*indignation* naît lorsque des biens aviennent aux personnes indignes, ou des maux à qui ne les mérite pas; elle dépend d'un caractère juste et probe, et donne du *zèle* pour l'état, la religion, la vérité. Ce sentiment franc, ennemi des ménagemens, ne s'exhale pas en éclats comme la colère, mais il creuse le cœur : les pusillanimes et les esprits bas ne le ressentent pas.

§. IV. La CRAINTE se produit lorsque les esprits vitaux retombent vers les parties inférieures, et que l'ame, comme dit Homère, descend dans les jambes pour fuir. Tout le corps se courbe, l'attitude devient humble et suppliante, les genoux fléchissent, l'urine, le ventre, le sperme même se lâchent; un froid

glacial se répand dans la poitrine, le visage pâlit, les yeux s'éteignent, la lèvre inférieure tremble, une sueur froide court sur tout le corps. Par l'extrême *terreur*, l'on tombe même en syncope, le cœur palpite, le sang s'arrête, les excrétions, la salive manquent, la voix se perd, l'estomac est frappé d'un coup mortel, et tous les sens sont subitement perclus. La constriction de la peau fait dresser les poils dans l'*horreur;* les humeurs se retirant au-dedans par une vive *frayeur*, les cheveux cessent de recevoir la nourriture, se dessèchent et blanchissent. La crainte est honteuse, parce qu'elle prive d'intelligence et de réflexion; aussi les hommes de courage conservant de la chaleur au cerveau, ne manquent pas de présence d'esprit dans les périls, louange que les Romains donnoient à Annibal : *plurimum consilii inter ipsa pericula*. Le défaut de sang et de bile rend aussi timide, que leur excès rend téméraire. Nulle raison ne prévaut contre la *peur*, elle s'enfonce lorsqu'on la veut combattre, elle gagne aisément les gens trop prudens, défians, expérimentés, sur-tout s'ils sont sobres et à jeun; elle se propage dans les assemblages d'hommes, et pendant l'obscurité; telles sont les *terreurs paniques*. L'ignorance des périls, l'ivresse, la grossièreté stupide, font

souvent la sécurité. De la *timidité* vient la *basse adulation* qui redoute de déplaire et de perdre ses biens; la *servitude*, la *soumission*, et les *prières*, la *paresse*, la *lâcheté*, l'*avarice*, l'*hypocrisie*, la *superstition*, une *vénération* excessive, en sont encore des signes. La *circonspection*, les *soupçons*, l'*appréhension*, l'*étonnement*, le *trouble*, la *consternation*, l'*épouvante* et l'*accablement* qui stupéfie, sont des degrés divers de la passion primitive. C'est par la crainte qu'on devient vindicatif et cruel; l'on s'effraie de recevoir à son tour le mal qu'on a fait : il est nécessaire que celui qui se rend formidable à plusieurs, en redoute aussi plusieurs, puisque les hommes haïssent ce qu'ils craignent. La timidité qui naît de la *honte* est louable; la chaleur vitale, d'abord refoulée au-dedans, retourne au-dehors, et fait rougir le visage, comme pour repousser le blâme, rougeur qui est un signe d'innocence, et qui ne se remarque plus dans les impudens, dans les hommes trop au-dessous, et aussi trop au-dessus de notre estime. C'est pourquoi ni les hommes supérieurs par leur vertu, leur science, leur grand âge, leur dignité, ni ceux endurcis aux affronts, ni les arrogans, les mendians, ni les hommes flétris ne rougissent plus. Cette émotion embellit la

jeunesse desireuse d'honneur, et empêche souvent la parole en public. L'obscurité délivre de la honte, parce qu'on n'apperçoit plus alors les actions blâmables.

§. V. On reconnoît l'Amour à une rapide exhalaison de l'ame sensitive vers l'objet desiré ; elle s'élance au-devant de lui, elle l'aspire avec ardeur ; les bras s'étendent pour l'embrasser, le corps se penche en avant, le cœur, le sein, semblent s'entr'ouvrir comme la bouche, les membres frémissent, tremblent, un feu léger erre dans les yeux, sur les lèvres et la poitrine ; l'on brûle, l'on languit, l'on palpite ; les organes accourent au-devant du plaisir, la vie s'épuise et renaît tour-à-tour. Tous les *doux sentimens du cœur* concourent à cette ardente passion, la *tendresse affectueuse*, la *faveur*, la *bienveillance gracieuse*, l'*amitié*, la *charité*, la *piété*, la *dévotion* et l'*adoration*. D'elle viennent encore cette *compassion de sympathie*, cette *humanité* pleine de *bonté*, de *générosité* pour les malheureux, ce noble *zèle* qui se sacrifie, et même cet *attachement* qui va jusqu'au *fanatisme*. Les *désirs*, les *cupidités attrayantes*, les *soupirs*, les *élancemens*, les *aspirations* et cette *mélancolie touchante* qui fait languir deux cœurs éloignés, marquent le caractère de l'amour qui est de se

sacrifier. L'amant meurt dans lui, cesse d'y songer, oublie son propre intérêt, se voue tout entier à ce qu'il chérit; car c'est faire son bien propre que de donner à ce qu'on aime; il est ravi en extase, toute son ame s'exhale hors de lui, pour se joindre à l'objet aimé et pour y vivre. S'il rentre en lui-même, il ne brûle plus ainsi au-dehors; de-là vient que ceux qui s'aiment trop, qui rapportent tout à eux seuls, qui cherchent pour eux seuls les plaisirs, les délices, et tous les biens, aiment froidement tout le monde, ou même sont haineux. Si celui qui aime en demande la récompense, il cesse d'aimer et rapporte à lui son attachement, ce qui est contre l'amour essentiellement généreux. Jamais le véritable amour ne tend à lui; son plaisir est de s'immoler, de chercher toujours à faire du bien; semblable au feu, jamais il ne se repose; loin de craindre de souffrir pour l'objet aimé, il fait gloire des maux auxquels il s'expose. Ainsi, l'amour est vainqueur de tout; aveugle pour son objet, il l'admire en toute chose, il idolâtre tout ce qui en vient, il y trouve toutes les perfections. L'esprit étant toujours tendu vers ce but, la chaleur vitale est attirée au-dehors, l'estomac se refroidit; de-là, naissent la langueur, la pâleur mélancolique, puis

des rougeurs, le froid, le chaud, l'agitation, l'anxiété, les larmes, les plaintes, les louanges, les prières, ensuite des soupçons vains, l'ardeur, l'injure, les querelles, la guerre, enfin, la paix. On se consume, on veille, on se tourmente; par lui l'avare devient prodigue; le timide, vaillant; le superbe s'humilie; le plus audacieux tremble. La chaleur d'amour porte à des actions grandes et hautes; elle allume le génie, rend éloquent, poète et musicien; elle fait chercher les périls et exposer sa vie. Le résultat de cette passion est l'union des ames et des corps; elle confond ensemble les volontés, les goûts, les sentimens; l'ami est un autre soi-même, une moitié de notre ame; tout devient commun entre amis. On est porté à l'amour envers les foibles, les jeunes plutôt que les vieux, car cette affection descend et ne remonte pas. Aussi les parens aiment plus leurs enfans, les bienfaiteurs ceux qui acceptent leurs dons, et les maîtres leurs disciples qu'ils n'en sont aimés; car, selon la nature, le supérieur doit donner et l'inférieur recevoir. La *pitié* est encore une espèce d'amour envers ceux qui souffrent, qui sont opprimés, délaissés, innocens, frustrés de leurs biens, ou qui ne méritent pas leurs maux. Si les gens très-misérables n'ont pas de compassion pour

les autres, c'est parce que la nature veut qu'ils la tournent alors sur eux-mêmes. Les cœurs tendres des femmes, des enfans, les personnes dont les fibres sont très-délicates, compatissent facilement. Les hommes durs, les Stoïciens, résistent à la compassion qu'ils croient une foiblesse; elle entre cependant dans les cœurs généreux, bons, clémens; elle est le fondement de toute humanité, de la société qui attache les individus entr'eux, et les dispose à se porter mutuellement du secours. Aucune affection ne fait couler de plus douces larmes.

§. VI. Enfin, la HAINE, aussi pernicieuse que l'amour est fécond en biens, rend aussi misérable que celui-ci rend heureux; car elle repousse avec horreur de ses semblables. Celui qui hait, souffre; son ame se recule de l'objet détesté: elle est refoulée en arrière, les membres sont comme glacés et flétris, le cœur se soulève de répugnance et même il excite le vomissement; tout le corps se retire pour fuir ce qui cause l'*aversion*. D'elle dépendent le *dédain*, le *dégoût*, la *fuite*, l'*inimitié*, l'*antipathie*, la *détestation*, l'*horreur*, l'*exécration*, l'*abomination*, qui en sont les degrés extrêmes. Ces passions haineuses engendrent aussi la *malveillance*, la *malignité*, les *médisances*, la *calomnie*, les *noirceurs* de l'*envie*, de la *mé-*

chanceté, la *rigueur inflexible*; enfin, la *cruauté sanguinaire* et *implacable*, qui endurcissent le cœur, et ne disposent jamais aux larmes ni aux soupirs. Cette vraie maladie de l'ame naît principalement de froideur ; les lâches, les craintifs et les soupçonneux, haïssent et frappent tout, parce qu'ils redoutent tout; de-là, venoit cette férocité extraordinaire de Caligula et de Néron ; et parce qu'ils se voyoient haïs, ils étoient obligés, pour se conserver, de se faire craindre, selon le mot de Sylla : *oderint dum metuant.* Les égoïstes haïssent tout le monde parce qu'ils n'aiment qu'eux seuls; les avares, les envieux, les mélancoliques, les pauvres, les affamés, les personnes malades ou trop malheureuses haïssent. A un violent amour trompé succède d'ordinaire une haine furieuse. L'on hait l'orgueilleux, l'ambitieux, l'insolent, l'injuste, et quiconque veut s'arroger tout. La haine est froide et durable, la colère est chaude et peut s'exhaler; la première n'a plus de compassion, elle s'irrite des bienfaits qui la refoulent encore, et plus elle est dissimulée et hypocrite, plus elle est dangereuse, comme un abcès qui se remplit au-dedans, et qui, dans l'occasion, se déborde avec plus de méchanceté. La colère invétérée et rentrée devient haine, et de même que l'amour lui est opposé, le contraire

de la pitié est l'*envie*. Celle-ci s'engendre surtout dans les natures basses, pusillanimes qui, ne pouvant s'élever, ne veulent pas souffrir que d'autres les surpassent. C'est une haine mêlée de tristesse, qui retire les esprits vitaux à l'intérieur; de-là, vient que les envieux sont livides, pâlissent et maigrissent : *Invidus alterius macrescit rebus opimis*. Ils ne s'attachent plus aux hommes dont la gloire est trop éclatante; c'est ainsi que la flamme dissipe la fumée. L'envie souhaite le désavantage des autres; l'émulation, au contraire, s'efforce d'égaler les avantages de son concurrent; elle le relève pour avoir la gloire de le vaincre; aussi, elle vient de force et de chaleur. Mais, l'envie, la jalousie causent de la honte; l'on cache qu'on est envieux, comme on cache qu'on est eunuque. Ces passions se punissent ainsi d'elles-mêmes en mortifiant l'amour-propre.

CHAPITRE III.

Des affections mixtes; de l'absence des passions, et de l'insensibilité. Que le corps a besoin d'être affecté.

Comme les teintes mélangées n'ont point la vivacité des couleurs primitives, de même les

sentimens mixtes sont moins actifs que les passions. L'*irrésolution* est un branle entre l'espérance et la crainte. La *pudeur*, qui est un desir refoulé, se compose d'amour et de crainte. En unissant la joie à l'amour, on est disposé aux *affections libérales*; il entre plus d'envie que d'amour dans la *jalousie*; car, le véritable amour tout confiant, tout généreux parce qu'il est plein de chaleur, repousse cette affection, et s'aveugle lui-même. Mais lorsque le froid domine, comme chez les vieillards, les hommes affoiblis tels que les Méridionaux, qui ont plusieurs femmes, la jalousie devient extrême. C'est une défiance de ses forces, une intime persuasion, ou de la foiblesse de son mérite, puisqu'on redoute ses rivaux, ou un soupçon d'infidélité, injurieux à l'honneur de quiconque nous aime. En dépréciant un rival, l'on rehausse l'éclat de ses qualités; de-là vient que la jalousie s'envenime par mille soupçons inquiets, interprète tout d'une manière sinistre, se ronge et se tourmente elle-même jusqu'à faire monrir.

Le *respect* et la *vénération* naissant de l'admiration et de l'estime, viennent plus de la tête que du cœur; ils soumettent l'esprit et suspendent la parole comme la crainte. Les pusillanimes, les modestes, les ignorans, sont respectueux,

sur-tout devant les grands, les princes, les hommes célèbres, les magistrats, les gens d'église. Mais, la familiarité, les jeux, les actions communes, diminuent la vénération. On honore le mérite et les vertus, principalement celles qui se maintiennent invincibles dans le malheur.

Une grande satisfaction de soi-même produit la *vanité* et l'*orgueil*, sorte de gonflement d'ame ou d'amour-propre excessif. Il aveugle l'esprit sur ses défauts personnels, et cette affection se remarque sur-tout dans les hommes grossiers, rustiques, sots et sans réflexion, dans les caractères chauds, ambitieux, irascibles, tandis que les naturels froids sont humbles et modestes. La joie et la colère favorisent ce penchant à se glorifier, à se croire excellent, à mépriser tout ce que font ou possèdent les autres; à faire parade de ses biens; à vouloir être le premier, l'unique. Le *vain*, est plus évaporé; *l'orgueilleux*, plus renfermé; le premier, est plus porté au rire; le second, à la colère: il a dans le caractère plus de fermeté, et quelquefois plus de mérite, de vertu, de savoir que le vain: aussi son défaut est plus incurable. Offusqué par la grandeur des autres, il veut tout détrôner pour régner seul. Ceux qui excellent en quelque partie, deviennent

d'ordinaire orgueilleux ; croyant avoir surpassé leurs égaux, ils ne travaillent plus, et s'indignent lorsqu'on veut les reprendre.

N'avoir aucune affection en particulier est l'état d'indifférence. La philosophie qui combat les passions, ne prétend pas les détruire ; l'on seroit sans doute plus malheureux sans elles qu'avec elles ; rien ne nous fatigueroit plus cruellement que l'absence de toute émotion. *L'ennui naquit un jour de l'uniformité ;* jusque là même que le mal est moins insupportable aux personnes dans lesquelles la sensibilité est trop accumulée. On voit les animaux renfermés, tomber dans un si profond ennui, qu'ils se frappent, qu'ils se déchirent, qu'ils meurent, tant est furieux le besoin d'être ému et de dépenser sa sensibilité. Le bâillement, les pandiculations, les spasmes, sont les moindres symptômes de ce mal, qui annonce, avec un dégoût universel, la surcharge et le mouvement désordonné du principe sensitif. Dans ces accès, Cardan, philosophe célèbre, se mordoit les bras jusqu'au sang. Il est utile de ramener à l'extérieur, par le travail du corps ou par quelque douleur, l'écoulement de la sensibilité ; moyen utile dans les vapeurs et l'hystérie qui souvent sont des maladies d'ennui. L'abstinence des plaisirs,

des passions et les autres privations des dévots austères ; rendent peut-être nécessaires les flagellations et la haire pour dissiper l'engourdissement de leurs sens. De même que l'eau stagnante se putréfie, ainsi l'extrême ennui corrompt les facultés de l'ame. Ce ralentissement de l'action nerveuse, se dissipe par la variété, à moins que l'uniformité de variété ne ramène le dégoût. La seule diversité des passions peut donc sauver de ce mal. La satiété du plaisir ôte tous les plaisirs, et la plus grande peine est alors l'absence de tout mal. En cet état tout déplaît : on veut, on ne veut pas; la sensibilité extravague sur mille objets; l'oisiveté, l'occupation deviennent également insupportables. Faute d'être rattachée à un centre d'affections, la chaleur vitale se répand alors en plusieurs régions du corps, et cause de l'anxiété.

Il y a deux genres d'ennui ; l'un né d'un excès de jouissances, use tous les goûts, sature l'ame en tout sens, comme chez les rois, les grands, les riches, qui ne sont plus amusables. L'autre naît d'un défaut ou de l'interdiction de tous les plaisirs, comme chez les prisonniers, les hermites, les personnes très-pieuses, les malheureux, les sauvages. L'ame à qui tous les biens manquent, les appète en tout sens ;

son ennui est négatif, il peut se guérir; mais, l'ennui par l'affluence des biens, étant positif, ne se peut guérir que par des peines et l'adversité. Dans le premier, on desire tout; dans le second, tout répugne. Telle qu'une aiguille non aimantée, tournoie çà et là, et ne s'arrête vers son pôle que lorsqu'elle est aimantée; de même l'ame vacille dans une fluctuation perpétuelle jusqu'à ce qu'un sentiment décidé la porte vers l'objet qui l'attire et la séduit.

Ce défaut de passions qui accompagne la froideur et le tempérament flegmatique, rend aussi stupide que leur excès peut rendre fou. L'ataraxie du stoïcien parfait n'est qu'une immobilité qui retire tous les mouvemens de la chaleur vitale dans l'intérieur par un grand effort de la volonté. Si l'on pouvoit établir cette totale indifférence, l'on ne s'occuperoit de rien, l'on vivroit dans l'état de la plante. Ce sont les vents des passions qui nous font mouvoir; elles servent d'aîles aux vertus; en nous inspirant des désirs pour le bien, des craintes salutaires du mal, elles sont dans l'ordre de la nature, et nous forcent même à développer nos ressources et toute la puissance de la pensée. Comme il faut se reculer pour prendre un grand essor, de même on ne peut s'élancer aux plus sublimes actions sans être

poussé par de fortes émotions. Leurs secousses peuvent être nécessaires au cœur pour l'exercer, lui donner plus de capacité et une plus ferme assiète; tout de même que les crises naturelles de la puberté, des maladies et la révolution des âges, sont un effort salutaire de vie et un acheminement à la santé.

CHAPITRE IV.

Des dispositions du corps soit favorables, soit contraires au développement des passions.

La joie étant opposée à la tristesse, la colère à la crainte, et l'amour à la haine; ces six passions primitives dépendent de deux mouvemens contraires de l'ame sensitive. En effet, la chaleur vitale s'augmente, se porte au dehors et aux organes supérieurs dans la joie, la colère et l'amour; mais, par la tristesse, la crainte et la haine, le froid domine dans ces mêmes parties. Plus les premières sont vives et chaudes, moins elles sont durables, parce qu'elles se dissipent facilement en s'épanouissant à l'extérieur; une joie qui éclate d'abord, une colère qui s'exhale en menaces, un amour qui s'enflamme sur-le-champ, sont bientôt oubliés, et se perdent comme ils se gagnent.

Au contraire, les passions froides et concentrées se couvent long-temps au-dedans; tant qu'elles demeurent renfermées, elles oppriment, elles étouffent la chaleur vitale. Il faut qu'elles se débandent au-dehors pour se consumer et s'évaporer.

Comme le corps est naturellement prompt et bouillant dans la jeunesse, il est sur-tout disposé aux passions vives et animées qui allument le sang, et excitent des maladies aiguës. La froide vieillesse est, au contraire, plus susceptible des affections qui viennent d'un défaut du principe sensitif. Le chagrin, la crainte, la haine entretiennent ces maladies de langueur, cette foiblesse, ce dégoût des choses de la vie, tristes apanages du dernier âge. Ces affections diminuent la force vitale, mais leurs contraires la fortifient; les tempéramens sanguins et bilieux, sont aussi portés aux passions exhalantes, que les constitutions flegmatiques et mélancoliques le sont aux affections qui concentrent. De même, l'habitude des passions chaudés fortifie autant ces premiers tempéramens, que les passions froides affoiblissent ces dernières complexions. Lorsque les esprits vitaux sont amassés dans l'intérieur par le chagrin et la douleur d'ame, nos membres se flétrissent et maigrissent, nous sentons

un mal-aise, une lassitude, une anxiété dans toutes les positions; au contraire, les organes extérieurs refleurissent par les affections expansives et se remplissent d'esprits vigoureux; les hommes gais ou irrités, les amoureux, soutiennent sans peine d'extrêmes fatigues. Ces naturels dissipés retiennent peu les impressions tristes, craintives, haineuses, et n'en sont presque point émus; tandis que les tempéramens opposés, sont à peine effleurés par la joie, la colère et l'amour.

Il y a donc, en général, deux genres de passions; les tristes sont disposées en même temps à la crainte et à la haine; les gaies sont portées à l'amour, à la colère; les affections analogues passent facilement de l'une à l'autre. Celles qui dépendent de l'expansion de l'ame et de la chaleur vitale, se rapportent davantage au plaisir; celles qui naissent sur-tout du froid et de la concentration se joignent avec la douleur. Il suffit d'égayer les esprits, ou même de les irriter, pour guérir certaines maladies de langueur et de foiblesse; car, en opérant l'exhalaison au-dehors des facultés sensitives, par la colère ou par les divertissemens, la musique vive, les jeux, &c. on rappelle le corps à l'état de la jeunesse et du tempérament bilieux ou sanguin. En revanche, les esprits

trop épanouis par un excès de prospérité, une joie folle ou un violent amour, se recueillent par la tristesse, la crainte, la honte, comme on le pratique à l'égard des jeunes gens qu'on veut fixer à l'étude.

Une joie vive exaltant extrêmement les esprits vitaux et le mouvement circulaire du sang, suspend le recueillement du sommeil; celle que conçut Sylla pour avoir purgé l'Italie de factieux, l'empêcha long-temps de dormir; mais le chagrin rend morne et porte au sommeil (1). Chaque matin, l'ame sensitive se dilatant à la lumière, rend l'esprit plus gai; lorsqu'elle se referme chaque soir par l'obscurité, nous devenons plus tristes. De même, nos pores s'ouvrant dans les jours sereins, et la transpiration étant abondante, nous nous sentons tout réjouis; tandis que les jours nébuleux, les brouillards ferment nos pores et nous sommes attristés, de mauvaise humeur, sans savoir pourquoi. Les habitans des terrains bas, humides, étouffés, sont aussi portés aux affections humbles, tristes et crain-

(1) Les animaux remuent les oreilles, dressent la queue dans la joie et la colère; mais la tristesse, la frayeur font baisser ces parties, parce que les esprits vitaux qui s'exhaloient, se retirent alors au-dedans du corps.

tives, que les montagnards, les peuples des lieux arides, élevés, venteux sont disposés aux passions courageuses, libres, à la colère, à la vivacité. Autant les peuples des pays chauds sont enclins à l'amour, à la pitié, à la tendresse et aux fureurs de la jalousie; autant ceux des pays froids sont indifférens, durs, et nullement jaloux. Le froid modéré augmente le sang et empêche la déperdition de la chaleur vitale, il rend le corps rouge et replet; de-là, dépendent l'épanouissement de la gaîté et la disposition au courage. La chaleur extrême, au contraire, dessèche le sang, diminue la force vitale et l'épuise à l'extérieur; aussi, les affections tendent à se resserrer au-dedans, elles sont plus profondes, plus concentrées et plus durables.

Nos passions froides se guérissent par la chaleur, et les plus ardentes s'affoiblissent par le froid. Tout ce qui augmente la confiance, la force et la vie, comme la prospérité, les alimens, sur-tout le vin, les spiritueux, développant une chaleur agréable dans tout le corps, dissipe le chagrin, la tristesse, les soins inquiets, la jalousie, l'envie, la honte, les craintes, la haine, &c. Mais l'ivresse exaltant prodigieusement la chaleur et le sang vers le cerveau, porte d'abord à l'allégresse, à l'amour,

à la colère, et jusqu'à la frénésie. Au contraire, un verre d'eau fraîche calme sur-le-champ la fureur; des alimens laxatifs attirant en bas les humeurs, rendent morne, craintif; il suffit que les forces vitales soient retirées au-dedans par une digestion pénible, pour attrister. Enfin, toute accumulation ou dispersion de la chaleur vitale en diverses régions du corps excite quelque émotion. L'on ne peut attribuer l'inclination de chaque homme et de chaque animal qu'à une affection dominante. L'élément sensitif remontant, chez les mâles, dans leurs parties supérieures, comme on le reconnoît à la barbe, à la crinière, aux larges et fortes épaules, à des défenses, des cornes, des crêtes, &c. ils sont très-irascibles; tels sont les lions, les taureaux, les sangliers, les coqs, &c. Chez les femelles, la faculté vitale se retirant vers la matrice, les mamelles et les organes inférieurs, elle les dispose aussi à la timidité. Tels sont les lièvres, les lapins, etc. animaux très-féconds, dont la partie postérieure du corps est plus forte que l'antérieure. Aussi les tempéramens craintifs et humides sont plus lascifs, que les naturels ardens, ambitieux, dans lesquels le feu de l'audace aspire toujours à s'élever. En effet, les plaisirs de Vénus attirant en bas la chaleur

animale, rabaissent excessivement le courage, causent la langueur, la mollesse; l'envie impuissante. L'ame sensitive étant abaissée pendant le sommeil, les affections des songes tendent plus fréquemment vers la terreur, la tristesse et les voluptés vénériennes, que vers la colère et les passions exaltées.

CHAPITRE V.

Des passions par rapport à l'esprit, et de leur utilité morale.

De toutes les passions, la plus ennemie de l'intelligence est la crainte, parce qu'elle rabaisse le principe sensitif. On voit souvent le mal de dents cesser sur-le-champ à l'approche de l'instrument du dentiste, comme si l'ame se retiroit. La peur suspend les hémorrhagies, une frayeur subite atterre et frappe d'épilepsie les enfans et les personnes timides; elle rend même stupide. Les naturels haineux ne peuvent point être très-ingénieux, parce que la haine resserre et retire l'ame. Rien, en revanche, n'excite plus la vivacité de l'esprit que la chaleur de l'émulation, et cette pointe d'ambition ou de desir de gloire qui se porte vers le cerveau et anime les discussions; à moins que la raison ne soit offusquée par un

trop grand afflux d'esprits vitaux, comme dans la colère ou le dépit. Les passions fortes poussant l'ame en différens sens, troublent, en effet, le siége de l'intelligence; ce qui fait tomber à faux la pensée, et la durée de cet état peut devenir une folie.

Bien que l'ame intellectuelle soit opposée à nos passions, elles se justifient elles-mêmes par une raison fausse qui leur est propre. Elles ne se persuadent jamais mieux qu'en raisonnant le moins. La grandeur de l'extravagance prouve la force de l'affection, et les ames les plus passionnées deviennent les plus animales. Haïr, aimer, s'irriter, *comme une bête*, est une expression vulgaire qui annonce que toute l'ame sensitive ne se contient plus, ne peut plus écouter l'ame intellectuelle. Les passions, retournant continuellement sur elles-mêmes, s'enveniment et conservent leur mouvement plus longuement qu'une pensée de l'esprit pur; c'est ainsi que la rancune se peut garder pendant plusieurs années : *manet altâ mente repostum.*

En faisant persévérer ainsi nos idées, les passions peuvent être utiles : bonnes servantes lorsqu'on les dirige bien, mais mauvaises maîtresses lorsqu'elles aveuglent l'intelligence par l'excès de leur force.

Sans l'espérance et la confiance, par exemple, on n'entreprendroit rien ; peu d'hommes se livreroient à de grands travaux, braveroient les périls, sans le desir de la renommée, des honneurs, ou de la fortune; et même l'aiguillon de la critique stimule encore plus que le chatouillement de la louange. Un instrument dont les cordes ne sont pas tendues, ne résonne que sourdement. La vaillance seroit trop relâchée sans le nerf de la colère, la justice trop molle sans l'indignation et la haine des méchans, l'humanité trop froide sans la pitié : une crainte modérée soutient la tempérance, la tristesse qui rend méditatif aigüise la prudence; enfin, l'on ne deviendroit pas assez bon sans l'amour ou la charité; les affections sont donc nécessaires pour roidir les vertus, et sans elles on resteroit presque immobile. Par les passions tempérées, on devient sage, mais les fortes natures ont de grandes passions. Elles font des héros ou des scélérats, car les actes de haute vertu et les attentats ne peuvent être commis par ces âmes modérées qui n'osent s'éloigner de leur corps et hasarder leur vie. Aussi les passions que l'on concentre, étant les plus profondes, rendent plus capables d'actions extraordinaires. Les ames trop épanouies sont vaines et superficielles, la joie rend le cœur

peu sensible parce qu'elle évapore le sentiment; au contraire, les grands hommes sont si naturellement sérieux, qu'ils tombent même dans l'humeur atrabilaire.

Rien n'est plus capable de donner de l'àplomb, de la régularité et de la grandeur au caractère que le premier amour, en l'écartant de la débauche. Il ne ressemble point aux autres passions, hôtes passagers de l'ame, et qui ne lui étant pas essentiels, peuvent courber et tordre le naturel en leur sens; mais l'amour est, pour ainsi dire, le fils de la maison; il germe de lui-même dans le cœur; il l'exalte et l'échauffe, il rend la jeunesse magnanime. Par lui l'on fait plus d'estime des choses grandes, vertueuses, que de l'opulence; l'on préfère le génie à la fortune, la gloire aux biens matériels, et même le bonheur du cœur aux plaisirs des sens : noble illusion que dissipent les voluptés du corps! En effet, elles ramènent tout au physique; en vieillissant, l'on s'attache trop à l'argent, aux biens corporels, la vie devient trop précieuse, et l'on traite de chimères ces généreux élans du jeune âge.

L'homme ferme qui résiste à ses passions par la vigueur de l'esprit, les éprouve souvent plus fortement que tout autre, jusqu'à ce

qu'il ait dompté l'hydre qui s'agite dans son sein. La blessure de son cœur est d'autant plus profonde qu'elle se renferme plus au-dedans. Les maladies attaquent plus difficilement un corps robuste qu'un tempérament délicat; mais ayant une fois pénétré, elles sont bien autrement graves dans le premier qui résiste que dans le second qui cède; pareillement les grands cœurs s'émeuvent avec plus de peine, parce qu'ils ne s'ébranlent que d'une commotion unique et totale; ils ne dépensent point leur sensibilité en détail. Les cœurs foibles agissant par efforts partiels, s'émeuvent facilement aux plus légères passions; les enfans qui abondent en chaleur vitale rient, pleurent, aiment, haïssent, craignent ou s'irritent cent fois le jour : ils n'ont, en effet, aucune passion décidée, parce qu'ils les ont toutes en même temps. Les femmes d'une humeur inégale ont plutôt des caprices que des passions; leurs desirs s'entrechoquent sans cesse. Cette mobilité résulte de l'extrême flexibilité de leurs organes, dont l'harmonie est altérée par chaque impression vive. Peu les afflige, peu les console; car toute affection est comme la mesure d'une autre.

Il suffit quelquefois d'un petit accident pour rompre une constance qui soutient déjà d'ex-

trêmes malheurs, comme le roi d'Egypte, Psamménite, qui perdit, sans se plaindre, son royaume et ses enfans, mais qui ne put supporter encore la misère d'un de ses serviteurs (1). Ces femmes qui paroissent si indifférentes à l'amour, en sont le plus cruellement traitées, lorsqu'il les atteint au vif; tout ce qu'elles ont refusé de sentiment s'accumule pour celui qui les a pu vaincre. L'amour ou la haine sont foibles lorsqu'on reçoit trop aisément leurs impressions. L'on ne peut pas beaucoup aimer sans être capable de beaucoup haïr ; trop de joie amène trop de tristesse, et qui s'irrite plus qu'il ne faut, craint aussi plus qu'il ne faut, par cette juste compensation de la nature qui, nous punissant par où nous péchons, tend à nous ramener vers l'équilibre de la raison.

CHAPITRE VI.

Des rapports des passions entr'elles; comment elles se combattent et se détruisent.

Dans la société, mille affections tumultueuses viennent nous assaillir ; elles se choquent et s'agitent en tout sens. La solitude,

---

(1) Hérodote, Hist. liv. III.

au contraire, ramène ces émotions divergentes à quelque passion dominante, qui, se grossissant de leurs débris, et remplissant l'ame toute entière, lui inspire de plus vifs ressentimens et de plus profondes pensées. De toutes les passions, les plus concentrées sont les plus graves, car elles tuent. La nature nous porte alors à leur faire diversion par des douleurs externes, qui attirent le flux vital vers la circonférence; ainsi, dans le désespoir l'on se déchire, l'on s'arrache les cheveux; mais les affections qui s'épanouissent comme la joie et la colère, s'exhalent spontanément. La terreur, qui est la plus communicable, et la pitié, la plus expansive des passions, sont employées sur-tout par les poètes tragiques pour nous émouvoir; nous voyons la comédie faire une impression moins durable en n'excitant que le rire; ainsi la tristesse est plus forte que la joie. La peur qui surmonte l'aversion et la honte, éteint même la colère. L'amour peut, à son tour, vaincre la peur, mais l'ambition des grandeurs ou de la gloire fait toujours céder l'amour dans les cœurs dont elle s'empare; elle s'élève même au-dessus des frayeurs de la mort. De toutes les passions que les hommes ressentent, la cupidité des honneurs ou des biens paroît donc être la plus

puissante, lorsqu'ils en sont bien atteints; ils se voyent rarement frustrés de ses espérances sans en concevoir un chagrin mortel. Parmi les animaux, les principales passions (indépendamment de l'amour, qui est plutôt pour eux un besoin des organes qu'un sentiment du cœur) sont la colère et la crainte. La première appartient sur-tout au sexe mâle, et la seconde aux femelles.

La plus douce de toutes nos affections, celle qui rend heureux jusque dans le malheur, et qui peut même prolonger la vie, est la confiance ou l'espérance. La plus sensible des passions, celle qui use le plus la vie, qui tourmente et qui plaît tout ensemble, est l'amour. La plus vive émotion est la colère; elle fortifie les organes débiles, c'est un secours que la nature accorde à la foiblesse. Enfin, la plus froide, la plus pénible affection est la haine; les dégoûts qu'elle cause, dépravent à la longue les digestions; et lorsqu'elle se mêle à l'envie, elle rend le teint plombé, livide, comme une chair meurtrie.

Il y a cette différence entre l'amour et le respect que ces deux sentimens s'allient peu; le respect remonte toujours vers l'ancienneté d'âge, l'antiquité, les pères, et ce qui s'éloigne de nous, *major è longinquo fit reve-*

rentia. Mais l'amour descend toujours vers la jeunesse, les petits, les nouveaux êtres, et ce qui nous touche de plus près. Nous aimons ce qui est inférieur et qui a besoin de nous, nous respectons ce qui est supérieur. Plus on fait de bien à une personne, plus on s'attache à elle, parce qu'elle nous doit davantage de retour; au contraire, cet état d'obligation, d'infériorité et de soumission, augmente plus en elle la vénération que l'amour, qui demande l'égalité.

Lorsque plusieurs affections se rencontrent dans le même individu, la plus puissante absorbe les autres, comme on voit ces petites ondulations de l'eau se confondre dans un grand cercle; mais si une forte émotion commence à s'appaiser, elle se divise en mille affections partielles qui, prenant différens sens, se contrebalancent jusqu'à ce qu'elles reviennent à l'équilibre de l'indifférence. Le seul moyen de les combattre avec succès, est de les opposer entr'elles pour les neutraliser; car la raison étant un milieu, ne peut leur résister; il faut un contre-poids égal pour les ramener à son niveau. L'on combat les passions chaudes par les froides, ou les froides par les chaudes, et celles qui épanouissent par celles qui concentrent les esprits.

Il semble même que l'esprit devienne plus rassis après une émotion. Chez les personnes promptes et brusques, les passions vives sont un exercice interne aussi nécessaire à leur ame que le mouvement extérieur du corps l'est à leur santé. Après une décharge impétueuse de colère, la bonté et même le regret lui succèdent, et restent au fond du cœur ; comme le ciel qui devient plus serein après l'orage. Au contraire, ces caractères flatteurs qui affectent une extrême douceur, cachent souvent au fond du cœur le noir venin de l'hypocrisie, et sont aussi âpres que méchans, lorsqu'on se fie à leur feinte bonté. Cette diversité résulte de l'état de l'ame sensitive qui, s'exhalant avec explosion dans les hommes bourrus, les dispose à la dilatation de la joie, de l'amour et des passions chaudes ; chez l'hypocrite, l'ame s'abaissant, tombe ensuite dans le mouvement de la crainte et de la haine. Une colère prompte ramène la chaleur extérieure, rend ouvert, franc et généreux comme sont les naturels mâles ; mais le resserrement de l'ame appelle les passions basses, comme dans les naturels efféminés.

A peine un homme a-t-il commis un crime contre l'ordre naturel, qu'il est poursuivi de remords, de terreurs, de regrets amers. Le

seul souvenir de son attentat le tourmente. Si la nature se venge, dans le secret, de ceux qui violent ses loix, elle fortifie, en revanche, ceux qui souffrent pour la justice. La constance de l'innocent dans les supplices surpasse quelquefois les forces ordinaires de l'humanité ; elle atteste qu'une grande ame est toujours heureuse par la seule gloire de sa vertu.

Si les compensations morales sont sur-tout fréquentes parmi les personnes très-passionnées, dont l'ame se meut dans un plus grand tourbillon ; les ames foibles se balancent d'ordinaire dans un cercle d'affections moyennes. Selon la maxime de Bias, elles haïssent comme devant aimer, et peut-être aiment-elles aussi comme devant haïr. De même, elles craignent comme pouvant espérer ; l'irrésolution est leur plus commun ébranlement. Elles s'écartent peu du point milieu de l'indifférence ; leur constance n'est que froideur, tandis que les ames transportées passent rapidement d'un extrême à l'autre. D'un violent attachement, elles peuvent tomber dans une haine implacable. A force de peser sur une passion, son antagoniste se relève à proportion ; ainsi nous revenons, je ne sais comment, à la tristesse après une forte émo-

tion de rire; l'amour retourne plus vif après une querelle, comme de l'eau jetée sur un grand feu semble le resserrer et donner plus de corps à son ardeur. Pour conduire une passion à la passion contraire, il la faut pousser jusqu'au bout. La crainte poussée jusqu'à la frayeur la plus vive, entre dans le désespoir qui revient par la résolution, à l'audace et à la colère. Arrivée à son extrémité, la passion se retourne, en quelque sorte, par un cercle naturel, comme le repentir qui suit la vengeance, la coquetterie qui naît de la pudeur, la haine qui succède à l'aveugle amour, et la colère à la plaisanterie. Plus l'ame sensitive se décharge en un sens, plus elle se fortifie dans le sens opposé.

Nos passions invétérées se transforment en vices par l'habitude d'y succomber; l'abus de l'amour entraîne au libertinage; par la colère, on passe au caractère opiniâtre, vindicatif et orgueilleux; par la joie et la dissipation continuelle, on devient prodigue, porté à l'ivresse ou à la gourmandise; la crainte amène la paresse, l'avarice et la bassesse; avec la haine on est cruel, envieux, méchant; et la tristesse rend farouche, insensible, misanthrope. Les passions s'épuisent par leur mouvement même; les vices sont, au contraire, perma-

nens. Ceux qui naissent de l'amour, de la colère et de la joie, étant un excès du principe sensitif, peuvent être retranchés, comme on coupe des branches à un arbre trop vigoureux. Mais les vices produits par la crainte, l'envie et la tristesse, étant des défauts de vigueur vitale, se peuvent moins guérir, parce qu'on ne peut pas ajouter des forces à la nature.

La faculté sensitive se distribue inégalement dans les passions et les vices, mais elle prend par le moyen de l'ame intellectuelle, cette action réglée et uniforme qui fait la santé morale. En effet, toute vertu consiste en un milieu, et la justice, qui est la plus parfaite de toutes, ne se peut rencontrer que dans un cœur bien équilibré en ses passions, et même en ses mouvemens vitaux. Nos penchans moraux se dépravent par les mauvaises dispositions du corps ; et l'on peut deviner la méchanceté ou la bonté du naturel, par le concours égal ou inégal de nos fonctions vitales.

CHAPITRE VII.

Comment les affections se compensent et se transmettent.

On peut dire que le plaisir qu'on éprouve a aimer et être aimé vient de la communication morale de l'ame, qui donne une plus grande intensité à la vie. Non-seulement nous existons dans nous, mais en quelque sorte dans nos amis, et cette incorporation étant encore plus intime dans l'amour, le sentiment y est aussi bien plus vif. Les jouissances qu'on partage sont doublées; l'on ressent tous les transports qu'on excite, et lorsque nous causons du plaisir à ceux que nous aimons, c'est à nous-mêmes qu'il revient. Nous doublons ainsi notre être pour augmenter la capacité de notre bonheur. Les caresses même qu'on fait à des animaux domestiques ne plaisent que par la pensée que ces bêtes en sont reconnoissantes. L'on hait les jouissances non partagées, parce qu'on nous refuse de l'ame : *odi concubitus qui non utrumque resolvunt.* C'est ainsi que la violence se prive des plaisirs qu'elle veut arracher. Puisque aimer, c'est se donner; à l'amour méprisé, doit succéder la

haine la plus vive. Les biens personnels ne peuvent causer de plaisirs parfaits ; on ne jouit que de ce qu'on donne, et l'on ne gagne que ce qu'on perd. Pour qu'on se livre à nous, il faut s'abandonner ; il n'y a de véritable félicité que dans cet échange d'ames, de-là vient le soulagement qu'on ressent à verser ses chagrins dans le sein d'un ami qui les partage. Cependant nos plaisirs n'augmentent pas à proportion du nombre des personnes aimées, parce que ne pouvant pas être possédés entièrement par plusieurs, plusieurs ne se livrent pas entièrement à nous. On ne peut se donner qu'à un ; aussi les amours et les amitiés absolues ne sont jamais qu'entre deux.

D'où naît la jalousie furieuse de ceux auxquels on arrache ce qu'ils aiment ? C'est parce qu'ils se sentent ravir la moitié de leur ame : les animaux même l'éprouvent. On perd donc quelque chose de réel, lorsqu'on est frustré de ces communications d'amour. Ce n'est pas la seule imagination qui rend pâle, abattu, l'amant rebuté ; mais donnant de l'ame sans en recevoir, il épuise son sentiment. Aussitôt qu'il est payé de retour, il reprend dans l'intimité des caresses, sa vigueur et la fleur de sa santé. Ainsi s'établit entre les sexes, l'équilibre de vie ; de même, les passions tendent à égaler les

sentimens moraux en se communiquant entre les individus. Nous aimons ceux qui ressentent la même passion que nous : par cette union nos mouvemens vitaux se fortifient. Cette amitié ne sera pas plus constante que la passion qui la produit, si nous différons par tout le reste. Nos passions s'accroissent lorsqu'une autre ame vient s'y joindre ; mais si notre émotion est froidement reçue, nous exhalons notre sentiment en pure perte :

Oderunt hilarem tristes, tristemque jocosi.

D'ordinaire nous restituons les affections qu'on nous témoigne ; si l'amour attire l'amour, la haine fait éclater la haine ; l'outrage et le mépris qui nous ravissent une partie de nous-mêmes, font rechercher un dédommagement dans le desir de la vengeance ; et si celle-ci surpasse l'injure, les remords et la pitié ramènent une restitution morale. Les excès opposés se saturent réciproquement, et le sentiment moral se compense entre chaque homme ; le malheureux attire les secours par la compassion ; l'envie les ôte à l'heureux. La malignité qui se repaît du mal d'autrui, l'orgueil méprisant qui se plaît dans l'abaissement de tout le monde, l'amour dépravé qui trouve son plaisir dans la violence, sont compensés par la haine ou

l'horreur qu'ils inspirent. Ce sont des changemens d'équilibre sensitif entre les êtres. Ainsi, notre ame s'écoule, en quelque sorte, hors de nous par la pitié, pour fortifier l'ame d'un malheureux; il sent sa peine allégée dans son cœur, lorsque nous la partageons; mais nous reprenons par l'aversion ce que nous avons donné de trop en amour; c'est pourquoi ceux qui aiment avec excès peuvent passer subitement à la haine la plus exaspérée. Deux individus égalant leurs torts, peuvent par-là renouer ensemble; car les inimitiés les plus implacables sont celles où des torts très-inégaux, empêchent de se pardonner mutuellement. Pour se faire des amis de ses ennemis, il suffit quelquefois de leur rendre autant de mal qu'ils en ont fait, puisqu'on anéantit, en cette sorte, tout motif de reproches; aussi les querelles des amans égalant leurs haines, ramènent souvent l'amour.

Celui qui retire son ame par égoïsme, ne reçoit rien des autres; il semble même que l'œil malin de l'envie et de la haine enlève quelque chose à celui qui en est l'objet. La honte, la pudeur, l'amour se transmettent immédiatement par les regards. Si nous voyons porter un coup à quelqu'un, notre imagination émue sent à l'instant une douleur dans la

même partie qu'on a frappée dans autrui. Ainsi, les passions se propagent entre les individus, par des mouvemens semblables, excités dans le principe sensitif.

FIN DU PREMIER VOLUME.